

Georgette Lamoureux

TOME II

OTTAWA

1855-1876

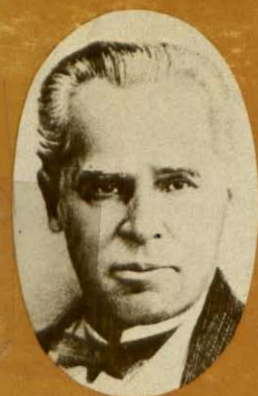
et sa population canadienne-française



Eugène Martineau
Maire d'Ottawa
1872-1874



Mgr C. Tanguay
généalogiste



Sir George-Etienne Cartier
Père de la Confédération



Dr Pierre St-Jean
Premier député
canadien-français
d'Ottawa

Georgette Lamoureux

TOME II

OTTAWA

1855-1876

et sa population canadienne-française

DU MÊME AUTEUR

| | |
|---|---------------------------------------|
| Visages de La Havane | 1962 Éditions Beauchemin |
| Visages du Japon | 1969 Éditions Paulines |
| Bytown et ses pionniers canadiens-français 1826-1855 | 1978 Édité par l'auteur |
| En préparation | Ottawa — Tome III — de 1876 à 1900 |

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tous pays

Copyright © Canada 1980 par G. Lamoureux, Ottawa, Canada

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa
Bibliothèque nationale du Québec, Québec

Table des matières

| | Page |
|--|------|
| INTRODUCTION | 9 |
| Carte: Ottawa 1857 | 7 |
| Première partie | |
| Chapitre premier — 1855: Le monde et tout spécialement le Canada en 1855 — Bytown devenu Ottawa: son aspect, ses habitudes, ses hôtels et ses maisons, la manière de vivre de ses habitants — Arrivée ici du premier train — Moyens de communications entre la ville et l'extérieur — Visite du commandant de Belvèze à l'été 1855 — Construction de "Earnscliffe" rue Sussex — Les Canadiens français | 11 |
| Chapitre II — 1856: Installation des réverbères à gaz — Église St-Joseph dans la Côte de sable — Écoles primaires — L'Institut canadien-français — Premiers pas d'Ottawa vers son rôle de capitale des deux Canadas — Théâtre — Hôtel Champagne — Divers | 35 |
| Chapitre III — 1857: Composition de la première Commission des écoles séparées — Timbres et monnaies — "Rep. by Pop." — Conseil de ville — Chambre de Commerce — La reine Victoria choisit Ottawa comme capitale des Canadas — Faits divers | 43 |
| Chapitre IV — 1858: Les deux tours de la cathédrale Notre-Dame sont terminées — "Le Progrès", premier journal de langue française à Ottawa — Ottawa, choix de la reine Victoria comme capitale | 49 |
| Chapitre V — 1859: Ottawa, capitale — Début de la construction des édifices parlementaires — Service des postes — Écoles et hôpitaux — Arrivée du premier Juif — Premier syndicat canadien, à Victoria, C.-B. — Divers | 53 |
| Chapitre VI — 1860: Construction de l'Hôpital général — Nouvelle prison — Politique municipale — Développement de Hull — En septembre, pose de la pierre angulaire au Parlement — Construction de "la petite chapelle de la rue Murray" — Premiers développements de la Côte de sable — Divers | 59 |
| Chapitre VII — 1861: Construction des édifices fédéraux — Hôpital général — Mort de Louis Besserer — Départ du pionnier Louis Pinard — Divers | 67 |

| | |
|--|-----|
| Chapitre VIII — 1862: Agrandissement de la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa — Sur la colline — Prison de la rue Nicholas — Hôtel de ville — Journaux — Institut canadien-français — Divers | 71 |
| Chapitre IX — 1863: Reprise des travaux sur l'ancienne colline des casernes — Fondation de l'Union Saint-Joseph d'Ottawa — Écoles séparées — Hôtel de ville — Divers | 75 |
| Chapitre X — 1864: Arrivée ici des Frères des Écoles chrétiennes — Premiers pas vers la Confédération — Premier annuaire de la ville — Les Canadiens français — Divers . | 79 |
| Chapitre XI — 1865: Population — Fondation de l'Académie Ste-Marie et autres fondations par les Soeurs Grises — Construction de St. Alban the Martyr — Rénovation de Rideau Hall — Rideau Club — Arrivée des fonctionnaires fédéraux — Parution du journal "Le Canada" — Confédération — Nouveau pont sur la Rideau — Divers | 91 |
| Chapitre XII — 1866: Améliorations importantes à travers la ville y compris les premières diligences publiques trainées par des chevaux — Deuxième communauté de femmes à Ottawa — Dernière session du Parlement d'Union — Les Canadiens français — Arrivée de Garneau et de Sulte — Les Fénians — Questions d'honneur — Divers | 101 |
| Chapitre XIII — 1867: Approbation de l'Acte britannique de l'Amérique du Nord, le 26 février — 1er juillet: inauguration de la confédération de quatre provinces — Ouverture de la première session du nouveau régime, en novembre — New Edinburgh devient village — Le pont Hurdman et Tunney's Pasture — L'Orphelinat — Menace fénienne — Construction de l'église St. Bartholomew — Institut canadien-français et arrivée de plusieurs des nôtres dans nos parages — Divers | 111 |
| Chapitre XIV — Promenade sur la colline du Parlement | 125 |
| Chapitre XV — 1868: Sur la colline — Assassinat de l'Hon. D'Arcy McGee le 7 avril — Inauguration de l'orphelinat St-Joseph — Nouveau gouverneur général — Arrivée des Soeurs de la Congrégation — Construction d'un barrage aux chutes de la Chaudière — Amélioration dans les services offerts par la ville — Confédération — Les zouaves — Divers | 137 |
| Chapitre XVI — 1869: Premier lever — Église St. Patrick — Couvent du Sacré-Coeur, rue Rideau—Pendaison de l'assassin de l'Hon. D'Arcy McGee — "Le Canada" cesse sa publication — Progrès et déceptions au sujet de la Confédération | |

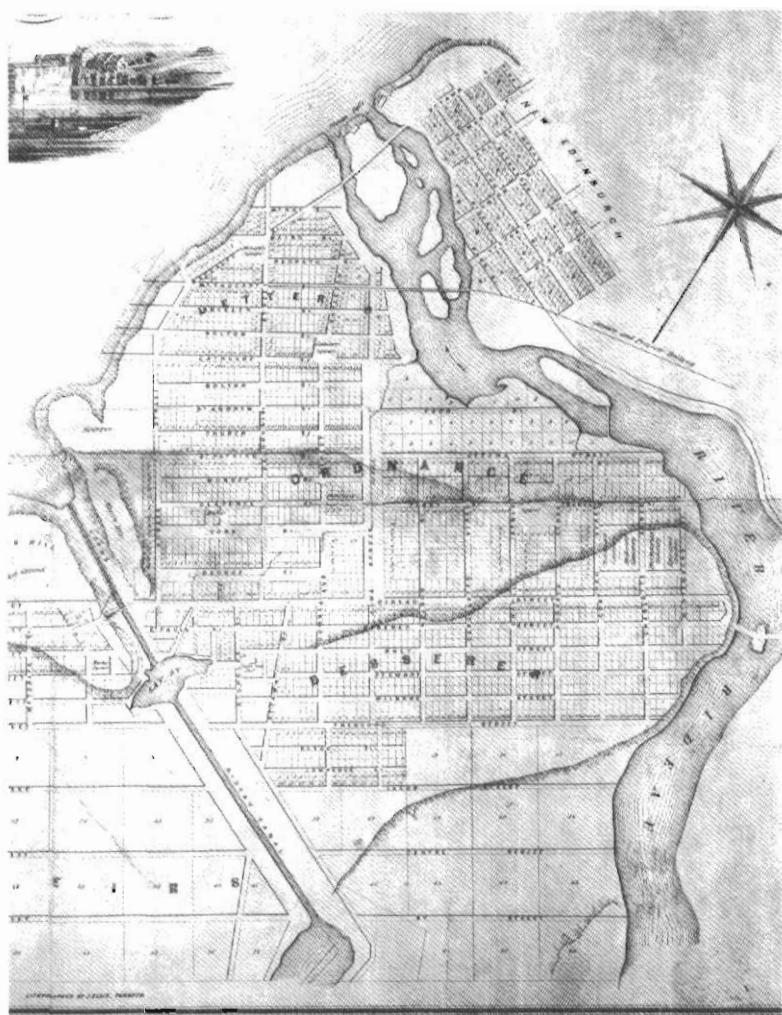
| | |
|--|-----|
| — Débats à la Chambre des communes — Divers — Le canon de midi | 147 |
| Chapitre XVII — 1870: Importance de la décennie qui commence — Fondation d'un nouveau journal: "Le Courrier d'Ottawa" — Incendie du Palais de justice en février — Le grand feu d'août 1870 — Les Frères occupent l'ancien Collège de Bytown — Visite de ces anciens bâtiments — Le Manitoba se joint à la Confédération — Construction d'un nouveau Palais de justice — Visite de ce même vieil édifice — Aspect d'Ottawa en 1870 — Transport en commun | 155 |
| Chapitre XVIII — 1871: Vie culturelle — Confédération — Épidémie de variole — Fondation d'un hospice pour vieillards — Fête religieuse — Hôtel Martineau — Nouveau cimetière — Naissances et deuils — Les châtelains de Rideau Hall — Embranchement de la ligne de chemin de fer — Relations avec la Mère patrie | 165 |
| Chapitre XIX — 1872: Fondation de la paroisse St-Jean Baptiste et bénédiction de l'église — Reconstruction de St. Andrew's et de l'église anglicane Christ Church, rue Sparks — Nouveau gouverneur général: le Comte de Dufferin — Frictions entre le Canada et la Grande-Bretagne — Deuxième maire de langue française: Eugène Martineau — Pont Dufferin — L'aqueduc — Nouveaux fonctionnaires — Hôtel Russell | 175 |
| Chapitre XX — 1873: Entrée de l'Île du Prince-Edouard dans la Confédération — 21 mai: décès de Sir George-Étienne Cartier — Création de la Police à cheval du Nord-Ouest — Fondation des paroisses Notre-Dame de Lourdes de Cyrville, et Ste-Anne — Le scandale du Pacifique entraîne la chute du gouvernement conservateur de Sir John A. Macdonald — Création du Ministère de l'Intérieur — Le "club" de Caron — Exploits sportif — Divers — Promenade en automne | 185 |
| Chapitre XXI — 1874: Décès de Mgr Eugène-Bruno Guigues — Intronisation de son successeur, Mgr Thomas Duhamel — Améliorations et fondations dans la capitale — Politique: élections, arrivée de l'avocat Wilfrid Laurier, du député Louis Fréchette et de son frère Achille; Dr P. St-Jean, premier député de langue française de la ville d'Ottawa au fédéral — Visite ici de Louis Riel — Les premiers colons non-indiens s'installent dans les Prairies de l'Ouest, et l'exode des Canadiens français vers les USA — Gendarmerie royale — Divers | 199 |

Chapitre XXII — 1875: Parution du "Guide illustré de la Chambre des communes" par F.R. Fabien Campeau — Début des travaux d'embellissement de la cathédrale Notre-Dame — Atelier du gouvernement — Création de la Cour Suprême et de la Cour de l'Échiquier — Construction d'un nouvel hôtel de ville et d'autres édifices importants — La santé de Mère Élisabeth Bruyère donne de vives inquiétudes — Ingérence indue du clergé dans la politique, et jugement de la Cour Suprême — Sur la colline — La ville a un aqueduc — Années de misère 209

Chapitre XXIII — 1876: Décès de Mère Élisabeth Bruyère, supérieure de Soeurs grises d'Ottawa — La bibliothèque du Parlement est terminée — Ouverture du nouveau bureau de poste entre les ponts des Sapeurs et Dufferin — "Le Courrier d'Outaouais" disparaît — Institut canadien-français — Juniorat du Sacré-Coeur — L'aqueduc — Service des incendies — Les Canadiens français à Ottawa . 217

Deuxième partie

| | |
|--|-----|
| Les Canadiens français à Ottawa de 1855 à 1876 | 237 |
| Le chêne et le roseau: deux maisons historiques | 274 |
| Carte: Ottawa 1876 | 7 |
| Index du Tome I: "Bytown et ses pionniers canadiens-français, 1826-1855" | 277 |
| Index du Tome II: Ottawa 1855-1876 | 287 |



La partie est d'Ottawa en 1857

INTRODUCTION

Chers lecteurs,

Nous nous connaissons bien maintenant. J'ai rencontré à peu près tous ceux qui se sont procuré le volume I de cette série de chroniques sur la ville d'Ottawa. Ils ont suivi les développements du village miteux de Bytown depuis 1826 et même avant, en une ville assez modeste de 10,000 habitants qui, en 1857, verra son destin prendre un tournant décisif.

Cette agréable rencontre entre mes lecteurs et moi-même constitue, je pense, quelque chose de rare, les intermédiaires coupant radicalement d'habitude le fil d'Ariane qui relie celui qui lit à celui qu'il lit. Le travail additionnel — et peu d'écrivains l'entreprennent — que constitue la diffusion de son propre ouvrage donne, tout spécialement dans mon cas, des résultats profondément satisfaisants. Lecteurs, maintenant amis, vous m'avez parlé de votre famille, souvent pionnière, vous avez recherché pour moi l'année de son arrivée ici afin que je sache si elle doit être mentionnée dans tel ou tel Tome et vous m'avez dit la contribution des vôtres à la vie outaouaise. À ce propos, vous verrez combien nombreux ont été ceux qui, fonctionnaires, journalistes, artisans, gens de métier et autres, sont arrivés ici entre 1865 et 1876 pour travailler aux édifices du Parlement fédéral qui s'élevaient lentement sur l'ancienne colline des casernes.

À l'encontre de ce qui avait été prévu, ce Tome II se limitera donc à décrire Ottawa pendant vingt et un ans seulement, c'est-à-dire jusqu'au cinquantième anniversaire de sa fondation. Ces années sont si remplies de faits importants pour nous que j'ai dû nécessairement m'arrêter là pour pouvoir en parler avec plus de détails.

Pour vous présenter les événements qui marquèrent ces années, j'ai commencé, pendant les dernières semaines d'août 1978, à classer la documentation rassemblée depuis plusieurs années sur le sujet, et à rédiger le texte que vous avez entre les mains. Parce qu'Ottawa, capitale, n'a pas surgi, sans crier gare, des

forêts denses des rives solitaires de l'Outaouais, mais a suivi, d'une façon extrêmement rapide il est vrai, la fondation de Bytown trente ans plus tôt, vous trouverez, répétés quelquefois, certains développements qui appartiennent aux dernières années de Bytown et au début d'Ottawa. Le lecteur indulgent verra, là, une façon de se remettre en mémoire certains faits peut-être oubliés à la suite de la lecture du Tome I de cette série de chroniques.

Vous trouverez aussi ici le même genre d'observations qui parsèment le premier volume et qui sortent du contexte historique pour jeter un regard sur la ville que nous habitons en ce moment. Avec quelque surprise, j'ai recueilli maints commentaires sur l'insertion dans le premier volume, d'une sorte de "pause-café", pour observer la couleur du ciel, le cours capricieux d'une rivière, le temps qu'il fait lorsque je poursuis mon labeur devant ma fenêtre ouverte sur le panorama entier de la ville... pour observer l'apparence actuelle par rapport au passé et déambuler le long des rues. Parce que ces promenades un peu au hasard de la fantaisie ou de la flânerie, ont semblé plaire, et que je n'écris pas pour qu'on enfouisse mon travail dans une caverne, tels les papyrus anciens découverts récemment, je continuerai donc cette façon peu orthodoxe de présenter la ville à ceux qui s'y intéressent. C'est pourquoi je suis de plus en plus convaincue de ne pas écrire l'histoire de ma ville natale — ce qui me dispense de m'affubler du titre d'historien! — mais tel que dit auparavant, de faire un travail de chroniqueur, avec un accent marqué sur ce qui concerne tout spécialement mes compatriotes de langue française, car il sautera aux yeux que c'est pour eux que j'écris.



G. Lamoureux,
111 Wurtemberg (1204)
Ottawa K1N 8M1
Tél.: 234-2847

CHAPITRE PREMIER

1855 Le monde et tout spécialement le Canada en 1855 — Bytown devenu Ottawa: son aspect, ses habitudes, ses hôtels et ses maisons, la manière de vivre de ses habitants — Arrivée ici du premier train — Moyens de communications entre la ville et l'extérieur — Visite du commandant de Belvèze à l'été 1855 — Construction de "Earncliffe" rue Sussex — Les Canadiens français.

Nous sommes en 1855. Cent ans auparavant, la mignonne archiduchesse Marie-Antoinette était née dans une glorieuse capitale autrichienne mais depuis plus de soixante ans sa jolie tête avait roulé sous le couperet. À ce moment-là, les Français changèrent radicalement leur mode de vie. La révolution, qui secoua le monde entier, influença fortement l'existence de l'Amérique du Nord, encore peu solide et cherchant sa voie.

1855: le monde se ressent de l'emprise économique que la Grande-Bretagne exerce partout et la reine Victoria, depuis presque vingt ans souveraine d'un empire sur lequel, dit Kipling, le soleil ne se couche jamais, continue à donner à son pays une ribambelle d'enfants dont l'une, la gracieuse princesse Louise, alors âgée de huit ans, viendra plus tard au Canada à titre d'épouse du gouverneur général, le marquis de Lorne. L'alliance anglo-française a été proclamée. Victoria et Napoléon III consolideront bientôt cette alliance en échangeant des visites officielles, prélude de celle, ici, du commandant de Belvèze, moins importante certes pour la paix mondiale mais émouvante pour nous car, pour la première fois depuis 1763, un navire français visite officiellement nos côtes. Il vient rappeler aux nôtres les liens ancestraux qui rattachent la France à son ancienne colonie.

1855: "le grand dérangement" a eu lieu cent ans auparavant et l'Acadie refait lentement son visage d'autrefois. La tenure seigneuriale a été abolie il y a à peine un an. Par-dessus la plus longue frontière du monde, le Canada et son ancien ennemi, les Etats-Unis, se tendent la main; le traité de réciprocité, habilement négocié par Lord Elgin, qui a fait jouer les deux cartes maîtresses des pêcheries

et de l'utilisation du Saint-Laurent, active le commerce au Canada. L'aspect belliqueux de nos relations avec nos voisins jouit d'une trêve; il fera surface brièvement, il est vrai, quelques années plus tard, à la fin de la guerre civile américaine.

Notre pays possède, à l'époque, des dimensions restreintes comparées à celles d'aujourd'hui. Le Canada proprement dit s'arrête aux frontières de ce qui est l'Ontario. Tout ce qui se trouve à l'ouest, immense territoire allant jusqu'à l'océan Pacifique est sous le contrôle de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Cette mainmise de la Compagnie de la Baie d'Hudson sur tout ce qui constitue, à l'heure actuelle, une très grande partie du Canada, m'est rappelée lorsque je regarde, flottant au-dessus du grand magasin La Baie, rue Rideau, le drapeau blanc et rouge de la Compagnie, propriétaire maintenant de l'ancien établissement Freiman. À l'est du Bas-Canada, ce sont des colonies anglaises qui ont, chacune, leur administration propre.

Unis depuis 1841, le Haut et le Bas-Canada, que l'on nomme quelquefois le Canada Ouest et le Canada Est, c'est-à-dire l'Ontario et le Québec d'aujourd'hui, donnent l'hospitalité au Parlement uni, à tour de rôle. La capitale est tantôt à Kingston, tantôt à Toronto, à Montréal ou à Québec. Tous se plaignent de ces déménagements coûteux et harassants. Au début de 1855, c'est à Québec que les fonctionnaires se trouvent mais, au cours de l'année, on s'installe à Toronto. Le gouverneur général est Sir Edmund Head dont l'épouse, amie de la reine Victoria, dessine joliment.

En 1855, John A. Macdonald est procureur général du Canada Ouest, Mgr de Charbonnel, prêtre sulpicien, est évêque de Toronto.

Ceux qui ont fait le Canada jusqu'à cette date, patriotes, pionniers des premières décennies du XIXe s., disparaissent petit à petit. À Ste-Angélique de la Petite Nation est mort, à 64 ans, en février 1854, Denis-Benjamin Papineau, ancien commissaire des Terres de la Couronne, tandis que Louis-Joseph Papineau se retire, lui, de la vie politique.

En 1855, Mgr Ignace Bourget, homme énergique, vif et quelquefois intransigeant, fondateur de communautés et entraîneur d'hommes, est évêque de Montréal. Depuis deux ans, Mgr Taché a succédé à Mgr Provencher dans les missions de l'Ouest.

Où en sont, à cette époque, les progrès du monde moderne? Ce n'est pas encore l'âge de l'électricité mais l'éclairage au gaz fait son apparition. Le télégraphe relie déjà des villes entre elles. Le chemin de fer, pour sa part, constitue l'événement extraordinaire de ces années-là. Il facilite les échanges humains et la connaissance mutuelle. Par route, le transport des gens et des choses reste

hasardeux, surtout au printemps et lorsque la pluie brasse la boue des chemins à la campagne comme dans les villes car les rues asphaltées n'existent pas. En hiver, on continue toutefois de se servir des traîneaux qui glissent sur les rivières gelées.

Des dessins, des gravures nous montrent l'aspect des villes et villages canadiens à cette époque-là, mais la photographie n'en est qu'à ses balbutiements. Les journaux prendront de longues années avant de présenter des photos aux lecteurs. Cependant, les daguer-réotypes, inventés en 1839, constituent un prélude à la photographie; nos familles possèdent souvent, dans leurs archives, de ces reproductions sur zinc, avec encadrement de brillant métal sur un coussin de velours de coton.

La moyenne d'âge ne dépasse pas cinquante ans et la mortalité infantile est très élevée. Les journaux annoncent souvent le décès d'individus dans la vingtaine. Pourtant, les journaux ne manquent pas de renseigner les lecteurs sur les moyens de se garder en bonne santé. Ils sont pleins d'annonces pour faire disparaître les cors, les maladies de rein, la sciatique, les maladies de ceci et de cela... une bouteille de Sarsaparilla guérit tous les maux. La propreté est de rigueur. Les bains publics sont "ouverts de 7 heures du matin à 10 heures du soir." D'autres détails, certains assez piquants, sont donnés. "La Minerve" informe ses lecteurs des tarifs demandés par les barbiers: quatre piastres pour raser un homme mort, deux piastres "pour un homme à moitié mort" et trois deniers pour un homme vivant. Au hasard de la lecture des journaux de l'époque: "le célèbre magicien français, Monsieur Adrien" donne une représentation au bénéfice de... Madame Adrien, les profits restant, bien sûr, dans la famille.

Les Canadiens commencent à jouir, petit à petit, du produit des inventions. On repasse les vêtements avec un fer chauffé, à l'intérieur, par le charbon.

Mais, pourquoi ne trouve-t-on pas un moyen d'améliorer la condition des routes? C'est le cri universel: "Que les rues et les chemins sont mauvais, boueux, difficiles à franchir!"

C'est aussi la clameur qui s'élève de partout lorsque l'on parle des rues et des sentiers qui parsèment la superficie restreinte de l'ancien Bytown qui a, cependant, une bonne excuse... Il n'y a pas trente ans, à l'emplacement où il se trouve, il n'y avait que le silence des grandes forêts, le vent, le clapotis de l'eau sur les rives solitaires de l'Outaouais et quelques cabanes de bois rond au milieu des grands arbres.

★ ★ ★

Le printemps de 1855 fut très sec dans notre région; le ciel restait obstinément bleu, sans déverser la plus petite goutte de pluie sur une terre desséchée. Les chemins de terre de la ville soulevaient des nuages de poussière sous les pas des chevaux, des charrettes et des calèches. Dans les champs, les graines refusaient de lever, le bétail avait soif... Bref, les fermiers s'arrachaient les cheveux. Le bon évêque d'Ottawa prit l'affaire en main et embrigada le ciel, comme ultime ressource. Au dernier soir d'un triduum qui se déroulait à la Maison mère des Soeurs Grises, rue Sussex, il demanda à tous de se joindre à lui et de prier avec ferveur pour que les nuages cessent de bouder. Le Très-Haut entendit ces paroles de désespoir; lorsque Monseigneur Guigues sortit du couvent pour retourner à son évêché, rue St. Patrick, une pluie imprévue et torrentielle s'abattit sur sa tête...

Que conclure de cela? Cette espèce d'aide miraculeuse, étonnante pour le moins, que la petite ville n'avait cessé d'attirer sur ses solitudes encore boisées, sur sa population besogneuse, ses sentiers de poussière et ses toits plats, continuait et devait la conduire, deux ans plus tard, à un fabuleux et surprenant destin.

★ ★ ★

Ce serait fastidieux de reprendre ici ce que j'ai dit aux pages 285 à 294 du Tome I, au sujet de l'aspect de Bytown à la fin de son règne au moment où il cède le pas à la ville qui, dans peu d'années, prendra la tête de la destinée politique de son pays. J'hésite donc à répéter ce que mes lecteurs ont déjà eu l'occasion de lire. Je demanderais à ceux qui s'y intéressent de relire, à ce point-ci, le chapitre XX de "Bytown", afin de retrouver le visage de ses habitants, l'odeur de ses rues non asphaltées, encore imprégnées de la troublante senteur des hauts pins qui, il n'y a pas trois décennies, la couvraient de leur parasol et descendaient encore jusqu'aux rives de l'Outaouais.

Cependant, la forêt constitue encore une source de richesse qui va même s'accroître. En 1855, quelles étaient les scieries installées sur les îles de la Chaudière? Nous sommes certains que celle de Philip Thompson (maintenant le restaurant "The Mill") construite sur la terre ferme du côté de Bytown, existait depuis une dizaine d'années. Une carte montrant les îles de la Chaudière en 1851, indique que Thompson possédait plusieurs terrains à cet endroit. Du côté de Wrightstown, Ezra Eddy fabriquait des épingles à linge et des contenants en bois. Il se peut qu'à ce moment-là, le canadien Booth travaillait déjà pour les Wright. Il se lancera dans les affaires quelques années plus tard. Ces futurs rois du bois installeront sous peu des scieries, modestes d'abord puis plus importantes

surtout dans le cas de l'américain Bronson, qui couvriront les îles de constructions multiples, de piles de planches et de cheminées crachant une épaisse fumée. Ce seront les débuts de l'industrie du bois scié, prélude de la vaste entreprise commerciale et industrielle qui fera la richesse de notre vallée jusqu'aux premières décennies de ce siècle-ci et donnera de l'emploi à des milliers de travailleurs.

★ ★ ★

Les conditions de vie devaient être assez dures pour les gens de la petite ville. Il y avait quelques maisons de pierre, spécialement dans la Haute ville mais la plupart des habitations étaient construites en bois ce qui explique les nombreux incendies dont elles furent les victimes.

Nous n'avons que des gravures pour nous montrer l'aspect de Bytown devenu Ottawa. Celle de Whitefield, reproduite à la page 360 du Tome I, nous fait voir une Basse ville avec des maisons basses entourant la cathédrale Notre-Dame, le couvent des Soeurs Grises, le collège de Bytown et, accolée, la maison Donnely. De chaque côté de l'entrée du canal, des maisons d'assez grande dimension en pierre; l'une a disparu, l'autre nous reste. C'est aujourd'hui le musée Bytown. Les habitations de la Haute ville, plusieurs en pierre, sont beaucoup moins nombreuses que celles de la Basse ville où on trouve encore des cabanes de bois rond; cependant, elles disparaissent petit à petit, remplacées par des maisons également en bois mais plus spacieuses. Ces maisons de billes ou de bois, comment étaient-elles chauffées à l'époque? Si elles étaient petites, peut-être un bon feu de cheminée suffisait-il en hiver. Les poêles à deux ponts firent leur apparition vers 1840; il est certain que les habitations d'une certaine dimension eurent le leur vers cette époque. Il ne se passera pas beaucoup d'années avant que les grandes constructions connaissent le chauffage central car on note que les édifices de la colline du Parlement, construits entre 1859 et 1866 utilisèrent le chauffage à la vapeur dans les radiateurs placés le long des murs. Ceci, en plus des belles cheminées dont quelques-unes existent encore dans ces édifices, surtout celui de l'Est. Le bois, abondant dans la région, servait naturellement à alimenter poêles et fournaies.

★ ★ ★

Nous ne savons pas si les Canadiens qui vinrent ici apportèrent avec eux des meubles, argenteries, vaisselle, etc. qui se trouvaient dans leur ancienne demeure. On peut supposer, cependant, que les Robillard, les Aumond, les Larivière, les Desloges, les Duhamel

et combien d'autres qui s'installèrent ici pour de bon, désirèrent s'entourer d'objets, de meubles familiers, de belles armoires, de bahuts et de coffres, héritage du Bas-Canada, leur région d'origine. D'autre part, il est sûr que les parlants anglais avaient, chez eux, les meubles de cette période victorienne, si lourds, du moins pour mon goût bien français. Le Musée Bytown en est rempli: buffets, tables et autres meubles, soutenus par d'énormes pattes aux griffes de lion, d'aspect solide et disgracieux, canapés énormes, sans fioritures, où on s'enfonce et où souvent on s'endort. Appareils compliqués, quelquefois en fer. Le premier maire d'Ottawa, l'avocat John Bower Lewis, possédait un de ces "what not" en métal, orné de grappes de raisin et de feuilles. On le voit au Musée, de même que des portemanteaux-parapluies, hauts et étroits, décorés de même manière avec, en plus, un miroir. Le Musée possède également un miroir éclairé par deux lampes à bougies, dans un cadre lourd. Rien de plus vilain! Il paraît que le Prince de Galles s'en servit ici, en 1860, lorsqu'il eut à se raser.

Tout mobilier comprenait, invariablement, le métier à tisser et le rouet. Portait-on, ici, à cette époque la ceinture fléchée? Très certainement l'hiver sur le gros manteau de laine ou de fourrure. On sait aussi que les raquettes étaient d'usage courant pour ne pas s'enfoncer, pendant les mois de froidure, dans la neige des sentiers mal entretenus. La tuque de laine était certainement portée par la grande majorité des habitants de Bytown, les "messieurs" portant probablement le bonnet de castor ou de loutre en hiver et le haut de forme en été. Et les robes? On sait qu'à partir de l'année 1850, la crinoline fut mise à la mode par l'impératrice de France, Eugénie de Montijo, épouse de Napoléon III; cette mode dura vingt ans. En avril 1979, le Centre national des Arts montrait une reproduction d'une robe de 1850, avec de multiples plis sur le corsage et autour de la jupe gonflée par une tournure. À l'époque qui nous intéresse, les robes sont très longues, larges, flottantes. Si la dame est veuve, son vêtement est noir mais le petit bonnet de tulle ou de coton est de couleur blanche. Le Musée Bytown montre ces délicates coiffures que l'on gardait soigneusement dans des paniers ronds pour les préserver de la poussière. On y voit aussi des robes de soie, de taffetas, avec des tailles minces au possible, des souliers de Cendrillon, des bas de soie brodés de délicates fleurs de couleur, des ombrelles, des parapluies à franges, tout un ensemble qui nous laisse rêveurs. Mais, pour justifier une telle élégance, il faut se souvenir que les femmes restaient au foyer, passaient des heures à de délicats travaux de broderie, de décoration, de dentelles. Tout, ou presque, était confectionné à la maison et le Musée montre ces chefs-d'oeuvre que sont les robes de baptême, les bonnets de bébé, toutes choses ravissantes, d'un goût exquis. Le trousseau d'une femme de la société demandait probablement des heures de

travail et les doigts féminins ne chômaient pas. La femme de condition plus humble confectionnait elle-même ses vêtements et ceux de sa famille et elle n'avait guère le temps — comme cela se passe aujourd'hui — de se demander si sa vie servait à quelque chose.

Le Musée montre également un tableau au petit point représentant saint Joseph et la Vierge Marie, fait par Mary Ryan, élève du pensionnat des Soeurs Grises, en 1854.

Avant de clore ce chapitre concernant les vêtements, je voudrais vous mentionner le costume porté par les Soeurs Grises à l'époque. Une photo de soeur Thibodeau nous en donne une idée: manteau noir rond, long caraco gris et chapeau d'alpaga doublé. La coiffure variait. Tantôt, c'était une capote d'indienne à fond bleu et, en été, les soeurs portaient un chapeau de paille noire.

★ ★ ★

Ottawa est dotée de deux hôpitaux: l'ancien hôpital des émigrés, rue Nunnery, dont s'occupent les Soeurs Grises; on y accueille des patients de quelque nationalité que ce soit. L'autre est l'hôpital protestant de la rue Rideau dont l'hôpital Civique, rue Carling, est vraisemblablement l'héritier puisque devant ce dernier, la date de fondation est donnée comme 1849. Il semblerait, cependant, que la date de fondation de l'hôpital de la rue Rideau est 1851 mais ne chicanons pas un écart de deux ans seulement.

★ ★ ★

La colline des casernes était-elle encore couronnée, en 1855, de ses installations militaires? Je crois que oui, leur démolition s'effectuant quatre ans plus tard lorsque l'on commença les travaux d'excavation en vue de l'érection du Parlement. Cependant les casernes devaient être abandonnées depuis plusieurs années, les soldats britanniques ayant été rappelés en Angleterre lorsque le canal cessa d'être gardé par la troupe; c'est alors qu'il fut cédé au Canada. On remarquera qu'en 1854, deux compagnies de fusiliers (Rifle Companies) furent organisées à Bytown. Joseph-Balsura Turgeon fut nommé commandant de la compagnie no 2, ayant le docteur C. de T. Beaubien comme second de cette compagnie qui comprenait des volontaires de langue française. Cela confirmerait le fait que les troupes anglaises avaient quitté la colline, la ville tenant cependant à avoir des compagnies locales de soldats, le cas échéant.

Bien que délaissée par la troupe, la colline n'était cependant pas abandonnée. On y avait installé un "cricket field" tel que le

montre une carte de 1857; un gardien surveillait les édifices militaires. Il avait même, je crois, un petit jardin et y cultivait des légumes. Des vaches paissaient là. C'était la campagne sur ces larges terrains où seulement dix ans après, les représentants du pays tout entier feront la pluie et le beau temps. Je le répéterai souvent; l'extraordinaire et intensément rapide développement de notre ville à l'époque qui nous occupe ne cesse de nourrir mon étonnement et aussi mon admiration.

Le marché de la rue York est sans doute l'endroit préféré des citoyens. L'animation y règne. On y vend de tout: du bois et des poulets, du foin et de la viande, des victuailles pour gens et bêtes car n'oublions pas que la voiture tirée par un ou plusieurs chevaux est le moyen courant de se déplacer. Un grand nombre de maisons possèdent une étable à l'arrière; avec les vaches et les cochons, les chevaux sont un indispensable élément de ces premières années d'Ottawa. Se promène-t-on à cheval de par la petite ville, comme au temps du colonel By?

L'édifice du marché, rue George, consiste en un grand bâtiment et on y loue des salles puisque l'Institut canadien-français y eut ses réunions pendant plusieurs années. Je ne sais si, en 1855, on voyait encore à l'ouest la clôture de bois où le passant pouvait observer la trace des balles; c'était là qu'avait eu lieu en 1849, le fameux "stony Monday", mêlée monstre et bruyante qui fit un mort. On se souvient que, à cette occasion, le maire Hervey décréta l'état d'urgence et la petite ville fut placée sous la loi martiale, prélude lointain de ce qui se passa ici en 1970, de malheureuse mémoire.



Si la population doit encore se rendre au bureau de poste pour retirer son courrier, la liste des personnes y ayant des lettres est encore donnée dans les journaux. On commence à émettre des mandats-poste, une innovation. Depuis quatre ans, un timbre canadien — le premier — avait été mis en circulation. Il représentait un castor et c'était la première fois, dans le monde entier, qu'un animal avait cet honneur.

Les autorités municipales se réunissent toujours dans l'édifice en bois, rue Elgin, que Sparks destinait — on s'en souvient — à servir de marché. Celui de la rue York ayant la faveur du public, Sparks dut se résoudre à laisser le Conseil de ville s'emparer du deuxième étage tandis que le service des incendies occupait le rez-de-chaussée.



Les transports en commun comme tels n'existent pas si on fait exception des diligences dans lesquelles pouvait prendre place un nombre très limité de voyageurs. On sait que de tels véhicules attendaient, à la gare de la rue Baird, ceux qui désiraient se rendre dans les hôtels de la petite ville. Et ceci, se passait en 1855 comme l'indique une gravure de cette année-là. Si l'on avait quelques moyens, on avait sa propre voiture, tel Joseph Aumond, ou on en faisait construire dans l'atelier de Pierre Dufour, entre autres manufacturiers. Il faut se souvenir que les dimensions d'Ottawa étaient assez restreintes à l'époque; on pouvait donc facilement aller à pied; les rues ne s'étendaient guère au-delà de quelques-unes au sud de la rue Rideau et l'est de la rue King était à peu près désert. Il faudra attendre quinze ans et l'arrivée massive des fonctionnaires fédéraux, pour que la population puisse bénéficier de ces tramways sur rails et à traction animale, installée par une compagnie nouvellement créée, la "Ottawa City Passenger Railway". En 1891, ce sera alors le grand luxe: les tramways électriques.

Un service de diligences unissait Ottawa à ses environs; ainsi un Monsieur Conroy était propriétaire d'une ligne de véhicules qui faisaient la navette entre Aylmer et notre ville pendant les années cinquante. Sa splendide résidence d'Aylmer "Lakeview House" a été habitée jusqu'en 1935 par la famille du baron Armand de Bruyne, un ingénieur belge; c'est maintenant un restaurant.

Notre petite ville était reliée à Perth par une diligence qui quittait l'hôtel Rideau et faisait le trajet "en une même journée". Il faut croire que les conducteurs ne flânaient pas en chemin et ne s'arrêtaient pas le long de ce "whisky road" que décrit Walker dans "Carleton Saga".

Y avait-il un service de diligences en direction de l'est, le long du chemin de Montréal qui venait de s'ouvrir? Il devait certainement y avoir communication entre Ottawa et les agglomérations de ce côté. Le père de Barberieux mentionne l'ouverture des paroisses, de plus en plus nombreuses entre ici et l'Orignal, qui existait depuis longtemps. Embrun, où des missionnaires de Bytown allaient prêcher dès 1852 et aussi St-Joseph d'Orléans qui recevrait son premier curé en 1860, devaient certainement avoir un moyen de communications autre que la rivière, la calèche ou la charrette pour transporter les gens entre leur village et la ville d'Ottawa, mais je n'ai pas trouvé de détails sur ce sujet dans aucun journal ou publication.

★ ★ ★

Avec notre vis-à-vis, où en étaient les relations¹? Les moyens de communication étaient certes facilités par le beau pont, aérien et gracieux d'aspect, qui surplombait le gouffre de la Chaudière; une barrière à péage y était installée et ce n'était pas la seule. Il y en avait une entre Wrightville (maintenant Mont-Bleu) et le village de Hull². Elle fut abolie en 1900 mais celle qui barrait le chemin d'Aylmer, à la hauteur du ruisseau, exista jusqu'au 16 septembre 1920. En plus du pont Union, des bateaux passeurs joignaient les deux rives. Le propriétaire du service qui se trouvait au bas de la rue St. Patrick, se nommait E. Laverdure, un des pionniers de Bytown, arrivé ici vers 1827³. C'est peut-être son nom qui apparaît sur un vitrail de la cathédrale. Un autre bateau traversait la rivière à partir du bas de la pente abrupte qui quittait la gare de chemin de fer, nouvellement installée à l'angle de Sussex et MacTaggart (plus tard Baird), et descendait vers la rivière. On l'appelait "la côte des charrieux d'eau". Il y avait aussi quantité de chaloupes qui faisaient la navette entre les deux rives.

À l'exemple de Hull, la ville d'Ottawa avait aussi ses postes de péage. À l'angle de MacLeod et Bank où se trouvait l'entrée de la ville, le poste ne fut enlevé que vers 1907. Du côté est, il y avait un péage à l'île Cummings. Des citoyens de Vanier se souviennent qu'au début de ce siècle, on réclamait à ceux qui sortaient de la ville mais, curieusement, non à ceux qui y entraient, la somme de cinq cents. D'autres barrières existaient vers Richmond, North Gower, etc... Les routes étant entretenues par des compagnies privées, elles avaient le droit de prélever le droit de péage. Mais la rivière, elle, était à qui voulait s'en servir. À voir maintenant la large bande liquide qui coule, sans but utile ou plutôt sans but commercial, on peut difficilement imaginer l'activité qui régnait il y a 120 ans le long de nos rives. En plus des traversiers, des embarcations beaucoup plus importantes sillonnèrent l'Outaouais pendant de nombreuses années, et des bateaux de tout genre remontaient la rivière pour emprunter le canal Rideau d'où ils rejoignaient le St-Laurent.

On pouvait apercevoir à cette époque les longs trains de bois descendant la rivière. Sur l'immense assemblage de billots, s'élevaient des maisonnettes (sur une photo, j'en ai compté une douzaine) et un grand abri où l'on mangeait. Démantelé avant d'arriver

¹ D'après L. Brault, la population du district de Hull était, en 1855, d'environ 300 Canadiens français et de 2,800 parlants anglais.

² "Histoire anecdotique de Hull", de Joseph Jolicoeur.

³ En 1829, le colonel By avait loué l'emplacement du débarcadère du bas de la rue St. Patrick, à James Fitzgibbon, maître-menuisier. Peut-être E. Laverdure succéda-t-il à Fitzgibbon, mais la CCN dans son "Lower Town" ne fait aucune mention d'un Laverdure à cet endroit.

aux chutes de la Chaudière, le radeau était remonté après avoir été précipité dans le fameux glissoir de l'île Victoria.



Quel était l'aspect physique de la ville au moment où nous commençons l'étude de son développement pendant une période de 21 ans, c'est-à-dire de 1855 à 1876? C'est une carte de 1857, une lithographie de J. Ellis, de Toronto, faite d'après des données très précises (from most accurate surveys) de W.A. Austin, qui nous donne l'aperçu le plus détaillé de la petite ville d'Ottawa.

En consultant cette carte, on verra que toutes les rues de la Basse ville sont tracées, bien que toutes ne portent pas actuellement leur nom d'origine. De Rideau à St. Andrew, aucun changement. La suivante, Bolton (l'ancienne Nunnery⁴) deviendra Water. La rue suivante, Cathcart, est toujours en place, de même que Bolton⁵ (la seconde du nom dans le même quartier). Sa voisine, Boteler (ou Botelier) suivie de MacTaggart, Redpath, Baird et Mackay apparaissent sur cette carte de 1857. Ces quatre dernières ont disparu.

La rue Sussex est prolongée par la rue Metcalfe. Encore une fois, l'imagination de nos édiles faisant défaut, on a nommé Metcalfe une autre rue qui va de Wellington à Maria (Laurier ouest aujourd'hui).

Les rues Dalhousie, Cumberland, King (King Edward), Nelson, Gloucester (Friel), Chapel, Cobourg, Charlotte et Wirtemberg (Wurtemberg) croisent les rues de l'est à l'ouest. À partir de King, St. Andrew s'appelle Park St. et la rue St. Patrick, Ottawa St. Quelques années plus tard, apparaîtra la rue Franklin, à partir d'Augusta jusqu'à Wurtemberg.

Les cimetières dans les quadrilatères autour de la rue Charlotte sont clairement indiqués.

Sur cette carte de 1857, la partie nord de la Basse ville s'appelle "Letter O" tandis que le sud et les terrains, presque tous inoccupés, de ce qui est maintenant la paroisse Ste-Anne, sont groupés sous "Ordnance" car la Couronne en est toujours la propriétaire.

Sous l'appellation "Besserer", les rues Besserer, Daly, Stewart, Wilbrod, Theodore (Laurier est), Clegg (Osgoode), Lawrence

⁴ On note un fait curieux. Bien que la carte la mentionne comme étant la rue Bolton, on la désignera, dans le quartier, comme Nunnery, appellation qui disparaîtra petit à petit et fera place à la rue Water en ou vers 1876 puis, à Bruyère.

⁵ Le Major Bolton succéda au lieutenant-colonel By vers 1832; le Parc Major est nommé d'après lui ou, plutôt, d'après son grade.

(Somerset) sont tracées mais à part la rue Daly où se trouvent le Palais de justice et quelques maisons, ce quartier qui se développera très rapidement après l'installation ici des fonctionnaires est, à ce moment-là, peu peuplé. Un large ruisseau forme une espèce de grande boucle, à partir de Cumberland jusqu'à la rivière Rideau, continuant vers les vastes étendues qui appartiennent aux héritiers du colonel By. Dans cette région déserte, aucune des artères (Jacob, Centre et By) ne porte aujourd'hui son nom original.

Ainsi donc, bien que la Basse ville soit assez peuplée et que la Côte de sable s'apprête à recevoir ses premiers habitants, la Haute-ville, c'est-à-dire tout ce qui est à l'ouest du canal, se couvre lentement de maisons. La rue Victoria et toute la pointe où se trouve maintenant le grand édifice de la Cour suprême, sont les plus peuplées de même que la rue Wellington, maintenant accessible à ceux qui veulent l'habiter puisque la large bande de terrain réservée là pour la défense de la colline a été remise à la ville par les autorités militaires. Des constructions s'élèvent rue Sparks mais, au sud de Queen, le long des rues Albert, Slater et Maria, il n'y a presque rien. Plus à l'ouest, cependant, les quartiers Rochester, Sherwood et LeBreton se développent.

Un autre ruisseau que celui mentionné plus haut serpente à travers les rues Queen, Slater et Albert mais on semble avoir commencé à combler celui qui partait du bassin du canal et suivait la rue King. C'était, je crois, dès les débuts de Bytown, la plus importante des nombreuses petites rivières qui sillonnaient toute notre région; il est évident, cependant, qu'un quartier qui se peuplait aussi rapidement que la Basse ville, devait être asséché de toute urgence et petit à petit on verra le large ruisseau de "Letter O" diminuer d'importance.

Des puits sont creusés à travers la ville; notons celui à l'angle de Rideau et Dalhousie, un autre rue Cathcart, d'autres ici et là dans la Basse ville. Des pompes élèvent l'eau vers des robinets ou des abreuvoirs pour les chevaux, très nombreux de même que les vaches que l'on mène au pâturage.



J'ai essayé de trouver, en parcourant le "Citizen" qui vient de perdre son nom de "Packet", quelle pouvait être la vie dans notre ville, vers 1855. C'est la chose la plus difficile du monde à faire lorsque l'on a que cette source de renseignements. Le "Citizen", publié chaque samedi matin (abonnement annuel: \$2.00) contient un nombre impressionnant d'annonces mais peu de détails sur le développement de la petite ville et l'esprit qui y règne. La politique y est abondamment discutée, de longs discours reproduits et des

commentaires nombreux apparaissent sur les agissements des députés. Mais, il s'agit d'événements qui se passent soit à Québec soit à Toronto. Ottawa et sa progression vers plus de confort, de sécurité et d'améliorations ne semblent guère intéresser les journalistes. Cependant, qui laissera son regard flâner le long des colonnes, trouvera de quoi s'amuser et s'étonner. Il est dit, dans l'annonce transmise par le docteur J.E. Robichaud, que ce chirurgien-dentiste revient tout juste des États-Unis d'où il a rapporté "des mineral teeth", prothèse mystérieuse et inquiétante. Celui qui, maintenant, trouve que les employés sont brimés, écrasés, exploités, etc., aura de quoi sursauter en lisant une annonce comme celle-ci: "X et Y, ayant quitté mon emploi malgré leur engagement envers moi, je défends à quiconque de les engager s'ils veulent éviter les rigueurs de la loi".

Au lieu d'annonces surprenantes ou amusantes, je recherchais plutôt dans les colonnes du journal, des indications quant aux divertissements que pouvait procurer la future capitale. J'ai dû me contenter d'invitations à assister aux courses de chevaux, surtout sur glace, un sport probablement fortement prisé par les nôtres. Ces "trots sur glace" se faisaient à raison de cinq courses en deux jours à Bytown vers 1854. Le circuit Ottawa-Montréal, appelé "le grand circuit", était le rendez-vous le plus important de l'Amérique du Nord et les récompenses aux vainqueurs allaient jusqu'à la somme, fabuleuse pour l'époque, de \$5,000. Il y avait ici pendant cette période des clubs de curling (le "Bytown Curling Club" avait été fondé en 1851). Je doute que ce sport ait passionné les Canadiens français. Tel que dit antérieurement, le cricket se pratiquait sur la colline et probablement ailleurs. Il y avait aussi le tir aux pigeons et, pour cela, on allait surtout vers les vastes terrains de Rockliffe où les pigeons étaient extrêmement nombreux, si nombreux "qu'ils faisaient plier les branches des arbres". Je ne sais à quelle époque l'Institut canadien-français installa des tables de billard pour ses membres; peut-être l'édifice de la rue Sussex en possédait-il?



En mai 1855, Monseigneur de Bytown, comme on l'appelle toujours, veut célébrer avec ses fidèles la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception car on se souvient que le diocèse a comme patronne la Vierge Marie. Sur l'autel des Soeurs Grises, une belle Vierge s'y trouve depuis le 8 décembre 1854. Elle provient de la chapelle des chantiers à Hull. C'est en procession solennelle que cette statue est apportée du couvent à l'église, portée sur un brancard fleuri par quatre grandes pensionnaires, dont deux protestantes.

On ne voit guère maintenant de processions, de manifestations publiques ou religieuses, avec bannières, petites filles en blanc portant des couronnes de fleurs, prêtres à surplis, dais à franges d'or, encensoirs balancés lentement, chants, prières, reposoirs... Ces processions, qui ont ravi notre enfance, n'existent plus. Aussi, est-ce plaisant de se remémorer des lectures décrivant ces naïves manifestations de foi, tel il y a 124 ans un cortège qui sort lentement du portail principal de la cathédrale et se rend solennellement rue St. Patrick et jusqu'à l'évêché. On escorte ainsi Monseigneur qui vient de célébrer un triduum en l'honneur de la Vierge⁶. La fanfare, sans doute dirigée par Paul Favreau, son maître attiré, entonne de beaux airs. Les pompiers sont en uniforme, les membres de l'Institut canadien-français portent des cierges allumés. Le soir tombe mais l'illumination de la cathédrale et de la coupole du Collège perce la nuit. Mgr Guigues est rentré chez lui; la fanfare continue d'électriser la foule nombreuse qui la suit rue Sussex lorsqu'elle accompagne les religieuses et leurs pensionnaires jusqu'au couvent. Tous chantent à pleine voix sous le ciel lumineux.

Mgr Bruno Guigues repousse constamment les limites de son diocèse en fondant des paroisses qui atteignent souvent des lieux fort éloignés. Venu dans le sillage de leur évêque, originaire de Gap en Hautes-Alpes, des prêtres français dirigent ces paroisses. Chaque année, des séminaristes sont ordonnés par l'évêque; le Père de Barbezieux donne une liste imposante de ces curés dans son histoire du diocèse.

Cependant, les catholiques de langue française n'ont encore qu'une seule église: l'ancienne chapelle dédiée à saint Jacques, devenue par la suite Notre-Dame de Bytown, puis cathédrale à l'arrivée de son évêque en 1848. Bien que dotée de belles orgues, l'église présente encore, à cette époque, des tours non terminées. La façade est à peu près telle que nous la voyons maintenant mais la nef ne reçoit des dimensions supérieures que lorsque la paroi en bois du fond est démolie et que le chœur est construit. Cela se fera en 1862 seulement. Le curé de Notre-Dame est le Père Damase Dandurand.

La Basse ville prend un visage de plus en plus français.



Le père Tabaret est directeur du Collège de Bytown qui se trouve maintenant dans un vaste immeuble en bordure de la rue Cumberland, près de Théodore(Laurier). Un grand nombre des

⁶ Un autre triduum sera chanté à la chapelle des Soeurs Grises. Voir "Vie de Mère Bruyère" par Soeur Paul-Emile, page 334.

nôtres, qui feront leur marque dans la vie outaouaise, y étudient. Le Collège compte cinquante élèves dont le quart est formé de pensionnaires. Une école primaire pour garçons est attachée au Collège. Pour les filles, il y a une école primaire rue Cumberland, entre Clarence et Murray; le pensionnat est logé à la Maison mère des Soeurs Grises.

L'Institut canadien-français, la Société St-Jean Baptiste, la Société St-Vincent de Paul et les Dames de la Charité forment des groupes enthousiastes et actifs dans tous les domaines de la culture, de la charité et de l'entraide.



On ne peut nier l'extrême importance de notre première ligne de chemin de fer. On se souvient que cette ligne faisait communiquer Prescott, donc le St-Laurent, et notre petite ville de 10,000 habitants. L'hiver, la neige accumulée sur les rails, empêchait quelquefois le passage de la locomotive et les voyageurs devaient recourir à l'hospitalité des habitants des villages traversés ou des hôtels de campagne. L'été, les petites locomotives, dont les énormes cheminées, en forme d'entonnoir, crachaient une fumée noire, ne rendaient pas agréable l'atmosphère des wagons qui recevaient ces cendres par les fenêtres ouvertes. Dans les wagons de bois, entraînés à moins de dix milles à l'heure, les voyageurs se défendaient mal contre les violentes secousses. Mais, tel quel, le chemin de fer fut reçu avec enthousiasme car Ottawa, dans ses solitudes du nord de l'Outaouais, pouvait maintenant accueillir des visiteurs de plus en plus nombreux. Le Commandant de Belvèze lui-même se déclara enchanté de son voyage de Bytown à Prescott à bord du nouveau train inauguré quelques mois auparavant. Ce n'était certes pas le train boulet du Japon ou même le malheureux Via-Rail mais son grand mérite fut de mettre fin à la solitude qui entourait auparavant la ville naissante.

À cause de son importance, je répéterai ici ce que j'ai déjà dit, à savoir la joie ressentie par les Bytownais lorsque la locomotive, traînant quelques wagons, contourna les grands espaces de Gloucester, le jour de Noël 1854, pour s'arrêter sur la rive est de la rivière Rideau. De là, les voyageurs furent transportés vers la gare de la rue Baird puisqu'un pont n'était pas encore terminé sur l'étroite rivière. Il le fut au printemps 1855. Le "parrain" de cette première ligne qu'on s'étonnait, naturellement, de voir emprunter un si grand détour pour rejoindre la gare, fut l'industriel et fondateur de New Edinburgh, Thomas MacKay. Il avait posé une condition à ses encouragements et à son aide: la ligne passerait par Gloucester et entrerait à Ottawa par l'est afin que les nombreuses et importantes

entreprises commerciales du pionnier écossais en profitent, et c'est ce qu'elles firent.

Cette première liaison avec le monde extérieur est rappelée au Musée Bytown: au-dessus d'une porte, on voit la plaque en laiton "Bytown" qui ornait une des premières locomotives (la première s'appelait, de fait, "St-Laurent"). La plaque fut offerte au musée par Sir E.W. Beatty, président du Canadien Pacifique.

Une peinture de W.H. Saad, reproduite dans "Carleton Saga" de Walker, montre l'arrivée du train et le départ des diligences pour le centre de la ville et autres lieux. Voyez la toilette des dames et des messieurs à cette occasion. Comme il devait être incommode de se déplacer avec l'encombrement des jupes longues et larges, des bonnets à brides, des hauts de forme pour les hommes!

Pendant seize ans, la ligne Ottawa-Prescott qui assurait la liaison avec les vapeurs sillonnant le St-Laurent, fut la seule reliant, par chemin de fer, le nouvel Ottawa à l'extérieur, et avec les grandes villes de Montréal et de Toronto car le Grand Tronc passait à Prescott.

Répétons le, car le fait est important. Le chemin de fer, nouvellement installé, relia "la ville perdue dans les solitudes du nord de l'Outaouais" au monde extérieur, moussa les échanges commerciaux, fit connaître les avantages de son site et, en somme, fut certainement à l'origine des rumeurs qui, de plus en plus, lui donnaient une chance exceptionnelle de se placer au premier rang des villes du pays. Dans "The Railway Builders", O.D. Skelton affirme que ce sont les chemins de fer qui ont fait du Canada une nation.



Tant bien que mal, et avec les moyens du bord bien insuffisants puisque, dans ce domaine, sans journal de langue française et trouvant dans les autres publications bien peu d'informations sur la ville même, j'ai essayé de vous montrer comment se présentait l'ancien Bytown devenu Ottawa. Mentionnons ici combien on a hésité à adopter le nouveau nom qui semblait décrire si bien la ville sortie récemment de son étui de forêts. Le nom de Bytown restera longtemps accolé à des organismes datant de son règne. Le collège de Bytown ne deviendra le Collège d'Ottawa que plusieurs années après 1855. Ainsi, le 22 août 1855, Mgr Guigues écrit à Mère Valade, en lui envoyant deux Soeurs Grises: "Les bonnes soeurs qui nous quittent pourront être rappelées à Bytown dans le cas où des raisons graves l'exigeraient". La nostalgie exprimée par le Père de Barbézieux est évidente dans des phrases comme celle-ci: "Comme tous les ingrats, elle (la ville de Bytown) rougit de porter

plus longtemps le nom bizarre de son fondateur et en souvenir du beau fleuve qui coule à ses pieds, elle voulut prendre, désormais, le titre plus pompeux d'Ottawa". Par la même occasion, l'historien rappelle qu'aux États-Unis sept villes et quatre comtés portent le nom d'Ottawa.

Rappelons que ce nom d'Ottawa n'était pas, non plus, inconnu dans la région. Avant 1855, le comté d'Ottawa existait; très étendu, allant jusqu'à la Petite Nation, il comprenait, entre autres, le canton de Hull. Son premier représentant à la législature fut Philemon Wright. Tandis que le village de Wrightstown se trouvait dans le comté d'Ottawa, Bas-Canada, celui de Bytown était compris dans le comté de Carleton, Haut-Canada. Ceci prête souvent à confusion. En 1855, c'était le marchand Cooke, de la Petite Nation, qui représentait le comté d'Ottawa au Parlement des Canadas Unis. Les réunions eurent lieu à Aylmer à partir de décembre de cette année-là.

À ce moment-ci, il est curieux de noter qu'à la fondation du Haut-Canada, en 1791 John Graves Simcoe, alors son lieutenant gouverneur, changea le nom indien de l'ancienne tête de portage, Toronto (signifiant "lieu de rencontre") en celui de York; il pensait qu'un nom indien était peu approprié à la capitale d'une province. York ne redevint Toronto que plus tard. Pour nous, ce fut le contraire qui se produisit; on changea le nom anglais de "By" en celui "bien indien" d'Ottawa.



Il est à peu près certain que dans les locaux de la rue Cumberland — l'Institut ne les quitta qu'en 1856 — les pièces étaient de dimension trop restreinte pour y installer autre chose que la modeste bibliothèque; il est dommage que les procès-verbaux des premières années de l'Institut aient été la proie des flammes et nous en sommes réduits à des suppositions quant aux activités des années cinquante. Nous aurions probablement trouvé, dans ces documents, de précieux renseignements sur la visite ici du commandant de "La Capricieuse", visite, on s'en souvient, qui avait été provoquée et fortement encouragée par le président de l'organisme, le docteur C.T. de Beaubien. À la tête d'une délégation, il se rendit à Montréal pour organiser la venue dans notre petite ville, du premier représentant officiel de la France depuis la cession.

Placées devant le fait accompli, les autorités municipales, l'avocat Lewis étant maire à ce moment-là, formèrent un comité pour recevoir l'illustre visiteur. Sur trente membres, ce comité comprenait le docteur C.T. de Beaubien, Joseph Aumond, C.H. Carrière, L.T. Besserer, H.L. Lafontaine et Joseph-Balsura Turgeon.

M. Robert Rumilly raconte que la visite du commandant de "La Capricieuse" eut un succès inouï à Montréal "mais la visite, poursuivie dans le Haut-Canada, ne provoqua qu'un semblant d'incident à Ottawa, petite ville d'à peine dix mille âmes" dit-il.

Je regrette de n'avoir pu confirmer, en parcourant les pages du "Citizen", le mécontentement exprimé par les édiles municipaux mais les numéros du journal n'existent pas pour 1855 à la salle de lecture des journaux aux Archives nationales. Cependant, j'ai trouvé dans la "Montréal Gazette" du 9 août un article au sujet de la visite que fit ici le Commandant de Belvèze. On y dit qu'à l'hôtel de ville d'Ottawa de vives disputes s'élevèrent au sujet de la délégation qui était allée à Montréal pour s'assurer que le commandant français ne manquerait pas de visiter l'ancien Bytown. Il semble que, pendant cette discussion orageuse, l'échevin Perkins se rendit tout à fait ridicule, et on le qualifie de bigot et de tête de bois. Par contre, l'attitude de l'échevin Charles Laporte est louangée. On note les membres du comité de réception. Vous verrez toute une suite de noms anglais: le maire, et les citoyens suivants: L'Hon. T. MacKay, l'Hon. Pinhey, A. Yielding, W.F. Powell, George Lyon, les échevins Forgie, Leamy, Smith, Friel, Sparks, le juge Armstrong, le Col. Chayter (chef du bureau des ingénieurs du canal Rideau), le shérif Fraser, les docteurs Hill, Van Cortland et Beaubien, A. Foster, R. Farley, A. Gibb, R. Bell, Joseph Aumond, C.H. Carrière, L.T. Besserer, H.L. Lafontaine, Joseph B. Turgeon, A.S. Russell, D. McLacklin, F.O. Powell et R. Ross.

Le 16 août, la "Montréal Gazette" raconte la réception que fit Ottawa au Commandant de "La Capricieuse". Environ 2,000 personnes se rendirent à la gare du chemin de fer pour saluer le distingué marin, accompagné du capitaine Gauthier et de l'Hon. Drummond. Une salve fut tirée sur la colline des casernes et une autre à la Pointe. Précédé par les sapeurs-pompiers, avec fanfares et bannières "françaises et anglaises", le cortège se dirigea vers le centre de la petite ville. La voiture de M. Joseph Aumond avait été mise à la disposition des visiteurs. Sur la colline, une adresse fut présentée au nom des citoyens d'Ottawa par le juge Armstrong, en l'absence du maire. À quatre heures environ, quarante messieurs s'assemblèrent au "British Hotel" pour prendre, avec leurs invités, un repas froid. Le Juge Armstrong présidait, ayant à sa droite M. de Belvèze et l'Hon. Drummond à sa gauche. D'excellents vins furent servis et il y eut des discours. Puis, on s'en fut aux chutes Chaudière, guidés par le shérif Coulter, d'Aylmer.

À 10 heures le dimanche matin, la vapeur "Emerald" prit les visiteurs à son bord pour une visite aux Rapides des Chats. Y étaient, outre Belvèze, Gauthier et Drummond, MM. Lafontaine, Aumond, Laporte, Friel, Russell, Bonacina, Turner, Champagne,

Carrière, William Aumond et quelques autres. Des dames de la famille Aumond se joignirent au groupe. Aux Rapides des Chats, on visita les splendides et nouveaux moulins de John Egan Co. Puis, le Capitaine Cumming ramena ses passagers à Aylmer. La pluie qui tombait à verse ne refroidit pas l'enthousiasme et on dit que les conversations qui se poursuivirent à bord, furent enjouées et plaisantes. En arrivant à Aylmer, des voitures attendaient pour ramener le groupe à Ottawa. Le journal fait grand éloge de l'Hon. Drummond qui a su intéresser de Belvèze aux richesses de nos forêts. L'article s'arrête là.

Sûrement, avant le départ des visiteurs le lundi matin, ils furent reçus par l'Institut canadien-français. Ses procès-verbaux ayant été détruits dans un incendie, un journal de langue française n'existant pas encore ici, et les numéros du "Citizen" pour 1855 n'étant pas inclus dans la collection des Archives, tout concourt pour que nous ne sachions pas la qualité de la réception qui fut certainement offerte aux distingués visiteurs, peut-être le samedi soir ou le dimanche soir. Mes recherches continuent sur ce sujet.

Toutefois, Soeur Paul-Emile nous informe, à la page 246 de sa Vie de Mère Bruyère que le commandant de Belvèze visita, le 11 août 1855, le pensionnat des Soeurs Grises, rue Nunnery.

Le commandant de Belvèze lui-même fit une discrète allusion au mécontentement du Conseil municipal de notre ville, dans les lettres 1824-1878 écrites par Belvèze à des amis, publiées à Bourges, France, en 1882. Sous le titre "Campagne du Canada", il écrit ce qui suit sur sa venue ici:

"La vallée de l'Ottawa récemment peuplée a déjà des chemins de fer, des canaux et une grande ville, Bytown ou Ottawa-City, bâtie où d'épaisses forêts s'élevaient il y a vingt-cinq ans. La population contrairement aux autres parties du Haut-Canada comprend un nombre assez grand de Canadiens français. J'ai été sollicité de visiter Bytown, actuellement centre d'un grand commerce de bois. Grâce au chemin de fer, on allonge à peine le voyage de deux jours. La pompe et la solennité de la réception étaient si recherchées qu'elle eut été presque ridicule, si toute la population de la ville et du pays réunie et enthousiaste n'eut donné à cet accueil la noblesse et la grandeur que les intentions municipales tendaient à lui enlever. En ne tenant compte que de l'intention, il est difficile de rien voir de plus affectueux et de plus sympathique que la réception faite dans l'Ottawa".

Le poète Crémazie avait probablement mieux que quiconque donné le ton de l'enthousiasme qui régna chez les nôtres à cette occasion. "Tu l'as dit, ô vieillard, la France est revenue" s'exclama-t-il dans un long poème: "Le vieux soldat canadien".

Mais l'émotion et la chaleur manifestées par les nôtres à l'égard du visiteur français et, à travers lui, à la France, notre mère patrie, offusqua fortement le gouverneur général Head. Il se plaignit au gouverneur britannique qui, lui, adressa des reproches au gouvernement français. La diplomatie étant ce qu'elle est, de Bellevèze fut blâmé pour son zèle, bien que tous les rapports canadiens sur sa visite, tant anglais que français, aient fait état de sa discrétion et de son tact.

★ ★ ★

Le fondateur du village de New Edinburgh, l'écossais Thomas MacKay mourut en 1855. Il avait pourvu sa fille, épouse de John McKinnon, de l'argent nécessaire pour construire une belle maison de pierre, rue Sussex, à l'extrémité ouest des terrains qui lui appartenaient. C'est aujourd'hui "Earnscliffe", demeure du Haut commissaire de Grande-Bretagne. La maison fut habitée brièvement, en 1871, par Sir John A. Macdonald, puis la propriété fut achetée par lui en 1883. Le premier ministre y mourut en 1891. En 1930, l'Angleterre acheta la superbe maison qui vaut surtout par son site au-dessus de l'Outaouais, pour la somme de \$19,000⁷.

★ ★ ★

Pour briser la monotonie de ces données historiques qui pourraient lasser le lecteur, voici la première de ces pauses-café, annoncées dans l'introduction. Il s'agit de pratiquer une gymnastique des jambes en même temps que de l'esprit, et de laisser courir son regard sur l'ensemble de la ville que j'ai sous les yeux en ce mois de septembre 1978.

Jusqu'au 21 septembre, premier jour de l'automne, le ciel devrait garder cette douceur, cette tiédeur et cette luminosité qui sont le propre de nos étés. On s'apprête encore à en goûter les saveurs diverses quand une nuit de froidure suffit, même en août quelquefois, à réduire la vigueur des arbres dont les feuilles perdent presque aussitôt leur couleur de vie. Ainsi, de ma fenêtre, les feuilles de plusieurs arbres du parc d'en face m'apparaissent, depuis quelques semaines, comme revêtues de leur robe d'automne, d'un brun roux teinté d'or au bout des branches. Cette transformation annonce déjà les flamboyantes couleurs qui envahiront nos parcs, nos bois et nos forêts dans un mois; nous nous

⁷ Le "Citizen" du 11 juin 1979 annonce que, à cause des dépenses mais aussi du bruit que cause la circulation sur le pont Cartier-Macdonald tout à côté, le gouvernement britannique veut se défaire de la belle résidence et installer son Haut commissaire ailleurs.

acheminèrent alors ensemble, vous et moi, vers le parc de la Gatineau pour nous plonger dans une nature à nulle autre pareille avant qu'elle ne s'étiolle, ne se rapetisse, ne se recroqueville et, finalement, sommeille sous un manteau d'épaisse laine blanche, duveteuse et soigneuse comme la fourrure de l'hermine.



Sur 10,000 habitants du nouvel Ottawa en 1855, 3,500 sont des Canadiens français. Cela compte! Ces Canadiens⁸, tout occupés auparavant à gagner honnêtement leur vie dans une petite ville où les meilleurs lots, les positions les mieux rétribuées, les plus belles maisons, étaient détenus par des gens de langue anglaise, commencent depuis quelques années et surtout depuis que les Soeurs leur dispensent l'instruction, à réaliser l'importance de leur contribution à la vie communautaire. Les affaires municipales les intéressent. En 1855, à tour de rôle, Eusèbe Varin, l'hôtelier Joseph Beauchamp, et D. Bourgeois sont échevins ou conseillers. Parle-t-on quelquefois français durant les séances du Conseil? Il est permis d'en douter, d'autant plus que le village de Hull, lui, ne donne pas un bon exemple sous ce rapport. Le chef-lieu du canton de Hull se trouve à Old Chelsea et ne sera rétabli dans le village de Hull que sous la houlette de E.B. Eddy lorsqu'il deviendra maire du village en 1870. Néanmoins, dès le 1er octobre 1855, le conseil du village de Hull décrète que seule la langue anglaise servira à la publication des procès-verbaux.

Il est difficile de se rendre compte de l'atmosphère qui régnait ici à cette époque, en ce qui concerne spécialement le traitement accordé aux nôtres car aucun journal de langue française n'existe. Leur contribution à la politique municipale était-elle appréciée? Il m'a semblé que, depuis 1853 lorsque Joseph-Balsura Turgeon fut maire de Bytown, on avait repensé à cette "concession" avec quelque regret et une certaine résistance s'était fait sentir chez les édiles. J'en vois la preuve dans le fait qu'il faudra attendre vingt ans pour que M. Martineau soit nommé premier magistrat, dans une ville dont la population est au tiers de langue française.

Doit-on trouver la réponse dans une phrase d'Olivier Asselin? La voici: "Ils (les Anglais de l'Ontario) furent tolérants tant que les Canadiens français — venus en Ontario bûcherons ou terrassiers — furent leurs "fendeurs de bois", leurs porteurs d'eau, leurs garçons de ferme. Du jour où la faculté d'assimilation a fait de nous des

⁸ Chaque fois que je mentionne "les Canadiens", il faut entendre par là les Canadiens français car c'est ainsi qu'au siècle dernier, et même plus tard, on appelait les nôtres. Les autres, de quelque origine que ce soit, étaient "des Anglais".

concurrents dans le commerce, dans l'agriculture, dans les professions libérales, ils se sont faits persécuteurs". On peut ajouter à cela, je crois, une certaine indifférence ou de lassitude de la part des Canadiens français eux-mêmes qui, il faut l'avouer, manquent de ce sens du "show off", de la supériorité économique, du désir de conquérir la première place en jouant vigoureusement des coudes, quitte à renverser le long du chemin les imprudents, les petits, les sans-grades... D'ailleurs, l'historien Séraphin Marion a aussi cette impression. "Impossible de se dérober à une évidence qui crève les yeux, dit-il. Vers la moitié du dernier siècle, à Ottawa, l'avenir souriait peu à la langue française et à la culture française⁹".

De fait, ailleurs qu'à Ottawa, on moussait, peut-être sans s'en rendre compte, les différences entre les deux races. Ce fut le 12 octobre 1855 que le gouverneur général Head fut assez malheureux pour prononcer des paroles qui soulevèrent un tollé de protestations de la part des nôtres. À Hamilton, devant un auditoire de langue anglaise, il proclama: "Cette prééminence est due à la supériorité de la race dont la plupart de vous descendez..." La chronique rapporte que des applaudissements soutenus et frénétiques accueillirent cette déclaration. Le général de Gaulle, avec son "Vive le Québec libre" avait, en Sir Edmund Walker Haig, un digne prédécesseur...

Ainsi donc, dans une ville née dans un Haut-Canada créé pour les Loyalistes, protestants et de langue anglaise, les Anglais renforçaient leur position, mais ils avaient affaire à un certain groupe qui se défendait fort bien. L'Institut canadien-français, pépinière de culture et d'union, montrait les dents. On l'a vu dans la décision de son président, le docteur Cléophas Trottier de Beaubien, de se rendre à Montréal pour inviter de Belvèze à visiter notre ville.

D'ailleurs, par la force des choses, les Canadiens français prenaient pied plus fermement dans la Basse ville, qui fut d'abord peuplée en majorité par les travailleurs du canal, la plupart de pauvres Irlandais qui habitaient la rue Church, les familles canadiennes-françaises ayant adopté surtout la rue St. Patrick. Aux alentours de 1855, cela changea tout à fait. On sait que les parlants français et les Irlandais tous catholiques, s'entendaient comme chiens et chats. Mgr Guigues essaya d'apaiser ces querelles en installant les Irlandais dans une ancienne chapelle méthodiste rue Sparks. Petit à petit, ils délaissèrent la Basse ville pour vivre autour de leur église et c'est ainsi que la population de la paroisse Notre-Dame devint en majorité de langue française.

⁹ Extrait du Cahier des Dix, no 39.

Pour terminer ce long chapitre, mentionnons quelques Canadiens français dont les noms apparaissent dans les documents municipaux ou ailleurs: en juin 1855, Pierre Dufour est Capitaine de la caserne d'incendie numéro 3. Il est chargé de tenir la pompe en bon état. À l'époque, Joseph qui lui succédera à la tête de la carrosserie, a un an seulement.

On se souvient que le premier échevin de langue française nommé à Bytown et faisant partie du premier Conseil de ville en 1848 fut Jean Bédard, propriétaire du "North American Hotel" rue York. L'exécuteur testamentaire de Bédard, qui mourut en 1854, fut Joseph-Balsura Turgeon. Le "Citizen" du 9 février annonce que Turgeon met en location l'hôtel ainsi qu'une maison à côté de celle du forgeron Brûlé, rue St. Patrick.

Les familles Grison, Bérichon, Aumond, Bareille, Roy, Cantin, Brûlé, Baillargeon, Laverdure, Beauchamp, Larivière, Cloutier, Champagne, Cheval dit St-Jacques, Desloges, Dagenais, Dufour, Duhamel, Favreau, Valiquette, Rainville, l'Espérance... et bien d'autres qu'il serait trop long de nommer ici, composent une population canadienne-française dynamique et qui, pour la plupart, a de nombreux enfants.

À la lecture de tous ces noms et en voyant l'importance des familles de culture française qui ont été énumérées — au nombre de cent quinze — dans les pages 297 à 359 de "Bytown..." le pauvre Mr. Hill, dont la phrase malheureuse "Bytown, page 5" a déclenché mes recherches sur la part prise par mes compatriotes ici, doit frémir dans sa tombe... mais en parcourant la Deuxième partie de ce livre-ci qui parlera d'eux, si nombreux et si actifs, pendant les années 1855 à 1876, ces mêmes os tomberont en poussière, si ce n'est déjà fait...

CHAPITRE II

1856 Installation des réverbères à gaz — Église St-Joseph dans la Côte de sable — Écoles primaires — l'Institut canadien-français — Premiers pas d'Ottawa vers son rôle de capitale des deux Canadas — Théâtre — Hôtel Champagne — Divers

Si l'année 1855 fut marquée par l'arrivée ici du chemin de fer, l'année suivante vit l'installation, dans l'ancien Bytown, de réverbères à gaz le long des rues principales: Rideau, Sussex, Sparks, Nicholas et York. La ville ne devint pas, du jour au lendemain, une espèce de Broadway resplendissante, rivale de la reine des voiles de la nuit! De fait, l'éclairage à l'huile de baleine ou au pétrole ne disparut que petit à petit. Le gaz était manufacturé dans une usine, rue King au coin de York. En 1869, la ville ne comptait que 85 lampes à gaz, nous informe Brault. En 1876, il y en avait 217. Au début, les réverbères n'étaient pas allumés les nuits de pleine lune.



Depuis 1832, une chapelle en bois s'élevait rue Sussex, remplacée dix ans plus tard, par une église en pierre. Elle desservait les catholiques des deux langues et cette vocation est évidente aujourd'hui, les grandes statues qui se trouvent de chaque côté du maître-autel représentant saint Jean-Baptiste d'une part et saint Patrick de l'autre. Mais, une même foi n'a jamais réussi à joindre les coeurs et les cultures; de nombreux faits, d'innombrables disputes, de sérieux conflits étaient venus confirmer, depuis les débuts de Bytown, le fossé profond qui divisait, sur ce sujet, notre population.

Les protestants avaient ici leurs églises depuis longtemps. Pour les Anglicans, le Christ Church. Les presbytériens fréquentaient l'église St. Andrews. La petite chapelle, construite par les Méthodistes, angle Rideau et Chapel, avait été remplacée, après l'incendie qui la détruisit, par une église à l'angle de Sparks et Elgin

(Dominion Methodist¹). En 1855, les Baptistes se réunissaient dans "Temperance Hall", rue St-Paul (Besserer). L'édifice qui, depuis juin 1844, servait de bien modeste abri aux "Methodist Episcopal", au coin de Dalhousie et York, avait été vendu, un autre ayant été érigé par la suite, angle Metcalfe et Gloucester.

Rappelons que, vers 1852, Mgr Guigues avait dû louer, pour ses ouailles de langue anglaise et pour ceux de la Haute ville, une chapelle anciennement presbytérienne, rue Sparks. Cette première église catholique dans la Haute ville était dédiée à St. Andrews, un Écossais. Même son premier pasteur fut un Écossais d'origine. Pourtant, la très grande majorité des catholiques étaient Irlandais. Toujours est-il que St. Patrick fut, elle, confiée à un saint Irlandais.

Voici 1856 et l'évêque décide de construire une église dans cette partie d'Ottawa nommée la Côte de sable qui, bien que peu peuplée, ne saurait tarder à voir s'élever des maisons sur ses pentes et ses longues rues allant du canal à la rivière Rideau. Besserer avait donné des terrains pour la construction du Collège qui, jusque-là, était logé dans un édifice en pierre, de dimension trop restreinte, à l'angle des rues Church et Sussex. La construction du Collège devait certainement inciter quelques familles à s'établir où leurs fils étudiaient. Tout de même, le sud de la rue Rideau se peupla très lentement et il faudra l'arrivée des fonctionnaires pour y voir surgir quantité de solides habitations. Néanmoins, Mgr Guigues prévoit que l'érection d'une église est nécessaire pour les catholiques de l'est de la ville qui doivent marcher plusieurs milles pour se rendre à la cathédrale. La nouvelle église desservira la population bilingue — du moins, était-ce l'intention première — et sera construite rue Wilbrod, près de Cumberland.

Commencée à la fin de 1856, elle est livrée au culte le jour de la fête de saint Joseph deux ans plus tard. Le premier baptême fut celui de Marie Louise Malvina Lafleur en mars 1858. Le premier curé sera le père Alexandre Trudeau², remplacé un peu plus tard par le Père William Corbet qui, à son tour, cède la place à F.A. Coopman en 1660. Le Père Tabaret fait don d'une orgue.

Il est dit que Mgr Guigues donna à la nouvelle église "la première cloche d'Ottawa". Peut-être s'agissait-t-il d'une cloche qui avait été installée dans le petit clocher de la chapelle de 1832, qui brûla en 1846?

¹ Cette ancienne petite église méthodiste n'existait plus en 1897: elle était située, rue Sparks, entre le bureau Tackaray & Cie et le magasin de M. Parker, teinturier, 260 Sparks. (Information dans Barbezieux)

² Le Père Trudeau, Oblat, premier curé de St-Joseph, naquit à Montréal en 1823 et mourut en 1885. Il était professeur au Collège de Bytown en 1856.

L'église fut donc desservie par les Oblats du Collège, logés tout près. Elle ne tardera pas, lorsque la Côte de sable se peuplera rapidement au temps de la Confédération, à devenir trop petite. En 1866, une autre église, dédiée celle-là au Sacré-Coeur, s'élèvera en bordure de la rue Théodore (Laurier est). Elle desservira exclusivement la population canadienne-française, et ses prêtres seront également des Oblats. L'église St-Joseph fut démolie et reconstruite en 1893.



Innovation en 1856: l'instruction devient gratuite pour tous car une taxe scolaire est imposée aux contribuables. Avant cette date, un écu était demandé aux parents mais si la famille était pauvre, religieux et religieuses enseignaient gratuitement.

En ce qui regarde l'instruction dispensée par les Soeurs Grises, la situation côté pécuniaire s'était donc améliorée; depuis 1855, deux syndics de langue française, le docteur Beaubien et Joseph-Balsura Turgeon siégeaient au Conseil. Auparavant, une seule religieuse était payée par la Commission scolaire. À partir de maintenant, une deuxième institutrice reçoit son salaire de la Commission et, peu après, on consent à ce que le salaire d'une troisième religieuse soit défrayé, en partie, par la Commission. La proportion de Canadiens français siégeant à la Commission augmente graduellement. En 1856, Pierre Marier, maçon, tailleur de pierre, époux de Tarcille Robillard, membre très actif de l'Institut canadien-français, vient s'ajouter aux deux premiers. Pendant ce temps, deux classes primaires sont toujours logées à la Maison mère et deux autres dans une maison privée dont le loyer est payé par les Soeurs.

On sait que le collège de Bytown maintenait une école primaire pour les garçons. Avec une persistance remarquable, Mgr Guigues continue à demander des octrois pour les Soeurs et pour les Oblats. Ces octrois leur sont distribués avec parcimonie mais les catholiques, de plus en plus convaincus de leur bon droit, se rassemblent, s'assemblent, se groupent, réclament des écoles séparées. L'année 1856 marque un point dans ce sens. Le 30 novembre, à l'Institut canadien-français, une grande réunion a lieu, présidée par Mgr Guigues; on met sur pied une Commission des écoles séparées mais on est loin de la loi qui permettrait à cette Commission d'être sur un pied d'égalité avec la Commission des écoles communes (publiques). L'avocat R.W. Scott sera le porte-parole et toute sa science de persuasion finira par triompher en 1863 lorsqu'une loi sera passée, garantissant les droits des minorités. Je mentionnerai dans les pages qui suivent la composition du premier Bureau des écoles séparées, constitué au début de 1857.



Qu'en était-il des activités de l'Institut canadien-français qui comptait, en 1856, quatre ans d'existence? Tout d'abord, événement important: J.D. Bourgeois étant président, l'Institut quitte le deuxième étage de la caserne des pompiers, rue Cumberland, où bien modestement s'étaient tenue les premières assemblées.

Les procès-verbaux de l'Hôtel de ville de janvier 1855 mentionnent ce qui suit: le conseiller Varin propose que la salle du marché soit louée à MM. Beaubien, Germain, Varin, Bonacina et J.-B. Turgeon. Il s'agit, on s'en rend compte, de ceux qui constituent les cadres de l'Institut. Apparemment, on prévoit que la salle du marché ne sera qu'un pis-aller puisque l'Institut vient d'acheter un terrain du côté est de la rue King, en face de la rue Church et du ruisseau de la rue King. L'endroit est presque désert, et même je ne suis pas certaine si on a déjà commencé à combler le ruisseau. Quoi qu'il en soit, la construction projetée sera en bois. Et en attendant, l'Institut loge au marché.

Lors de l'inauguration de la maison de la rue King, il pleut si fort que les cérémonies doivent être contremandées.

Je dois avouer qu'en parcourant les procès-verbaux et les différents documents que l'on peut trouver au Centre de recherches en civilisation canadienne-française, j'ai eu du mal à suivre, dans ses différents déplacements, un organisme qui voit ses membres augmenter à un rythme considérable, ses locaux se révélant chaque fois de dimension trop restreinte. Toutefois, chaque année ou presque, j'essaierai de donner le plus exactement possible des informations sur cet organisme qui fut, pour les nôtres, le centre de la culture; il y avait là, on le sait, une belle bibliothèque. On pouvait écouter des conférences et on y accueillait tout ceux qui, à Ottawa, portaient un nom français.

P. Comte, l'un des trois fondateurs de l'Institut, devient président en 1856 et le sera encore une fois en 1861.

Je voudrais ici parler un peu plus longuement de ce mystérieux jeune homme dont le nom seul m'était connu, avec la mention "le héros de Patay", jusqu'à ce que, avec l'aide de M. Paul Boucher, secrétaire de l'Institut (1979), son visage sorte de l'ombre. D'ailleurs, sa photo — ou est-ce plutôt une gravure? — apparaît au mur de la bibliothèque actuelle. Il était très jeune en 1856 lorsqu'il devint président de l'Institut et, cependant sa tête son regard, son attitude sont ceux d'un homme mûr.

"Anecdotes canadiennes" de E.Z. Massicotte mentionne le nom de P. Comte et c'est là que j'ai pris les informations qui suivent.

Le généalogiste Tanguay nous informe que le "comte" est une variation — et elles sont nombreuses — de "Lecomte". Pascal

Comte naquit à Montréal le 27 mars 1837, fils de Pierre Comte et de Sophie Tullock. Massicotte dit qu'il était avocat et marchand mais que son plus beau titre de gloire fut d'être zouave pontifical.

Quand vint-il à Bytown et qu'y faisait-il? Peut-être étudia-t-il tout d'abord au collège de Bytown fondé en 1847? Nous n'en savons rien, non plus que des détails sur sa profession de marchand et d'avocat.

Remarquez que Pascal Comte était bien jeune en 1852 pour être compté parmi les fondateurs d'un Institut. Il n'avait que quinze ans. Cependant, tous les écrits le mentionnent comme tel. Je l'ai dit: il fut, à deux reprises, président de l'important organisme canadien-français.

Eut-il le temps de pratiquer sa profession d'avocat avant de s'enrôler comme zouave? Si oui, il serait, à ma connaissance, le premier avocat de langue française dans nos murs. "The Packet" et "The Times" annoncent-ils l'ouverture ou la tenue du bureau de l'avocat Comte? Je n'ai vu cela nulle part bien que ces deux journaux existaient à l'époque qui nous intéresse.

Toujours est-il que Pascal Comte s'enrôla dans le premier contingent des zouaves pontificaux, en 1868. À 31 ans, caporal de la Deuxième compagnie du Deuxième Régiment étranger, il prit part à trente batailles; c'est à Patay "où les zouaves se sont tout particulièrement couverts de gloire, sous les ordres du Général de Charette" que Comte reçut les blessures qui devaient, quelques heures plus tard, le conduire au tombeau, "à la gloire" note le journal "La Presse" en 1908.



Lord Dalhousie avait fait preuve d'un don extraordinaire de prophétie lorsque, à la fondation du village de Bytown, il avait dit, du haut de la falaise: "Je ne vivrai peut-être pas assez longtemps, mais ceux qui assisteront à l'union des deux Canadas verront de cette éminence, surgir l'édifice où les législateurs des deux provinces tiendront leurs assises".

Depuis l'Acte d'Union, en 1841, les capitales avaient alterné entre le Bas et le Haut-Canada. Ce furent:

Kingston 1841 — 1844
Montréal 1844 — 1849
Toronto 1849 — 1851
Québec 1851 — 1855

On sait que ce va-et-vient périodique entre le Haut et le Bas-Canada causait de constants ennuis et des pertes d'argent. Ce trimbalage de tonnes de documents et de centaines de fonction-

naires, ne plaisait à personne. Mais, où placer la capitale permanente? Ceux-ci ne voulaient pas d'une capitale dans le Bas-Canada et ceux-là s'opposaient à ce qu'elle soit dans le Haut-Canada. Depuis assez longtemps, la situation privilégiée de Bytown, à cheval sur la frontière des deux Canadas, paraissait devoir la favoriser mais, située dans une région sauvage, le long du cours de l'Outaouais, on la connaissait à peine. D'ailleurs, sa réputation de ville dure d'avant 1850 lui faisait un grand tort. Elle prêtait à de nombreuses plaisanteries. Lorsqu'il fut question de Bytown comme capitale, un député s'écria: "Je dis simplement que vous faites aussi bien d'installer le siège du Parlement au Labrador."

On devait se rendre à l'évidence que son site privilégié aux confins de chaque province, sa population bilingue (je ne mettrai jamais assez fortement l'accent sur le fait que notre présence ici fit pencher la balance) et la beauté d'une haute falaise où on pouvait imaginer l'aspect imposant qu'y prendraient les édifices du Parlement, favorisaient grandement la petite ville qui, malheureusement, ne contenait que 10,000 habitants, des sentiers plutôt que des rues, un nombre restreint de logements, la présence ici, après trente ans d'existence, de cabanes de billes et de l'emprise toute proche de la forêt. C'était, à la vérité, un centre important pour l'industrie du bois avec une certaine population flottante qui, l'hiver, délaissait les rives sud de l'Outaouais pour s'enfoncer dans les forêts du nord et y abattre les grands arbres. C'était une ville qui deviendrait certainement importante avec le temps. Avait-elle l'étoffe d'une capitale?

Les années allant de 1855 à la fin de 1859 furent donc, pour l'ancien village de Bytown, une période d'attente, d'alternance entre l'espoir et le désespoir. Serait-elle choisie capitale permanente des deux Canadas, des deux provinces qui existaient alors? Cette question cruciale pour elle ayant rempli quatre ans de son existence et, de fait, plusieurs années antérieures³, il me semble important de mentionner, par étape, chaque année, les débats passionnés qui précédèrent ce choix, puis le choix final.

Sir Edmund Head étant gouverneur général, la première session d'un cabinet de coalition s'ouvre à Toronto en janvier 1855. Il comprend six Libéraux et quatre Conservateurs. M. Auguste-Norbert Morin, premier ministre, démissionne presque aussitôt pour cause de santé, remplacé par le docteur Étienne-Pascal Taché. Les débats sont animés, "Quelle sera la capitale permanente du Canada: Québec, favorisée par les représentants du Bas-Canada, ou Toronto où le gouverneur général occupe une splendide résidence au centre de la ville?"

³ Dès 1836, la "Bytown Gazette" mentionnait souvent cet espoir qui paraissait alors un rêve un peu fou.

En octobre 1855, un Protestant, Robert Corrigan, est tué au cours d'une rixe dans le comté de Lotbinière; les accusés sont six Irlandais catholiques, acquittés par le juge Duval. D'où, tollé général dans le Haut-Canada. "The Globe" se déchaîne. Un député nommé Cameron demande qu'une copie de la communication faite aux membres du jury par le juge soit produite. Le gouvernement refuse, prétextant l'indépendance des juges du Bas-Canada. Après bien des débats, le vote est pris. Le gouvernement est défait.

Mais, la question du choix de la capitale reste la plus importante et revient sur le tapis. Le 4 avril 1856, John A. Macdonald présente une demande pour faire cesser l'alternance entre les capitales du Bas et du Haut-Canada. On décide, par un vote de 64 à 56 que la ville de Québec deviendra la capitale permanente à partir de 1859. Ceux qui aiment spéculer sur ce que l'avenir aurait été si ce choix avait été final, verront là, comme dans une boule de cristal, une toute autre destinée pour le Canada que celle qui est la nôtre maintenant.

Mais, le choix de Québec tomba comme le gland proverbial car la Chambre Haute refusa de voter une somme de \$200,000 pour la construction des édifices parlementaires. Tout est donc à recommencer... On s'impatiente.

Les choses en sont là, à la fin de 1856.

★ ★ ★

On se souvient que les jeunes soldats avaient donné, dans leurs casernes de la colline, une représentation de théâtre. Les Ottavians, comme les appelle un historien local, eurent, en 1856, un "vrai" théâtre où se trouve maintenant l'édifice de la rue Wellington, consacré aux journalistes de la colline parlementaire. Ouvert par Joseph S. Lee, le théâtre dura dix ans et fut remplacé par une imprimerie "The Times Printing and Publishing House".

★ ★ ★

C'est à l'automne de 1856 que l'édifice de pierre, angle Church et Sussex, devint vacant à la suite du déménagement du Collège de Bytown dans ses nouveaux locaux, sur la Côte de Sable, rue Cumberland. C'est alors qu'Isidore Champagne, un des premiers membres de l'Institut canadien-français, loue l'édifice qui appartient toujours à Mgr Guigues, pour y installer un hôtel, dont le nom s'étale, en grosses lettres, sur la façade: Hôtel Champagne⁴. Le

⁴ Voir "Bytown et ses pionniers canadiens-français, page 240.

populaire rendez-vous des voyageurs y restera pendant dix ans jusqu'à ce que le gouvernement loue l'édifice pour y mettre des soldats, pendant trois ans. C'est Champagne qui fit transformer la façade de l'hôtel avec un balcon en retrait.

Cet Isidore Champagne habitait Bytown depuis quelques années puisqu'il est dit dans l'historique de l'Institut canadien-français que ce fut chez lui qu'un groupe se réunit, vers 1852 je suppose ou peut-être avant, pour jeter les bases de cet important organisme.

★ ★ ★

Divers

En 1856, Laporte, Varin et Bérichon font partie du Conseil de ville. Les procès-verbaux mentionnent que des sommes ont été payées à Césaire Laffleur et à Isidore Traversey qui avait un magasin de marchandises sèches, une épicerie, des livres, etc. M. Traversey (on écrit quelquefois Traversy) sera président de l'Institut canadien-français en 1867 et il fera partie du Conseil de ville pendant de nombreuses années. Un autre homme du même nom, Toussaint Traversey, habitait notre ville à la même époque. Il était menuisier, habitait le lot numéro 24 de la rue St. Patrick et est mentionné dans le recensement de 1851 de même que sa femme Hyppolite Proulx.

Un monsieur Traversey (l'initiale est donnée comme "J" mais il s'agit probablement d'Isidore) faisait partie de la Commission des écoles séparées en 1857.

— Le pionnier William Stewart meurt en 1856. La "St. Andrew's Society of Ottawa" avait été fondée en 1846 et son premier président fut William Stewart qui vint à Bytown vers 1827. IL avait un magasin général et fut un des pionniers du commerce du bois. Est-ce d'après lui que la rue Stewart fut nommée par Besserer? Les descendants de William Stewart le proclament. Par contre, d'autres, dont certains historiens, disent avec autant de certitude que la rue Stewart a été nommée d'après le nom du médecin de Besserer.

— Élie Renaud (dont le nom apparaît au bas d'un vitrail de l'église Ste-Anne) arriva à Ottawa avec son épouse née Marcelline Richer, vers cette époque. Il était natif de St-Benoît, comté des Deux-Montagnes. De vendeur d'eau, il devint commerçant de bois et propriétaire de plusieurs lots et maisons dans la Basse ville. Son petit fils, Oswald, né ici en 1886 et décédé en 1959 s'occupa beaucoup de questions sportives et d'œuvres charitables, dont la St-Vincent de Paul dont il fut le président. Oswald et sa femme née Alice Dagenais eurent dix enfants dont Yvon et feu Lucienne, anciennement secrétaire de la Société de Généalogie Ottawa-Hull.

CHAPITRE III

1857 Composition de la première Commission des écoles séparées — Timbres et monnaies — Rep. by Pop. — Conseil de ville — Chambre de Commerce — La reine Victoria choisit Ottawa comme capitale des Canadas — Faits divers

Dès le début de l'année, une Commission scolaire est constituée pour les écoles séparées: le Révérend Père Dandurand, Isaac Bérichon, J.B. Turgeon, C. Laporte, J. Traversey, J.D. Bourgeois, le docteur Beaubien, I. Champagne et sept personnes de langue anglaise la composent.

L'instruction donnée aux nôtres s'organise et Mgr Guigues ne cesse d'encourager les initiatives. Quatre classes pour garçons sont installées au nouveau Collège de Bytown, rue Wilbrod. Les religieuses y enseignent. La Commission scolaire est pauvre. Cela est dû, en partie, au fait que certains catholiques paient leurs taxes aux écoles publiques. Heureusement, la charité habite les cœurs, et les Soeurs Grises font des prodiges pour fournir des religieuses à des classes qui n'en peuvent souvent supporter le coût. Ces conditions pénibles s'amélioreront en 1864 lorsque la commission élira comme président, M. O'Connor, excellent administrateur et homme énergique.

Les religieuses enseignent à leurs grandes élèves la charité qu'elles pratiquent elles-mêmes. Les fêtes de Pâques donnent lieu à de bien touchantes coutumes et j'ai glané dans le livre de Soeur Paul-Emile des détails sur celles de 1857. Ainsi, les religieuses qui vont par la ville quêter le dîner de Pâques des pauvres, sont accompagnées, en ce samedi saint, de quatre grandes pensionnaires dont Emma Rocque, la fille du contracteur et Octavie Mongenais, fille du député. Ce sont ces demoiselles elles-mêmes qui distribuent le fruit de leur cueillette aux indigents venus demander de l'aide à la Maison mère.

Notons que c'est pendant cette même année 1857 qu'est terminé l'aménagement de l'intérieur de la Maison mère, construite en 1850.

Depuis 1851, les Postes étaient passées de l'administration impériale au contrôle du Canada; nos premiers timbres apparaissent donc à cette époque et j'ai déjà mentionné l'effigie du castor. Pour la première fois, dans le monde entier, un animal a les honneurs d'un timbre.

De 1855 à 1857, tous les journaux avaient été exemptés des tarifs postaux mais le Canada se voit obligé de demander qu'on appose un timbre à chaque envoi à partir de 1857. Il émet donc un timbre à l'effigie de la reine Victoria, profil grec et tête fine qui ressemblent aussi peu que faire se peut à la juvénile figure un peu poupine de la souveraine. Le timbre est d'un demi-penny et servira à affranchir les journaux distribués à travers le pays, à l'exception de ceux consacrés à l'agriculture, la tempérance, la science et l'éducation, privilège qui cessera en 1867 pour ceux-là aussi.

Je n'ai certes pas la prétention d'apprendre aux philatélistes l'importance de la dentelure autour d'un timbre. Ils sauront, d'ailleurs, que c'est en 1859 que le Canada émettait, pour la première fois, le timbre dentelé, de façon à supprimer l'usage des ciseaux. Ce timbre de six pence représentait le Prince consort Albert.

Le 10 juin 1857, le Parlement du Canada approuve une loi autorisant l'adoption, par la colonie, du système de dollars et de cents. La loi devient officielle le 1er janvier 1858.

Les États-Unis fonctionnaient déjà d'après le système mentionné plus haut mais la Grande-Bretagne n'avait jamais voulu que sa colonie adopte le même système, même si des propositions avaient été faites à ce sujet dès l'Acte d'Union en 1840.

Il faut se souvenir que chaque partie du Canada possédait, avant la Confédération, sa propre monnaie. Quand la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, l'Île du Prince-Édouard et la Colombie Britannique se joignirent à la Confédération, ces provinces durent abandonner leur propre monnaie.

Ainsi, les Maritimes faisaient un grand commerce avec les Indes occidentales, et le dollar-argent de l'Espagne circulait ici librement, de même que la monnaie anglaise. Quelques-unes des pièces étaient si volumineuses que l'on pouvait difficilement faire la monnaie. Les marchands coupaient souvent les dollars espagnols en plus petites pièces, appelées "four bits" ou "two bits", expression dont on se sert encore aujourd'hui. On dit que les commerçants avaient, sous le comptoir, les instruments nécessaires — poinçons, marteaux, etc. — pour la division des pièces de métal.

Le papier-monnaie appelée "shinplasters" valant vingt-cinq cents ne disparut tout à fait qu'en 1920.

L'Acte d'Union (1841) spécifiait que la représentation de chacune des deux provinces devait être la même, bien que le Bas-Canada possédait, à l'époque, une population supérieure à celle du Haut-Canada. Cependant, lorsque, en 1852, la population du Haut-Canada fut supérieure par 60,000 habitants à celle du Bas-Canada, les députés anglais se mirent à réclamer à grands cris "la justice", qui exigeait la représentation par population... disaient-ils! Cette question revint sur le tapis constamment et, en 1857, tout spécialement, la campagne électorale se fit, en grande partie, sur le fameux thème "Rep. by Pop."

★ ★ ★

À l'hôtel de ville, siègent, pendant cette année 1857, Eusèbe Varin, Isaac Bérichon et Théophile Prud'homme, entre autres. Le maire est John Bower Lewis.

Paul Favreau, musicien et directeur de la fanfare, remplit les fonctions d'inspecteur des permis à l'hôtel de ville, en 1857.

★ ★ ★

La première Chambre de commerce (Board of trade) fut incorporée en 1857 par un édit spécial du Parlement. Le colonel Joseph Aumond en était membre. Plus de cent ans plus tard, le "Board of Trade" (que j'appelle par son nom anglais car il s'agissait certainement d'un organisme unilingue) suggéra le changement de la Garde qui se tient chaque matin d'été sur la Colline du Parlement, et le festival printanier des tulipes.

★ ★ ★

L'indécision régnait toujours au sujet du choix d'une capitale permanente. Bien que choisie, Québec n'ayant pas reçu les subsides nécessaires pour la construction du Parlement, la question restait en suspens. Lassé par toutes ces incertitudes, le Parlement demanda à la Reine Victoria de choisir la capitale. Ceci se passait le 24 mars 1857. "Comment, s'écrient les membres de l'Opposition, on soumet une question purement locale à l'arbitrage de la Reine?" Bientôt, un nouveau gouvernement, celui de Taché-Macdonald est élu. Le 25 novembre 1857, Taché démissionne. Le gouvernement devient totalement conservateur, avec Macdonald-Cartier à la tête du Cabinet. De cette année-là, naît l'étroite collaboration entre John A. Macdonald et George-Étienne Cartier.

Dans l'intervalle, la cause d'Ottawa avait pris de l'avance. On a souvent mentionné le croquis que fit l'épouse du gouverneur

général Head, croquis qui montrait la beauté du promontoire d'où la vue plonge sur l'Outaouais. Envoyé à la Reine Victoria fut-il de quelque poids dans le choix de la souveraine? La question reste posée. Toujours est-il que, le 31 décembre 1857, le secrétaire aux colonies, H. Labouchère, annonça le choix de la reine, approuvé d'ailleurs par le gouverneur Head qui voyait là une décision ralliant l'approbation des deux provinces. Mason Wade dit, d'autre part, que le siège futur du gouvernement fut fixé à Ottawa sur l'insistance de George-Étienne Cartier. Le fait que la population de la petite capitale du Canada Uni était, en bonne partie, composée de parlants anglais et français, pesa certainement dans la balance. J'en veux pour preuve maints articles des procès-verbaux de Bytown puis d'Ottawa dans lesquels nos édiles au Conseil municipal mentionnent les chances qu'a leur ville "parce qu'elle est composée, à part égale, de Canadiens des deux langues".

On observera, avec quelque surprise, le dédain et, chez plusieurs, la violente réaction qui accueillent un désir formel de la souveraine. "The Citizen" s'en offusque dans ses colonnes et publie une annonce de convocation de la part du Maire de la ville qui invite les citoyens "à manifester publiquement leur ressentiment et leur indignation contre ceux qui cherchent à leur faire perdre ce qui leur appartient loyalement et de droit".

Lorsque Sir John Macdonald décide, le 27 janvier 1858, de transmettre à la population la décision de la Reine Victoria, quelle est la réaction des citoyens? Il est difficile de consulter les journaux car les Archives nationales n'ont pas le "Citizen" de cette année-là et il s'écoulera encore quelques mois avant que le premier journal de la langue française "Le Progrès" paraisse. Mais on devine facilement que les virulentes attaques venant de toutes parts, du "Globe" particulièrement, devaient inciter les Outaouais à "se tenir peignards" et à ne pas manifester leur joie car rien n'était moins certain que l'acceptation du choix de la Reine.



Divers

— Pendant cette année 1857, de désastreuses inondations eurent lieu au Canada Ouest, c'est-à-dire au Haut-Canada. De plus, le chemin de fer "Western Railway" tomba d'un pont près de Hamilton et cinquante personnes furent tuées dans cette catastrophe.



— C'est probablement en 1857 que l'on peut situer l'arrivée ici d'un Canadien, J.R. Booth, de bien modeste condition et de

moyens plus modestes encore. Il deviendra, dans un temps relativement court, un homme fort riche et le bois qu'il vendra au gouvernement pour la construction des édifices du Parlement contribuera à faire sa fortune. Roi du bois dans la vallée de l'Ouataouais, son labeur et son imagination feront qu'il deviendra une personnalité telle que, vers 1924, sa petite-fille épousera un prince danois...

La date exacte de l'arrivée de Booth est incertaine et quelques écrivains l'ont mentionnée comme étant 1860.

CHAPITRE IV

1858 Les deux tours de la cathédrale Notre-Dame sont terminées — “Le Progrès”, premier journal de langue française à Ottawa, — Fondation de la Colombie britannique — Ottawa, choix de la reine Victoria comme capitale.

On continue à améliorer l'apparence extérieure de l'église Notre-Dame. Messieurs Barrette et Rocque font, en bois, les tours et les flèches fines et élancées. On y installe trois cloches, quatre ayant été commandées mais une d'elles vendue à la nouvelle église St-Joseph, rue Wilbrod. Tout le travail coûte \$900.00 et la bénédiction des cloches a lieu le 28 octobre 1858.

La mince silhouette des flèches marquera donc, jusqu'à nos jours, le ciel de l'Outaouais. Il s'écoulera quelques années avant que le pinacle soit orné de la belle Vierge dorée qui s'y trouve aujourd'hui. D'autre part, pour quelque temps encore, le grand mur du fond de l'église reste en bois en prévision d'un agrandissement. Cela se produira au début des années soixante. L'intérieur du temple est loin d'avoir l'admirable décoration qu'il a aujourd'hui; elle date des environs de 1878.



Depuis les débuts de Bytown ou plutôt depuis 1836, les Canadiens de langue française devaient se contenter de lire les journaux anglais qui existaient alors.

En juin 1858, on remédia à cette carence en fondant l'hebdomadaire “Le Progrès”. Feuille politique, littéraire et commerciale, elle n'avait pas de rédacteur attitré, chacun des messieurs à qui on impute sa fondation contribuant à la rédaction du journal: M. Mailhot, aidé de Georges Carrière, de Guillaume Demers, de Pascal Comte et du docteur St-Jean, tous membres de l'Institut canadien-français en 1858. On a dit que l'idée de fonder le journal germa dans les salons de l'Institut, à ce moment-là, instigatrice de tant d'initiatives. “Le Progrès” fut publié pendant quatre mois environ.

La date de fondation a été, à plusieurs reprises, mentionnée comme étant 1856 mais il y a là erreur car j'ai feuilleté le seul numéro du "Progrès" qui existe à la Bibliothèque nationale et il est bien daté de 1858. La lecture de ce numéro unique se révéla intéressante. Le journal est datée de: Ottawa, Haut-Canada, samedi 7 août 1858" et se dit "l'organe des populations franco-canadiennes de l'Ottawa". Bien que la ville porte le nom de "Ottawa" depuis presque quatre ans, on annonce, en première page "la retraite des prêtres-curés du diocèse de Bytown".

Les nouvelles européennes y ont leur place puisqu'on mentionne la découverte du testament de Christophe Colomb à Séville. Pour moi, l'intérêt réside dans la découverte ou la confirmation de Canadiens français qui habitent la ville. J'y vois donc des annonces concernant: Narcisse Parent, marchand, l'hôtelier Joseph Gauthier, J. Beauchamp, propriétaire d'une ligne de diligence entre Ottawa et Aylmer, Isidore Traversey, marchand général et l'hôtelier Charles Laporte, propriétaire du "Railroad House", rue Church. Les hôtels suivants sont annoncés dans "Le Progrès": Hotel de Bytown, rue St. Patrick (J.T. Lévêque), Hôtel du Castor¹, rue Church (Isidore Champagne), le "Montréal House", rue Church (J.B. Parent). Le repos du voyageur, rue Murray (Eustache Simon), le "Quebec House" rue Murray (J.Godin), et l'hôtel de Bernard Larivière. Si le nombre d'hôtels est si important, on se rappellera que la petite ville constitue pour les gars de chantier et, en général, pour les travailleurs de la forêt, un point de relais avant qu'ils ne se dirigent vers leur demeure.

Le journal mentionne aussi L.Duhamel, carrossier-voiturier, rue Murray, François Duhamel père, boucher, rue St. Patrick et son fils François, épicier, Vital Patenaude, sellier, rue Sussex, et Joachim Valiquette, boulanger, rue St. Patrick. Les médecins sont les docteurs St-Jean, Beaubien et Riel (chirurgien et accoucheur); pour la première fois, on voit un nom français chez les avocats: J.B.C. Marsan, dont le bureau est situé, depuis mai 1858, au-dessus du magasin de Joseph Aumond, rue Rideau.

Il est grand dommage que la Bibliothèque nationale n'ait pas d'exemplaires des numéros du "Progrès" autre que celui mentionné plus haut. Il me semble important, pour la capitale d'un pays, de posséder, au moins sur microfilm, des copies du premier journal de langue française de la ville d'Ottawa. D'ailleurs, la même chose s'applique au "Citizen" par exemple, dont presque tous les numéros manquent pendant les années qui nous intéressent. Mais, j'ai appris une chose étonnante: l'Université Laval possède, en

¹ Il semblerait que le nom a été repris plus tard par l'hôtelier Chevrier pour son établissement de la rue Sussex.

entier, les numéros du "Progrès". Pourquoi, alors, ne pas en faire pour nos propres archives, des microfilms? Question restée sans réponse!

* * *

En 1858, d'importants gisements d'or furent découverts le long des rivières Fraser et Thompson. Des États-Unies déferlèrent vers nous des milliers de prospecteurs, et notre voisin prétendit assurer la protection de ses ressortissants contre les Indiens mais aussi contre eux-mêmes, en envoyant des cavaliers, des troupes... Le gouverneur de l'île de Vancouver, James Douglas, vit le danger car quelle belle occasion pour nos voisins du sud de traverser une si large frontière, mal gardée ou presque inexistante. Douglas implora le gouvernement britannique d'agir pour protéger la partie ouest du Canada; c'est en 1858 donc que cette partie du Canada appelée New Caledonia devint une colonie séparée: "British Columbia". Le Canada prenait des assises plus solides et on voit, à vue d'oeil, notre pays s'agrandir "a mari usque ad mare".

* * *

Ce fut le dernier jour de 1857 que la reine Victoria choisit Ottawa comme capitale du Haut et du Bas-Canada réunis. La nouvelle parvint au Canada en janvier 1858. J'ai dit précédemment la réaction des sujets d'Albion. En vérité, cet extrême mécontentement manifesté par presque toute la population excepté, bien entendu, celle de notre ville, surprend. De fait, le choix répugne tant et à tout le monde que, par prudence, Sir Edmund Head n'y fait qu'une discrète allusion dans le discours du trône du 25 février 1858 à Toronto.

Le 28 juillet, le député libéral de Drummond-Arthabaska propose qu'aucune suite ne soit donnée au choix de la reine et le député de Berthier approuve cette proposition. On vote: 64 députés contre et 50 pour. Le député libéral de Toronto, George Brown demande l'ajournement, qui est refusé. Si une élection générale se fait, le gouvernement Macdonald-Cartier compte sur un retour au pouvoir avec une stabilité accrue. Il remet donc sa démission. George Brown forme un nouveau cabinet avec Antoine A. Dorion car Sir Edmund Head ne veut pas dissoudre le Parlement à cause des frais, un intervalle de sept mois seulement s'étant écoulé depuis la dernière élection. En plus de compter des ministres non encore élus par le peuple-la chose se répète de nos jours!-le nouveau gouvernement fait face à de nombreuses difficultés dont la moindre n'est pas le coût de théâtre lorsque le député de Napierville, appuyé par M. Piché de Berthier, "propose que l'on procède

à l'émission d'un bref pour l'élection d'un député à Montréal". Hector Langevin renchérit que le gouvernement ne possède pas la confiance du Parlement ni celle du pays. Le char de l'État n'avance plus que sur des roues carrées. Après 48 heures de vie turbulente, le gouvernement démissionne le 5 août. Cartier prend le pouvoir et demande à John A. Macdonald de le seconder. La question du choix de la capitale permanente est remise sur le tapis. L.V. Sicotte, ministre des Travaux publics, démissionne plutôt que d'appuyer le choix d'Ottawa.

Ainsi, toute cette année 1858 n'aura servi, en ce qui concerne la question d'une capitale, qu'à allonger les débats; elle s'achève sans que la question soit tranchée.

★ ★ ★

En 1858, l'ancien maire, Joseph-Balsura Turgeon est capitaine de la "Rifle Company". Messieurs Bourgeois et Riel sont, le premier du Comité des Finances et le second, du Comité du marché. MM. Prud'homme et Guertin font partie du Conseil de ville.

CHAPITRE V

— Novembre! Voici venue cette période d'attente dont j'ai parlé ailleurs... Temps d'arrêt pendant lequel la vallée de l'Ouataouais semble bailler aux corneilles, et ramener sur elle les pans de manteau gris qui couvre tout. Elle attend frileusement que quelque chose de définitif se passe. Les mouettes n'ont pas quitté nos rives, pourtant sans attrait pour ceux que Claude Mélançon appelle "charmants voisins" et nous ne verrons plus, dans un mois que les grands oiseaux blancs et les moineaux, le corps rond et gonflé de plumes hérissées.

Voici le temps où d'énormes escadrons de canards survolent la rivière, se reposent sur ses eaux grises et s'envolent de nouveau vers les régions ensolleillées du sud. On estime à environ cinq mille un vol de ces oiseaux qui, ces jours derniers, allaient se nourrir du pain jeté par une boulangerie et revenaient se balancer et dormir sur l'eau aux environs du pont Champlain.

★ ★ ★

1859 Ottawa, capitale des deux Canadas — Début de la construction des édifices parlementaires — Service des postes — Écoles et hôpitaux — Arrivée du premier Juif — Premier syndicat canadien, à Victoria, C.-B. — Divers

Il y a cent ans qu'a eu lieu la bataille des Plaines d'Abraham, une des plus importantes de notre histoire. Et c'est cette année-ci, enfin, qu'après une suite imposante de changements constitutionnels, le pays se donne une capitale. Les espoirs de la population d'Ottawa alternent constamment car les politiciens sont ardemment pour ou férocelement contre. Pour sa part, le député d'Ottawa, à Toronto, R.W. Scott, se débat comme un forcené pour faire approuver le choix de la Reine¹.

¹ Sa fille épousera l'imprimeur Desbarats. Le journaliste et commentateur Peter Desbarats descend donc de l'avocat Scott dont le travail acharné pesa de beaucoup dans la balance.

Le début de l'année voit la reprise de la session et les discussions sont extrêmement vives sur le sujet, son plus féroce ennemi étant George Brown et son journal "The Globe". Dans le discours du trône, le gouverneur Head parle du choix de la souveraine en souhaitant qu'il reçoive l'approbation du Parlement. Le contenu du discours est finalement adopté par une majorité de six voix seulement dont celle de George-Etienne Cartier. La session se termine le 4 mai mais auparavant il est décidé, non sans opposition d'ailleurs, de transférer le gouvernement à Québec, les quatre ans de son séjour à Toronto étant terminés. Il faudra, en effet, plusieurs années avant qu'Ottawa, petite ville d'environ 12,000 âmes, puisse être en mesure de recevoir les fonctionnaires. Comme des crédits de \$900,000 ont été votés pour la construction des édifices du Parlement à Ottawa, il semble que le sort en est jeté. Mais, personne n'en est sûr.

De peur que l'indécision s'empare encore des députés à leur retour en Chambre, le gouvernement lance, en mai, un concours pour les architectes qui seraient intéressés; c'est le projet Fuller-Jones pour le Parlement et celui de Stent-Laver pour les édifices des ministères, qui remportent la palme. Il s'agit, en effet, d'un grand édifice en longueur au-dessus de la falaise dans sa partie la plus reculée, tandis que deux édifices doivent lui faire pendant de chaque côté laissant, au milieu, un vaste quadrilatère. C'est précisément la disposition tout à fait heureuse que l'on admire aujourd'hui.

En novembre 1859, McCreary reçoit le contrat pour l'érection du Parlement même tandis que Haycock, Jones & Co. obtient celui pour les édifices ministériels.

Le profil de la petite ville change du même coup. Les casernes, l'hôpital et la distillerie qui, depuis les débuts de Bytown, s'élevaient sur la colline, sont démolis bien que les différentes constructions aient été inoccupées depuis plusieurs années. Depuis, en fait, le départ des soldats anglais qui gardaient la voie du canal dont le gouvernement britannique avait fait don au Canada depuis six ans. Cependant, pendant l'été de 1859, une foire se tint sur la colline. Elle fut, on s'en souvient, un endroit où "on s'amusait en se battant". J'ai déjà dit que les Irlandais adoraient plus que tout les foires qu'ils s'entendaient à terminer gaiement par des mêlées en règle. Walker raconte qu'une des dernières bagarres sur la colline des casernes eut lieu lorsqu'un Irlandais batailleur entendit une horloge de la résidence de Henry J. Friel, de l'autre côté de la rue Wellington, sonner une heure. Désespéré, il s'écria: "Il est une heure et aucun coup n'a encore été porté". Pour se mettre en train, il donna à son voisin, qui était d'ailleurs son meilleur ami, un

formidable coup de bâton sur la tête. "Le bal" commença et dura plusieurs heures.

Donc, le 20 décembre 1859, le premier coup de bêche est donné. Les monstrueuses excavations sont creusées, la construction suivra et il faudra plus de sept ans pour la compléter. En attendant, ministres, députés et fonctionnaires travailleront à Québec.

Pendant les années qui s'échelonnent de 1859 à 1865 lorsque le gouvernement s'installera à Ottawa, on s'attelle avec frénésie à l'amélioration de la petite ville, presque un village où se voit la forêt encore toute proche, les sentiers de terre battue, les trottoirs en bois et les cabanes du vieux Bytown. Ce qui manque surtout ce sont des maisons. La Basse ville est couverte d'habitations qui vont de la modeste maison de bois comme celle de Flavien Rochon au 138 de la rue St. Patrick, aux imposantes constructions en pierre que sont la cathédrale, l'ancien Collège de Bytown et le couvent des Soeurs Grises. Il s'agit d'élargir les frontières et bientôt viendra l'heure de la Côte de sable où peu de maisons existent à l'est de la rue King. Cependant, des maisons de commerce, des magasins, des boutiques de plus en plus nombreuses, s'installent ici en prévision de l'affluence qui viendra dans quelques années et aussi des travailleurs — sculpteurs sur bois, tailleurs de pierre ou simples manoeuvres — qui affluent à Ottawa pour travailler à la construction des trois édifices sur la Colline. "La jeune cité qui a encore un pied dans la forêt" comme dit Gérin-Lajoie, fait de grands efforts pour se montrer à la hauteur de ses nouvelles fonctions et on commence par couvrir la rue Rideau, véritable cloaque de boue en temps de pluie, d'une couche de gravier, et cela de la rue Sussex à la rue King. C'est déjà une grande amélioration.

Je m'efforcerai, en parlant de ces années qui précéderont 1866, de montrer l'apport fourni par les nôtres, en particulier, à ce développement. Je veux mentionner dès à présent, que l'un des quatre contremaîtres des travaux de la colline était Jean ou John Larose sur qui j'ai peu de renseignements.



À travers les Canadas, le service des postes s'améliore. J'ai déjà mentionné qu'en 1859, on émet un timbre de 6 pence à l'effigie du Prince Consort, Albert, "la première émission de timbres dentelés au Canada" nous informe les Postes canadiennes. Une période de cinquante ans s'écoulera avant que les timbres canadiens représentent d'autres personnages que les membres de la famille royale. Une exception, cependant: Jacques Cartier était apparu en 1854 sur un timbre de dix pence, destiné à l'affranchissement du courrier outre-mer.

Où en est l'instruction des nôtres à cette époque? Depuis quelques années, une grande école primaire pour les filles existe entre les rues Clarence et Murray, sur Cumberland. Les Soeurs Grises y enseignent. Leur pensionnat, logé dans la Maison mère, rue Sussex, constitue une source de revenus importants et leur permet de continuer leur oeuvre bienfaisante. Ce sont elles, on le sait, qui s'occupent des malades de toutes religions, bien que, depuis 1851, un hôpital, exclusivement protestant celui-là, a été construit rue Rideau, près de Wurtemberg.

On se souvient qu'en 1855 Mgr Guigues avait installé une école dans la maison que la Corporation épiscopale venait d'acheter, rue Murray, entre Dalhousie et Cumberland. Le Frère Dufour montre, à la page 2 de son "Académie de La Salle", cette petite maison qui fut démolie en 1859 pour être remplacée, cette même année, par une école à trois étages. Elle fut terminée en 1860 et sa bénédiction eut lieu le 1er mai 1860 en présence de l'Honorable Chauveau, ancien Solliciteur général, et Surintendant de l'Instruction publique au moment où il vint à Ottawa comme invité d'honneur.

Les quatre classes primaires pour garçons, qui se trouvaient au Collège de Bytown, sont donc transférées dans la nouvelle école et huit religieuses viennent y enseigner. La Commission scolaire est bien pauvre et n'a pas d'argent pour chauffer l'école. La Maison mère y pourvoit. Un certain hiver, particulièrement dur, pendant lequel les Soeurs ont de la difficulté "à rejoindre les deux bouts", on voit les garçons arriver à l'école en apportant des rondins de bois pour le poêle. Je pense que cela se passa pendant l'hiver de 1863-1864, peu avant l'arrivée ici des Frères des Écoles chrétiennes.

Le 75ième anniversaire de l'école Guigues a été célébré il y a quelques mois (1979) mais, de fait, une école existait à cet endroit de nombreuses années auparavant.



Depuis 1855, l'édifice de pierre de la rue Sussex loge les religieuses de la communauté mais aussi celles qui travaillent à l'hôpital tout à côté, ancien hôpital des Émigrés, rue Nunnery, plus ou moins à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'Hôpital général. À la Maison mère, sont logés les religieuses mais aussi la pharmacie, les aides-infirmières, le pensionnat et, dans cinq pièces, des malades dont l'hôpital voisin ne peut avoir soin tant l'espace y est restreint. Pour une population qui augmente à un rythme rapide et en prévision de l'arrivée d'étrangers, il faudra voir à construire un hôpital plus grand. En attendant, une grande partie des malades est constituée de gens de chantier. Soeur Paul-Émile donne d'intéressantes statistiques sur le pays d'origine des patients de cet hôpital

cosmopolite qui soigne, nous dit le docteur Beaubien, cinq fois plus de malades que celui de la rue Rideau. Le gouvernement verse une somme de \$600.00 aux religieuses pour le soin des malades. Le temps n'est pas encore venu pour elles de construire un hôpital plus grand, plus adapté aux besoins de la ville, mais elles y pensent.

★ ★ ★

1859 marque aussi l'arrivée à Ottawa du premier juif. Une exposition sur la vie de la communauté juive, tenue aux Archives nationales au printemps de l'année 1979, nous révèle ce fait. Cet ancêtre s'appelait Moses Bilsky. Il était bijoutier mais aussi prêteur sur gages. Un accord, signé de sa main, entre "The Society of the Sons of Jacob" et lui-même, se trouvait dans une vitrine lors de cette importante exposition

★ ★ ★

C'est en 1859 que se forme au Canada le premier syndicat des travailleurs: à Victoria en Colombie britannique.

D'une autre essence est la nouvelle que "The Citizen" annonce le 11 octobre: un M. Andrew Bell se propose de traduire "L'histoire du Canada" de François-Xavier Garneau, que ce dernier ne trouvera guère à son goût.

★ ★ ★

Divers

— En juin 1859, le maire d'Ottawa, M. McGillivray informe la population qu'une loi vient d'être adoptée pour prévenir, dans la future capitale, les inconvénients, actes immoraux, gestes et faits incompatibles avec la bonne réputation que doit posséder l'ancien Bytown. La loi ne contient pas moins de 43 articles. Il est question des maisons de prostitution, des endroits où l'on boit, joue, se bat et où l'on crie trop fort... il ne faut pas polluer l'air en négligeant de disposer d'animaux morts et d'autres choses malpropres. Les amendes vont de \$2. à \$50 si l'on n'observe pas cette loi. Il est aussi question de la bonne conduite des véhicules, de la défense de creuser des trous n'importe où et on décrète même que si on transporte du bois sur une charrette, il faut l'attacher solidement afin qu'il ne dégringole pas sur les passants.

Plus tard, par décret également, on fixera le prix d'une course pour les conducteurs de véhicules. Par exemple, on chargera soixante-quinze cents pour un véhicule à quatre personnes et à deux chevaux et cela pour une heure. On essaie de réglementer les

va-et-vient nombreux des vendeurs ambulants, de ceux qui haras- sent les clients éventuels, de ceux qui vendent sans permis... tout ceci a pour but de mettre un peu d'ordre dans une ville qui auparavant, village se bâtissant, laissait à la "va comme je te pousse" les questions d'apparence, de bienséance, de bonne tenue. Que diable! On n'est pas citoyen d'une capitale sans que cela coûte des efforts et l'hôtel de ville prend la tête du mouvement. Qui regim- bera, paiera!

—En 1859, arrive à Ottawa Antoine Bordeleau que l'on dit avoir été le premier imprimeur bilingue à venir dans la région. Je parle plus longuement de cette famille Bordeleau, dans la Deuxième Partie de ce présent volume.

CHAPITRE VI

Ce chapitre a été écrit en novembre 1978. La période d'attente dont j'ai parlé ailleurs est terminée et nous avons eu la première neige, plutôt tardive cette année. Tout ce qui était gris, y compris arbres décharnés, pelouses verdâtres et collines sombres de la Gatineau, a revêtu maintenant une robe blanche qui sera aussi fugitive, probablement, que les rêves d'une jeune mariée romanesque. Demain, sans doute, la pluie viendra gâter la parure immaculée et nous devons attendre la seconde chute de neige pour avoir sous les yeux un panorama de "vrai" hiver. Le Frère Marie-Victorin voyait dans la première tombée une occasion de se lamenter sur des décombres d'espérance, comme il les appelle. Il dit: "la neige retrouve taries des sources qu'elle avait laissées jaillissantes, elle trouve des rides établies sur les ruines des sourires..."

Ce soir du 23 novembre, lendemain de la première neige, l'église du Sacré-Coeur brûle comme un cierge ardent. Attirée instinctivement vers mes fenêtres par la vague appréhension d'un malheur, je vois avec horreur, au sud-ouest, la nuit qui commençait, s'éclairer d'une énorme et pétillante boule de feu. Ce sont le toit et les clochers de l'église du Sacré-Coeur, rue Laurier, sur la Côte de sable, qui jettent tout autour de la haute église de pierre des gerbes incandescentes, des fusées en flèches qui vont s'abattre sur les maisons des alentours.

La ville n'a jamais été épargnée par les incendies et celui-ci attaque non seulement le coeur religieux de cette vieille partie de la ville mais aussi fait disparaître, dans ses cendres, tout un passé de souvenirs. Pour accommoder les Canadiens français qui, jusque-là, entendaient la messe à l'église St-Joseph, rue Wilbrod, à prédominance anglaise, Monseigneur Duhamel avait fait construire en 1889 une église, rue Laurier, coin Cumberland. Elle fut la proie d'un incendie en 1907 et on la reconstruisit aussitôt, le culte étant toujours confié aux Pères Oblats.

À son tour, cette deuxième église vient d'être la proie des flammes. Je suis allée tourner autour de ses décombres le lendemain de la catastrophe. L'intérieur a été complètement dévasté mais les murs de pierre restent debouts bien que le toit se soit

effondré et que la cloche ait été projetée sur le sol. La carcasse de fer des clochers, surmontée de la croix se dresse vers le ciel; celle du centre, cependant, a plié sur sa base et, toujours attachée au haut support de pierre, elle pend, la tête en bas, comme un pantin désarticulé.

★ ★ ★

1860 Construction de l'Hôpital général — Nouvelle prison — Politique municipale — Développement de Hull — En septembre, pose de la pierre angulaire au Parlement — Construction de "la petite chapelle de la rue Murray" — Premiers développements de la Côte de sable. Divers

Mère Elisabeth Bruyère, supérieure de la communauté des Soeurs Grises à Ottawa, prend une décision importante. L'ancien hôpital des émigrés où logent vingt vieillards, dix orphelins et 160 patients est rempli à capacité. Il faut construire un nouvel édifice, digne de la Cité d'Ottawa, maintenant capitale. En prévision de cette construction, des bienfaiteurs dont Mesdames Moisan et Varin, organisent un bazar qui rapporte \$900. Les chefs de chantier donnent du bois de pièces et de charpentes. Sous la direction du Père Aubert, l'architecte Victor Bourgeau (qui, six ans plus tôt, a dessiné la belle cathédrale de Trois-Rivières) fait les plans de l'édifice. Les contrats sont confiés à des Canadiens français au début de l'année suivante, et j'en parlerai plus longuement alors.

On construira cet hôpital, tout près de l'hôpital des émigrés (que l'on ne démolira pas tout de suite et qui sera occupé jusqu'en 1874 environ) sur l'ancienne rue Nunnery qui porte, sur une carte de 1864, le nom de Bolton bien qu'il existe, tout à côté une autre rue du même nom. Si vous trouvez la chose quelque peu confuse, vous serez tout aussi surpris de voir qu'en 1876 la rue Nunnery s'appelait toujours Bolton mais que l'autre rue du même nom s'appelait maintenant Water. On sait que, plus tard, la rue Nunnery-Bolton prendra le nom de Water avant de s'appeler Bruyère...

★ ★ ★

Il faut accueillir les malades mais il faut aussi mettre à l'ombre les mauvais garçons. Auparavant, on logeait les mécréants au sous-sol du Palais de justice, rue Daly. La construction d'une nouvelle prison, dans un édifice séparé, rue Nicholas, est décidée. On la terminera en 1862. Je réfère le lecteur au Tome I de cette série, page 177, lorsque je décris une visite à cette prison qui existe toujours mais avec une nouvelle vocation.

Dans "Le bon vieux temps à Hull", Edgar Boutet raconte, à la page 20, l'élection municipale à Ottawa en 1860. Le journaliste Friel attaque le maire Workman d'une façon violente mais on ne saurait être surpris de cela car les journalistes de l'époque usaient de la manière forte pour détruire l'adversaire. "Dans By, dit Boutet, l'un des quatre quartiers de la ville, on commence à voter à 8h30 du matin au lieu de 10 h et, à 9h30, les candidats sont déclarés élus avant que leurs adversaires aient eu le temps de se présenter". C'est comme cela que les choses se passaient souvent et maintes élections furent contestées. Confrontés avec la vérité, les candidats malhonnêtes donnaient leur démission.

Le marchand Alexander Workman fut maire de 1860 à 1862. Pendant ce temps, les Canadiens français contribuèrent grandement aux travaux effectués par la municipalité. Ainsi, en 1860, Lazure siège au Comité des finances, Bérichon s'occupe de l'agencement des rues tandis qu'un autre Bérichon est chargé du service des incendies. Riel travaille au Comité du marché et Traversy (ou Traversy) voit aux permis qu'exige la ville. Ce dernier et Lazure sont aussi à la Cour de révision.

Dans une ville de 14,000 à 15,000 habitants, l'apport des nôtres qui représentent un tiers et même davantage de la population, est important. Mais, comme premier magistrat de la petite ville, aucun Canadien français ne sera nommé depuis Joseph-Balsura Turgeon, maire en 1853. C'est seulement en 1872 que Joseph Martineau, marchand et hôtelier, occupera ce poste important.



Les usines de E.B. Eddy, installées à Hull en 1860, la ville perdant petit à petit son nom de Wrightstown, encouragent le développement de la ville transpontine. Des centaines de familles de Canadiens français y viennent loger, plusieurs d'entre elles en provenance d'Ottawa. On verra que de plus en plus notre voisine prend un visage français. Il faut dire qu'Ottawa se développera tout de même beaucoup plus vite que celle fondée vingt-six ans avant elle et cela est dû, en grande partie, au régime du constitut qui donne à la famille Wright la propriété des terrains de Hull. Seule la maison qui y a été bâtie appartient à un Hullois. Voilà, sans nul doute, la raison de cette espèce de piétinement qui a freiné son développement jusqu'à la deuxième décennie de ce siècle-ci. Tout de même, les scieries emploient énormément de monde qui se logent aux alentours de leur lieu de travail, les îles de la Chaudière.

Doit-on mentionner ici qu'une innovation a son importance à cette époque. En 1860, au lieu de se servir de hœufs pour hâler les pesants billots de bois, le gros propriétaire qu'est devenu J.R. Booth

se sert de chevaux et continuera à s'en servir pendant de nombreuses années.

★ ★ ★

Les grandes excavations qui ont changé du tout au tout l'apparence de l'ancienne colline des casernes, sont terminées et on est prêt pour la construction qui commence le 16 avril 1860. On invite celle qui a choisi Ottawa comme capitale des Canadas à inaugurer le commencement des travaux, mais la Reine Victoria qui n'a, de fait, jamais visité le Canada, l'amour de son mari et de ses nombreux enfants primant l'amour des voyages, envoie son fils aîné, le Prince de Galles âgé de 19 ans, le futur Édouard VII qui, déjà, possède le charme, dont il se servira plus tard pour promouvoir l'Entente cordiale entre son pays et la France.

Le prince de Galles arrive au Canada le 12 août à bord d'un navire de guerre. Le gouverneur général Head, John A. Macdonald, Premier ministre, George-Étienne Cartier, et d'autres vont le rencontrer. Le costume de cour que ces messieurs portent les gênent énormément et Macdonald s'empêtré dans son grand sabre, lui qui n'a pas les jambes trop solides, tout spécialement après les libations.

Partout, le jeune prince est reçu avec enthousiasme. Le 1er septembre, l'excitation des gens d'Ottawa est à son comble lorsque le rejeton royal assiste à la pose de la première pierre du Parlement. Dans son "Centenary of Ottawa 1854-1864", la ville reproduit une gravure montrant le prince de Galles en uniforme blanc assistant à la cérémonie, entouré de messieurs en frac noir, le haut de forme à la main. La plate-forme est surmontée d'une espèce d'arche de laquelle s'élèvent des drapeaux. Il y a des guirlandes qui s'enroulent et le tout est surmonté d'un gigantesque "plumet" entourant la couronne impériale. Ceci n'est qu'une gravure¹.

Je trouve autrement intéressante, cependant, une photo, celle-là prise la même année et reproduite en page 68 de l'ouvrage en question. S'agit-il d'une des premières photographies prises à Ottawa? Je n'en serais pas surprise. On montre ici un enchevêtrement de matériaux de construction, de planches, de rondins, de billes jetées du côté ouest du canal, c'est-à-dire au bas de la pente où s'élève l'édifice de l'Est. La photo est doublement intéressante car on y voit, par l'oeil implacable de la camera, l'apparence du centre ville à cette époque. Le pont Dufferin reliant la rue Rideau à

¹ Un autre dessin existe montrant la ville en 1860. À la page 596 de "Early Life in Upper Canada", publié en 1933, on mentionne ce dessin qui parut dans le "Illustrated London News" du 29 septembre 1860.

la rue Wellington n'a pas encore été construit mais on voit clairement le pont des Sapeurs qui va de la rue Rideau à la rue Sparks. À l'emplacement où s'élève maintenant le Château Laurier, sur la partie sud du Parc Major, deux gros canons ont été placés et, à côté, une maison s'élève qui était, je crois, la demeure de l'éclusier. Au haut des écluses, on voit le bassin un peu allongé où les bateaux pouvaient tourner après avoir déposé leurs marchandises dans les entrepôts qui se trouvaient tout autour. Le long de la partie sud de la rue Rideau, des édifices sont serrés les uns contre les autres. L'aspect de tout cela est minable, c'est le moins que l'on puisse dire. Mais, attendons la fin... comme dit LaFontaine!

La fameuse indécision quant à la sagesse de placer ici le gouvernement fédéral régnait certainement dans beaucoup de cerveaux de politiciens; la plaque que dévoila le prince de Galles en fait foi. Vous pouvez la lire à la base de l'angle nord-est du mur du Parlement. Récupérée des décombres de l'édifice qui brûla en 1916, elle a été replacée ici et reflète clairement le dilemme.

La voici:

*This corner stone of the building
intended to receive
The Legislature of Canada
was laid by
ALBERT EDWARD PRINCE OF WALES
on the First day of September
MDCCCLX
Relaid
by his brother
ARTHUR DUKE OF CONNAUGHT
on the First day of September
MDCCCXVI*

★ ★ ★

Le feu qui, comme la langue et la parole, produit autant de bienfaits qu'il cause de malheurs, s'attaque, une fois de plus, à nos édifices publics. En même temps que "Temperance Hall", le bâtiment qui s'élevait sur la place du marché By est consumé par l'élément destructeur et une grande partie de la bibliothèque de l'Institut canadien-français qui y logeait temporairement, s'envole en fumée. Perte irréparable et extrêmement pénible pour nos compatriotes qui, de plus en plus, fréquentent les salles de cet organisme qui leur appartient en propre. "En attendant mieux, dit l'historique, les membres de l'Institut canadien-français se réfugient au 3e étage de la maison nouvellement construite en face de l'évêché." Je crois qu'il s'agit ici de la maison dite "du Docteur

Valade” dont la construction datait de quelques années lorsque le bon docteur l’acheta vers 1865². L’Institut délaisse cette maison pour s’installer, en décembre 1862, rue Sussex, en face de l’église.

En janvier 1860, les moulins Mackay sont détruits par un incendie, autre catastrophe.

Les conflagrations n’ont pas épargné Bytown puis Ottawa et les incendies ont été nos pires ennemis depuis les débuts de notre ville. En juin 1977, un incendie détruisait une petite chapelle chère aux coeurs des vieux citoyens de la Basse-ville. Il s’agissait de la chapelle Notre-Dame du Sacré-Coeur, érigée en 1860. Modeste, construite en bois, elle se trouvait rue Murray, entre les rues Dalhousie et Cumberland, à côté de l’école Guigues. Sa décoration blanc et or, la grâce de ses tribunes, son aspect clair et net en faisaient un endroit de recueillement et elle avait ses paroissiens fidèles qui venaient se recueillir entre ses murs de silence. Je l’ai souvent visitée et mon père en était l’un des plus ardents protecteurs car on avait menacé de la démolir il y a quelques décennies. Trop d’événements appartenant maintenant à l’histoire de la paroisse Notre-Dame s’attachaient à ces murs pour les laisser disparaître, mais le feu dévastateur a eu raison d’eux. Cette chapelle ne servait pas seulement aux Canadiens français du quartier mais les colonies ukrainiennes, italiennes et autres s’y réunissaient. Les sourds-muets y avaient aussi des messes. Lors des pénibles années qui suivirent la proclamation du Règlement XVII, la petite chapelle vécut des heures tragiques. Les demoiselles Desloges, forcées de partir de l’école Guigues, enseignèrent la classe à leurs élèves qui les avaient suivies en bloc, dans cette chapelle voisine de leur école. Ce fut là également que se tint une émouvante démonstration et des tributs d’admiration furent offerts aux vaillantes jeunes filles par les membres de l’Association canadienne-française d’Éducation et les présidents de nombreuses associations. Le livre-souvenir de l’école, publié en 1916, raconte ces instants où la chaleur de l’enthousiasme et l’ardeur des nôtres pour une cause chère à leur coeur, soulevaient parents et élèves au-dessus des luttes mesquines dont ils étaient les victimes.

★ ★ ★

On se souvient que les terrains à l’ouest de Waller constituaient le domaine de Nicholas Sparks tandis que ceux à l’est appartenaient à Louis Besserer. Petit à petit, ces grands propriétaires vendirent leurs lots.

² Voir sous “Valade” dans la deuxième partie.

Une route, indiquée comme Chemin de concession sur les cartes, partait des terres inoccupées du sud de la région (succession By), se dirigeait vers le nord, continuait par deux rues qui commençaient en-deçà du canal: l'une appelée Ottawa (maintenant Waller) bifurquait légèrement vers l'est tandis qu'une autre nommée Nicholas se dirigeait presque en droite ligne vers la rue Rideau où toutes deux terminaient leur course.

Vers 1860, lorsqu'il devint évident que l'ancien Bytown serait la capitale du Canada, ces deux voies qui constituaient, en quelque sorte, l'entrée et la sortie de la ville au sud, se bâtirent assez rapidement. Précisément en 1860, et probablement en vue de la construction des édifices du Parlement, Messieurs Sommerville et MacFarlane ouvrirent un commerce de taille du granit et du marbre, coin Ottawa (Waller) et Rideau: "The Ottawa Marble Granite Works". Plus tard, Somerville acheta, pour s'agrandir, un bâtiment voisin, de dimensions assez restreintes mais solidement construit en pierre avec un sol en terre battue et une soupente sur des piliers en bois. Cet édifice existait depuis 1866, un M. Buck y ayant des écuries, ses clients constitués en grande partie par ceux de l'hôtel Matthews juste en face.

Voilà donc Sommerville occupant tout cet angle des rues Rideau et Ottawa, tenant commerce florissant de monuments funéraires, clôtures de fer forgé, etc. Pendant ce temps, l'hôtel Matthews devenu hôtel Revere, déménageait ses pénates rue Sussex et les Soeurs Grises installaient, à sa place, en 1869, le Couvent du Sacré-Coeur.

Cependant, vers 1881, les affaires de Sommerville périclitèrent à un tel point qu'il fit faillite, son avoir — bâtiments et terrains — retournant à la succession Sparks. Le petit mais solide bâtiment de pierre servit encore d'écurie, puis d'entrepôt. C'est l'usage qu'en fit T.W. Currier, marchand de meubles, lorsqu'il occupa les lieux en 1900. Il eut bien d'autres usages depuis ce temps mais, aujourd'hui, toujours solide comme la pierre qui le compose, l'ancien entrepôt de "The Ottawa Marble Granite Works" est devenu restaurant, établissement qui exhibe avec fierté documents et instruments datant de ses origines lointaines: 1860.

★ ★ ★

Les limites du domaine de Besserer étaient assez vagues et on se souvient que les cimetières qui existaient entre Cobourg et Wurtemberg depuis 1845 étaient décrits comme "cimetières de la Côte de sable" bien qu'ils se trouvaient au nord de la rue Rideau. Au moment où commencent les années soixante, une seule rue de la Côte de sable, la rue Daly, possède quelques maisons et même

un édifice important comme le Palais de justice et, en face, l'hôtel Albion. Plus à l'est, se trouvent l'église St-Joseph sur Wilbrod, le Collège de Bytown rue Cumberland et peu d'autres constructions. Cependant, ce sera la partie d'Ottawa qui se développera le plus rapidement lorsqu'il s'agira de loger les fonctionnaires des édifices qui se construisent sur la colline.

Mais, en attendant, que d'efforts pour sortir de l'étau des grands arbres qui entourent l'ancien Bytown! Et puis, sa vieille appellation de Bytown s'attache à lui avec insistance. En parlant de leur ville, les habitants lui donnent encore son ancien nom. Dans une lettre que M. Noailles envoie à Mgr Guigues, il parle "des ferventes religieuses de Bytown".



Divers

— John A. Macdonald fut le premier chef de Parti à faire le circuit électoral tel qu'on le connaît maintenant. Cela commença à Brantford le 9 novembre 1861. Il s'agissait, la plupart du temps, de dîners très copieux à la fin desquels de nombreux discours, quelquefois douze, précédaient celui que prononçait Macdonald. A ce moment-là, son verre avait été rempli, et vidé, plusieurs fois. Mais, il disait souvent: "Mes électeurs me préfèrent ivre à George Brown sobre". Les premiers ministres n'ont guère perdu l'habitude de prononcer des phrases à l'emporte-pièce... Le chef actuel du gouvernement, P.E. Trudeau, accusé d'arrogance, a cloué le bec de ses adversaires, en déclarant: "Je possède plus d'humilité que vous tous réunis".

— À l'hôtel de ville, pour l'année 1860, MM. Lazure et Riel sont échevins, MM. Bérichon et Traversy, conseillers. On nomme un collecteur de taxes pour le quartier By: Louis-Armand Grison.

— Edouard Masse, trésorier de la ville, meurt en 1860, âgé de 62 ans.

CHAPITRE VII

Une des calamités de ce début d'hiver est constituée par la pluie verglaçante. Et, au moment où j'écris ces lignes devant ma fenêtre, les trottoirs m'apparaissent recouverts d'une mince couche de glace brillante, traîtresse. La ville a beau les enduire de sable, on patine, on glisse et quelquefois on se brise une cheville ou un bras. La rivière Rideau, que j'aperçois d'ici, roule de petites vagues noires et l'eau ne reflète plus qu'un ciel de tempête. Les grands oiseaux blancs que sont les mouettes ne désertent pas encore nos rives et les accents circonflexes dont ils piquent l'atmosphère lugubre sont les seuls points de lumière.

★ ★ ★

1861 Construction des édifices fédéraux — Hôpital général — Mort de Louis Besserer — Départ du pionnier Louis Pinard — Divers

Il existe, à la salle Ottawa de la Bibliothèque municipale, un volume dont la lecture est fascinante. Il s'agit des documents du Ministère des Travaux publics relatifs à la construction des premiers édifices du Parlement, Joseph Cauchon étant le Commissaire. Durant les années qui s'échelonnèrent de 1857 à 1861, tout fut étudié, soumis, approuvé jusqu'au dernier clou. Dans ces documents, tout est mentionné: la consistance de la pierre, sa qualité, sa provenance, de même que le chauffage, la ventilation des édifices, etc. Toutes ces précautions n'empêchèrent pas l'histoire de la construction du canal Rideau de se répéter. On s'aperçut tout à coup qu'on avait de beaucoup dépassé les fonds prévus pour la construction des édifices. On continua toutefois pendant quelques mois puis, à bout de souffle, le travail fut arrêté et le Gouvernement fédéral ordonna une enquête. Près de 1,700 hommes se retrouvent sans emploi, des spécialistes quittent la ville pour trouver du travail ailleurs, des marchands frôlent la faillite. La pagaille est partout. De fait, pendant toute la construction, les relations entre patrons et ouvriers seront de plus en plus mauvaises et même lorsque les travaux reprendront dix-huit mois plus tard, des grèves ne cesseront de retarder l'ouvrage. L'enquête instituée

par le gouvernement révèle de graves défauts dans l'administration. Bref, lorsque 1861 s'achève, les trois édifices sont loin d'être terminés et tout travail a cessé sur la colline.

★ ★ ★

Les Soeurs Grises donnent le contrat de construction de leur hôpital à Pierre Rocque, la pierre de taille est confiée à Arthur Marier et Thomas Pigeon fera les charpentes et la menuiserie. On prendra cinq ans pour terminer l'édifice qui sera béni par Mgr Guigues le 19 mars 1866. En attendant, voici, le 3 mai 1861, une grande fête sur le terrain du futur hôpital. L'évêque bénit les quatre pierres angulaires. Soeur Paul-Emile décrit ainsi la scène:

“Le vendredi 3 mai, fête de l'Invention de la Sainte Croix, Mère Bruyère ouvre le chantier de construction... l'élite de la société catholique est présente. Huit couples de bienfaiteurs président aux quatre tables sur lesquelles les pierres ont été déposées. M. Hilaire Pinard et Mlle Borne de Québec; M. Nazaire Germain et Mme J. Rielle; M. J. Larivière et Mme Isidore Champagne représentent l'élément canadien-français”.

En août de cette année, Mère Bruyère et Soeur Marie de la Nativité (Guilhelmine Laflamme¹) visitent la France. Voyage de détente pour la fondatrice, mais d'étude pour un projet d'affiliation à la Communauté de la Sainte-Famille, affiliation qui ne sera pas réalisée. De cet assez long voyage, la supérieure rapportera outre de beaux souvenirs, une relique de saint Vincent de Paul.

★ ★ ★

Le notaire Louis Besserer, qui avait été propriétaire de tous les terrains de la Côte de sable, meurt à Ottawa le 3 février 1861. Il occupait sa solide maison de pierre au 149 de la rue Daly, avec sa seconde femme née Margaret Cameron.

J'ai parlé assez longuement, aux pages 312 et 313 du Tome I (Bytown...) de cet homme dont la culture était française, et de sa belle maison dont la façade donne maintenant rue King Edouard mais qui, à l'époque, avait son entrée rue Daly. Dans “Ville sur l'Outaouais”, on mentionne que, vers 1864, une veranda entourait la maison.

Le père de Louis Besserer, d'origine allemande et sa mère, une Canadienne-française avaient tenu à donner à leur famille une éducation et des manières de vivre qui faisaient des enfants, de

¹ Excellente musicienne, cette religieuse possédait des doigts de fée pour broder et fabriquer des fleurs artificielles.

parfaits bilingues avec une forte tendance vers la langue de Molière. N'oublions pas que Besserer et François-Xavier Garneau, tous deux notaires, s'associent pour partager le même bureau, à Québec, à partir de 1834.

La culture française de Besserer se détériora-t-elle au contact de la société anglaise de Bytown lorsqu'il quitta son Québec natal pour venir s'occuper de ses vastes terrains de la Côte de sable? Toujours est-il que, dans le Dictionnaire biographique du Canada, Volume IX 1861 — 1870, après avoir mentionné son décès, Jean-Yves Gravel ajoute: "Avant tout, opportuniste et pratique, Besserer s'anglicisa rapidement".

Ce fut vers cette époque que le premier Pinard, Louis, venu à Bytown avant la fin de la construction du canal Rideau, puisque sa fille Émélie fut baptisée ici en 1829, quitte Ottawa pour s'installer à Ogdensburg avec sa femme, née Alexandre. Plusieurs de leurs enfants étaient déjà mariés et vivaient à Ottawa (Voir la Deuxième partie de ce livre pour plus de détails).



Divers

— La fondation de paroisses dans le diocèse d'Ottawa continue à un rythme rapide. En 1861, Mgr Guigues fonde la paroisse de Sainte Famille d'Aumond, nommée d'après Joseph Aumond qui y avait probablement des terres à bois.

— La décennie qui commence voit des inventions faire leur apparition, telle celle de la machine à coudre. De fait, la première invention enregistrée à Toronto le fut par l'arpenteur Laurier, père de Wilfrid Laurier. Il s'agissait d'un "loch terrestre", instrument adaptable à une voiture et servant à mesurer les milles, arpents, perches, etc., parcourus par le véhicule.

— En 1861, la population à Ottawa est d'environ 14,470 âmes dont 3,600 environ sont de langue française.

— C'est en 1861 que Benjamin Testard de Montigny s'engagea à servir la cause du pape Pie IX, assiégé dans Rome par les troupes de Garibaldi. Mais, c'est en 1868 seulement qu'à l'appel de Mgr Bourget, des centaines de volontaires canadiens endossèrent l'uniforme si coloré des Zouaves pontificaux. Alors, je parlerai d'eux car des Canadiens français de notre région furent impliqués dans ce mouvement.

— À l'hôtel de ville, MM. Lazure et Riel sont encore échevins, MM. Bérichon et Traversy étant conseillers.

CHAPITRE VIII

Nous sommes au début de décembre. Comme pour faire oublier la grisaille de l'air, le ciel offre, à la brunante, un coucher de soleil qui nous attire vers les fenêtres avec des exclamations aux lèvres. Chose curieuse! Pendant les saisons plus chaudes, c'est au-dessus des collines de la Gatineau, c'est-à-dire, beaucoup plus au nord, que l'horizon s'embrase à la fin du jour. Ces jours-ci, cependant, le soleil entame sa descente directement en face de moi, derrière les tours, tourelles et pinacles de la colline parlementaire. Autour du disque énorme du soleil d'un rouge ardent, une couleur d'un orange brillant s'étend et se prolonge à droite et à gauche, se superpose avec toutes les dégradations possibles mais l'astre de feu, de dimension spectaculaire ce soir, choisit d'effectuer son adieu directement entre la Tour de la paix et la bibliothèque centenaire qui se découpent en noir sur un fond de tableau sur lequel un peintre ne pourrait fixer des teintes aussi belles.



1862 Agrandissement de la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa — Sur la colline — Prison de la rue Nicholas — Hôtel de ville — Journaux — Institut canadien-français — Divers

Il est temps d'agrandir la cathédrale Notre-Dame dont, on s'en souvient, la paroi du fond avait été faite en bois vingt ans plus tôt en prévision de cet agrandissement. Au printemps de 1862, le curé Dandurand confie à l'architecte Bourgeau, de Montréal, la construction du chœur. C'est à ce même Victor Bourgeau, à qui les Soeurs Grises avaient demandé de dessiner les plans de leur nouvel hôpital dont la construction se poursuit, en 1862, rue Nunnery. J'emprunte au Chanoine Bouillon sa description du plan du chœur: "En pur gothique à lancette du XVI^e siècle, dit-il, il est unique en son genre". Il est en effet considéré comme une merveille par les connaisseurs. A Monsieur A. Rocque est confiée la maçonnerie tandis que Jacob Fink exécute le plâtre. A. Rocque a-t-il quelque parenté avec Pierre (Petrus) Rocque à qui les Soeurs

Grises ont donné à faire la construction de l'aile de leur couvent et aussi celle de leur nouvel hôpital général?

La construction du chœur dure deux ans ce qui comprend également la décoration, c'est-à-dire les dorures faites par McKay "un artiste de grande renommée" tandis que le peintre Cordona exécute des fresques au-dessus des autels latéraux. Lorsque, quelque dix-huit ans plus tard, Hébert, Rochon et Pariseau mettront au service de l'art leur prestigieux ciseau, cette première décoration disparaîtra pour faire place au chœur tel que nous le connaissons avec ses admirables statues, ses stalles d'acajou et la merveilleuse beauté des sculptures sur bois qui encadrent toutes ces œuvres d'art.

Mais, pour le moment, l'église se trouve agrandie par ce chœur assis sur le roc solide et c'est ce qui importe afin d'accommoder un nombre toujours plus croissant de fidèles.

★ ★ ★

Sur la colline, la silhouette à peine ébauchée des édifices fédéraux se dresse vers le ciel, les environs sont déserts. Pendant toute cette année 1862, l'enquête se poursuivra pour essayer de cerner pourquoi le montant alloué a été si largement dépassé, comme si ce n'était pas ce qui arrive toujours quand une construction de cette envergure est traversée de catastrophes comme les grèves, la mauvaise administration et les changements de plans.

★ ★ ★

Néanmoins, la prison de la rue Nicholas est terminée celle-là et paraît assez solide avec ses quatre étages en pierre, contenant des cellules étroites et sombres, une grande cour entourée de hauts murs qui ne disparaîtront en grande partie que ces dernières années. A l'avant de la prison proprement dite, un édifice élégant loge le gouverneur de la prison. Aucune atmosphère sinistre autour de ces endroits maintenant car il y a là une maison d'accueil que j'ai décrite dans le Tome I, page 177.

★ ★ ★

À l'hôtel de ville, avec le marchand Alexander Workman, maire, travaillent les échevins Traversy et Lazure et les commissaires Turgeon et Bérichon. On voit donc que le premier maire canadien-français (1853) de Bytown, le forgeron Joseph-Balsura Turgeon, reprend le harnais de la politique municipale après s'être occupé, dans l'intervalle, de questions scolaires.

La lecture des journaux de l'époque continue de se révéler fascinante. "The Citizen" qui paraît maintenant deux fois par semaine, annonce que "l'huile électrique guérit gens et bêtes de toutes sortes de maladies, y compris la surdité". Un monsieur de Rochester proclame qu'il a découvert un remède pour le mal de gorge: c'est le "red pepper tea" mais, en plus d'ingurgiter ce remède surprenant, il faut aussi mettre autour de la gorge du malade "des tranches de lard retenues par une bande de coton". Ou, encore, pour guérir la dyspepsie, il faut prendre "le sirop péruvien".

★ ★ ★

En décembre 1862, l'Institut canadien-français s'installe enfin dans des locaux qu'il occupera pendant plusieurs années, de fait jusqu'en 1876. Il s'agit d'une maison toute en longueur, rue Sussex, en face de la cathédrale Notre-Dame. L'organisme canadien-français la partage avec le "St-Patrick's Institute". Vous en voyez la photo, page 233. Le Centre de Recherches en civilisation canadienne-française, à qui l'Institut a confié ses archives, ne possède pas la plupart des procès-verbaux d'avant 1865 — on sait qu'ils ont souvent été détruits dans de désastreux incendies — et il m'est impossible de vous donner le nom de ceux qui se joignirent à l'Institut vers cette époque. Il est certain, cependant, que dans une ville de 15,000 habitants dont le tiers est constitué de Canadiens français, l'attrait d'un organisme créé et existant pour mes compatriotes, les attire et les retient.

★ ★ ★

Divers — Au début de cette année 1862, l'époux de la reine Victoria, son cher Albert, meurt, plongeant la famille impériale mais surtout la souveraine dans un deuil profond. Victoria arborera désormais des vêtements noirs qu'elle ne quittera jamais.

CHAPITRE IX

Il est sept heures du matin. La ville s'éveille lentement. Les voitures, phares allumés, forment une suite ininterrompue de grosses lucioles d'un jaune scintillant, qui s'écoule à un rythme modéré sur la chaussée glissante. La neige blanche qui couvre la capitale possède ce matin une couleur si intense que la ville en est toute bleue, d'un bleu laiteux, brouillé de vapeur fine. Le contour de toutes choses est flou et la ville flutte, imprécise. Voilà une journée typique de mi-janvier.

★ ★ ★

1863 Reprise des travaux sur l'ancienne colline des casernes — Fondation de l'Union Saint-Joseph d'Ottawa — Écoles séparées — Hôtel de ville — Divers

Il est peu probable que la nouvelle capitale ait le temps — ou la mémoire — de se souvenir qu'il y a cent ans, un traité était signé, faisant tomber sous la gouverne de l'Angleterre, un territoire qui, à ce moment-là, s'appelait la Nouvelle-France. Le 10 février 1763, le Traité fut signé à Paris mais déjà le sort avait fait disparaître le Canada français le 8 septembre 1860 à la capitulation de Montréal. Le traité stipulait que les habitants français pourraient, en l'espace de dix-huit mois, se retirer où ils voudraient. Dix mille partirent, soixante mille restèrent et c'est de ce noyau restreint de Canadiens que descendent aujourd'hui ceux qui, sur les rives de l'Outaouais, forment une partie de mon étude sur le développement de notre ville. La survivance étonnante de 60,000 parlants français devenus 6 millions n'est pas plus surprenante que celle constituée par le pitoyable village de boue et de planches implanté ici en 1826 et qui, vingt-deux ans plus tard, devenait capitale du pays tout entier.

Les travaux importants commencés sur la colline à la fin de 1859 avaient été interrompus à la suite du vif mécontentement de la part du gouvernement concernant le coût largement dépassé pour ces édifices de grande dimension, en pierre, et ayant nécessité, dans la roche de la falaise des excavations coûteuses et prolongées. Cependant, c'est toujours la même chose; on estime très mal ce

que coûteront de grands travaux. By en avait jadis fait l'essai et en avait été la victime. Toujours est-il que la commission royale, chargée d'enquêter sur les dépenses, publie son rapport en 1863. Comme on le pense bien, on a constaté que le surplus de dépenses est dû aux nombreux changements faits par les architectes, sans égard au coût, tels un système de protection contre le feu, un système de chauffage, le pompage de l'eau de l'Outaouais et son entreposage, etc. Les contracteurs avaient récriminé alors contre ces changements faits au cours des travaux, mais ils avaient tout de même été imposés. Les architectes sont, à tort ou à raison, remplacés par Thomas Fuller et Charles Baillage. Le nom de ce dernier, épelé de cette façon, ne m'a rien dit jusqu'à ce que je me souvienne qu'au siècle dernier existaient, au Québec, les Baillargé, une remarquable école de sculpteurs, décorateurs d'églises et de chapelles, aussi célèbre que celle des Le Vasseur. C'est un des leurs, François Baillargé, maître d'oeuvres très connu, qui bâtit, en 1808, la prison de Québec. De Baillage à Baillargé, il n'y a qu'un pas et mes doutes furent confirmés lorsque je lus, dans l'annuaire de 1864—65, le nom de Charles Baillargé, architecte associé au Parlement, habitant Kavanagh, rue Albert, à Ottawa.

Plus réaliste, la Commission évalue donc le coût de la construction, une fois terminée, à 2.6 millions pour les trois édifices. Les travaux recommencent. Il faudra plus de trois ans pour que l'édifice central soit à peu près prêt à recevoir les fonctionnaires, ministres et députés qui quitteront Québec pour venir travailler à Ottawa, les uns pendant le temps de la session seulement, les autres en permanence.

★ ★ ★

À l'été de 1913, de grandes fêtes furent organisées à Ottawa pour célébrer le cinquantenaire de fondation d'une association qui existe encore aujourd'hui: l'Union du Canada. Alléguant que la plupart des fondateurs de l'Union Saint-Joseph d'Ottawa — comme on l'appelait à ses débuts — vivaient dans la partie est de la Basse ville, plus tard la paroisse Sainte-Anne, Jules Tremblay, dans son histoire de cette paroisse, s'est attaché à décrire en détails les débuts et les développements de l'Union.

Inspirés par les progrès d'une société d'action sociale formée d'ouvriers qui existait à Joliette, dont ils étaient natifs, deux cordonniers, MM. Jean-Baptiste Champoux et Léonard Desmarais¹

¹ Nonogénaires, MM. Desmarais et Champoux assistaient en 1923 au cinquantième anniversaire de la fondation de l'Union.

décidèrent de fonder ici, vers le commencement de 1863, un organisme de même nature avec l'aide d'un autre cordonnier, M. Cuthbert Bordeleau et de M. Ulric Pelletier. Dans l'école de la rue Murray, une première assemblée se tint en février. M. Bordeleau fut élu président. La fierté transparait dans le discours qu'il prononça à cette occasion; "Montrons à nos confrères du Bas-Canada que nous, Canadiens de la future capitale du Canada, savons remplir le devoir qui nous incombe en nous enrôlant sous la bannière de l'Union St-Joseph". Ceux qui s'inscrivirent les premiers furent, outre M. Bordeleau, Toussaint Ménard, Damase Noël, Jean-Baptiste Champoux, Léonard Desmarais, Théophile Bellemare, tous marchands de chaussures et exerçant le métier de cordonnier; le peintre François Sauriol, Joseph Maheux, l'épicier Léon David, le forgeron Alfred Dufour et Fulgence Lalonde. Des tailleurs de pierre travaillant aux édifices du Parlement tels Pierre Automne et Barnabé Desjardins, des maçons, des bouchers, des forgerons, tous gens de métier se joignirent à l'Union dont Mgr Guigues avait encouragé avec enthousiasme les débuts.

La cotisation annuelle est de cinquante cents. On aide la veuve et les orphelins d'un sociétaire décédé, on assure certains avantages aux membres en cas de maladie. Comme pour toute autre oeuvre nouvelle, les débuts sont quelque peu difficiles et les dirigeants de l'Union considèrent que la période allant de 1863 à 1888 constitue "une expérience de coopération pratique". Les années qui suivront seront plus faciles, l'oeuvre prenant des assises solides.

Pendant longtemps, les réunions eurent lieu dans les salles de la Société Saint-Vincent de Paul, rue Sussex.



On se souvient que l'ancien maire de Bytown, l'avocat Richard William Scott, plus tard Sir Richard, qui fut aussi député et sénateur, avait été un des plus ardents défenseurs des droits de la minorité au Haut-Canada. Ses efforts tendaient surtout à lui accorder des bénéfices en rapport avec les écoles. Enfin, en 1863, le gouvernement libéral étant en place, la loi est votée. Elle permettait, entre autres, aux catholiques de soutenir une école séparée. L'octroi de la part du gouvernement leur était facilité. Mgr Guigues qui avait travaillé sans relâche pour faire approuver la loi dut pousser un soupir de soulagement et les bonnes religieuses dont la générosité ne s'était pas démentie pendant les années de vaches maigres, bénéficièrent grandement de ce changement d'attitude de la part de nos gouvernants.

En 1863, Mr. Scott fit construire sur ce qui est aujourd'hui le boulevard Gamelin, à Hull, une maison d'été qu'il nomma "Fairview", encore parfaitement conservée et que le Québec a maintenant classée comme ayant une valeur historique.

★ ★ ★

À l'hôtel de ville, le journaliste H.J. Friel ayant été nommé maire en décembre 1863, les échevins sont Traversy et Guertin, les conseillers, Bérichon et Martineau.

À cette époque, la ville comptait cinq quartiers: Victoria, Wellington, By, St-George et Ottawa.

Avant 1863, le corps de police n'existait pas ici. La ville était protégée par des constables volontaires et le conseil municipal s'occupait de recruter ces hommes. Mais, en janvier 1863, un corps indépendant de police fut créé, dix constables en faisant partie. Le premier chef fut Thomas Langrill.

★ ★ ★

Divers

— En 1863, à Notre-Dame d'Ottawa, a lieu le mariage de Joseph Barbeau et de Rosalie Michaud. Je parle plus longuement de famille pionnière des Barbeau dans la Deuxième partie de ce livre.

CHAPITRE X

On sait que des peuplades anciennes, dont les Incas par exemple, tournaient des regards angoissés vers l'horizon lorsque la nuit s'achevait. Leur dieu daignerait-il paraître ou avait-il abandonné son peuple? Cette attente remplie de frayeur se changeait en exclamations de joie lorsque, enfin, la couleur du ciel s'amenuisait, se faisait plus tendre, plus pâle, plus bleue... Tout là-bas, la lueur dorée montait et c'était le début d'une autre journée, avec le dieu-soleil qui daignait, encore une fois, se montrer.

Ce matin, malgré l'heure indue, j'ai voulu observer le lever du jour sur cette vallée de l'Outaouais qui s'étend à perte de vue devant mes yeux. L'obscurité de la nuit ne parvenait pas à éteindre le scintillement de la neige qui couvrait maisons, rues et rivières. Les réverbères jetaient leur éclat jaune sur la ville endormie. Là-bas, à droite, la ligne des collines de la Gatineau ne se distinguait guère du ciel de teinte presque noire.

Six heures avaient sonné depuis assez longtemps lorsque, petit à petit, la clarté s'empara du ciel entier, lui donnant une couleur d'azur uniforme, sans nuages, avec une lune ronde retenue là-haut par le fil des anges. La voûte entière pâlisait de plus en plus... le jour se levait. Que l'écartement des voiles de la nuit donne à celui qui l'observe une sensation presque physique de renouvellement, de vie redonnée encore une fois par Celui qui règle la marche des étoiles, comme dit LaFontaine. Une coulée d'or éclatait maintenant sur les fenêtres des grands immeubles devant moi car, si mon balcon donne à l'ouest, le soleil qui se lève se trouve derrière l'immeuble; j'en vois, toutefois, le reflet devant mon regard. Tout est maintenant découpé et clair. Les volutes des cheminées Eddy promènent leur moutonnement sur un ciel sans nuage. Les contours capricieux de la rivière Rideau se voient nettement. Les yeux rouges des feux de circulation changent au vert, seul mouvement à cette heure matinale.

Lorsque le jour fut tout à fait levé — il était presque sept heures — je vis se détacher sur ce ciel si pur, en même temps que la ligne noire des collines de la Gatineau coupait nettement l'horizon... je vis se détacher une traînée de vapeur blanche. Lancé comme une

flèche, un avion saluait, à sa manière, un domaine où il se sentait à l'aise. J'enviai le pilote, seul et libre aux commandes de sa machine. Je me pris à rêver...

Dans nos parages, le ciel n'a pas toujours été l'apanage exclusif des avions. Au contraire! Au siècle dernier, on y voyait souvent des ballons.

Bien avant la révolution française, de fait le 15 octobre 1783, un homme s'éleva pour la première fois au-dessus de la terre. C'était le déhut de la conquête de l'air, mais en ballon. Cet audacieux personnage s'appelait Pilâtre de Rozier et l'ascension eut lieu en France. S'élever vers le ciel, se balancer dans une nacelle que soutenait et emportait un aéronef quelquefois orné de draperies et souvent peint soit de signes astrologiques, soit de figures romantiques, attira fortement, tout au début de son invention, les femmes, quelquefois des aristocrates mais toujours des personnes intrépides, élégantes, entourées de chevaliers servants. Loin de s'affubler de costumes masculins, elles portaient des robes légères, vaporeuses et décolletées, des plumes frissonnantes à leur élégant cabriolet. Le comble des ascensions excentriques fut bien celle qui enlevait, vers l'azur, sous une nacelle remplie d'admirateurs bruyants, une écuyère, la fameuse Elisa Garnerin, assise en amazone sur un beau cheval, soutenu par deux longues et solides cordes à quelque vingt pieds sous le panier.

Historiens et journalistes ne s'accordent pas quant à la date de la première ascension d'un ballon dans le ciel de la capitale. Les uns disent 1863 mais j'ai lu qu'en 1858, pour célébrer la fête de la Reine, le 24 mai, les autorités invitèrent le professeur Lowe — le titre de "professeur" était toujours accolé à ce métier tout particulier — à s'envoler dans son ballon. Pour une raison obscure, l'entreprise ne réussit pas mais, têtu, le professeur essaya de nouveau le 17 juin, quittant le Parc Major pour les grands espaces. Ce fut ce personnage qui, plus tard, organisa le Corps de ballon de l'armée américaine.

En 1877, un 3 juillet, le professeur Grimley escalada le panier d'un aéronef et flotta, avec succès, jusqu'à trois milles de la ville. Les autorités l'invitèrent à renouveler son exploit, ce qu'il fit le 2 septembre. Son véhicule prit alors un départ si précipité que Grimley en perdit le contrôle et dut atterrir à Cumberland. Un fermier, affolé par cet objet insolite qui apparaissait au-dessus de son champ de carottes, tira sur le visiteur martien mais, heureusement, le manqua. Il paraît que le professeur garda de ses aventures un souvenir si effrayant qu'il refusa d'en parler jamais.

Deux ans plus tard, ce fut une femme, Mrs. Nellie Thurston, qui flotta dans sa nacelle, de Merrickville à Almonte, en deux heures. C'était son 110^{ième} exploit.

Le 26 septembre 1884, un "professeur" américain, Lowanda, annonça l'ascension que ferait sa digne épouse. Quant à lui, prudemment, il suivait le trajet du plancher des vaches. (Chaque fois que je me sers de cette expression, je pense à la dame qui s'en vexait, croyant que ce dicton visait tout spécialement son sexe). L'ascension eut donc lieu et, pendant deux heures, le ballon flotta gracieusement dans le ciel bleu tandis que sa frêle passagère agitait un mouchoir et jetait sur notre ville une pluie de brochures publicitaires.

On s'ingéniait, dans ce temps-là comme aujourd'hui d'ailleurs, à trouver des divertissements inédits pour fêter le Jour de la Confédération. Ainsi, un de ces 1er juillet, une Miss Carlotta s'envola en ballon du Parc Landsdowne mais, à haute altitude, le tissu de son véhicule de toile se déchira et la demoiselle fit une descente extrêmement rapide dans les bois de Carlsbad Springs. Elle s'en tira, cependant, sans trop de dommage.

Quelquefois, une tragédie suivait ces audacieuses ascensions. En 1888, le "professeur" Williams entreprit de s'envoler, en ballon, principale attraction de l'Exposition. Il demanda l'aide de quelques hommes pour retenir les amarres. Lorsqu'il en donna l'ordre, les cordes furent libérées et le ballon monta. Mais un nommé Tom Wensley, sans doute bouleversé par l'importance de ses fonctions, oublia de libérer une amarre à temps. Il fut entraîné par l'aéronef. Lorsqu'il réalisa sa position plus que précaire, tout à fait affolé il lâcha brusquement la corde et tomba de 400 verges à un endroit situé à l'ouest de la rue Bank. Il se tua.

Dans son "Hull", Cinq-Mars raconte qu'un événement extraordinaire avait été organisé, au siècle dernier, pour grossir la caisse du club de baseball. Le professeur américain Hauner devait s'envoler en ballon avec une vache. En prévision de l'exploit qu'elle devait accomplir pour une bonne cause, cette vache, plus sacrée que celles de l'Inde, fut promenée par toute la ville, enrubannée et pomponnée. Mais, la Société protectrice des animaux veillait. Si un humain pouvait, lui, risquer sa vie dans une pareille aventure, une vache était trop précieuse pour faire de même. Je ne sais si, sans l'animal, le professeur s'envola tout de même. Je n'ai pas suivi l'affaire.

★ ★ ★

1864 Arrivée ici des Frères des Écoles chrétiennes — Premiers pas vers la Confédération — Premier annuaire de la ville — Les Canadiens français — Divers

Ce fut un vendredi saint, il y a deux cent soixante ans, que mourait à Rouen, en France, saint Jean-Baptiste de La Salle,

fondateur des Frères des Écoles chrétiennes¹. Les émissions de caractère historique que Radio-Canada présente chaque dimanche matin, dans la série intitulée "Histoire religieuse du Canada français" donnent de précieuses informations sur les communautés d'hommes et de femmes qui sont venues oeuvrer chez nous. L'Institut des Frères des Écoles chrétiennes y occupe une place de choix. Mgr Bourget fit venir ces excellents éducateurs à Montréal où ils arrivèrent le 7 novembre 1837. Ce fut notre tour en 1864. En novembre de cette année-là, six ou sept Frères, appelés par Mgr Guigues, vinrent s'occuper ici de l'instruction des garçons. Le samedi 12 novembre, le Frère André, accompagné d'un Frère Irlandais, rend visite à Mère Bruyère, supérieure des Soeurs Grises. Elle connaît déjà la générosité de ces hommes de bien puisque, à l'été de 1845, le Frère Aidant s'était tout spécialement déplacé pour prodiguer conseils et appui aux Soeurs qui venaient d'arriver dans le petit village de Bytown. Depuis cette date, les autorités ecclésiastiques responsables de l'organisation des écoles catholiques, n'avaient cessé de réclamer l'aide des Frères pour l'instruction des jeunes, les religieuses étant à même de s'occuper de celle des filles.

Les Frères furent tout d'abord logés dans une maison de pierre que Mgr Guigues leur fit construire rue St-Patrice, sur le lot numéro six, côté nord, "à l'est du jardin épiscopal". Dans son historique, le Frère Gérard C. Dufour montre cette première résidence des Frères, maison qui a été démolie pour faire place à la résidence des Soeurs chargées de l'entretien de l'évêché et de la cathédrale.

Lorsque les Frères commencèrent ici leur travail auprès des jeunes enfants, ils trouvèrent les garçons "turbulents, grossiers, malappris" comme le rapporte le Frère Dufour. Les Frères se mirent donc à la tâche pour montrer qu'ils étaient les dignes fils de leur fondateur, auteur d'un Traité de bienséance, paru en 1713, à l'usage des Écoles chrétiennes de garçons. Ce traité avait eu un grand succès. L'auteur n'y laissait rien au hasard. "Il ne faut pas laisser encrasser les oreilles, recommandait-il. Il n'est pas séant d'y porter une plume ni d'y mettre des fleurs. Il ne sied pas à un homme d'y pendre des anneaux". Ce qui précède ne s'appliquait guère aux petits Bytownais, mais certaines recommandations de saint Jean-Baptiste de La Salle leur auraient causé encore plus de surprise. "Quand quelqu'un éternue, écrivait-il, il ne faut pas dire

¹ Il ne faut pas confondre ces Frères avec les Frères de l'Instruction chrétienne dont la communauté fut fondée au 19^e s. comme beaucoup d'autres institutions religieuses, après la Révolution qui en détruisit plusieurs.

tout haut: Dieu nous bénisse ou Dieu vous assiste. On doit plutôt, sans proférer une seule parole, se découvrir, faire la révérence et la faire profonde si c'est à l'égard d'une personne à qui on doit beaucoup de respect". Même les plus parfaits diplomates du bâtiment de la rue Sussex ignorent probablement les subtilités d'une politesse si raffinée...

Il faut dire, cependant, que les Frères changèrent rapidement les habitudes des élèves car, bientôt, ils se révélèrent "dociles, souples et respectueux" rapporte encore le Frère Dufour.

Ces éducateurs donnèrent aussi des cours du soir pour les adultes. À la fin de l'année, l'examen eut lieu à l'Institut canadien-français, rue Sussex. Ceci montre bien la part active que prenait l'Institut à toutes les manifestations qui avaient quelque rapport avec la culture et l'éducation des nôtres.

En 1863, Mgr Guigues avait fait construire rue Murray, entre Dalhousie et Cumberland, une grande école pour garçons. Les Frères enseignèrent aux enfants de langue française et de langue anglaise, à cette école Notre-Dame, maintenant l'école Guigues. Ils s'occupèrent aussi de l'instruction des orphelins, pendant quelque temps. Le Bureau des écoles donnait à chaque enseignant l'équivalent de \$150 par année.

Tout n'alla pas sur les roulettes pendant ces premières années. La Commission scolaire demandait une rétribution aux familles pour chaque élève. Mécontents, plusieurs parents retirèrent leurs enfants. Cependant, la prospérité relative apportée par le travail plus facile à trouver ici pendant cette période, contribua sans doute à arrondir les angles. Les choses s'arrangèrent et les élèves retournèrent en classe. Les Frères continuèrent à enseigner à l'école Notre-Dame jusqu'à ce que la Commission scolaire loue, pour eux, l'ancien Collège de Bytown rue Sussex, que venaient de quitter les soldats logés là pendant les troubles causés par les Fénians.



Dès 1858, Alexander Galt avait parlé de former une confédération. Waite dit que ce fut surtout George-Étienne Cartier qui s'opposa, tandis que John A. Macdonald "ne dit rien". L'auteur est forcé d'avouer, cependant, que le 4 juin 1864, Macdonald refusa de signer un rapport du Comité chargé d'étudier la question. Deux jours après, Macdonald acceptait l'idée de l'union des provinces en une confédération. Pourquoi? Il s'était tout à coup rendu compte, dit Waite, qu'un gouvernement qui réussirait à solutionner les problèmes du Canada Ouest (l'Ontario) sans heurter les

susceptibilités du Canada Est (le Québec) aurait une chance de survivre. L'appui qu'il cherchait lui vint, ô surprise, de son ennemi héréditaire, George Brown, chef du parti réformiste, qui forma un gouvernement avec Macdonald.

Le projet de grouper le Haut-Canada, le Bas-Canada, les colonies du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse en une confédération et de leur donner, à chacun le statut de province, prend donc corps. On en parle tout spécialement à Québec en 1864. À cette conférence, un représentant de l'île de Terre-Neuve et aussi de l'île du Prince-Édouard viennent mais seules les quatre colonies nommées précédemment adhéreront à la Confédération en 1867. Les autres préfèrent voir venir.

George Brown vient à Ottawa et fait le tour du site couvert de boue où depuis deux ans on travaille à l'érection du Parlement et des deux édifices gouvernementaux. "Voici une folie monstrueuse, déclare t-il, mais il ajoute: Si nous devons encourir le ridicule, ne l'encourons pas pour une entreprise à moitié terminée. Je suis donc pour aller jusqu'au bout".

Les journalistes, traditionnellement et jusqu'à nos jours, les plus farouches détracteurs de notre ville, vont alors plus loin: "Les édifices en construction pourraient toujours servir d'asiles d'aliénés si, toutefois, la ville devenait assez prospère pour en avoir besoin".

De son côté, le gouverneur général Monck quitte son Spencerwood chéri pour venir vers sa future capitale. Il est horrifié et "dégoûté de l'aspect pitoyable d'Ottawa". Lady Frances Monck, dans "My Canadian Leaves" se plaint qu'en 1864-65 Ottawa semble la fin du monde, "the end of nowhere" dit-elle. L'hôtel Russell, continue-t-elle, est propre mais les repas sont abominables. Un simple regard jeté sur Rideau Hall confirme leur immense déception. Il est vrai que les rénovations prévues pour l'ancienne résidence de Mackay ne sont pas encore commencées. On sait que le gouvernement a loué "le château", pour douze ans, des héritiers du fondateur de New Edinburgh, et qu'il projète de l'agrandir. Le pauvre Monck retourne à sa bonne ville de Québec et à sa demeure de Spencerwood qui sera plus tard la résidence du lieutenant gouverneur de la province, tandis que le représentant de la Reine choisira la Citadelle pour son séjour habituel d'été.

D'ailleurs, le pays tout entier n'a pas bonne réputation chez les étrangers. "Le Canada n'est pas un pays à visiter et je conseille d'éviter surtout Ottawa" déclare un de ceux-là. Notre ville n'a vraiment pas de chance, et son ancien nom de Bytown, de réputation douteuse, colle à elle comme une peau. Bien que le nom de la petite ville ait été changé en celui d'Ottawa neuf ans

auparavant, Arthur Buies, à la page 97 de "son Outaouais supérieur" parle de "Bytown" en 1864 comme "un entrepôt sauvage, à peine connu".

★ ★ ★

Pour le chercheur, l'année 1864 marque une amélioration dans la source de ses renseignements. Cette année-là, paraît le premier annuaire de la ville d'Ottawa et de Hull 1864—65. On y trouve maints détails intéressants. Les premières pages donnent une idée très complète des services municipaux et de ceux que les contribuables peuvent attendre des hôpitaux, des hôtels, etc.

Des annonces nous informent que le chemin de fer "Bytown Prescott", devenu "Ottawa Prescott Railway" procure aux voyageurs deux trains par jour en direction du St-Laurent, en un trajet de 3 heures et demie. Il assure ainsi la liaison avec les bateaux qui naviguent sur le St-Laurent.

L'annuaire nous informe qu'il y a ici trois fonderies, trois manufactures de voitures dont celle de Pierre Dufour, fondée en 1832, où travaillent treize hommes. Une tannerie se trouve à Rochester et à l'angle de cette même rue et Wellington, on fabrique, à la "Victoria Brewery" depuis 1829, une excellente bière.

Le maire est M. Dickinson; il y a dix échevins dont un Canadien français F.X. Guertin. Il y a également dix conseillers, dont Eugène Martineau et Isaac Bérichon. Le greffier est W.P. Lett, et le percepteur Louis A. Grison. Parmi les constables: Magloire Bérichon et Joseph Lévesque. Les coroners sont Georges Patterson, le docteur Van Cortland et le Docteur Riel. Aux écoles séparées, on voit Edward Proulx (Victoria), Charles Laporte (St-George), le docteur Duhamel représente le quartier Ottawa, avec Antoine Champagne.

Il paraît que notre ville, de 18,000 habitants à l'époque, est une cité modèle, presque exempte de crimes et de vols. Quelle différence avec "le bourg maudit de Bytown!" Mais, n'oublions pas que la fierté commande aux habitants d'ici une réserve et une dignité nouvelles comme citoyen d'une capitale. De fait, la construction des édifices parlementaires se poursuit et on vante la site. "Il n'y a aucun site comparable, lit-on, avec un ensemble de bâtiments semblables, choisis autant heureux en grandeur qu'en beauté". La bibliothèque est seulement élevée de dix pieds du sol (on sait qu'elle sera terminée en 1876). On décrit cette future merveille: circulaire, avec un toit en pierre, une curiosité en architecture, un "tour de force".

Du côté industrie, on ne chôme pas. Il y a ici huit scieries; entre autres:

- Harris, Bronson Co. (100 hommes)
- Perley et Pattee (65 hommes)
- J.R. Booth (50 hommes)
- Taylor et Wilkinson (20 hommes)
- A. Baldwin (40 hommes)
- George et Robert Mason (4 à 5 hommes)

Toutes sont installées aux Chutes de la Chaudière et presque tous les produits sont vendus aux Américains. Aux chutes Rideau, la manufacture de J.M. Currier Co., qui fabrique portes, châssis et autres objets en bois, emploie un grand nombre d'ouvriers. Les scieries ont, de plus, des centaines de travailleurs abattant les arbres des forêts, sautant les cages, etc.

L'hôpital général est presque terminé, dit-on, et on pourra accommoder 120 patients tandis que l'hôpital protestant peut recevoir de 40 à 50 patients.

Naturellement, j'ai recherché plus que tout autre détail la part des Canadiens français dans cette capitale naissante. En plus des employés municipaux mentionnés plus avant, je note que Charles Aumond est au bureau de direction du "Ottawa Prescott Railway" et aussi est membre de l'Association des manufacturiers du bois. Le directeur de banque H.V. Noël est membre de l'Association "Municipal reform".

Il ne semble pas y avoir de cadres canadiens-français aux Affaires judiciaires, non plus qu'aux bureaux d'enregistrement, de poste, des douanes, des terres de la Couronne, du canal Rideau, à la "Ottawa River Works", à la compagnie "Bytown Nepean Road Co." etc.

Il y a plusieurs "sociétés", dont la "Ottawa Auxiliary Bible Society", le couvent des Soeurs grises, l'hôpital général avec le Dr. Hill comme médecin consultant et le Dr. Beaubien comme chirurgien, l'hôpital protestant, la Société St-Vincent de Paul anglaise (qui se réunit dans son propre bâtiment rue Sussex, en face de la cathédrale), la Société St-Vincent de Paul d'Ottawa dont J-Bte Richer est président, Édouard Mailhot vice-président; le bureau de direction se compose aussi de L.A. Grison, Charles Piché, Flavien Rochon, trésorier. La société se réunit le dimanche dans un bâtiment en face de la cathédrale.

Dans les sociétés patriotiques, l'Union St-Joseph, la St-Jean Baptiste et naturellement l'Institut canadien-français, on trouve quantité de noms canadiens-français.

L'annuaire d'Ottawa pour 1864—65 informe ses lecteurs qu'un "Cercle littéraire de la Jeunesse catholique canadienne d'Ottawa" existe, le président en étant Charles Chaput (commis chez L.J.B. Lazure, propriétaire d'un magasin de marchandises sèches).

C'est la première fois que j'entends parler de ce Cercle mais peut-être vient-il d'être fondé. Était-il affilié à l'Institut canadien-français? Je n'en sais rien, mais l'Annuaire, fort heureusement, nous donne le nom de son bureau de direction: E.A. Lapière et J.A. Pinard, vice-présidents, Alphonse Rocque, secrétaire, P.H. Chabot, trésorier et N. Chevrier, bibliothécaire. Les conseillers sont: D. Richer, A.T. Rhéaume, W. Lindsay, V. Laporte, Archibald Rocque et H. Lapière.



En ce qui regarde les journaux de la petite capitale, l'annuaire mentionne les journaux anglais qui sont, à l'époque, "The Ottawa Citizen", "The Union", "Ottawa Daily News" (premier quotidien), "Ottawa Gazette", "Ottawa Tribune". Il informe ses lecteurs qu'il existe un journal en langue française, "Le Courrier d'Ottawa" avec J.E. Dorion. Cependant, en 1896², Audet dit que "Le Canada" fut fondé en 1865, et "Le Courrier d'Ottawa", en 1870. Qui croire? Ce n'est pas la première fois que des faits rapportés de diverses façons, laisse le chercheur perplexe. Je mentionnerai la fondation du journal "Le Canada" au chapitre "1865".



À l'époque, les églises de la ville sont les suivantes: Christ Church — The Chapel of Ease (Church of England) rue Sussex — Methodist Episcopal Church, rue York — Knox (Free Church) rue Daly — l'église écossaise St-Andrew's, rue Wellington — Wesleyan rue Metcalfe — Congrestional sur Albert et Elgin — l'église Baptiste, rue Queen — l'église catholique St-Joseph dont s'occupe le Révérend J.F. Guillard et dont l'organiste est Mrs. R.W. Scott, la cathédrale Notre-Dame avec le révérend Dandurand comme curé, l'organiste étant M. Dessert.

À cette époque, Ottawa possède quatre banques: la Banque de Québec dont M. Noël est le gérant, la Banque de Montréal, la "Bank of British North America" et la "Bank of Upper Canada".

Il y a aussi de nombreuses loges maçonniques, des sociétés nationales dont St. George's, St-Andrew's, etc.

² "Bulletin des Recherches historiques" No 32, 1926, qui parle de la brochure qu'Audet a publiée en 1896.

Les hôtels sont de plus en plus nombreux. Bien que les édifices parlementaires ne soient pas terminés, on annonce qu'un bel hôtel, le "Royal Victoria" vient d'ouvrir ses portes en face des édifices du Parlement, "et donne un coup d'oeil splendide sur les chutes Chaudière et le pont suspendu". D'autres hôtels sont "Russell House", "Matthew's Hotel", etc., et de nombreux hôtels de famille.

Il est à noter que ce premier Annuaire ne donne pas le numéro mais indique seulement la rue "entre... et..." Néanmoins, il sera maintenant beaucoup moins difficile pour moi, en parcourant les annuaires de suivre le développement de la ville, du moins en résumé. D'ailleurs, à partir de ces années-là, tout devient plus facile pour repérer, dans les rues de la petite ville, l'emplacement qu'occupent les nôtres à ce moment important de son histoire.

L'Annuaire nous apprend bien autre chose que le cheminement de l'ancien village de Bytown. Ainsi, on nous informe que "l'éducation d'un jeune homme n'est pas complète à moins qu'il ne connaisse la phonographie", qui s'enseigne au Collège commercial Bryant, Stratton et Days, de Toronto. Ceci n'a rien à voir avec le phonographe tel que décrit par le Larousse. Sous l'appellation de "phonographie", c'est ce qui s'appelle maintenant sténographie, c'est-à-dire, l'art d'écrire par signes.



Les Canadiens français — Sur la colline, travaillent comme tailleurs de pierre, Elzéar Amiotte (Amyot) et Pierre Automne, ce dernier habitant rue Nunnery, entre Sussex et Dalhousie. George Archambault y oeuvre aussi comme menuisier.

L'annuaire de 1864, déjà mentionné, note les nouvelles fonctions de Joseph B. (Balsura) Turgeon qui, auparavant, exerçait le métier de forgeron. Il est maintenant "Agent général" ayant bureau rue Rideau, du côté est du canal. Son fils, Georges, étudiant en droit habite avec son père et sa belle-mère.

Rue Sussex, Peter (Pierre) Riel vend des poêles et de la quincaillerie, Cyprien Triolle tient épicerie rue Cumberland entre Murray et St-Patrice, Alphonse Taillon est commis chez J.R. Booth et George étudiant en droit chez Scott et Ross.

Les Bérichon, qui portent le prénom d'Isaac pendant plusieurs générations, comptent entre autres le père qui est menuisier, sur Bolton entre Metcalfe (rue de la Basse-ville à l'époque) et Dalhousie, et Isaac qui est propriétaire du "Canada Hotel" rue Sussex. Maxime Bérichon fabrique des chaussures.

Les médecins sont le docteur C.T. de Beaubien dont le bureau est sur York près Cumberland, le docteur E.R.E. Riel, sur Murray entre Sussex et Dalhousie et le docteur Pierre St-Jean, sur St-Patrice. Louis Rainville habite St-Patrice près Sussex et Charles Laporte est propriétaire du "Farmer's Hotel", rue Rideau, entre King et Cumberland.

À quelques exceptions près, tous ces Canadiens, dont vous avez vu les noms à plusieurs reprises dans le Tome I (Bytown...), sont des pionniers du village de Bytown, intéressés à la chose municipale, exerçant des métiers essentiels comme celui de menuisier, forgeron, hôtelier, ferblantier, etc. Il serait trop long de mentionner ceux qui, habitants de Bytown, ont continué à vivre ici lorsque la petite ville devint capitale. Mais, si les gens de métier continuèrent leur existence utile, vous verrez avec quelle rapidité l'arrivée des fonctionnaires à la fin de 1865 viendra étoffer une population assez modeste tout de même, et élargira considérablement la gamme des fonctions exercées à Ottawa par les nôtres. La plume des traducteurs, la prose des journalistes et le col blanc des fonctionnaires viendront suppléer, quelquefois remplacer, les métiers traditionnels qui furent l'apanage des nôtres pendant les trente-huit premières années de l'existence de notre ville.

Divers

— Dans un rayon de cinquante milles, les environs de la capitale se développent rapidement. L'attrayante petite ville d'Embrun, par exemple, habitée maintenant en très grande majorité par des Canadiens français, reçoit en 1864 son premier curé, M. Maurel, un Français nouvellement arrivé de France. L'endroit s'appelait autrefois Rivière-du-Castor; une chapelle existait là depuis 1856 environ. Ce fut un des missionnaires desservant alors la petite agglomération, qui donna au village le nom d'Embrun, beau nom historique de France. L'histoire de Saint-Jacques d'Embrun a été écrite, en 1910, par MM. les abbés J.U. Forget et Elie J. Auclair et publiée par la Compagnie d'Imprimerie d'Ottawa.

— Honoré Robillard, né en 1835, revient à Ottawa après des années d'aventures. Entrepreneur, il construisit, par la suite, plusieurs édifices importants.

— En 1864, il fut question, pour la première fois, de construire ici un aqueduc. On verra que ce service essentiel traîna en longueur pendant huit ans, avant d'être installé.

CHAPITRE XI

“Comme la neige a neigé”... La plainte de Nelligan se répercute tout au long de la vallée de l’Outaouais tandis que, bien au chaud derrière les fenêtres de mon douzième étage, tout à l’est de la ville, je recule de cent quatorze ans et me plonge dans l’étude de la vie ottavienne lorsque, humble chenille devenue papillon, la ville met sa robe d’hôtesse à laquelle s’accrochent encore des copeaux de grands arbres, et reçoit ses premiers fonctionnaires fédéraux.

1865 Population — Fondation de l’Académie Ste-Marie, et autres fondations par les Soeurs Grises — Construction de St. Alban the Martyr — Rénovation de Rideau Hall — Rideau Club — Arrivée des fonctionnaires fédéraux — Parution du journal “Le Canada” — Confédération — Nouveau pont sur la Rideau — Divers.

Pendant que, chez nos voisins du sud, la mort du président Abraham Lincoln en avril 1865 jette sur le monde un voile de tristesse, et que le conseil de ville prend sa part de ce tragique événement en envoyant ses condoléances et ses regrets, notre petite capitale prend un élan que n’arrêteront pas les persistantes critiques du choix de ce “site au bout du monde”.

“Le Canada” nous informe que la population d’Ottawa, en décembre 1865, est de 14,669 habitants, dont 3,644 sont des Canadiens français, donc un quart. Il semblerait donc que le nombre des nôtres a diminué depuis 1855, l’année pendant laquelle Bytown est devenue Ottawa. À ce moment-là, on se souvient que pour muser sans doute les chances de la petite ville de devenir capitale des deux Canadas, on mettait de l’avant le fait que la population était également divisée entre parlants anglais et français. Prenant en considération l’exagération évidente, on peut penser, toutefois, que peut-être à l’arrivée des fonctionnaires, des Canadiens français d’ici traversèrent la rivière pour s’installer à Hull où, probablement, le coût de la vie et surtout le coût du logement étaient moins élevés. À la page 47 de son “Histoire anecdotique de Hull”, Joseph Jolicoeur écrit que “dans la seule année de 1868, pas moins de trois cent cinquante familles canadiennes-françaises se sont établies à Hull”.

Dans l'ancienne maison du docteur Hamnet Hill, rue Wellington, les Soeurs Grises fondent une institution privée, l'Académie Ste-Marie, institution de type secondaire pour les filles de la Haute ville. Peu d'années plus tard, l'Académie d'Youville sera fondée, rue Water (Bruyère) pour les jeunes filles de la partie est de la ville.

L'hôpital général est à peu près terminé mais il est prévu pour loger les malades seulement. Et les orphelins, qu'en fera-t-on? De plus en plus, la bonne Soeur Thibodeau et Soeur Raizenne en trouvent partout dans la ville. Il faudrait aussi loger les vieillards et les infirmes. Mère Bruyère et Mgr Guigues sont d'accord pour prévoir la fondation d'institutions en vue de pourvoir à ces gens démunis. Les Soeurs quêtent. On est généreux.

À la mi-décembre, Soeur Thibodeau loue, rue Nunnery (Water, puis Bruyère), une maison qu'elle paiera huit dollars par mois. La veille de Noël, on y reçoit six orphelins, un vieillard et une bonne vieille. Cette même nuit, dans cette maison d'humble apparence et démunie de tout, arrivent des gueux, des familles de pauvres en loques, des enfants "rongés par la teigne et la vermine". Trois religieuses s'en occupent tandis que Soeur Thibodeau, "policier en gris", continue de parcourir la ville à la recherche de la misère à soulager. Soeur Raizenne partie, Soeur Ste Cécile la remplace.

Soeur Thibodeau organise à l'été de 1865, la Société de couture. Les fondatrices de ce mouvement charitable sont Mesdames Eugène Taché, Charles Taché, Eugène Martineau, Peter Kearns, J.B. Ritchie, Laurent Duhamel, A. Boucher, P.A. Roy et J. Blais. Elles se réunissent pour coudre et réparer des vêtements à la salle Ste Elisabeth de la Maison mère. De leur côté, les messieurs ne chôment pas. Un des bienfaiteurs est le docteur Taché, sous ministre de l'Agriculture dans le cabinet Macdonald, un autre est le boucher Laurent Duhamel qui fait don d'une vache. Et, ainsi de suite...

Vers 1865, les Soeurs publient "L'Echo" qui donnent les activités des religieuses et de leurs pensionnaires et élèves.

À la page 224 du volume relatant la vie de Mère Elisabeth Bruyère, Soeur Paul-Emile montre des photos d'élèves pensionnaires en 1865 et des religieuses qui s'occupent de ces jeunes filles. Mes lecteurs qui peuvent faire remonter l'arrivée de leur famille à ces années lointaines retrouveront peut-être, dans ces gracieuses silhouettes, une arrière-grand-mère dont le nom seul leur était connu auparavant, ceci à supposer qu'ils puissent faire la comparaison entre les photos dans leurs archives de famille et celles reproduites dans le livre de Soeur Paul-Emile.

★ ★ ★

On sait que St. Bartholomew, rue Mackay, est depuis la Confédération l'église où vont prier les gouverneurs généraux de religion protestante. Mais, deux ans plus tôt, la construction d'une deuxième église anglicane (la première étant la cathédrale Christ Church, ouverte en 1833) avait été décidée. Elle serait au coin des rues Daly et King. Elle fut ouverte au culte en 1867 comme en fait foi l'inscription gravée dans la pierre de ses murs. Elle fut fréquentée par Sir John A. Macdonald et son épouse. Je me souviens être restée debout en face de l'église St. Alban the Martyr, il y a presque quatre ans lorsque, par une température extrême de plein hiver, la "vieille combattante" que fut la mairesse Charlotte Whitton y eut ses funérailles, son cercueil suivi, en particulier, par l'octogénaire Diefenbacher dont les cheveux de neige s'accordaient avec la température de ce mois de janvier.

Cette belle église dont la position en équilibre sur une pente qui surmontait un grand banc de sable — la côte de sable porte bien son nom — demanda de grandes précautions et un ingénieux procédé. Elle présente une silhouette qui rappelle ses années de construction. Avez-vous remarqué la délicate dentelle de fer qui court le long de son toit et la pirouette de fer forgé au-dessus d'un clocher de facture originale? Cette fantaisie de fer forgé ne rappelle-t-elle pas celle, délicate entre toutes, qui orne les toits de l'Edifice de l'est, bâti à la même époque? Je n'ai pu confirmer qu'elle ait été faite par le même artiste, mais cela ne serait guère surprenant.

On voit donc que, en cette année 1865, on s'agite beaucoup pour donner à cette Côte de sable des racines solides pour que se groupent sur cette butte autrefois déserte de nombreux fonctionnaires fédéraux qu'inquiète la pénurie de logements dans cette petite ville de 15,000 habitants.



On avait prévu une importante rénovation de Rideau Hall, loué pour douze ans par le gouvernement fédéral. Elle commence dès 1865. une longue aile vient s'ajouter à la tour qui, auparavant, était flanquée de deux courtes ailes. Du "château" de MacKay il ne resta que peu de choses, à l'exception de la tour et des longues fenêtres que le fondateur de New Edinburgh avait installées au bas de la rotonde. D'ailleurs, la grosse tour et la pièce à l'est portent encore sur leurs murs la pierre d'origine de 1838. En 1866, George Brown disait: "Nous avons dépensé plus d'argent pour retaper Rideau Hall que nous aurait coûté un palais sur la Pointe Nepean". Il renchérisait: "La résidence du gouverneur général est une misérable petite maison!" Et, pourtant, on dépensa \$420,000 pour réno-

ver une demeure qui n'était que louée. Construire la résidence du Gouverneur général à la Pointe Nepean resta pendant plusieurs années une idée bien ancrée dans le cerveau de certains politiciens et ce ne fut qu'à l'achat de Rideau Hall par le gouvernement que le rêve s'évanouit. Au cours des années, d'autres importantes modifications furent faites à Rideau Hall et j'en parlerai en temps et lieu.



De tous les édifices en pierre ou en brique qui avaient été construits avant la fin du siècle dernier, il ne reste, rue Wellington, que le Rideau Club, l'ancienne institution bancaire au numéro 128 de la même rue, et l'édifice Langevin. La Banque de Montréal se trouve à l'angle de O'Connor et Wellington depuis longtemps mais l'édifice qu'elle occupe ne date que de ce siècle-ci.

Aussitôt que les terrains longeant la rue Wellington eurent été libérés par l'Ordonnance qui, on s'en souvient, réservait pour la défense du canal toute cette bande en face de la colline des casernes, des maisons d'affaires s'y installèrent. D'abord, ce fut, au 200 de la rue Wellington, l'hôtel Doran, la Banque de Montréal et le fameux Rideau Club. Auparavant, se trouvait là le "Royal Exchange Hotel". Le Rideau Club, incorporé par un Acte du Parlement, déménagea et s'installa dans le seul immeuble qui existait, avant 1874, entre Elgin et Metcalfe.

Lors de son centenaire, le Rideau Club publiait un bref résumé de ses premières cent années. Il rappelait que le Très Honorable John A. Macdonald fut son premier président et qu'Alonzo Wright le fut en 1879. Une dizaine d'années après sa fondation, le Club acheta pour \$4,000 une partie du terrain qu'il occupe aujourd'hui. Un terrain adjacent fut acquis en 1887. L'immeuble fut agrandi en 1911. Les membres pouvaient y résider s'ils le désiraient; ils pouvaient se faire accompagner, pour un repas ou une consommation, de leur femme ou d'une amie, mais "après sept heures du soir", à partir de 1934. C'est seulement en 1963 qu'une "Ladies' section" fut créée. L'atmosphère du Club est anglaise, mais un bilingue, ex-page à la Chambre des communes, nommé Lacelle, maintenant décédé, y fut portier pendant cinquante-cinq ans. La direction du club l'engagea à seize ans pour que "le contact de personnes intelligentes et importantes" améliore sa vision de la vie. Les journaux du siècle dernier faisaient état de ce qui se passait à ce club fashionable et la brochure publiée à l'occasion du centenaire donne de savoureux détails. Ainsi, le 9 septembre 1885, une plainte ayant été portée que le verre servant à mesurer le whisky était trop petit, le barman dut employer un verre de dimension plus raisonnable. Le Rideau Club possédait de remarquables portraits à l'huile

de politiciens. En 1909, on proclamait que si quelqu'un était "quelqu'un", il se devait d'être membre du Rideau club.

L'examen du portrait de Sir John Macdonald dans le foyer principal, révèle que, au coin droit de la toile de fond, il y a un pli. Peu après que le portrait fut suspendu, un des officiers du Club invita l'artiste à déjeuner. L'hôte mentionna, en passant, qu'il y avait un défaut dans le travail, le pli indiquant que le canevas n'avait pas été assez étiré. Vexé, l'artiste s'écria: "Vous êtes stupide. Vous ne pouvez faire la différence entre un pli et une erreur". Furieux, il sortit du Club pour terminer ailleurs son déjeuner. Je crois qu'une copie de ce tableau se trouve à la Chambre des communes¹.



La construction du Parlement et des édifices départementaux n'est pas encore terminée mais, à l'automne de 1865, les premiers fonctionnaires arrivent en provenance de Québec où le Parlement s'était réuni depuis six ans. L'un des premiers est Sir John A. Macdonald qui loge au coin de Cumberland et Daly.

Plusieurs centaines d'employés fédéraux arriveront à Ottawa à partir d'octobre 1865. Je m'attacherai surtout à situer l'arrivée ici de mes compatriotes. La lecture attentive des numéros du "Canada" d'octobre jusqu'à la fin de l'année mais, surtout, celle des procès-verbaux de l'Institut canadien-français qui accueille, comme membres, les premiers fonctionnaires de langue française, m'ont facilité cette recherche.

Ainsi, le premier fonctionnaire reçu à l'Institut est René Steckell sur qui je n'ai aucune autre information, puis l'architecte J.P.M. Lecourt, Jean Dessert, organiste à la Cathédrale Notre-Dame, Sévère Amiot fils, Joseph Larose (probablement un des quatre contremaitres des travaux de la colline), Olivier Proulx, Césaire Archambault, P.A. Valiquette, H. St-Jacques, C.N. Dorion, C. Panet, Edouard Allaire, J.T. Tourangeau, Jean-Baptiste Belleau, Jules Lemon, Eugène Têtu, Montezuma Têtu, Dr. F.-X. Valade et Louis Robichaud. Il est clair que la plupart de ces nouveaux venus sont des fonctionnaires car les procès-verbaux mentionnent "un nombre important de fonctionnaires qui, venus avec le gouvernement, s'inscrivent membres de l'Institut dès leur arrivée ici". En plus de ceux nommés plus haut, je note N.F. Boissonnault, L.-J. Casault, Ls. Cadieux, A.-N. Montpetit, G.E. Desbarats, Narcisse Turgeon et Étienne Parent.

¹ Depuis que ce chapitre a été écrit, le Rideau Club a été la proie des flammes à l'automne de 1979, perte irréparable pour l'Ottawa historique qui voit ainsi disparaître un des beaux immeubles de la rue Wellington.

En 1865, Joseph-Balsura Turgeon, fondateur de l'Institut, en est le président pour la seconde fois, L.A. Grison est bibliothécaire et les membres du comité sont: P. Marier, Flavien Rochon, Cyprien Triolle, A.T.W. Réaume, J. Champagne, Eugène Martineau, H. Lapiere et le docteur St-Jean. Je note qu'en octobre 1865, G. Taillon est secrétaire. C'est probablement ce Taillon dont la photo paraît sur le mur de la "Salle de l'armée" au Musée Bytown. Il était capitaine.

Par une loi du Parlement, l'Institut canadien-français est constitué en corporation en 1865. Il est toujours installé rue Sussex, dans un long bâtiment qu'il partage avec une association irlandaise.

Éveline Bossé place l'arrivée ici de Joseph-Charles Taché, sous-ministre de l'Agriculture et ancien collaborateur d'Hector Langevin au "Courrier du Canada", à mars 1865².

C'est à lui que l'on doit la venue à Ottawa de l'abbé Cyprien Tanguay, à ce moment-là curé de Ste-Hénédine car Taché avait posé cette condition à son acceptation du poste qui lui était offert. Toute cette famille Taché possédait de fortes personnalités et je veux parler un peu longuement d'un Taché qui ne vint pas à Ottawa car il mourut en 1865. Le colonel Sir Etienne Paschal Taché, né en 1765 fut un des plus ardents bâtisseurs de la Confédération. C'est à lui que l'on doit la phrase célèbre: "Le dernier coup de canon tiré en Amérique, en l'honneur du drapeau anglais, le sera par un Canadien (français, sous-entendu!). Peut-être faut-il replacer cette phrase étonnante pour le moins, dans son contexte qui, prononcé en 1846, commençait par ceci: "Ce que nos pères ont fait, ce que nous avons fait nous-mêmes pour la défense de cette colonie, nos enfants seraient encore prêts à le faire, si l'on voulait rendre justice au pays. Notre loyauté, à nous, n'est pas une loyauté de spéculation, de louis, schillings et deniers. Nous ne l'avons pas constamment sur les lèvres, nous n'en faisons pas un trafic..." Et Taché continue à assurer la couronne britannique de la loyauté de ses compatriotes. Dans le feu du discours, la phrase que j'ai citée au début relève des excès de l'éloquence parlementaire. Mais, la reine Victoria ne fut pas insensible à ce beau discours et Taché fut comblé d'honneurs³.

D'autre essence est la devise "Je me souviens" qui est celle de la province de Québec et qui fut inventée par... le fils du précédent, Étienne-Eugène 1836-1912.

² Soeur Paul-Émile mentionne pourtant M. Taché et son épouse comme étant ici en 1864. Pour de plus amples détails sur ce Taché, voir Deuxième partie.

³ Bulletin des Recherches historiques 1896, et Dictionnaire du Père Le Jeune.

Hector Berthelot, type original, indépendant mais plein d'imagination et d'humour vint à Ottawa et y travailla de 1865 à 1874, exerçant les métiers de professeur de français et de photographe. Il se qualifiait lui-même de "journaliste bohème déguisé en monsieur"⁴. C'est lui qui, humoriste jusque dans l'au-delà, mentionna dans son testament qu'il lèguait, à sa mort, dix dollars pour donner à boire à ceux de ses amis qui assisteraient à ses funérailles.

Un Canadien errant
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Très jeune, l'ainé d'une famille de dix-sept enfants, Antoine Gérin naquit à Yamachiche. Adolescent, il composa une tragédie "Le Jeune Latour" puis les paroles de la chanson populaire "Un Canadien errant". Il avait derrière lui toute une carrière de journaliste, d'écrivain, de traducteur et de bibliothécaire lorsque, avec sa femme Joséphine et ses deux fils, il quitte ses fonctions au gouvernement qui siège à Québec et vient vers "les forêts d'Ottawa". Joséphine était la fille d'Étienne Parent, donc la belle-soeur de Benjamin Sulte. D'autres enfants naitront à Ottawa au couple Gérin-Lajoie. Le sobriquet "La Joie" avait été accolé au nom de Jean Gérin qui, sergent dans les troupes de Montcalm, faisait preuve d'un caractère jovial.

L'auteur de "Jean Rivard" qui avait été publié quelques années auparavant, assume ici les fonctions d'adjoint au bibliothécaire du Parlement. Frappé de paralysie en 1880, il mourut à Ottawa le 7 avril 1882.

Rappelons que de 1865 à 1876 les livres furent logés dans des pièces de l'édifice central puisque la superbe bibliothèque qui s'élève derrière le Parlement ne fut terminée qu'en 1876.

Il faut un maître de poste au Parlement. Jean-Baptiste Myrand remplit ces fonctions, probablement dès 1865. En provenance de Québec, lui et sa femme, née Caroline Williams d'origine écossaise, habitent une des petites maisons de bois qui se trouvaient à l'est de l'évêché, rue St. Patrick. C'est là que les Soeurs Grises s'étaient bien modestement installées lors de leur arrivée à Bytown en 1845. En avril 1866, Mme Myrand donne naissance à un garçon, le parrain étant L.J. Casault; ce garçon deviendra Mgr Myrand, curé de la paroisse Ste-Anne. Le souvenir de cet homme remarquable à plus d'un point de vue est encore très vif dans la mémoire des fidèles de cette paroisse. Lorsque le jeune Myrand sera ordonné

⁴ Il publia "Le Canada".

prêtre le 3 juillet 1892, il dira sa première messe dans la modeste maison blanche où il était né. À ce moment-là, les Soeurs du Précieux Sang l'habitaient et c'est dans leur chapelle que la cérémonie eut lieu.

L'Imprimeur de la Reine travaille dans un bâtiment au coin de Sparks et O'Connor. C'est probablement à cet endroit que fut imprimée "La Gazette du Canada", journal du gouvernement, transféré ici en provenance de Québec le 28 octobre 1865. L'Imprimerie nationale sera, plus tard, dans un édifice en pierre à l'extrémité de la rue St-Patrice, sur la voie qui mène au pont Alexandra.

C'est aussi en 1865 qu'arriva A.D. Richard, futur propriétaire d'un magasin au coin de Cumberland et Church (de l'Église), dont le frère J. Lucippe Richard qui vint ici six ans plus tard, fut un marchand très connu de la rue Dalhousie.

Tel que mentionné auparavant, l'abbé Cyprien Tanguay vint habiter Ottawa en 1865 comme attaché au Bureau des statistiques, dont dépendaient les archives. Généalogiste réputé, il publia, en sept volumes "Le Dictionnaire généalogique des Familles canadiennes" et d'autres travaux. D'après l'annuaire de 1876, l'abbé Tanguay habita d'abord au Palais archiépiscopal mais, à partir de 1879, il donne son adresse comme 90 rue Church. Cette maison de pierre, que l'on dit avoir été construite, probablement vers 1865, par Michel Boyle, était habitée, d'après les annuaires, vers le milieu des années soixante-dix, par Guillaume Martineau. Elle est maintenant classée de valeur historique.

Je parle plus longuement de l'abbé Tanguay dans la Deuxième partie de ce livre.

On voit par les procès-verbaux de l'Institut canadien-français que J.P.M. Lecourt demande son admission. Architecte au Ministère des Travaux publics, il construisit, en 1873, l'église Ste-Anne. Il avait un bureau dans une des petites maisons de bois des Soeurs Grises, rue St-Patrice. Ses enfants se marièrent ici. (Voir Deuxième partie).



Les Canadiens français d'Ottawa furent privés de journaux de langue française pendant sept ans, c'est-à-dire depuis la disparition du "Progrès" en 1858. Mais, voici qu'en 1865, un nouveau journal fait son apparition. Hélas, "Le Soleil" ne luit qu'un seul jour, nous dit l'archiviste Audet. M. Thibault en était l'éditeur et le propriétaire. "Le Canada" qui paraît à partir du 28 octobre 1865 aura une vie plus longue puisqu'il durera jusqu'au 21 décembre 1869. Son rédacteur fut Elzéar Gérin. Le journal paraît trois fois la semaine. Il

est possible de consulter aux Archives nationales les numéros de cet important journal. Sa parution nous donne l'occasion de noter les marchands qui y annoncent. Ainsi, "La maison canadienne" de J.A. Pinard, rue Sussex et George, Wm. Gauthier avec son magasin de meubles, rue Dalhousie, Victor Laporte et son épicerie, Lortie & Tassé qui ont une boutique de peintres d'enseignes, Duvernay Frères, agents parlementaires, Pierre Poulin, épicier, Belcourt & Cie qui vend "vins, liqueurs et tabac" au 36 de la rue Sussex et Stanislas Robert, "boucher canadien", qui a son étal rue Rideau, vis-à-vis le "Tea pot". Les médecins sont, entres autres, J.E. Dorion, rue Clarence, C. Beaubien, F.X. Valade, E.R.E. Riel, coroner, et le dentiste Martin.

★ ★ ★

Pendant qu'Ottawa reçoit politiciens, fonctionnaires et d'autres encore qui viennent ici travailler dans une ville qui voit son importance grandir à vue d'oeil, les efforts du gouvernement pour réunir quatre entités diverses et fonder une confédération ne cessent de progresser mais avec des reculs inévitables. Ainsi, le Nouveau-Brunswick rejette la Confédération quoique, le 20 février 1865, l'idée en ait été approuvée par 45 à 15 à Québec et le 11 mars, par l'Assemblée par un vote de 91 contre 33 refus. D'autres pressions seront nécessaires pour mener à bien le projet et le tandem Macdonald-Cartier tire un char quelque peu récalcitrant. Mais, on y arrivera.

★ ★ ★

1865: Un nouveau pont remplace celui construit en 1836 sur la rivière Rideau dans le prolongement de la rue du même nom. Depuis le début, il s'était appelé "Cummings" du nom du marchand qui tenait boutique et magasin sur l'île sur laquelle s'appuyaient les deux tronçons du pont. Lorsque le nouveau pont fut construit on s'efforça en vain de changer son nom: New Rideau, Bingham... rien n'y fit. La population continua, jusqu'à ce jour, à l'appeler "pont Cummings" ou "pont de la rue Rideau".

★ ★ ★

Divers

— En 1865, mouraient Louis Grison, un Français arrivé à Bytown vers 1831 et qui laissait à sa mort, de nombreux enfants, et aussi le marchand Eusèbe Varin. Son apport à la politique municipale avait été importante. Son épouse s'appelait Marguerite Williams.

— À l'hôtel de ville, les échevins canadiens-français sont Traversy et Lazure, les commissaires, Martineau et Bérichon. Martineau est au comité des permis, Traversy s'occupe des Impressions, Lazure est à la Cour de révision et Bérichon au Comité qui voit aux questions se rapportant "au feu et à l'eau". A ce propos, si en lisant "Le Canada", on se demande quelle est cette compagnie centrale qui annonce son bal annuel, on se rendra compte par après que "la Compagnie centrale de l'échelle et du crochet" concerne les pompiers.

— Le docteur Riel devient président de l'Institut canadien-français.

— C'est en 1865 que fut élevée, sur le pinacle de la cathédrale Notre-Dame, la statue d'une Vierge dont la couleur brillante — elle était recouverte de feuilles d'or — se voyait, dit-on, aussi loin que dans les forêts du nord de l'Outaouais. Elle remplaçait, nous informant les archives de la paroisse, celle en plâtre qui existait alors entre les deux clochers.

Le fameux sculpteur espagnol Cordona était venu ici avec l'espoir que le gouvernement canadien lui accorderait l'honneur de sculpter, en marbre, la statue de la reine Victoria. Mais, on invoqua contre lui le fait qu'il était catholique et l'ouvrage fut confié à un artiste anglais d'appartenance protestante. Alors, Cordona vint demander au curé Dandurand, qui racontait lui-même cet événement, de lui confier l'exécution d'une statue de la Vierge pour l'extérieur de l'église Notre-Dame. Une fois la statue terminée, le curé fit appel aux Dames de Ste-Anne qui donnèrent des bijoux. Leur vente permit à Cordona de couvrir les frais de la statue d'or. Elle a dix pieds de haut, la vierge portant l'Enfant Jésus dans le creux de son bras.

— C'est en 1865 que fut construit, rue Sussex, un immeuble dont on ignore à quoi il servait au début. Cependant, en 1877, ce fut l'hôtel du Castor, le propriétaire étant Edmond Chevrier. L'hôtel ne cessa d'appartenir à la famille Chevrier qu'au moment de sa vente à la CCN en 1962. Le premier propriétaire fut Edmond, puis son fils du même prénom, puis un fils de ce dernier, Emile, qui eut treize frères et soeurs dont Georgiana qui fut co-propriétaire.

— De 1855 à 1865, le Canada et les autres colonies de l'Amérique britannique du Nord avaient joui d'un traité de réciprocité avec les Etats-Unis, qui amena la prospérité. Cependant, après 1865, les Américains refusèrent de renouveler le traité parce qu'ils étaient vexés de ce que le Canada ait donné asile aux prisonniers et saboteurs venant des Etats du sud pendant la Guerre civile. Cela constitua, évidemment, une partie seulement de leurs griefs.

CHAPITRE XII

Au-delà de mes fenêtres, le vent siffle, soulève la neige et secoue les branches qui laissent tomber, sur les gens, une poudre blanche. Plus froid que janvier, le mois de février, si court, est pourtant féroce. Nous n'avons plus de journées assez douces comme au mois précédent. Ces jours derniers, toute circulation était arrêtée; avions, trains et cars ne pouvaient circuler tant la visibilité était nulle. Peut-être aurons-nous, cependant, d'ici la fin du mois, quelques journées ensoleillées, d'un soleil brillant et dur qui tombera sur la neige comme un grand seigneur au manteau criblé d'étoiles d'argent. Il se peut aussi que vers la fin de février une neige fine se change en pluie.

L'autre jour, je suis allée revoir les chutes Rideau sous leur manteau resplendissant aux couleurs de celui de la Vierge, là où le soleil arrache aux glaçons des éclairs bleus.

De petits hommes, vêtus de rouge, tournaient autour du pied des chutes. Ce sont des spéléologues qui dans leur tenue de plongeurs se glissent sous la glace et remontent derrière les chutes; le bruit assourdissant et les secousses constantes en font un monde fantastique et irréel. Il y a là, nous informe le directeur de ces études, des stalactites et des stalagmites, de grandes salles dont les parois de glace sont si fermes qu'elles doivent être percées pour un passage. Des couleurs changeantes sur lesquelles joue la lumière diffuse du dehors, des bruissements, des échos dont l'oreille cherche la source... et, pour clore tout ce monde inconnu, un pesant manteau de glace qui n'est plus un rideau de perles mais une matière figée par le froid terrible de nos hivers.

★ ★ ★

1866 Améliorations importantes à travers la ville, y compris les premières diligences publiques, traînées par des chevaux — Deuxième communauté de femmes à Ottawa — Dernière session du Parlement d'Union — Les Canadiens français — Arrivée de Garneau et de Sulte — Les Féliens — Questions d'honneur — Divers.

Tout bouge dans la petite ville d'environ 16,000 habitants, bien que les rues continuent de faire l'objet de plaintes pour leur état déplorable. "The Citizen" mentionne souvent l'apparence pitoyable de nos principales artères. Le temps qu'il fait pendant l'hiver de 1865 à 1866 n'est pas pour arranger les choses. Le froid intense atteint -33°F. On peut se rendre compte de l'apparence, assez minable de la petite ville qui n'a que quarante ans, par des photos qui ont fait leur apparition depuis quelques années. Il existe même déjà un studio de photographie, rue Sparks, près d'Elgin. Une des premières photos prises à Ottawa — la première a été, je crois, celle mentionnée dans le chapitre "1860" mais je n'en suis pas tout à fait certaine — est peut-être celle qui montre, à la page 10 de "Ottawa, Reflections of the Past" d'Eric Minton, le profil de notre ville à cette époque reculée.

Ce n'est pas que la ville n'essaie de sortir de sa gangue de forêts! Bien qu'Hector Fabre, sénateur et rédacteur de "L'Événement" l'appelle "une ville de quatrième ordre", Ottawa a une force constabulaire dont font partie, entre autres, Magloire Bérichon, Paul Favreau et Joseph Lévesque.

La ville a aussi un nouvel hôpital¹. Le 19 mars, Mgr Guigues bénit l'Hôpital général des Soeurs grises et place l'oeuvre des malades sous la protection spéciale de Saint-Joseph. De 1866 à 1875, les religieuses soigneront, dans les divers endroits où elles installent leur patients, 1,550 malades payants et 1,339 malades soignés gratuitement. Il faut aussi noter que, pour la même période, 8,035 malades sont visités et soignés à domicile; plus de la moitié reçoivent leurs remèdes gratuitement.

Dans cette ville en effervescence, les Soeurs Grises ont le temps de s'occuper des pauvres. L'orphelinat et l'hospice, oeuvres conjointes, logées dans une maison rue Water déménagent rue de l'Eglise, près de l'Archevêché actuelle, le loyer étant \$10 par mois.

En janvier 1866, une autre oeuvre avait été fondée par les Soeurs Grises. Celle de l'Asile St. Patrick pour les orphelins de langue anglaise. Elle sera également logée dans une maison de la rue de l'Eglise. En 1872, cette institution sera installée dans la Haute ville, rues Maria et Kent, grâce à des argents recueillis par des organismes charitables.

Pendant tout ce remue-ménage, la population a quelque difficulté à changer, du jour au lendemain, ses habitudes d'habitants de ville pionnière. On continue de laver son linge au "by-wash" de la

¹ La construction en avait coûté \$35,000 dont \$10,000 avaient été donnés par un bienfaiteur, M. Félix Larocque.

rue King, et les conducteurs y nettoient aussi leur véhicule. Les marchandises sont encore déployées sur les trottoirs de bois. Le long des rues non asphaltées, il y a de courts poteaux pour attacher les chevaux. Mais, on s'améliore et on améliore. Ainsi, une large dépression, rue Sparks, que montre une photo du temps, est comblée par la terre provenant des excavations de la colline. Plusieurs maisons sont éclairées à la chandelle et à la lanterne alimentée d'huile à charbon. On ne tardera pas à moderniser tout cela, à commencer par les rues qui, maintenant, sortent des ténèbres et du domaine des mauvais garçons, grâce à l'éclairage au gaz de plus en plus répandu à travers la ville.

Pour le public, une grande amélioration dans les communications est constituée par l'inauguration ici d'une espèce de transport en commun par des diligences de six à huit personnes, traînées par des chevaux. Auparavant, si on n'avait pas de voiture particulière, on devait se déplacer en voiture louée, à cheval, en raquettes l'hiver ou on allait à pied.

★ ★ ★

L'hôtel de ville ayant reçu de nombreuses plaintes au sujet de la pénurie de logements pour les fonctionnaires, on construit "à tour de bras". Deux événements importants aideront ces efforts. Tout d'abord, l'Ordonnance, c'est-à-dire la Couronne, vend les terrains qu'elle détient encore. "Elle les vend à bon prix" rapporte "Le Canada". Et puis, comme les terrains laissés par Louis-Théodore Besserer à son fils mineur Andrew Donald Besserer, ne sont pas productifs, la veuve, Margaret Besserer, demande la permission de les vendre, ce qui lui est accordé par le tribunal. Les rues de la Côte de sable s'ornent rapidement de maisons solides dont plusieurs existent encore aujourd'hui. La charte universitaire est accordée au Collège d'Ottawa qui se trouve sur Cumberland.

La ville crée en l'année 1866 son premier bureau des ingénieurs. On s'occupe d'un édifice du Marché pour remplacer celui qui a été détruit par un incendie.

En 1866, les nôtres au Conseil de ville sont Traversy et Guertin, échevins, et les commissaires Bérichon et Martineau.

★ ★ ★

À l'Institut canadien-français, les nouveaux membres affluent et constituent pour moi une précieuse source d'information sur les Canadiens français. Ainsi, le docteur F.-X. Valade ayant été nommé président en avril, on voit les noms de M. Desjardins, Sévère Clouthier et des fils de familles pionnières dont Jovite, Léon, Alphonse

et Hercule Pinard, le forgeron Thomas Brûlé et Isidore Bérichon, qui s'inscrivent comme membres.

★ ★ ★

Le 3 avril 1866, Ottawa reçoit sa deuxième communauté de femmes. Cinq Filles du Bon Pasteur (son nom véritable: La Congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur), sous la conduite de Mère Marie de Saint-Jérôme Tourneau, logent d'abord dans une vieille maison "presque un taudis" dit de Barbezieux, puis rue St-André, près de la rivière Rideau. Leur oeuvre est celle des filles repenties. Un moment, il est question qu'elles s'occupent aussi des orphelins mais les Soeurs Grises garderont finalement cette oeuvre qui leur tient à coeur. C'est beaucoup plus tard, en 1875, que les Filles du Bon Pasteur construiront, à l'extrémité est de la rue St-André, un grand monastère de pierre qui existe encore, occupé maintenant par l'Ambassade de Chine². La buanderie fut installée en 1888 à l'instigation du Père Reboul, aumônier de la communauté. Les ailes furent construites plus tard et j'en parlerai alors.

★ ★ ★

Les politiciens continuent d'affluer ici et les fonctionnaires emboîtent le pas. Ainsi, le 25 janvier, l'Honorable J.C. Chapais, Père de la Confédération et maintenant Ministre des Travaux publics, arrive avec les siens. Le gouverneur général, Charles Stanley Monck loge, à partir du 1er mars, avec sa famille à l'hôtel Victoria, rue Wellington, à côté de la Banque de Québec. La rénovation de Rideau Hall se poursuit. On installe une glacière, une salle de lavage, un abri pour les voitures, une étable pour le bétail, etc. On construit "Rideau Cottage", à deux pas de la résidence de Monck, pour son secrétaire, fonction que cette maison gardera jusqu'à maintenant. Plus tard, on ajoutera un étage.

Bien que le Parlement et les édifices départementaux soient à peu près convenables pour recevoir politiciens et fonctionnaires, la tour du Parlement n'est pas terminée et la bibliothèque n'en est qu'à ses fondations. Le coût total de la construction reviendra à trois fois la somme prévue d'un million. C'est d'ailleurs, toujours comme cela!

★ ★ ★

On commence à faire disparaître les maisonnettes et cabanes en face du Parlement. On nettoie les abords car la Confédération a

² Voir "Bytown et ses pionniers canadiens-français" page 280.

été approuvée par le Parlement et doit être inaugurée le 1er juillet 1867. Il faut auparavant enterrer le vieil homme, c'est-à-dire le gouvernement des Canadas Unis (Bas et Haut-Canada) qui existait depuis 1841. La dernière session du gouvernement d'Union a donc lieu le 6 juin 1866 et Lord Monck préside cette session qui sera la dernière de l'ancien régime. Cent trente députés assistent à la mise en bière. Puis, le gouverneur général et sa famille retournent, en août, dans leur Spencerwood chéri dont Lord Monck avait personnellement surveillé la reconstruction après un incendie. Il est évident qu'il ne donne pas cher pour la petite capitale, ses édifices de la colline et ses habitants. Il me semble, d'ailleurs, un rouspeteur avec toujours un chat à fouetter. En 1856, la première liaison par câble télégraphique est établie entre l'Angleterre et Terre-Neuve. Monck, qui a à se servir de la ligne transatlantique, s'écrit: "Cela coûte trop cher!" Exclamation répétée souvent depuis lors, par tous et chacun!

Pourtant, la population de la petite capitale a bien essayé de se gagner les faveurs de celui qui habitera Rideau Hall dans un avenir prochain. Lors de son arrivée ici, le 2 mai, "la gare de chemin de fer avait été fleurie et les ponts décorés de verdure" raconte "The Citizen".



Les Statuts du Canada de 1865 furent imprimés à Québec, ceux de 1866 le sont à Ottawa, comme il est indiqué au début du volume contenant ces Statuts: "begun ent holden at Ottawa on the Eight day of June, in the year of Our Lord One Thousand Eight hundred and Sixty-six". Pour imprimer, il faut des imprimeurs, dirait La Palice. Qui étaient les Canadiens français qui s'occupèrent de la version française et dont la tâche s'est prolongée jusqu'à nos jours, tout au long des années? G.E. Desbarats, Antoine Bordeleau, Alfred Ducharme et J.A. Lachance étaient probablement de ceux-là. Il y en aura certainement d'autres et je les découvrirai au hasard de mes lectures. En tout cas, mes recherches concernant ceux qui, fonctionnaires, portaient un nom français, ont bien débuté dans ce sens-là car "Le Canada" et aussi les procès-verbaux de l'Institut mentionnent à maintes reprises ce qui les concerne. Ainsi, au début de 1866, environ trente Canadiens français inscrivent leur nom comme participants sur une adresse et un cadeau présentés à M. J.-C. Taché, sous-ministre de l'Agriculture. L'adresse est lue au ministre par le docteur Dorion, accompagné d'Hilaire Pinard, de N. Germain, de A. Rathier et de J.-B. Richer. C'est avec plaisir que je donne ci-après cette liste des nôtres. Bien que plusieurs, comme les Pinard, Taillon, Champagne, Grison, Beaucaire, Duhamel et plusieurs autres soient de vieux pionniers de Bytown, mentionnés

dans le Tome I et dans celui-ci, on verra que cette nomenclature montre tout de même de nouveaux arrivés qui, je m'en réjouis, se disent déjà citoyens de notre ville. On remarquera que la plupart de ces hommes sont déjà ou ne tarderont pas à devenir membres de l'Institut canadien-français.

Datée du 9 janvier 1866, l'adresse est signée: "Les Canadiens français d'Ottawa". Voici la liste des participants:

| | |
|-------------------------|--------------------|
| Dr Dorion et Dr St-Jean | Léon Pinard |
| P. Traversy | Hilaire Pinard |
| J.T. Prud'homme | Augustin Lafleur |
| Joseph F.Larocque | Edouard Milotte |
| Horace Lapierre | Damase Ladéroute |
| G. Taillon | Alexis Renaud |
| J.M.Lamouche | Pierre Leblanc |
| Joseph Hurtubise | A.R. Grison |
| Félix Cardinal | Laurent Duhamel |
| F.Cantin | Alexis Foisy |
| James Gouin | B.B. Larivière |
| Isidore Champagne | J.Bte Vermette |
| S. Têtu | Benjamin Beaucaire |
| Joseph P. Fortin | Olivier Durocher |

"Le Canada" du janvier 1866 nous informe aussi que Riel, Dufour, Triolle et Proulx sont syndics des Ecoles séparées.

Vers cette époque, meurent Jean-Baptiste Bordeleau et aussi l'épicier L.J.B. Lazure qui tenait boutique angle Sussex et Clarence. Eugène Martineau achète alors le commerce de feu M. Lazure.

Tout n'est pas que travail et efforts pour la population. On va applaudir l'acrobate Farini qui, avec une audace incroyable, traverse le gouffre de la Chaudière en se balançant sur un fil de fer au-dessus du bouillonnement des chutes qui, à cette époque, n'étaient pas contrôlées par un barrage, les remous étant, par conséquent, tumultueux et dangereux.

L'ancêtre des "soap operas" d'aujourd'hui existe bel et bien à cette époque. Ce sont les feuilletons des journaux et "Le Canada" ne manque pas d'attirer de cette façon des lectrices avides de rêve; il publie par tranches "Le roman d'un jeune homme pauvre" du jeune auteur Octave Feuillet.



C'est en 1866 que l'historien autodidacte Benjamin Sulte, journaliste, ancien capitaine de la milice et fonctionnaire, arrive à Ottawa. Il y restera jusqu'à la fin de sa vie en 1923, comme journaliste d'abord, puis comme traducteur aux Communes et,

finalemeut, chef de division au Ministère de la Milice. Écrivain prolifique, il publiera, de 1882 à 1884, son oeuvre principale: "L'Histoire du Canada" en six volumes³.

En 1866, le Canada français est en deuil car il perd son historien national. François-Xavier Garneau meurt en février et ses funérailles ont lieu à Québec. Peu après la mort de son père, Alfred Garneau s'installe à Ottawa. Fonctionnaire fédéral, il devient chef des traducteurs du Sénat et meurt en 1904, onze ans après sa mère qui mourut également dans notre ville⁴.

On sait que le gendre de François-Xavier Garneau, Joseph Marmette, vécut de longues années à Ottawa et y mourut en 1895.



Les Fénians — Parce que l'Association de Fraternité fénienne, fondée aux U.S.A. en 1857, obligea le gouvernement canadien à défendre ses frontières en 1866 et qu'Ottawa fut grandement affectée par l'occupation militaire de plusieurs de ses édifices, je me crois tenue d'en parler ici avec quelques détails.

Des Américains-Irlandais, sympathiques aux efforts de l'Irlande pour se libérer du joug anglais, ne crurent mieux faire que d'envahir et occuper le Canada, afin de saper l'importance ici de la toute puissante Angleterre. Le Canada devait, selon eux, être envahi sur trois points: à Fort Érié, en direction d'Ottawa par Prescott et vers les Cantons de l'est, au Québec. Au début, les autorités militaires ne prirent pas la chose au sérieux mais, au début de 1866, devant de nouvelles menaces d'invasion, une armée de 10,000 hommes fut mise sur pied.

Pour défendre la capitale, des troupes furent stationnées ici même. L'ancien hôtel MacArthur, l'hôtel Champagne (ancien Collège) et le nouvel Hôpital général furent réquisitionnés pour loger les soldats.

Les Fénians, bien organisés, attaquèrent près de Niagara et occupèrent Ridgeway en vue du sabotage du canal Welland. D'autres raids moins importants s'échelonnèrent le long de la frontière. Ils ne cessèrent tout à fait que cinq ans plus tard. Leur effet le plus certain, arrivant à point, fut de renforcer, chez nos dirigeants, l'idée que la force réside dans l'union et que la

³ Voir Deuxième partie de ce présent volume.

⁴ *Idem*.

Confédération était, somme toute, la vraie solution à nos problèmes.

★ ★ ★

J'espère que je n'aurai pas lassé la patience de mes lecteurs en leur donnant des détails si nombreux sur cette année 1866 qui vit la transformation de la chrysalide en un papillon plutôt fragile mais gagnant des forces d'année en année... Et 1867 sera aussi remplie car elle marque un jalon extrêmement important dans l'histoire de notre pays et de notre ville.

Finissons sur une note un peu gaie car on sait que les députés et leurs délibérations ont, plus qu'à leur tour, défrayé la chronique plaisante, quelquefois comique et toujours intéressante pour les électeurs qui observent le comportement de ceux chargés de les représenter dans l'enceinte sacro-sainte de la politique.

J'ai recueilli, dans les "Anecdotes canadiennes" de E.Z. Massicotte, le fait suivant.

Elzéar Gérin-Lajoie, rédacteur du journal "Le Canada" publié à Ottawa, reprochait à Eric Dorion de s'être attaqué, dans son journal "Le Défricheur" à sa vie privée. Le 31 juillet 1866, les deux journalistes se rencontrèrent dans la pièce qui servait de bibliothèque (avant que "la vraie" soit terminée) et, après l'échange de qualificatifs plus ou moins épicés, ils se donnèrent des taloches. Le lendemain, Gérin-Lajoie fut amené à la barre de la Chambre pour assaut commis sur un député (Dorion était député de Drummond-Arthabasca à l'Assemblée législative du Bas-Canada). Les deux adversaires furent entendus. Gérin fut blâmé, et le président de la Chambre "fut prié d'admonester M. Gérin et de le faire mettre sous la garde du Sergent d'armes, durant le bon plaisir de la Chambre".

Il ne s'agissait ici que de gifles bien appliquées mais des altercations plus sérieuses avaient eu lieu avant celle-ci et auront lieu après. En 1849, il y eut une intention, sinon une menace de duel entre John A. Macdonald et le député W.H. Blake, homme violent et rancunier. Il prit la mouche sur un mot de sir Allan McNab, à propos de qui devait être qualifié de "rebelle". Le lendemain, Blake continua ses attaques contre non seulement son antagoniste mais tous ceux qui ne pensaient pas comme lui, et ils étaient légion. Toute cette violence, pendant laquelle le public des galeries prit parti, eut un effet immédiat. Sir John A. Macdonald fit parvenir un cartel à Blake, mais il n'eut pas le temps d'envoyer ses témoins comme cela se faisait entre gens de bonne compagnie. Le président de la Chambre ayant été saisi de l'affaire, prit la chose en main. L'Orateur envoya le Sergent d'Armes "avec la masse" — ce qui dut

produire un effet monstre! — à la demeure de chacun des duellistes en puissance, pour leur signifier de reprendre leur siège aux Communes. L'autorité parlementaire représentée par la brillante et lourde masse impressionna probablement les deux adversaires qui, subjugués, ne donnèrent pas suite à l'affaire.

Si ce duel mourut dans l'oeuf, un autre eut bel et bien lieu. Le 3 janvier 1800, le Procureur général du Haut-Canada John White et le "Clerk of the Executive Council", John Small croisèrent le fer. White fut tué; Small fut traduit en justice et acquitté par le Juge qui déclara que "tout avait été fait selon les règles". Le duel résultait d'une plainte de Mrs. White qui disait que Mrs. Small l'avait ignorée d'une façon très certaine. Mrs. Small, outrée, demanda à son mari de la venger. Cela ne vous rappelle-t-il pas certaines pages du "Maitre de forges"?

Un autre duel fatal eut lieu en 1833 lorsque John Wilson tua Robert Lyon. Ce Wilson devint plus tard juge de la Cour suprême de l'Ontario. C'est à Perth que l'on rappelle le souvenir de Lyon. Au 66 de la rue Craig, devant une belle maison datant de 1823, se trouve une plaque. On y lit que le dernier duel résultant en la mort de l'un des adversaires y eut lieu. La victime, Robert Lyon, avait voulu, dit-on, défendre la réputation de sa belle.

D'autre part, on n'habite pas impunément la capitale d'un pays comme le nôtre, et l'honneur y est une chose précieuse. Ainsi, le 8 juin 1948, au village de Rockliffe, le consul de la République Dominicaine invita l'Ambassadeur d'Argentine à se battre en duel, se plaignant que son pays avait été insulté lors d'un cocktail chez l'Ambassadeur. Ce dernier refusa de se battre, un chef de mission et un simple consul général n'étant pas à u niveau égal d'importance. "L'Ambassadeur manque du simple courage d'un maringouin" s'écria le Dominicain... ce qui sembla fortement exagéré car les maringouins de Rockliffe — tous le savent — sont vraiment féroces. Dédaigneux, l'Ambassadeur déclara que le beau Julio était ivre lorsqu'il avait proféré ces menaces. L'affaire fut classée, séance tenante.

★ ★ ★

Divers —

La statue de la Vierge qui avait été installée en 1865 sur le pinacle de la cathédrale Notre-Dame tombe de sa niche en cette année 1866. Le "Citizen" du 9 octobre rapporte la chose et dit qu'elle a maintenant été remise en place et attachée solidement.

Lorsque S. Campeau, né à Bytown en 1847 mourut à Ottawa en juin 1940, "Le Droit" informa ses lecteurs que ce monsieur Campeau était le fils du sculpteur Campeau qui avait travaillé à la

Basilique d'Ottawa et qui se tua en tombant du toit de l'église où il terminait la statue qui surplombe la façade. Des recherches m'ont permis de découvrir que ce sculpteur dont l'initiale était F., avait 26 ans lors du recensement de 1851 et habitait avec sa femme chez Jacob Fink. Le couple avait alors un fils d'un an. Il est probable que Jacob Fink dont la seconde épouse s'appelait Esther Campeau était le beau-frère du sculpteur.

— C'est en 1866 qu'arriva ici le menuisier Simard dont la maison, au numéro 31 de l'avenue Sweetland, a été classée d'intérêt historique. Elle fut construite vers 1884.

— Vers cette époque arrive aussi le traducteur J.F. Gingras dont l'épouse s'appelait Philomène de Montigny.

— Ce fut en 1866 que la "Natural History Society" publia "List of Plants collected by Bradish Billings in the Vicinity of Ottawa during the summer of 1866". Suit une simple liste, hermétique pour les profanes, de plantes collectionnées, et la date. La famille pionnière Billings — dont la maison au bord de la Rideau a été achetée par la ville et ouverte au public (1979) — avait plus d'une corde à son arc. Elkanah Billings, second fils de Bradish, étudia dans la petite école que le révérend D. Turner avait ouverte à Bytown en 1852, pratiqua peu, fit du journalisme. Il collectionnait les roches et se spécialisa en géologie. Il fonda "The Canadian Naturalist" en février 1856.

CHAPITRE XIII

1867 Approbation de l'Acte britannique de l'Amérique du Nord, le 26 février — 1er juillet: inauguration de la confédération des quatre provinces — Ouverture de la première session du nouveau régime, en novembre — New Edinburg devient village — Le pont Hurdman et Tunney's pasture — L'orphelinat — Menace Fénienne — Construction de l'église St. Bartholomew — Institut canadien-français et arrivée de plusieurs des nôtres dans nos parages — Divers

Le Premier ministre John A. Macdonald, George-Étienne Cartier, Galt, Tilley et Tupper représentant chacun des quatre partenaires dans le pacte de la Confédération, se rendent à Londres en février 1867. La Chambre des Lords approuve l'Acte britannique de l'Amérique du Nord, puis la délégation est reçue par la reine Victoria, en longue robe noire, bien que le Prince Albert soit décédé depuis six ans. Vêtus d'habits de cour, les cinq Canadiens devaient se sentir un peu en-dehors des sentiers battus de leur pays. Néanmoins, Macdonald prête serment "de vivre sous le règne de Sa Majesté et de sa famille éternellement. Il n'y aura qu'un Parlement pour le Canada, comprenant la Reine, la Chambre Haute et la Chambre des Communes". Après avoir reçu l'approbation de la Souveraine, l'Acte devait être approuvé par les députés anglais. Cela se fit en deux temps trois mesures. De fait, peu de députés étaient présents au moment de la présentation d'un bill si important pour nous. Macdonald se plaignit de cette indifférence. "Les Anglais se comportent, dit-il, comme si l'Acte britannique de l'Amérique du Nord était un bill privé unissant deux ou trois paroisses". Il y avait peu de monde lorsque le bill fut approuvé, mais, immédiatement après, vint une proposition pour prélever une taxe sur les chiens. Les députés se précipitèrent à leur siège pour s'occuper d'une mesure aussi importante...

Ce fut Samuel Léonard Tilley, Secrétaire provincial du Nouveau-Brunswick qui, à Londres, suggéra que le Canada de la Confédération prenne le titre de "Dominion". On avait déjà proposé "Kingdom of Canada" mais les leaders britanniques trouvaient cela trop pompeux et aussi trop susceptible de choquer

nos voisins américains. Tilley était un homme très pieux; il lisait la Bible chaque jour. Une phrase du Psaume 72 l'avait toujours impressionné: "He shall have dominion also from sea to sea and from the river unto the ends of the earth". Il suggéra le titre de "Dominion" pour le nouveau Canada, et cela fut adopté.

La politique est-elle incompatible avec les choses du coeur? Macdonald ne le pensait pas puisque, durant son séjour à Londres, il se remaria à l'âge de 52 ans, avec Susan Agnes Bernard. Veuf depuis 1857, il avait eu deux fils dont l'un mourut à deux ans et l'autre, Hugh John, devint Premier ministre du Manitoba. Le jeune Macdonald qui ne s'entendait pas toujours très bien avec son honorable père, n'était pas tendre pour les historiens et disait, vers 1884, qu'aucune histoire du Canada n'avait été valable, à l'exception de celle écrite par Garneau.

De son second mariage, John A. Macdonald eut une fille qui sera toute sa vie une malheureuse invalide, objet des soins attentifs de son père qui l'aimait tendrement.

Les élections générales eurent lieu pendant l'été de 1867, John A. Macdonald étant réélu avec trente-deux députés de plus en Chambre. Charles Tupper fut le seul conservateur élu en Nouvelle-Ecosse, tous les autres étant du côté de Joseph Howe qui voulait que sa province se sépare du Canada. Déjà!

Finalement, quatre provinces forment donc le Canada. Le Bas-Canada ou le Canada-est devient la province de Québec. Le Bas-Canada adhéra à la Confédération à cause de l'autorité exercée par George-Étienne Cartier et de l'influence du clergé catholique, dit Jean-Charles Bonenfant. Après beaucoup d'hésitation, le Nouveau-Brunswick décide de se joindre aux autres. Je l'ai déjà dit: La Nouvelle-Ecosse ne sait si elle est "dedans" ou "en-dehors" car Joseph Howe a réussi à attirer vers lui ceux qui trouvent que la petite colonie ne devrait pas entrer dans le pacte d'union avant d'être reliée aux autres provinces par un chemin de fer. On voit que ce n'est pas de gaieté de coeur que deux des quatre provinces perdirent l'indépendance qui était la leur lorsqu'elles étaient simples colonies de l'Angleterre, sans liens entre elles.

Il suffit de dire que tout un ensemble de refus, d'adhésions, de controverses et d'approbations entourèrent la question de la Confédération mais je ne peux malheureusement entrer dans trop de détails, car tel n'est pas mon unique propos. D'autres plus renseignés que moi ont dit et redit tout ce qui pouvait être déclaré sur la question. L'ancien Bytown devenait donc le coeur politique du pays et sa destinée, inimaginable il y a quarante ans, prenait soudainement une tournure relevant du fantastique. Sa population grimpe en peu de temps à 20,000 habitants; ministres et députés ne

viennent ici que pendant la session qui dure d'habitude quelques mois. Quelques-uns d'entre eux, cependant, s'installeront à Ottawa; les fonctionnaires, eux, qui y travailleront toute l'année amènent femmes et enfants, peuplent surtout la Côte de sable où les maisons s'élèvent très rapidement.

★ ★ ★

La Confédération fut proclamée le 1er juillet 1867. Boudeur et indifférent, le gouverneur général Lord Monck quitta Québec pour Ottawa, apportant le Grand sceau qu'il était allé chercher à Londres en décembre. Sa mauvaise humeur paraît évidente dans les lignes qu'il écrit à son fils: "Je dois aller à Ottawa par affaire..." Vêtu d'un costume ordinaire, il prête son serment d'office, reçoit celui des ministres et des lieutenants gouverneurs, passe les troupes en revue, décore Macdonald...tout cela, avec un air morne. Il semble, d'ailleurs, que ce désagréable personnage resta toujours pour les Ottavians ou Outaouais, un étranger et il fut promptement puni de son arrogance et de son snobisme lorsque vers la fin de son séjour au Canada son salaire fut réduit considérablement.

Les fêtes du 1er juillet commencèrent peu après minuit; un feu de joie fut allumé au Parc Major, suivi d'un feu d'artifice. Les gens chantaient et se divertissaient. Pendant la journée il y eut des tournois de cricket et de lacrosse¹. À 11 heures, le Juge en chef Draper recut le serment d'allégeance du gouverneur général, et un salut de 101 coups de canon résonna autour des falaises du parc Major.

Le Canada continue de fêter, chaque année, l'anniversaire de la Confédération qui fixa les termes de notre Constitution, termes que voudraient bien changer certains esprits progressifs mais le projet est toujours remis aux calendes grecques. Cette année, (1979) à une démonstration qui traditionnellement, se tient sur la colline du Parlement devant le splendide monument gothique du bâtiment principal et la haute tour, un monsieur très âgé assistait à la cérémonie. Considéré comme le plus vieux citoyen du Canada, M. David Trumble habite près d'Haliburton, est âgé de 112 ans et naquit l'année même de la proclamation de notre pays comme ensemble de quatre provinces canadiennes.

★ ★ ★

¹ On dit que le jeu de lacrosse fut créé par les Indiens avant l'arrivée des Blancs. Vers le temps de la Confédération, les Indiens de Caughnawaga avaient un club dont on a pris une photo à la page 48 du livre de Waite sur Macdonald.

Le premier parlement de la Confédération s'ouvre le 7 novembre 1867. Cette fois, le gouverneur général Monck porte l'habit de cour, ainsi que le premier ministre John A. Macdonald. Les dames sont vêtues avec élégance dont on a une idée en regardant la robe de soie noire, brodée de perles qui se trouve au Musée Bytown. Cette belle toilette fut portée lors de l'ouverture de cette session remarquable. Joseph Edouard Cauchon et James Cockburn étaient respectivement président du Sénat et de la Chambre des communes. Chose curieuse, il n'y avait aucun chef de l'Opposition à cette première session puisque George Brown avait subi la défaite à Toronto pendant les élections générales de l'été. D'ailleurs, ce curieux homme se désintéressa complètement de la politique par la suite, quoiqu'il fut nommé sénateur. Les 181 députés eurent du pain sur la planche durant cette première partie de la session: revenu national, organisation des différents ministères, emprunt effectué par le gouvernement pour construire un chemin de fer entre Québec et les Maritimes, questions de défense et de système bancaire... La session ajourna le 21 décembre car les députés fédéraux n'avaient pas que cela à faire. Plusieurs d'entre eux étaient, en même temps, député au provincial; des devoirs les appelaient dans leur comté respectif.



D'un livre de Francis J. Audet, intitulé "Canadian Historical Dates & Events" écrit en 1917, j'ai tiré le nom des premiers sénateurs de langue française, nommés par la Reine le 22 mai 1867. Ces noms sont groupés, dans l'ouvrage, sous le titre: "Province de Québec²".

| | |
|--------------------------|-------------------------------|
| Joseph Noël Bossé | Antoine Juchereau Duchesnay |
| Louis A. Olivier | Elzéar R.J. Duchesnay |
| Jacques Olivier Bureau | Léandre Dumouchel |
| Charles Malhiot | Louis Lacoste |
| Louis Renaud | Joseph F. Armand |
| Luc Letellier de St-Just | Jean-Baptiste Guévremont |
| Ulric Joseph Tessier | Sir Narcisse Fortunat Belleau |
| Charles Cormier | |

Le cabinet se compose de Sir John A. Macdonald, premier ministre, Ministre de la Justice et Procureur général, des Canadiens français suivants: Sir George Étienne Cartier, Ministre de la Milice et de la Défense (son titre de baronnet date de 1868), L'Hon. Jean-Charles Chapais, Ministre de l'Agriculture, L'Hon. Hector-Louis Langevin, Secrétaire d'État du Canada et aussi Surintendant général

² Le premier sénat était différent de celui que l'on voit maintenant. Le président s'asseyait au milieu des fauteuils dans le sens de la longueur.

des Affaires indiennes, et de treize ministres de langue anglaise. Donc, sur 14 ministres, trois Canadiens français.

Au cas où mes lecteurs voudraient connaître les députés canadiens-français qui vinrent à Ottawa pour cette première session du gouvernement de la Confédération canadienne, j'en donne une liste ci-près. Tous représentent des comtés de la province de Québec ou du Nouveau-Brunswick:

L'Hon. Louis Archambault — L'Assomption
L'Hon. Joseph-Octave Beaubien — Montmagny
François Bécharde — Iberville
Joseph-Hyacinthe Bellerose — Laval
Basile Benoît — Chambly
Charles-Frédéric-Adolphe Bertrand-Témiscouata
Joseph-Goderic Blanchet — Lévis
Charles Boucher de Niverville — Trois-Rivières
François Bourassa — Saint-Jean
Jean-Docile Brousseau — Portneuf
George Caron — Maskinongé
George-Étienne Cartier — Montréal-Est
Napoléon Casault — Bellechasse
L'Hon. Joseph Cauchon — Montmorency
L'Hon. Pierre J.O. Chauveau — Québec
Guillaume Cheval, alias Saint-Jacques — Rouville
Simon-Xavier Cimon — Charlevoix
Sixte Coupal dit La Reine — Napierville
Jean-Baptiste Daoust — Deux-Montagnes
Louis-Léon-Lesieur Désaulniers — Saint-Maurice
L'Hon. Antoine-Aimé Dorion — Hochelaga
Joseph Dufresne — Montcalm
Moïse Fortier — Yamaska
Pierre Fortin — Gaspé
Guillaume-Gamelin Gaucher — Jacques-Cartier
Joseph Gaudet — Nicolet
Pierre-Samuel Gendron — Bagot
Felix Geoffrion — Verchères
François-Benjamin Godin — Joliette
Pierre-Gabriel Huot — Québec-Est
Henry-Gustave Joly — Lotbinière
L'Hon. Hector-Louis Langevin — Dorchester
Jean Langlois — Montmorency
Louis-François-Rodrigue Masson — Terrebonne
Luc-Hyacinthe Masson — Soulanges
Anselme-Homère Paquet — Berthier
Alfred Pinsonneault — Laprairie
Barthélemy Pouliot — L'Islet

Auguste Renaud — Kent, Nouveau-Brunswick
Théodore Robitaille — Bonaventure P.Q.
Louis-Adélarde Sénécal — Drummond Arthabaska (P.Qué.)
George-Honoré Simard — Québec-Centre
Georges Sylvain — Rimouski
Pierre-Alexis Tremblay — Chicoutimi et Saguenay³

Tel que dit précédemment, il n'y a aucun député de langue française représentant la population ontarienne. Le député d'Ottawa est Joseph M. Currier, celui de Russell se nomme James Alexander Grant et Albert Hagar représente le comté de Prescott.

La session de 1867-68 fut la plus longue du XIXe siècle: elle dura du 6 novembre au 21 décembre 1867 et du 15 mars au 22 mai 1868.

Après John A. Macdonald, qui propose Cockburn comme orateur (maintenant président) de la Chambre des communes et en fait l'éloge, George-Étienne Cartier appuie la motion et dit quelques mots en français. Sans attendre, M. Dufresne, parlant en français, se plaint que Cockburn ne parle pas français. Cartier que s'il ne le parle pas, il le comprend. Cockburn est nommé.

Au premier parlement de la Confédération, en 1867, l'Hon. M. Howe, dans son débat sur l'adresse, qui dure deux heures, dit que sur 400 membres de la Chambre des Lords, il n'y en avait que dix à la troisième lecture du bill sur la nouvelle constitution canadienne. Howe critique l'idée de la Confédération et, surtout, le fait qu'a été ignorée la pétition de 31,000 habitants de la Nouvelle-Ecosse, qui ont clairement exprimé leur désapprobation de l'entrée de leur province dans la Confédération. Howe rappelle les difficultés de réunir en un tout des éléments disparates et cite le cas de la lointaine Colombie Britannique.

Dans les journées qui suivront, des députés, dont Alonzo Wright représentant le comté d'Ottawa (Québec), appuie les revendications de la Nouvelle-Ecosse et suggèrent que l'on permette à cette province de se retirer de la Confédération puisqu'elle le désire avec tant d'ardeur.

La question de l'usage du français revint souvent sur le tapis. L'Honorable M. Chauveau se plaignit que les motions étaient

³ On verra, à la page 16 du Volume I des Oeuvres romanesques, Fidès, 1974, une photographie de Pierre-Alexis Tremblay (1827-1878), fiancé de Félicité Angers (l'écrivain Laure Conan). Tremblay fut député du comté de Chicoutimi-Saguenay à partir de 1865. Il siégea au Parlement de la Confédération comme représentant de Charlevoix, réélu le 16 août 1872 et, le 12 janvier 1874 contre P.J.O. Chauveau. Défait par Hector Langevin en 1875, il contesta l'élection et retourna siéger à Ottawa en 1878. Il n'épousera pas Félicité Angers mais, en 1870, Mary Ellen Connolly. L'avocat Angers, frère de Félicité, fut député libéral du comté de Charlevoix à Ottawa de 1896 à 1904.

annoncées en anglais seulement. "Cinq ou six députés ne comprennent pas l'anglais, continua-t-il, et plus de vingt autres ne le comprennent pas aussi bien que leur propre langue, le français".

Cette question du français chez les éminences grises de la colline, fut longtemps l'objet des préoccupations de nos députés. Dans "Napoléon Bourassa", l'historien Roger Lemoine, rapporte qu'avant la Confédération, c'est-à-dire de 1854 à 1867, à peu près la moitié des discours se faisaient à la Chambre des communes en anglais mais qu'après 1867, neuf-dixième des discours furent prononcés en anglais seulement.

Ce problème a été réglé par la traduction simultanée qui existe maintenant; on pourrait penser que la première préoccupation des représentants d'un pays à deux langues officielles serait de les parler ou, du moins, de les comprendre. Illusion! L'écouteur aux oreilles, ministres, députés et le public captent l'une ou l'autre des langues, à moins qu'ils ne soient bilingues ce qui est le privilège surtout de ceux qui habitent l'est du pays.

La publication du compte-rendu officiel des Débats du Parlement commença en 1875 seulement. Ce que discutèrent nos représentants de 1867 à 1874 à été difficile à compiler lorsque, comme projet du Centenaire (1967), on essaya de glaner ici et là des informations sur les débats parlementaires de ces premières années de la Confédération. Il fallut consulter les journaux et des publications non officielles. Dans la préface du volume qui parut par après, il est dit que le professeur P.B. Waite de l'Université Dalhousie, de Halifax, chargé de ces recherches, trouva la tâche fort ardue. Et cela tout spécialement en ce qui regardait les interventions faites en français à la Chambre, probablement parce que la presse d'expression française s'intéressait beaucoup plus aux délibérations de l'Assemblée législative du Québec qu'aux discours, la plupart du temps en anglais, du Parlement canadien. Les journaux anglais négligeaient évidemment de mentionner ces interventions. Il semble étrange que les journaux d'Ottawa, même anglais, ne se soient pas intéressés à parler de ces séances de la Chambre. Le Sénat dut même donner des subventions au "Times" d'Ottawa pour qu'il accorde quelque importance à ces délibérations.

La lecture des Débats 1867-1874 est extrêmement intéressante et les chercheurs, dont ceux qui ont aidé le professeur Waite dans son travail, méritent de vives félicitations.

Donc, voilà bien en place le premier parlement de la Confédération avec ses sénateurs, ministres et 182 députés travaillant dans le bâtiment central, tandis que quelques centaines de fonctionnaires (un recensement de 1867 mentionne un nombre de 264) occupent

les deux édifices départementaux, à l'est et à l'ouest de la colline. Et, cet arrangement durera une quinzaine d'années.



Depuis sa fondation par le "châtelain de Rideau Hall", Thomas Mackay, New Edinburgh situé le long de la rive est de la rivière Rideau, faisait partie du comté de Gloucester. Le 1er janvier 1867, il fut incorporé et devint village. Mackay possédait également des terres dans le voisinage de la rivière du côté ouest, c'est-à-dire, ce qui est maintenant la rue Sussex aux environs de l'île Green. Ainsi, le premier bureau de poste de New Edinburg fut installé en 1865 dans le magasin général appartenant à James Blackburn, au coin de Sussex et Stanley (maintenant terrain occupé par l'Ambassade de France). Le village ne fut réuni à Ottawa qu'en 1887.



La famille Hurdman construit un pont en bois sur la Rideau pour relier à l'autre rive ses cours à bois et ses entrepôts. Cet emplacement est maintenant occupé par la gare de chemin de fer au sud de la ville. Ce premier pont fut remplacé, pendant les années quatre-vingt par le pont que l'on voit encore maintenant à côté de celui construit en 1955 et qui constitue l'autoroute de la Reine. On dévoila alors une plaque apposée sur le pont, cérémonie à laquelle assistèrent la princesse royale, tante de notre présente souveraine, et la mairesse Whitton.

Ce pont Hurdman n'était pas le premier pont sur la Rideau au sud de la ville. Harry Walker nous informe que le pont Billings, à Bank & Riverside, fut le premier à enjamber la rivière Rideau, reliant le comté de Gloucester à la rive ouest. Bradish Billings et le capitaine Smyth le construisirent avec l'aide de leurs voisins. Le pont s'appela d'abord "Farmers' bridge" et, en 1859, prit le nom de Billings.

Anthony Tunney vint d'Irlande à Ottawa en 1867. Plus de cent acres de terre entre la rivière Ottawa et la rue Scott étaient alors la propriété de la puissante "Ottawa Lumber Merchants' Association". Tunney, son employé et le gardien de ces grands terrains, y faisait paître ses animaux. Payait-il les taxes? On peut se le demander car lorsque ces larges étendues furent mises en vente, il en reçut la propriété et elles portent encore son nom. De grands édifices du gouvernement y ont été élevés, dont le Bureau des Statistiques.



Sœur Thibodeau continue à alimenter sa "caisse de construction" pour un orphelinat. Un grand bazar est organisé par les pensionnaires et les externes de la Maison Mère. Le profit en est de \$210. Enfin, à la mi-mai, Pierre Rocque et Louis Lauzon commencent la construction d'un édifice à l'angle des rues Sussex et Cathcart, de cinquante pieds sur cinquante, de même style que la Maison mère. Des pique-niques, des concerts, des loteries se succèdent pour aider l'oeuvre naissante. Le 20 juillet, bénédiction de la pierre angulaire. Tous s'en mêlent, même les députés au Parlement et surtout le Père Dandurand qui prend l'oeuvre sous sa protection. Une véritable collectivité outaouaise se forme pour doter l'orphelinat de ce qu'il lui faut.

★ ★ ★

La menace de l'invasion féniennne plane de plus en plus dans l'air de la capitale et du pays tout entier. J'ai déjà dit que le gouvernement avait réquisitionné, pour y loger les troupes, l'ancien Collège de Bytown, l'hôtel MacArthur et aussi l'Hôpital général des Soeurs Grises, à peine terminé depuis un an. Le 17 septembre 1867, les troupes occupent l'hôpital. Pendant ce temps, les malades seront logés dans un grand édifice en bois construit à la hâte plus à l'est, rue Nunnery. L'ancien hôpital des émigrés, qui n'a pas encore été démoli — de fait, il restera debout encore quelques années — sert de prison pour les soldats.

★ ★ ★

Sur un terrain de l'Ecossois Mackay, une église anglicane fut construite en 1867, la pierre angulaire installée le 9 mai 1868 en présence du gouverneur général Lord Monck. St. Bartholomew est situé aux portes de Rideau Hall et a servi aux représentants de la reine depuis la Confédération, à l'exception de quelques-uns de ses représentants qui étaient catholiques. Pour ceux-là, une petite chapelle avait été réservée dans Rideau Hall où un prêtre de la cathédrale Notre-Dame allait dire la messe.

L'apparence de St. Barts, comme on appelle l'attrayante église rue MacKay, plaît à l'oeil avec ses pelouses bien entretenues et la solidité de ses murs. L'intérieur présente un des plus beaux vitraux du Canada, un immense tableau de verre inauguré en 1919 par le Prince de Galles, oeuvre de l'artiste irlandaise Wilhelmina Geddes. Un guerrier vaincu, sa lance brisée à la main, est conduit par Saint Raphaël et Saint Gabriel vers d'autres saints. Sur la scène, veillent l'Ange de la Mort et l'Ange de la Paix.

★ ★ ★

On peut retracer l'arrivée de plusieurs Canadiens français à cette année 1867.

Gustave Smith, né à Londres d'un père anglais et d'une mère suisse, succède, en 1867, à M. Dessert, comme organiste de la cathédrale Notre-Dame (Voir Deuxième partie, sous "Smith")

Hector Laperrière, né à Québec en 1829, sculpteur sur bois qui travaille à la décoration de la bibliothèque du Parlement — on dit qu'il fit les colonnes — au sanctuaire de la Cathédrale Notre-Dame également, arrive à Ottawa cette année-là. Il mourut jeune, à 42 ans, en 1871. Un de ses trois enfants, Hector fils, né en 1865 fut le père d'Henri Laperrière, journaliste et citoyen très connu de la Basse ville. J.F.H. Laperrière (Hector fils) fut président de l'Institut canadien-français.

Arrivent aussi en 1867: Edmond Lacelle, l'imprimeur J.A. Lachance qui se marie, cette année-là avec Marie Virginie Leroux-Cardinal. Les personnes suivantes s'inscrivent comme membres de l'Institut canadien-français: N. Lapointe, Pierre Barbier, E. Pelletier, Basile Champagne, E. Morel, N. Boulet, Adolphe Boucher, traducteur, J.B. St-Laurent, Jean Bureau, N. et I. Casault, Charles Goyer, G. Drolet, Joseph Tonnancour et F.N. Morel. Le président est M. Traversy. Je vois, pour la première fois, le nom de Benjamin Sulte comme membre. Il donne une conférence sur d'Iberville tandis que le Dr. Valade parle sur "Le Militaire" et aussi donne une causerie sur le rôle de la femme dans la société. Je vois aussi, pour la première fois, le nom d'Augustin Laperrière qui travaillait à la bibliothèque du Parlement, écrivit plusieurs livres, des pièces de théâtre. Il est l'auteur de "Guêpes canadiennes".

L'Institut a une vie intense. Marier, Sulte et Michaud sont chargés, en juin, de former une Société dramatique, sans succès tout d'abord, puis ce projet réussira un peu plus tard. M. Grison écrit souvent les procès-verbaux d'une superbe calligraphie. On donne aussi des concerts. En novembre, on en donne un au profit de l'Orphelinat St-Joseph.

Le colonel C.E. Panet 1829-1898, avocat, sénateur puis sous-ministre de la Milice, époux de Clara Lussier puis de Cornélie Harwood, se fit construire en 1867 la maison à l'angle des rues Laurier et King-Edward, solide maison de pierre à laquelle on a ajouté un étage plus tard, et qui existe encore aujourd'hui, convertie en appartements. C'est le "Elms Court Apartments".

★ ★ ★

En 1867, paraît une brochure intitulée "Handbook to the Parliamentary & Departmental Buildings, Canada, 1867". On y trouve toutes sortes de détails, notamment que la rue Daly est la plus populaire des rues de la Côte de sable et que les marchands à l'aise tiennent à y avoir leur résidence. Je crois que cela est vrai en ce qui concerne Joseph Aumond, populaire homme d'affaires de la capitale, qui y eut sa maison vers cette époque.

On y mentionne James (ou Jacques) Gouin comme propriétaire de l'hôtel Russell, on y dit que J.A. Pinard a sa maison canadienne "A l'enseigne de la Boule d'Or" au 17 de la rue Sussex, coin George et que l'architecte et ingénieur civil J.P.M. Lecourt a son bureau "in the Old Grey Sisters Convent on the north side of St.Patrick street, near the Bishop's Palace". On voit que le vieux Bytown laisse encore beaucoup de vestiges dans cette ville en effervescence.

— Dans le "Handbook", on dit qu'en 1867, B.B. Larivière a ouvert deux hôtels: un, au coin des rues Sussex et Murray, et l'autre dans la "Bishop's large brick house, Sussex street".

— C'est de 1867 que date une des plus ancienne maison d'affaires du Marché By: la poissonnerie Lapointe, consacrée à la pêche et à ses produits. Le fondateur n'a laissé à l'établissement que son nom, connu dans tout Ottawa: aujourd'hui, les propriétaires n'ont de français que le nom qu'ils ont probablement acheté de la succession.

— Joseph Jolicoeur rapporte que le docteur Lévi Ruggles Church, né à Ottawa fut, en 1867, le premier député du comté d'Ottawa; n'oublions pas que ce qui s'appelle actuellement comté de Hull portait de 1867 à 1892, le nom de comté d'Ottawa, sujet de confusion souvent. Church fut procureur général dans le Cabinet Boucherville en 1874, trésorier provincial deux ans plus tard.

— C'est du livre de l'auteur J. Jolicoeur que je puise l'information qu'en 1867, le 20 septembre, l'Ottawa Rowing Club qui vient d'être fondé, organise dix-neuf épreuves de régates sur la rivière des Outaouais.

— Sir George-Étienne Cartier était venu ici, c'est certain, pour la dernière session du gouvernement d'Union mais il est probable qu'il demeura alors à l'hôtel.

Dans "Ville sur l'Outaouais", Bond nous informe qu'en 1867 et 1868, Cartier habitait au 4 de Princess Terrace "rangée de maisons qui est devenue un parc à l'arrière de l'édifice de la Confédération"

Sur le plan de 1876, on voit toute cette partie entre Wellington, le nord de Bank et le haut de la falaise, couverte d'habitations. Maintenant, seul le grand édifice de la Confédération commencé en 1928 occupe ce superbe site qui fait face, à l'est, aux édifices du Parlement. Bond nous dit également que l'homme d'État vécut de 1870 jusqu'à sa mort au 127 de la rue Metcalfe "à l'angle nord-est de l'avenue Laurier où se trouve maintenant le Y.M.C.A."

Je ne sais pas s'il existe des photos de cette maison mais ce qui est certain c'est que Cartier y tenait de joyeuses réunions, fort gaies et qu'on y entendait des chants joyeux dont "O Canada, mon pays, mes amours" composée par le jeune Cartier à l'occasion des Fêtes de la St-Jean Baptiste qui eurent lieu à Montréal en 1840.

On sait qu'après le départ de cet important point de ralliement qu'était le Y.M.C.A. (l'immeuble avait été construit par lui en 1909), Kamlo Ltd y installa le "Bytown Hotel" (vers 1970) qui se trouve, nous informent les journaux, en difficultés financières à l'heure qu'il est.

— Il est toujours fascinant de lire les journaux d'une époque si lointaine. "Le Canada" parcouru pour les jours qui précèdent et qui suivent le 24 juin 1867, nous informe qu'à l'occasion de la St-Jean Baptiste, l'Institut canadien-français a installé, devant la porte de ses bureaux, rue Sussex, une belle arche formée de feuilles d'érable. Pendant ces années, déjà le défilé comprenait, sans coup férir, le gracieux petit St-Jean Baptiste avec ses cheveux frisés, sa peau de bête laissant une épaule nue, et le petit mouton. Cette année-là, ce fut le fils de M. Traversy qui personnifia le héros de la fête. Le docteur St-Jean et M. Montezuma Têtu étaient parmi les organisateurs du défilé.

Le journal ne manque pas de publier une rubrique "Manuel des expressions vicieuses les plus fréquentes" par Gingras, traducteur au Parlement. Cette rubrique est tirée d'un livre de M. Gingras, publié et en vente à la Librairie du Canada "à vingt centimes".

"Le Canada" fait mention également du bureau de Lees & Taillon avocats. Il s'agit de Georges Taillon, fils de Jean; aussi du bureau des notaires publics Massé et Tétreau, à Hull, de la boutique de T. Rajotte, marchand-tailleur, du "Montréal Hotel" tenu, rue Sussex, par André Riopel, de l'entreprise du maître-menuisier Joseph Tassé, rue St-Joseph, près de la rue St. Patrick, et de l'hôtel de B.B. Larivière (Hôtel du Canada), angle Sussex et Murray).

Mais, si le lecteur cherche la petite bête noire, il en trouvera une de taille: une annonce déplore le fait qu'on a volé ou que l'on a perdu une vache "barrée brune et noire, le front blanchâtre, les

cornes fines et courtes, les deux trillons de devant plus gros et plus longs que ceux de derrière...avec une longue queue”.

“Le Canada” note la part toujours plus importante que les Canadiens français prennent au commerce, et mentionne tout spécialement celui tenu par J.A. Pinard.

CHAPITRE XIV

Ce matin, à l'heure du premier café, au moment où la nuit perd son nom et devient aube, au bout de mon regard et du belvédère constitué par mon balcon, j'aperçois devant moi, à l'ouest, la tour du Parlement avec son drapeau blanc et rouge que le vent léger entraîne vers le nord, vers la tour trappue où logent des livres. Il a plu hier et, ce matin, l'air est clair et pur comme le cristal, les idées sont nettes et le stylo léger à mes doigts.

Dans le chapitre précédent, j'ai entraîné mes lecteurs cent douze ans en arrière. Aujourd'hui, après nous avoir donné, à eux et à moi-même, quelques détails sur l'activité intense régnant sur la colline en 1867, nous irons revivre de nombreuses heures passées, l'été dernier, à parcourir ce haut de falaise où, aux premières années de Bytown, on entendait le pas rythmé des chevaux, le cliquetis des sabres et les commandements brefs des sergents. Tout respirait alors la rigueur et la discipline britanniques. Mais, voyez comme ces anciennes fonctions ne sont pas si éloignées de ce qui se passe maintenant. Car, au moment où j'y arrivais, en juillet dernier, un peu après dix heures, le changement de la garde se déroulait au milieu d'une horde de touristes, festonnés de caméras, anxieux de fixer sur la pellicule cette manifestation. Et, pourtant, rien n'est plus éloigné de nos traditions, non plus que les autobus londoniens, à double étage, dont la masse rouge parcourt nos rues à la belle saison, portant les noms de Piccadilly et autres lieux. Mais, pourquoi se plaindre? Ici, la pelouse est d'un beau vert, les uniformes rouge et noir brillent de propreté et de bon astiquage, la tour du Parlement forme un cadre superbe et la musique met beaucoup d'entrain. Il n'en faut pas plus pour que les critiques cessent devant cette manifestation non de chez nous mais moi-même j'y trouve beaucoup d'attrait, je n'en disconviens pas. Avec une admirable précision, on marche au son de la musique, on exécute les gestes copiés, je crois, sur ce qui se passe au Palais de Buckingham. Cette année, innovation! Il paraît que les commandements se donnent dans les deux langues officielles du pays, chose difficile à contrôler car les ordres sont hurlés et on ne comprend strictement rien, non plus que la conversation que sont censés tenir deux officiers arpentant la pelouse. Après la manifesta-

tion, lorsque les compagnies défilèrent martialement jusqu'à leurs quartiers, à quelques coins de rue, les touristes s'engouffreront sous le beau portail du Parlement, monteront le large escalier de marbre et suivront sagement le guide à travers les couloirs et les rotondes sentant bon les vertus de nos politiciens et la bonne administration qui dirige nos destinées.

Retournons au bas de la colline, rue Wellington et pénétrons dans l'enceinte par la grande porte, admirablement exécutée en fer forgé, percée dans une clôture qui date du premier Parlement. C'est un merveilleux travail de ferronnerie. L'allée centrale présente d'abord un cercle de pierre, installé là en 1967 lorsque le pays a fêté le centenaire de la Confédération. La flamme a été alors allumée car il s'agit d'une vasque sur laquelle brûle, dans un récipient central, une flamme de laquelle le liquide inflammable qui tombe sur la vasque, tire sa chaleur; en hiver, au plus fort du froid glacial, j'ai vu quelques individus réchauffer leurs mains à la flamme toujours présente. Autour de la fontaine, emblèmes floraux et date d'entrée de la province ou du territoire dans la Confédération. Quelques superstitieux lancent des sous dans l'eau. Ce n'est pas ici la fontaine de la Cour de St-Pierre à Rome mais, telle quelle, elle représente une date importante dans notre vie nationale.

La protection de tout ce qui appartient au gouvernement fédéral est assurée par la Gendarmerie royale à cheval. J'en parlerai plus longuement dans le chapitre "1873", année de sa fondation. Bornons-nous, ce matin, à admirer le gendarme en dolman rouge, gants de peau aux mains, walkie-talkie accroché en arrière de la large ceinture de cuir, revolver dans la gaine. Il doit être l'homme le plus photographié de la ville. Souriant, il se prête volontiers à ce genre d'exercice. Il a une jolie moustache, le sourire montre de belles dents blanches et lorsqu'une blonde enfant lui demande de poser avec elle, il ne se fait pas prier. Ici, c'est l'image du Canada que l'on présente aux touristes car le "Mountie" est, lui, plus canadien que les Gardes qui ont paradé le matin. Doit-on rappeler que l'attrait exercé par cette Force unique au monde attira, dans ses rangs, un authentique Anglais, Francis Jeffrey Dickens (1844-1886), né à Londres, fils du grand écrivain, Charles Dickens? Après la mort de son père, il vint au Canada en 1876, s'engagea dans la Police montée, devint inspecteur et joua un rôle important dans la rébellion de 1885. Il mourut aux États-Unis à l'âge de 42 ans.

Continuons notre promenade. Vers la gauche de l'édifice central, une belle statue de la Reine Victoria — la seule dont le socle est inscrit en latin — domine la pelouse, mais j'y reviendrai.

Tous les monuments qui ornent le haut de la falaise forment une vraie leçon d'histoire du Canada anglais. Galerie intéressante

en plein air! La parcourir constitue un cheminement le long de ces années pendant lesquelles le Canada consolidait sa position comme Confédération de plusieurs provinces.

Dans le voisinage immédiat du Parlement, la première statue faisant face à la rue Wellington est celle de Sir George-Étienne Cartier, un des Pères de la Confédération. C'est la plus simple, et la moins décorée des statues dédiées à nos grands hommes. Au bout de son bras gauche, Cartier tient des feuilles portant l'inscription "Constitution — Le gouvernement est d'opinion que la Confédération est nécessaire". Le monument est signé: L.P. Hébert, artiste sculp.

Ce monument fut inauguré en 1885. Sir John A. Macdonald y assistait en compagnie du sculpteur Hébert, de J.E. Lusignan, J. Desrosiers et Alphonse Raymond, tous trois apparentés à Sir George-Étienne. Sir Hector Langevin parla en français. Benjamin Sulte lut un poème et on joua "O Canada, mon pays, mes amours". Le club des raquetteurs Frontenac était rangé en face de l'estrade.

Le 13 septembre 1919, devant Mlle Hortense Cartier, seule survivante de la famille immédiate de l'homme d'État, eut lieu une autre cérémonie présidée cette fois par le Ministre de la Justice, C.J. Doherty. Benjamin Sulte y assistait comme trente-quatre ans auparavant. Cette manifestation suivait d'une semaine celle qui avait eu lieu à Montréal où une statue de Cartier venait d'être inaugurée en présence de Mlle Cartier. Il est curieux de noter qu'à cette occasion, le fils de Sir John A. Macdonald, Sir Hugh John Macdonald, était un des vice-patrons de l'organisation du centenaire de la naissance de l'homme d'État, la guerre étant en partie responsable du retard apporté car on sait que Cartier naquit en 1804.

L.P. Hébert sculpta également la statue de Mackenzie, beaucoup plus décorée que la précédente. "Duty was his law and conscience his ruler" lit-on sur un document tenu par une grande femme. Au pied de l'imposante silhouette, d'autres feuillettes de bronze. Sur l'un d'eux, on peut lire en grosses lettres "Probity". Que signifient la planche et une sorte de poids jetés pêle-mêle? Un éphèbe allonge son corps juvénile à côté de la dame. Il porte un poinçon au-dessus d'une grande feuille sur laquelle sont tracées des figures géométriques. Hébert fit cette statue en 1899 et elle fut dévoilée en 1901. Mackenzie semble présenter un argument avec un bras levé. Dans sa main gauche, un cahier. Parce qu'un arbre jette une ombre et quelque fraîcheur sur le monument, les pigeons l'ont respecté et la statue est exempte de traînées blanchâtres.

En marchant autour de la statue, je longe la face ouest de l'édifice central. Un bélier ou mouton des montagnes avec de grandes cornes recourbées regarde avec nostalgie la terre qu'il ne

peut atteindre car sa tête énorme et son très petit corps sont juchés au haut d'un pignon de pierre sur lequel sont gravés les mots "Vimy Ridge, April 9th, 1917". Je n'ai jamais vu de tête de bélier avec un air plus désespéré. Deux petites têtes ont été sculptées de chaque côté de ce pignon de pierre. Une d'elles a le profil accentué et le nez fortement bourbonien de mon grand-père.

George Brown, voisin de Mackenzie, se trouve en plein soleil ce qui semble plaire aux pigeons qui ont largement arrosé le monument. Brown tient dans sa main gauche un document. À ses pieds, une énorme statue: soldat ou paysan, assis, lève la tête vers l'homme d'État et le salue de son chapeau à larges bords. Il porte à la main une belle épée. Pour ne pas que les irrévérencieux l'enlèvent, comme le fut l'épée de Roland à Rocamadour, on a fixé la lame avec des rivets sur la cuisse gauche du paysan, qui porte cette sorte de grosses bottines hautes comme en ont les gendarmes qui marchent en craquant devant la façade du Parlement. Sur le parchemin sont mentionnées les institutions pour lesquelles Brown a bataillé: Government by the people — Free institutions — Religions liberty and equality — Unity and Progress of Confederation. La taille épaisse et le visage dur, Brown porte son bras droit ramené sur sa poitrine en un geste de protestation. À gauche de la statue, une signature: Geo. W. Hill. Ce George Hill était né à Shipton, province de Québec, fils d'un sculpteur. Il étudia à Paris de 1889 à 1894. C'est le groupe Strathcona, au milieu du carré Dominion, à Montréal, qui est considéré comme son chef-d'oeuvre.

La statue de Cartier inaugurée à Montréal en 1919 avait été coulée en bronze à Bruxelles par le sculpteur Hill qui l'avait fait expédier à Montréal. À ce moment-là, Geo. W. Hill travaillait également à la statue de George Brown. Cette statue et le soldat qui se trouve en contrepoids avaient été coulés à Bruxelles mais la guerre de 1914 survint avant qu'ils puissent être expédiés à Ottawa. La fonderie enfouit ces statues en bronze dans un endroit si secret que les Allemands, les ayant cependant recherchées avec grande insistance ne purent mettre la main dessus pour en faire des boulets et des canons. Lorsque la guerre fut terminée, Brown et son soldat furent envoyés au Canada.

Avant de continuer notre promenade, arrêtons-nous sur le belvédère qui surplombe la rivière. On a une vue d'ensemble sur le cours de l'Outaouais. Au premier plan, un nouveau pont, le pont du Portage, qui s'appuie sur une île. Plus loin, le pont des Chaudières sur le bouillonnement des chutes. Au milieu du courant, une petite île à moitié submergée.

Nous contournons maintenant la tour logeant la bibliothèque, seule partie de l'édifice épargnée par le feu de 1916. Le premier parlement devait présenter un aspect plus sévère. J'en veux la

preuve dans le fait que la bibliothèque, datant du premier parlement, ne présente pas de belles décorations, telles gargouilles, et petites têtes amusantes. Mais la silhouette étagée, la finesse remarquable de son contour, l'équilibre de sa masse en font une construction unique dans tout le Canada.

Derrière la bibliothèque, regardant du côté de la rivière et au milieu d'un terre-plein, McGee, un des Pères de la Confédération, brillant orateur et aussi poète, domine une femme aux cheveux relevés qui lève la tête vers lui. Sur ses genoux, un long rouleau de parchemin sur lequel on voit un simple mot: Confédération. McGee a une forte tête, une grosse chevelure, l'expression sévère, un point sur la hanche.

Directement derrière la bibliothèque, bordant la promenade, une cloche de 1875, marquée Troy N.Y. USA. Elle provient du vieux Parlement et continua de sonner jusqu'à minuit, la tour étant en flammes. Alors, elle s'effondra parmi les ruines fumantes. "Lorsque les sons si bien connus de tous retentirent à travers la mer de flammes, ce fut comme si une voix humaine s'en était élevée" dit l'extrait du rapport de 1916 du sous-ministre des Travaux publics.

Derrière la bibliothèque, un érable planté le 1er juillet 1927 (jubilé de diamant de la Confédération) par la Vicomtesse Wellington au nom des femmes du Canada.

Dans l'angle nord-est de la promenade, une base semi-circulaire énorme sur laquelle se tiennent debouts, Baldwin et Lafontaine, précurseurs de la Confédération. Ils s'entretiennent ensemble. Les dates 1848 et 1851 sont celles pendant lesquelles les deux hommes furent les premiers ministres conjoints du Canada. Baldwin lit ou dicte, Lafontaine écoute ou acquiesce. Le monument me semble le moins attrayant des groupes éparpillés ici. Cependant, si on s'assoit sur les marches, une bonne odeur vient de je ne sais où. Sur la surface incurvée de l'hémicycle, l'esquisse d'une silhouette de femme avec l'inscription: "Upper Canada". À droite, une autre silhouette presque identique mais presque invisible. Aucune inscription ne l'identifie. Allward, sculpteur de Toronto, fit ce monument érigé en 1914.

En décembre 1964, des couronnes furent déposées au pied du monument Baldwin-Lafontaine, à l'occasion du 160^{ième} anniversaire de la naissance de Robert Baldwin qui, avec Lafontaine, fonda le premier gouvernement libéral. 1964 marquait le 50^{ième} anniversaire de l'érection du monument Baldwin-Lafontaine sur la colline parlementaire, monument jamais inauguré à cause de la guerre de 1914. Sir Louis-Hyppolyte Lafontaine naquit à Boucherville et la Société historique de cette ville a récemment acquis sa maison natale.

Dans son "Appel de la race" le chanoine Groulx envoie son héros se promener derrière la bibliothèque du Parlement, tandis que le reste du bel édifice n'est que ruines et désolation. (Nous sommes en 1916 et le désastreux incendie de février vient de détruire le premier édifice du Parlement). Lantagnac s'arrête dans sa lente promenade et regarde attentivement le monument qui "dans l'obsession qui tenait son esprit, prit une étrange vie".

"Les deux personnages de bronze se dressaient sur leur socle de granit blanc, en forme d'hémicycle. De haute taille tous deux, de tête et d'épaules bien prises et solides, très dignes de maintien, ils évoquaient, par leur attitude, en face l'un de l'autre, ce moment d'histoire où les deux races apprirent à faire la paix dans le respect absolu de leur égalité. L'artiste, comme l'on sait, a représenté les jumeaux de l'émancipation canadienne, au moment solennel où tous deux, chefs de leur nationalité et de leur province, discutèrent l'alliance de 1840... Ici ni vainqueur, ni vaincu, ni race supérieure ni race inférieure. C'est l'égal qui traite avec un égal. Les deux hommes sur le même plan."

Et Lantagnac croit entendre Lafontaine dire: "Je demande pour ma province et pour mes compatriotes, égalité dans le partage des droits, du pouvoir et des honneurs. Rien de plus mais rien de moins".

Il y a plusieurs cadrans solaires intéressants à travers la ville; celui que l'on aperçoit derrière le Parlement a été installé à l'emplacement du cadran solaire de 1827 que le Colonel By avait fait mettre là pour l'information de ses employés et des soldats. En 1872, lors de la construction de la bibliothèque, il fut démoli accidentellement. Cinquante ans après, le 19 mai 1921, le duc de Devonshire dévoila un cadran tout neuf, don de Thomas Ritchie, de Belleville, qui, dans sa jeunesse, avait pu admirer celui construit sur les ordres du fondateur de Bytown.

Le monument de Sir John A. Macdonald se trouve à l'est de l'édifice central. L'homme d'État porte à la main droite des bésicles, dans la gauche, des documents. À la base, une très belle statue, une femme portant des feuilles de laurier autour du front et un petit diadème, sa main droite appuyée sur les armoiries surmontées de la couronne britannique, l'autre soutenant la hampe d'un grand drapeau. Le lion britannique au haut de cette hampe est probablement le plus petit vu dans ces parages. Le fondeur de ce splendide monument est mentionné comme étant Leblanc-Barbedienne, (Paris) et le sculpteur est Hébert. La date: Paris 1894.

Derrière la statue de Macdonald, qui occupe l'angle est de l'édifice central, on peut voir, en se penchant au-delà de la grille,

un parapet bordant un chemin que les ronces et les herbes ont envahi. C'est "le chemin des amoureux" qui suit la courbe du roc.

Peu de touristes s'arrêtent pour regarder les formes amples et les grands pieds de William Lyon Mackenzie King. L'art moderne n'a rien fait là de remarquable si ce n'est la curiosité soulevée par l'étrange houppelande que porte cet homme à la tête carrée et à la mèche ramenée sur le front. Le sculpteur en est Raoul Hunter de Québec, et le monument s'élève derrière l'édifice de l'Est depuis 1967.

La statue de Sir Wilfrid Laurier, décédé en 1919, est la mieux placée car, de la colline où elle est juchée elle domine l'incessant trafic de la rue Wellington. Imposante, la statue est entourée au printemps dès que la neige diminue d'épaisseur, de fleurs de couleurs vives. Elle a été faite par le canadien J.E. Brunet et dévoilé par le prince de Galles en 1927.

Le sénateur et journaliste Gustave Lacasse, aussi imprimeur et poète, "le lion de la péninsule" et grand patriote, écrivait en 1935:

C'est ici sur cette terre imposant que Laurier
Dans le bronze revit... Il se dresse et domine
De son port élégant le sinueux sentier
Qui vers le parlement en pente s'achemine.

La seule femme sculpteur dont l'oeuvre prend place sur la colline parmi celles des hommes d'État est Frances Loring, de Toronto; elle a représenté Sir Robert Borden (1854-1937), les pieds solidement établis sur le socle de granit, dans une attitude sévère qui convient bien aux heures graves pendant lesquelles ce Loyaliste né à Grand Pré gouverna la nation canadienne. Inaugurée en 1957, la statue s'élève à l'angle ouest de la colline, à côté de l'Édifice de l'Ouest, et fait pendant à celle de Sir Wilfrid Laurier tout à fait de l'autre côté des édifices parlementaires.

La statue de la reine Victoria au haut d'une petite colline est plus en retrait et plus près des bords de la falaise. Imposante, avec un socle plus large et plus orné que celui des autres statues, l'impératrice possède malheureusement un visage tout noir, le bronze ayant pris cette teinte sombre à cause peut-être des intempéries ou de la qualité du matériau. Si, un jour, on songe à redonner aux traits, leur teinte originale, on pourra admirer plus à l'aise cette statue faite par Philippe Hébert, inaugurée le 20 septembre 1901 par le duc et la duchesse de York. La Commission de la Capitale nationale raconte le mal que l'on a eu à choisir un emplacement convenable, allant jusqu'à construire une statue identique en bois pour trouver un site pouvant convenir à celle qui fut responsable du choix d'Ottawa comme capitale. Sur le socle, l'inscription est en latin et comme dans plusieurs oeuvres de Hébert, une grande

femme lève la tête vers la souveraine et lui présente une couronne de lauriers. De l'autre côté, un superbe lion, musclé et la queue en l'air, veille sur la grande reine. En ce beau jour d'été, idéal pour les photos, l'aspect belliqueux, presque farouche de l'animal n'a pas empêché de petits et agiles Japonais de se faire photographier, tenant le lion par le cou, le nez enfoui dans sa crinière.

En contournant le haut monument, on peut apercevoir, sur un parcours assez long, les sinuosités de cet étroit sentier dit "chemin des amoureux", maintenant interdit.

Pendant notre promenade, nous avons pu voir chaque premier ministre du Canada depuis la Confédération, y compris William Lyon Mackenzie King. Cependant, il en manque deux: Meighen et Bennett. Non pas que leurs statues n'aient été exécutées; elles l'ont été mais, pour des raisons assez obscures, n'ont pas été acceptées et restent, abandonnées, dans les sous-sols du Ministère des Travaux publics. Il semblerait que c'est la ressemblance avec le sujet qui fait défaut; un farceur suggéra même, il y a quelque temps, que la statue de Meighen est si peu ressemblante qu'il faudrait attendre la mort de tous ceux qui l'ont connu avant de l'ériger quelque part. Ces deux malheureuses statues ont été exécutées du temps de Miss Judy LaMarsh, secrétaire d'État dans le cabinet Pearson.



L'édifice central, c'est-à-dire le Parlement tel qu'il apparaît maintenant, date de 1920 puisqu'un incendie détruisit celui qui fut bâti de 1859 à 1865. Comment était ce premier Parlement qui brûla entièrement en 1916? De nombreuses photos nous donnent une excellente idée de son apparence. À peu près de même dimension que celui-ci, l'édifice avait une tour plus carrée, plus lourde, élevée en son centre non pas par une flèche comme maintenant mais par une grande couronne qui devait être en fer forgé si j'en juge par les photos. Il n'y avait pas d'horloge au haut de la tour dont les quatre tourelles étaient beaucoup plus ornées. Des escaliers de pierre montaient aux entrées de chaque côté du grand portail. Maintenant, on entre de plein pied sous les deux portails couverts. La différence la plus notable entre l'ancien Parlement et celui-ci était l'ornementation de fer forgé qui courait sur les toits, entourait le haut des tours et donnait un aspect de légèreté à une construction qui devait paraître assez lourde à cause de sa tour moins haute que celle que j'aperçois de ma fenêtre. Puisque le Parlement actuel ne date que de ce siècle-ci, je le décrirai en détail lorsque je parlerai des premières décennies du vingtième siècle.



L'édifice de l'Est constitue le domaine des lions et du fer forgé car on trouve les uns et l'autre à profusion. L'intérêt le plus certain de ce beau bâtiment est constitué par le fait qu'il est à peu près tel qu'il était à la fin des travaux qui commencèrent en 1860 et durèrent sept ans. Cependant, seulement trois côtés du quadrilatère furent construits au début et on ferma l'ensemble en 1910 et 1911. La belle pierre vint des carrières de Nepean mais les encadrements des fenêtres et des portes sont de grès grisâtre de l'Ohio. Des toits en cuivre ont remplacé les toits d'ardoise de couleur.

Le toit, les lucarnes, le haut des tours... tout cela est abondamment décoré d'un admirable travail de fer forgé fait de frisettes, de boules, de gerbes, de couronnes, de pirouettes de ce métal rigide ailleurs mais ici d'une souplesse incroyable. Cette dentelle aérienne orne le haut de la tour de l'entrée principale, à l'angle sud-ouest et le regard s'émerveille de tant de beauté qui marque le ciel bleu d'arabesques savantes.

Les tours, les cheminées et les entrées au nombre de six dont quelques-unes sont murées, appellent le regard et le retiennent. L'entrée principale, par exemple, surmontée d'un très haute tour, ornée à profusion, montre, au-dessus de la porte, les armoiries du Haut et du Bas Canada. Celles de droite sont quelque peu enchevêtrées et je n'ai pu les démêler. Par contre, celles de gauche montre trois navires — peut-être ceux de Cartier — longeant une falaise. Plus haut, un lion avec une tête énorme et des yeux furibonds. À côté, une licorne. Ces deux emblèmes se rencontrent encore à l'ouest de l'édifice, au-dessus de la couronne britannique qui décore l'entrée dite "du gouverneur général", le représentant de la reine s'en servant régulièrement pour venir à ses bureaux. Cette pratique cessa en 1942. Le roi de la jungle, cette fois-ci, minuscule et effrayé, s'agrippe à la couronne.

À l'extrémité nord de l'aile ouest, la porte dite "du Conseil privé" fait face au Parlement. Sa décoration est simple, mais elle est surmontée d'une belle tour. Le Premier Ministre utilisait cette entrée, son bureau étant situé au-dessus.

Côté nord, en retrait, belle entrée surmontée d'une tour et flanquée d'une porte cochère.

Une autre entrée fait face au canal. Elle remonte à l'origine du bâtiment et portait le nom de "Porte de l'Agriculture" car ce ministère fut installé dès 1865. Au-dessus de l'entrée, on aperçoit, sculptée dans la pierre, une gerbe de blé, son symbole. Plus tard, le Ministère de l'Agriculture déménagea de l'autre côté de la rue Wellington et on appela cette entrée "la Porte des diplomates".

Jusqu'à ces derniers temps, le premier ministre logeait ici mais aussi le Ministère des Affaires extérieures et ce dernier quitta le

Bloc de l'Est il y a quelques années seulement, pour occuper l'énorme bâtiment de briques rouges qui est voisin, boulevard Sussex, de l'hôtel de ville.

Une importante rénovation est en cours depuis quelques années et doit être terminée à l'automne de 1980. En attendant, le premier ministre et ses aides, de même que le Chef de l'Opposition et son personnel logent dans l'édifice Langevin, rue Wellington, entre Metcalfe et Elgin.

Je l'ai dit: l'édifice de l'est n'a guère changé dans son ensemble, mais la guérite qui se trouvait à gauche de l'entrée principale a disparu. On la voit très bien sur la photo de 1891 qui montre le cortège des obsèques de Sir John A. Macdonald passant devant cet édifice.

Rappelons que la pierre angulaire en fut scellée par Mlle Haycock, fille de l'un des entrepreneurs et la truelle dont elle se servit alors se trouve au Musée Bytown.

Anciennement, les messagers et les gardiens habitaient, avec leur famille, au sous-sol de l'édifice de l'Est. On travaillait de 6 a.m. à 4 p.m. Chaque bureau avait son foyer. Mais, attention! Il faut distinguer cheminée et cheminée. Un ministre avait droit à un beau manteau de cheminée en marbre; il était de pierre si l'occupant était un haut fonctionnaire et en simple ciment pour les modestes commis. Plusieurs de ces cheminées ont été conservées. Les épouses des ministres et officiers supérieurs prenaient le thé, le jeudi après-midi, devant un beau feu de cheminée.

La restauration en cours compte remettre dans son apparence originale le bureau du gouverneur général et l'escalier en tirebouchon qui y conduisait, de même que les pièces occupées par le Conseil Privé, le bureau de Sir John A. Macdonald et celui de Cartier. Le travail terminé coûtera non pas huit millions tel que prévu mais quatorze millions. Ai-je dit que c'était toujours la même chose!

On a été, à ce point, méticuleux concernant ce travail de restauration que, un coin du tapis qui ornait un bureau en 1872, ayant été découvert sous le plancher, on a commandé un tapis identique pour que cela fasse véridique. Il semble qu'on a tout de même quelque mal à retrouver, après tant d'années, des meubles ayant appartenu à Macdonald et à Cartier.

L'édifice contient une cour intérieure qui sert actuellement de stationnement. On compte enlever toute cette mécanique et en faire jouir la population en installant des allées, des arbustes et peut-être une petite terrasse de café. Si on y donne quelquefois des concerts comme au "Rathaus" de Vienne, ce sera parfait.

Dans cet édifice de l'Est, logea, à une certaine époque, le Ministère des finances et on y trouve, paraît-il, des chambres fortes où étaient jadis conservées de grandes quantités d'or et d'argent.

Jusqu'à 1876, le Premier ministre occupait le bureau jadis celui de Sir George-Étienne Cartier, d'abord Procureur général du Canada, puis après la Confédération, Ministre de la Milice et de la Défense. Il conserva le bureau jusqu'à sa mort en 1873. Sir Wilfrid Laurier en fit le sien de 1896 à 1911. Deux grands portraits à l'huile de Laurier et de Macdonald, sont suspendus au mur. Avant le Premier ministre Lester B. Pearson, un de ces portraits ornait le bureau, selon que le gouvernement était libéral ou conservateur. Pearson fit cesser ces déménagements. Les deux portraits sont de J. Colin Forbes de qui j'ai parlé en mentionnant le Rideau club (1865).

L'édifice de l'Est n'a-t-il toujours entendu que les chuchotements de nos diplomates et les pas feutrés de nos politiciens prudents? Mais non! En 1919, un solliciteur éconduit par quelqu'un du Ministère de la Justice — était-ce le Ministre lui-même? — se suicida dans un couloir en se tirant une balle, je ne sais où...



L'édifice que l'on appelle communément Bloc de l'Ouest était, au début, de dimension plus restreinte mais on l'agrandit en 1878, le successeur de John A. Macdonald, Alexander Mackenzie, étant responsable de cet agrandissement. Voit-on encore cet escalier secret qu'il fit construire pour éviter les solliciteurs et autres indésirables? On doit faire état ici de la différence de sa personnalité avec celle de son prédécesseur. De Trésorier provincial ontarien, Mackenzie qui devint Premier ministre en 1873 était de comportement tranquille. Il était réservé, honnête... et sobre, ce qui n'était pas l'autre! Il refusa même le titre que la Reine conférait automatiquement à tout Premier ministre du temps, mais les qualités de son caractère ne lui assurèrent pas un règne satisfaisant; il hérita aussi d'une économie en dépression. Il dut s'occuper de construire le premier chemin de fer transcontinental, un colossal mal de tête. C'est avec contentement qu'il se défit des rênes du parti libéral en 1880, les confiant aux mains d'Edward Blake. Depuis 1878, les Conservateurs avec Macdonald à leur tête étaient revenus au pouvoir.

Au moment de l'agrandissement dont j'ai parlé plus haut, on construisit une tour qui s'appela "tour Mackenzie". Est-ce celle que Macdonald, peut-être influencé par sa couleur politique, appelait "la cloche à vache"? De toute façon, en tournant autour du Bloc de l'Ouest et scrutant la tour qui s'élève maintenant au-dessus de l'édifice, le commentaire désobligeant de Macdonald ne me semble pas exact. Il est possible d'ailleurs que cette "cloche à

vache" ait été endommagée lorsque le feu détruisit la toiture et les décorations des étages supérieurs le 11 février 1897. Peut-être a-t-on, à ce moment-là, remplacé la tour par une autre que l'on voit maintenant et qui est, à mon avis, majestueuse et très appropriée à l'édifice gothique qu'elle surmonte.

En 1961, on effectua une malheureuse rénovation au vénérable édifice et, de l'avis des connaisseurs, on lui enleva son intérieur historique et sa beauté architecturale. Stupide travail! Telles furent les commentaires des experts en la matière.

À mon avis, l'édifice de l'Ouest est moins beau que l'édifice de l'Est mais en l'observant avec attention on remarque quelques détails amusants, par exemple, côté nord, de chaque côté de la porte cochère, on a sculpté, dans la pierre, des bêtes enragées, peut-être des guépards. L'édifice possède, à l'ouest, une longue et large aile, abondamment ornée de colonnettes et de rosaces. C'est aussi à l'ouest que se trouve une superbe entrée avec une jolie baie vitrée au-dessus de la porte, le tout surmonté d'une haute tour dont j'ai déjà parlé, la tour Mackenzie, que je trouve à mon goût.



Au bas de la pente qui mène, à l'ouest, vers une porte à belle grille, il y avait au siècle dernier un long bâtiment en belles pierres qui fut l'atelier du gouvernement. Il a dû être construit pendant les années soixante-dix. Des Canadiens français y étaient employés comme ébénistes, sculpteurs sur bois, tailleurs de pierre, dessinateurs, etc. Grâce aux renseignements fournis par l'arrière-petit-fils d'un de ces artistes, M. Anatole Gagnon, on peut dire que Narcisse Pageau (1822- 1896)¹ y travaillait, et que ses compagnons étaient M.F. Giasson, Gravel, Labrèche, T. Vézina, Morel et Lamontagne. Ils tinrent les coins du poêle lors des funérailles de Pageau. On peut penser que tous ces messieurs travaillèrent à l'ornementation du Parlement mais aussi à la décoration de la Bibliothèque.

Dès 1876, l'édifice fut celui de la Cour suprême qui, en 1945, occupa le superbe immeuble qui est le sien désormais, rue Wellington. Une galerie d'art remplaça la Cour dans l'ancien Atelier du gouvernement puis les murs solides, faits de belles pierres, furent abattus pour faire place à un parc de stationnement. Grandeur et décadence!

J'ai peu de détails sur un autre édifice, de pierre également, qui se trouvait à proximité des ateliers. C'était la serre où on cultivait et gardait les plantes, fleurs et autres décorations servant à l'usage du Parlement et de ses environs. Elle est maintenant démolie. Quand a-t-on fait cela? Je l'ignore.

¹ Voir d'autres informations sur Pageau et ses compagnons dans la Deuxième partie de cet ouvrage.

CHAPITRE XV

Voici avril avec le retrait de la froidure, lacs et rivières faisant éclater leur écorce de glace et, gonflés d'une vie nouvelle, allant porter le désastre des inondations le long de leur rives, doublant le volume de nos chutes et de nos cascades, présage du bourgeoinement des arbres, de la venue des tulipes puis des lilas...

Autrefois, ces journées de printemps amenaient dans nos parages des centaines de travailleurs de la forêt. En route vers leur foyer, ils venaient passer une nuit, peut-être deux, à Bytown puis, après 1855, à Ottawa où ils envahissaient les hôtels de la rue Sussex et de la rue Murray.

Ce matin, j'ai eu un aperçu qui, répété à des centaines d'exemplaires, donnait une idée des printemps passés. En traversant le marché, j'ai croisé un gars solide, aux bras faits en rameau de chêne... il chaloupait des épaules, vêtu d'une canadienne noire à carreaux rouges, chaussé de grosses bottes qui lui allaient jusqu'à mi-jambe. Son visage de lune, brillant d'une vie ardente, flambait comme une pomme d'api. À son passage, je respirai une bonne odeur de pins de nos forêts. C'était bien là, un gars de chantier. Peu de ces solides gaillards signent maintenant d'une croix comme jadis et leurs vêtements sont de bonne qualité, mais l'attrait de la solitude, des grands espaces blancs et l'absence de soucis matériels et de vie trépidante, attirent encore vers le nord de l'Outaouais les descendants de ceux qui, vers le milieu du siècle dernier, donnaient à Ottawa sa réputation de "ville du bois".

C'est précisément en 1868 que les compagnies d'exploitation des forêts s'unirent pour former une espèce de coopérative en vue du flottage conjoint des billots sur la rivière Ottawa. Chaque compagnie voyait, néanmoins, au halage des billots jusqu'à la rivière. On dit que, lors de la visite du Prince de Galles en 1860, une adresse fut présentée au prince par un Monsieur Masson au nom des draveurs, comprenant y est-il dit, 13,000 hommes. Les grands radeaux, véritables petits villages avec cuisine et couchettes, cessèrent d'exister en 1908 lorsque J.R. Booth organisa le dernier train de billots; le travail intensif de défrichage de la forêt avait tout de même duré cent ans.

1868 Sur la colline — Assassinat de l'Hon. D'Arcy McGee le 7 avril — Inauguration de l'orphelinat St-Joseph — Nouveau gouverneur général — Arrivée des Soeurs de la Congrégation — Construction d'un barrage aux chutes de la Chaudière — Amélioration dans les services offerts par la ville — Confédération — Les zouaves — Divers

Le 12 mars 1868, les travaux de la Chambre reprennent; c'est la seconde session du premier parlement qui s'était ouvert en novembre 1867 et s'était terminé le 21 décembre de la même année. Le Ministre des Finances, John Rose, prononce son premier discours du budget. Le Ministère de la Justice est formé cette année-là.



Il est 2h30 du matin le 7 avril. La nuit est claire. L'Honorable D'Arcy McGee, 42 ans, Père de la Confédération, revient chez lui en traversant les pelouses en face du Parlement. Un député, Mr MacFarlane fait, avec lui, un bout de chemin, puis le quitte. McGee se dirige vers la maison de pension qu'il habite, rue Sparks, le "Toronto House" tenu par Mrs Trotter. Le ministre est fatigué et pensif car il vient de prononcer, à une heure du matin, un long et ardent plaidoyer. S'opposant avec force aux menaces d'invasion des Fénéniens, extrémistes irlandais, McGee est encore sous le coup de l'émotion lorsque, sa clé à la main, il se penche vers la serrure de sa maison au numéro 142 de la rue Sparks, près de la rue O'Connor. Un député, M. Robitaille, qui habite là également, vient de rentrer et Mrs Trotter, encore debout, ayant entendu McGee s'approcher, se prépare à lui ouvrir la porte. Elle l'entrebaille seulement lorsqu'elle perçoit l'éclair d'un coup de feu et le bruit d'une détonation toute proche. L'homme d'État s'effondre devant elle; une balle, tirée à bout portant, lui a traversé la nuque, est sortie par la bouche et a traversé la porte. Il meurt presque aussitôt. Le fils de Mrs Trotter, qui approchait aussi de la maison à cet instant, voit l'homme tombé et donne l'alarme. Un des rares crimes politiques de l'histoire du Canada vient d'être commis.

L'émotion fut grande. On arrêta plus d'une douzaine de sympathisants fénéniens mais un seul fut retenu: Patrick James Whelan, homme pacifique lorsqu'il est sobre mais violent et bavard lorsqu'il est ivre. Il a alors fréquemment clamé sa sympathie pour les Fénéniens.

Le procès donna lieu à de curieuses révélations. Il semble que plusieurs hommes se trouvaient rue Sparks, même à cette heure de la nuit. On mentionne là, la présence de quatre hommes: Patrick et John Buckley, Paul Fréchette et John Bryce. Un autre, Jean-Baptiste

Lacroix jura avec force avoir reconnu Whelan dans l'homme qui avait tiré sur McGee.

D'autre part, le lieutenant Edward O'Neill qui arrêta Whelan affirma que le revolver de ce dernier contenait le même calibre de balle que celle qui avait tué l'homme d'État. Il dit aussi que, lors de l'arrestation de Whelan, l'arme montrait qu'elle avait servi récemment.

J'ai déjà raconté, à la page 176 de "Bytown et ses pionniers canadiens-français" la pendaison de Whelan en 1869, dans la cour de la prison de la rue Nicholas, un jour de février, pendant qu'une neige épaisse tombait et qu'une foule assistait à la dernière pendaison publique qui eut lieu au Canada.

Né en Irlande, McGee avait émigré aux États-Unis à dix-sept ans. Journaliste talentueux, il mit sa plume au service de la cause de l'Irlande. Ses idées évoluèrent petit à petit, tant et si bien que, ironie du sort, ce fut son opposition à la rébellion des Fénéens — cause qu'il avait adoptée lui-même dans sa jeunesse — qui arma le bras de son meurtrier.

Ce fut en 1857 qu'il vint à Montréal, fut élu député, assista aux discussions qui préludèrent à la Confédération. Il était à Ottawa comme représentant de Montréal Ouest depuis septembre 1867.

Les funérailles de McGee eurent lieu à Montréal et furent grandioses mais les circonstances de sa mort étaient telles qu'elles faisaient oublier que cet homme n'habitait le Canada que depuis onze ans. À ces obsèques, Ottawa était représentée par le maire Henry J. Friel et quelques fonctionnaires municipaux, tel qu'il avait été décidé à une réunion spéciale convoquée le 11 avril 1868 à la suite du meurtre de l'homme d'État. La ville offrit une récompense de \$2,000 à qui aiderait à l'appréhension et éventuellement à la condamnation du coupable.

Le musée Bytown possède un moulage de la main de l'Hon. D'Arcy McGee et plusieurs autres objets lui ayant appartenu.

L'endroit où McGee fut assassiné était indiqué auparavant par une plaque commémorative installée sur le mur de la maison, à côté de la porte qui gardait le trou fait par le coup de revolver. Plus tard, là se trouvait le magasin Bryson-Graham. L'endroit où fut tué McGee est maintenant rappelé par une plaque sur un court poteau planté au milieu d'un petit rond-point du mail de la rue Sparks.

★ ★ ★

À l'angle des rues Cathcart et Sussex, au nord de la Maison mère des Sœurs Grises, le nouvel orphelinat est encore dépourvu

d'un escalier extérieur. Qu'à cela ne tienne! Pour la bénédiction de l'édifice, on grimpe le long d'un escalier de fortune. Les enfants qui, auparavant, habitaient la maison de la rue de l'Église (Church) occupent les nouveaux locaux. Bientôt, quarante-deux orphelins, trois vieillards et quatre femmes âgées logent à l'orphelinat avec deux religieuses et une domestique. En plus, M. et Mme Edouard Béland, de Québec, demandent à être pensionnaires, ce qui enrichira la caisse. L'orphelinat sera joint à la Maison mère par une longue aile de pierre en 1883.

Cette même année 1868, les membres de la Société de couture organise un Comité de Dames patronesses. Les dirigeantes sont: Mesdames Charles Taché, Eugène Taché, Georges Futvoye, Eugène Panet, E. Martineau, G.C. Baillargé, Duplessis, H. Pinard, L. Duhamel, J. Drolet, B. Coursolles, A. Lusignan, G. Côté, T. Trudeau, A. Boucher, P.A. Roy, et B. Blais. Ces dames obtiennent de la ville d'Ottawa une somme de \$25.00 qui sera versée en 1871. De plus, la province d'Ontario verse \$480.00 à partir de 1870.



On avait fait d'importantes améliorations à Rideau Hall en ajoutant une loge d'entrée et de belles grilles en fer forgé. Après l'avoir loué trois ans, le gouvernement canadien décide de l'acheter des héritiers de Mackay, pour la somme de \$82,000.

Le gouverneur général, Lord Monck, avait jugé Ottawa un endroit pitoyable pour déployer la pompe et le decorum, attributs naturels d'un représentant de la Reine. Il trouvait les rues de la petite capitale si boueuses, si raboteuses, qu'il avait décidé de se rendre de Rideau Hall à la colline du Parlement en une espèce de barge vice-royale, portant l'enseigne du royaume, et des marins britanniques. On dit — mais cela n'est pas sûr — que les citoyens d'Ottawa "s'alignaient le long de la berge de la rivière et l'acclamaient". De toute façon, lorsque, après sept ans environ de séjour au Canada, il retourna en Angleterre en novembre 1868. Il laissa peu de regrets et lui-même n'en éprouva probablement aucun car s'il aimait vivre à Québec, son séjour ici ne lui apporta que déception et ennui. Cet ennui, il y fait allusion souvent dans les lettres qu'il adressa à son fils. La lecture de ces missives m'a plongée moi-même dans un ennui profond, car cet homme mentionne dans ses lettres insignifiantes beaucoup plus souvent les chevaux et les chiens que les Canadiens et répète souvent à propos des cérémonies auxquelles il doit assister: "It will be a great bore but I shall have to go". Macdonald ne l'aimait guère, mais D'Arcy McGee se prit d'amitié pour le lord irlandais. Lady Monck, d'ailleurs, trouvait que McGee avait la tête à l'aspect sauvage d'un Indien.

À la fin de novembre, arrive le remplaçant de Monck, encore un Irlandais, Lord Lisgar (1807-1876). Lui et sa femme sont âgés, de santé fragile et leur séjour à Rideau Hall sera sans histoire. Une rue sera, toutefois, nommée d'après ce gouverneur général, consciencieux, ennuyeux, et intelligent, paraît-il. Il fut responsable de plusieurs innovations dont les voyages du couple vice-royal à travers le Canada, et le premier Lever. Il fut l'hôte du prince Arthur, âgé de 19 ans, fils de la reine Victoria, qui vint à Ottawa et devait revenir ici quarante ans plus tard comme gouverneur général.

De fait, Lady Lisgar était-elle si vieille et fragile qu'on le disait? À la mort de son mari en 1876, elle eut la force d'épouser Francis Turville, le secrétaire de son mari, ce qui prouve qu'elle avait encore bon pied bon oeil.

★ ★ ★

La ville, devenue capitale de la Confédération, a besoin de plus d'institutions d'enseignement au niveau secondaire. Les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, institution prenant ses origines dès le début de la Nouvelle-France et fondée par Marguerite Bourgeoys, arrivent de Montréal, ouvrent leur pensionnat dans une modeste maison au coin des rues O'Connor et Maria. Le 1er mai 1869, les religieuses s'installent plus confortablement. Le pensionnat de la rue Gloucester où des générations de jeunes Outaouaises étudièrent, fut béni par Mgr Guigues en 1872.

★ ★ ★

Jusqu'en 1868, on qualifiait de "spectaculaire" la beauté des chutes de la Chaudière. Libres de toute entrave, elles bondissaient sans contrainte sur les gigantesques rochers qui parsèment le cours de l'Outaouais. À cause du niveau insuffisant de l'eau en été, l'on construisit un barrage qui enleva aux chutes son aspect sauvage. Ce barrage fut refait durant les années quatre-vingt-dix.

★ ★ ★

Pendant ce temps, la ville essaie d'améliorer ses services. Les citoyens demandent des réverbères, à Bolton et Cumberland, par exemple. On réclame des puits, des veuves insistent pour qu'on leur accorde des exemptions de taxes à cause de leur pauvreté extrême. La population veut un autre pont sur le canal. La ville essaie de satisfaire tout le monde; elle paye \$513.50 à l'Ottawa Gas Co. pour avoir éclairé 79 réverbères pendant 3 mois.

Le chef des pompiers se plaint que les vendeurs d'eau arrivent promptement au lieu de l'incendie pendant le jour, mais pas le soir. Il demande que des réservoirs ou des puits soient installés pour servir en cas d'urgence. Il en suggère un, entre autres, à l'angle de Cathcart et à l'ouest de Princess Terrace, rue que je n'ai pu retracer.

Les propriétaires voient à la propreté de leur maison. Ils engagent des ramoneurs au taux de dix cents si la maison a un étage, vingt cents si elle en a deux, etc.

Tout ceci a été repéré au fil du regard dans les procès-verbaux de la ville...

C'est en 1868 que, rue George, une brasserie est installée dont le propriétaire est Henry F. Brading. Un an après, elle déménage au 451 de la rue Wellington. Quatre-vingt ans plus tard, O'Keefe achète les brasseries portant le nom de Brading.

Le député Currier, homme d'affaires important, construit en 1868 une belle résidence, rue Sussex, avec une vue superbe sur la rivière des Outaouais qui coule au bas de la falaise. Après la mort de Mrs Currier en 1901, la maison fut vendue au sénateur et millionnaire William Cameron Edwards, puis, en 1949, au gouvernement du Canada qui en fait, après d'importantes rénovations, la résidence du premier ministre du Canada.

À la mort du sénateur Edwards, son neveu Gordon Cameron Edward l'avait occupée. Ce dernier possédait une collection importante d'objets d'art qui fut achetée par la Galerie nationale.

Des vitraux dans l'église baptiste, à l'angle de Laurier et Elgin, rappellent le souvenir des deux rois du bois, membres de cette famille très connue: William Cameron Edwards et John A. Cameron.

L'Honorable Louis St-Laurent fut le premier à habiter la belle demeure qui est, encore aujourd'hui, occupée par le premier ministre. Le 24 Sussex est probablement aussi connu, sinon aussi célèbre, que le fameux 10 Downing street, à Londres.

★ ★ ★

Le gouvernement fédéral désirait étendre ses pouvoirs au-delà des frontières de l'Ontario. Des arpenteurs et autres employés fédéraux commencèrent à supputer, autour de la Rivière Rouge (plus tard, le Manitoba), les avantages d'installer éventuellement des colons sur les belles terres. Mais ceux qui étaient déjà dans ces parages, y compris les Métis, s'objectèrent à des préparatifs où ils voyaient nettement la mainmise du gouvernement d'Ottawa sur leur domaine. Les événements qui se déroulèrent par la suite

constituent un aspect fascinant de l'histoire de notre pays mais malheureusement je ne peux entrer dans plus de détails.

Pour le gouvernement central, un autre mal de tête se dessinait à l'horizon. Entrée de reculons dans la Confédération, la Nouvelle-Écosse voulait maintenant s'en séparer. En mars 1868, la législature fit parvenir une lettre à la Reine, demandant "la permission de se retirer". Le Secrétaire aux colonies, le Duc de Buckingham, informa la Nouvelle-Écosse que la permission lui était refusée par le gouvernement britannique. Nous parlerons plus tard d'un second effort de séparatisme, en 1886, par cette province.

À propos de séparatisme, je répète ici ce que disait le journaliste Bob Bowman tout récemment dans "The Journal". Il rappelait que, depuis la Confédération, il y eut des mouvements séparatistes dans plusieurs provinces: en Colombie Britannique, au Manitoba, deux fois en Nouvelle-Écosse. Et, dans cette dernière province, le mouvement séparatiste fut, peut-être, plus accentué que ne l'est celui du Québec actuellement, continuait le journaliste. D'abord en 1868 tel que dit précédemment et aussi en 1886 lorsque le libéral W.S. Fielding se servit de cet argument pour gagner l'élection. Mais, lorsqu'il fut Premier ministre, il laissa tomber l'affaire quoiqu'il ne faisait pas de doute que la majorité des gens de la Nouvelle-Écosse étaient en faveur de la séparation d'avec le reste du Canada. En 1874, la Colombie britannique réclama son indépendance et, en 1883, ce fut le tour du Manitoba qui exigeait des profits additionnels pour ses fermiers. Plusieurs d'entre eux demandèrent la cession d'avec le Canada et l'union avec les États-Unis. Remarquez que toutes ces réclamations avaient un dénominateur commun: des raisons économiques. Les Québécois, eux, réclament aujourd'hui leur indépendance pour pouvoir garder leur langue et leur culture. Encore une fois, voici un exemple de la différence profonde entre les deux races: pour les parlants anglais, l'argent et le pouvoir. Pour les Canadiens français, leur culture et leur langue. Quelle erreur! N'apprendront-ils jamais ce qui importe avant tout dans la vie!!! On dit qu'un des dons les plus importants que le Ciel a fait aux humains consiste en lui avoir permis de vivre sa vie sans se souvenir continuellement des misères, des deuils, des déceptions de son passé, c'est-à-dire de lui avoir donné la faculté d'oublier. À ce propos, ceux qui ne se trouvent pas de mots assez forts pour fustiger le désir d'être "Maître chez eux" de nos voisins, ont commodément oublié qu'en 1882, lorsque l'indépendance de l'Irlande fut mise en question en Grande-Bretagne, la plupart des Canadiens semblèrent en faveur de cette indépendance. Le 20 avril, la Chambre des communes et le Sénat présentèrent même une résolution recommandant le "home rule" pour l'Irlande. Le Sénat vota pour mais la Chambre des communes vota 36 à 6 contre.

Il y a plus! Le Premier ministre de la Colombie britannique, Mr. Beaven, ne suggéra-t-il pas, vers 1882, que sa province devienne un royaume séparé et que la Princesse Louise, épouse du Marquis de Lorne, en soit la Reine?

Le Canada est un pays immense; le coeur politique en est à presque trois mille milles du Pacifique; d'autre part, les Terre-Neuviens considèrent Ottawa comme au bout du monde. C'est pourquoi ce qu'on appelle chez nous le sentiment national est si difficile à réaliser. S'il n'y avait qu'une seule langue officielle au Canada, l'unité serait-elle plus facilement réalisable? On peut se le demander. L'adhésion de Terre-Neuve au Canada en est un exemple. Passionément attachée à la Grande-Bretagne, elle refusa, pendant de nombreuses années, de se joindre à notre pays, n'y voyant pas son profit. Cependant, il fallut des conditions économiques déplorablement sur son île pour qu'elle "consente" à se joindre à nous en 1949. Ceci n'est qu'un cas... il y en a bien d'autres! Aussi longtemps qu'une perche d'entente sera tendue d'une main et que, de l'autre, la paume sera largement ouverte pour recevoir les bénéfiques économiques d'une telle concession, je croirai difficiles les déclarations enflammées de ceux qui proclament "l'unité canadienne". Elle n'est pas encore réalisée, tant s'en faut!

Cette digression sort-elle du propos de ce chapitre? Pas tant que cela puisque nous en sommes aux efforts constants du gouvernement central pour relier entre eux des éléments épars afin de former un tout cohérent. Le long des années, je mentionnerai l'adhésion à notre système fédéral de toutes les parties qui maintenant le composent.



Vers 1861, un premier Canadien était parti pour défendre le Pape dont les États pontificaux étaient menacés par les Piémontais. Ce fut à la suite d'un appel de Mgr Bourget que le premier contingent de Canadiens fut formé en 1868. Ils allèrent offrir le secours de leurs jeunes bras et leur enthousiasme au Souverain pontife. Les deux années qui suivront verront d'autres jeunes gens partir pour Rome; le nombre total s'élèvera à 500, bien qu'une partie, les derniers contingents, ne se soit pas rendue jusqu'à la Ville éternelle.

D'Ottawa, on mentionnera plus tard, d'anciens zouaves: MM. Vincent, Drouin, Dumais et aussi Pascal Comte, l'un des trois fondateurs de l'Institut canadien-français. Mgr Routhier, qui fut longtemps Vicaire général à Notre-Dame, fut aumônier des zouaves en 1868 et rappelait ce fait lorsqu'on fêta, en 1914, le cinquantenaire de sa vie sacerdotale. Les zouaves Vincent, Drouin et Dumais assistaient à la cérémonie.

On sait qu'à leur retour les zouaves continuèrent de porter, dans les cérémonies, le costume très caractéristique gris et rouge avec large pantalon. Plusieurs d'entre eux se dirigèrent vers la prêtrise, d'autres choisirent des professions libérales et plusieurs furent des historiens.

Eux partis, des compagnies se formèrent qui portaient le costume d'origine arabe, figuraient dans toutes les processions et manifestations patriotiques et je pense que la participation de ces braves gens ne cessa que vers les années 1940. D'ailleurs, les zouaves authentiques disparurent mais un village, fondé par quatorze vétérans de l'armée papale, il y a plus de cent ans, existe encore au sud de la province de Québec. Il se nomme Piopolis.

Le 24 juin 1868, là-bas, au-delà des mers, à Rome, 190 zouaves canadiens fêtèrent dans l'enthousiasme la fête de la St-Jean Baptiste. Après avoir entendu la messe célébrée par le pape, à St-Jean de Latran, les jeunes gens se réunirent pour des agapes fraternelles. De nombreux toasts furent portés. C'est Gustave Drolet qui raconte l'événement dans son livre et c'est aussi lui qui, à plusieurs reprises, mentionne la présence parmi les jeunes zouaves, de l'abbé Routhier, l'aumônier du 3^{ème} détachement. L'abbé Routhier, plus tard, Mgr Routhier, vint tôt dans le diocèse d'Ottawa et les plus âgés de la Basse ville se rappellent l'avoir connu.

Divers

—Après 1860, nous dit J. Jolicoeur, le site de la ville de Hull fut rapidement peuplé par des Canadiens français. Dans la seule année de 1868, pas moins de 350 familles canadiennes-françaises s'y sont établies. Le 23 juillet 1868, le R.P. Reboul fit faire la première communion à près de 100 enfants.

Il serait intéressant de faire une étude plus approfondie sur la proportion de Canadiens français qui, vers ce temps-là, traversa la rivière des Outaouais.

CHAPITRE XVI

1869 Premier lever — Église St. Patrick — Couvent du Sacré-Coeur, rue Rideau — Pendaison de l'assassin de l'Hon. D'Arcy McGee — "Le Canada" cesse sa publication — Progrès et déceptions au sujet de la Confédération — Débats à la Chambre des communes — Divers — Le canon de midi

Mentionnons une coutume qui dure jusqu'à nos jours et qui fut instituée le 1er janvier 1869. Il s'agissait du Lever pendant lequel le gouverneur général recevait les hommages et les souhaits de Bonne Année des citoyens de la ville. Cette cérémonie était coutumière pendant le régime français. De 1869 à 1873, cette réception eut lieu à l'Édifice de l'Est.

★ ★ ★

Les catholiques de la Haute ville, presque tous de langue anglaise, allaient toujours aux offices religieux dans la petite chapelle de la rue Sparks. En 1869, neuf grands lots furent achetés sur Kent, entre Lisgar et Gloucester. Trois ans plus tard, la pierre angulaire d'une église qui s'appela St. Patrick fut bénite par Mgr Guigues et scellée par le premier ministre d'alors, Sir John A. Macdonald. En gothique moderne, cette église n'avait pas les proportions qu'elle possède maintenant ni la superbe décoration de marbre que l'on trouve à l'intérieur. On ne voyait pas non plus cet étonnant vitrail installé récemment et qui provient de Ste Malachie, de Montréal, en voie de démolition. On y montre saint Patrick chassant, avec sa crosse, les serpents d'Irlande.

★ ★ ★

Je l'ai dit, les Soeurs grises logeaient leurs pensionnaires chez elles, à la Maison mère depuis 1850. En 1869, leur nombre ayant atteint 225 jeunes filles, il fallut penser à une autre solution. Le 22 juin, les religieuses achètent l'hôtel Matthews-Revere, rue Rideau, à l'angle de Waller. L'hôtel déménage rue Sussex où se trouve actuellement l'Institut Jeanne d'Arc. Les religieuses installent leur pensionnat entre les épais murs de pierre de l'ancien hôtel et l'agrandissent. L'aile de la rue Besserer sera ajoutée en 1927.

Les travaux d'aménagement terminés, l'institution ouvre ses portes le 12 août, Soeur Rivet étant directrice et Soeur Thérèse de Jésus, maîtresse des études. Quinze autres religieuses y travaillent. Aussitôt, le Couvent de la rue Rideau, comme on l'appelait jusqu'à ces dernières années, se fait, de par la ville, une réputation d'excellence. L'instruction est dispensée de façon impeccable par des religieuses sérieusement formées pour cette tâche difficile. On soigne tout particulièrement les études musicales; Gustave Smith, organiste à la Cathédrale Notre-Dame, y donne des leçons. Tout au long des années, des visiteurs, quelques-uns illustres, vont se rendre compte de la qualité de l'instruction que l'on donne. Le gouverneur général et son épouse ne manquent jamais de visiter l'établissement et Soeur Paul Émile note le discours "dans un français impeccable" que Lord Dufferin prononça à l'occasion d'une telle visite. Lady Macdonald, épouse de Sir John, venait y prendre des leçons de français de Soeur Olier (Bastien). Une ravissante chapelle fut dessinée par Mgr Bouillon, l'architecte de la cathédrale, et installée en 1888. Blanche et or, ornée de minces colonnes, dont plusieurs s'élevaient en faisceau vers la voûte, c'était vraiment un chef-d'oeuvre d'harmonie. Le centenaire du vénérable établissement fut fêté avec éclat en 1969 mais peu après, vers 1972, les religieuses vendaient l'immeuble et il disparaissait rapidement sous le pic des démolisseurs malgré les protestations véhémentes qui s'élevaient à travers la ville. On dit que la chapelle fut démontée et est conservée quelque part, dans l'espoir de la reconstruire. Tel nous informe Héritage Canada. Sur sa couverture de novembre 1973, la revue "Canadian Geographical Journal" en donne une belle photo. C'est avec un peu de tristesse que les anciennes élèves notent, dans les journaux sous "Encans", des items tel: "an unusual high and ornate bishop's chair, from Ottawa's old Rideau Convent".

Maintenant, à la place du bel immeuble en pierre, témoin de plus de cent ans d'histoire, s'élèvent d'horribles boîtes de béton, sans style, sans élégance aucune, digracieuses au possible. Cette démolition étonnante et inutile réveilla la conscience des citoyens en ce qui regarde notre héritage et je ne crois pas qu'on permettrait maintenant un tel sacrilège.

En même temps que le pensionnat était installé rue Rideau en 1869, l'Académie d'Youville ouvrait ses portes à sa place, rue Water.

★ ★ ★

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'hiver est dur dans nos parages. Y a-t-il eu, depuis plus de cent ans, autant de neige que celle qui tomba sur la ville et ses environs en 1869? Le 11 février, Patrick Whelan fut exécuté pour le meurtre de l'Hon. D'Arcy McGee.

Cette exécution a été décrite en détail à la page 177 du Tome I de cette série sur l'histoire d'Ottawa. La neige commença à tomber ce jour-là, en rafale d'abord, puis continua sans interruption jusqu'à longtemps après la St. Patrick. L'épais manteau blanc effaçait dans la campagne toute trace de routes, de clôtures, de bâtiments. À cette époque-là, aucun appareil téléphonique pour appeler à l'aide, aucune charrue pour déblayer les routes. Les tempêtes continuèrent jusqu'à la fin de mars. Vingt pieds de neige s'accumulèrent. Puis, le thermomètre baissa de façon alarmante. Le 19 avril, par contre, la pluie se mit à tomber en trombe. Quel désastre! Conflée à ne plus savoir quoi faire de la neige fondante, la rivière Rideau ne tarda pas à sortir de son lit et alla causer de grands ravages tout au long de ses rives qu'elle couvrit de quatre pieds d'eau. Ce malheureux hiver a été inscrit au compte des catastrophes dans notre pays de froidure, mais 1870 ne devait pas se terminer sans encombre puisque l'été devait voir un sinistre plus effrayant encore. Un incendie mit presque fin alors à notre petite ville et fit d'incommensurables dégâts sur son parcours dans les cantons du comté de Carleton. J'en parlerai plus en détail dans le chapitre "1870".

Une autre catastrophe frappa le pays en 1869. Une terrible tempête s'abattit sur la Baie de Fundy. Plus de 120 navires coulèrent. Il y eut de nombreux morts et de grandes dévastations le long des côtes, dues aux inondations.



Ce fut à la fin de 1868 ou au début de 1869 que le journaliste Joseph Tassé vint à Ottawa pour remplacer Benjamin Sulte comme rédacteur du journal "Le Canada". Il continua à collaborer à "La Minerve" de Montréal. Né à L'Abord-à-Plouffe en 1848, il avait fait ses études classiques au Collège de Rigaud.

Tassé était rédacteur du journal "Le Canada" lorsque ce journal cessa d'être publié en décembre 1869. Fondé le 21 décembre 1865, il avait donc duré quatre ans.



L'achat de l'Alaska par les Américains en 1867 donna une frousse extrême au gouvernement canadien qui voyait là lui échapper de grands espaces au nord-ouest de son territoire. Les États-Unis mettraient-elles le grappin sur les vastes étendues qui partaient des frontières de l'Ontario, espaces presque inhabités, à l'exception des environs de la Rivière Rouge où s'étaient installés des Métis, des Canadiens français et des Écossais? Le gouvernement

fédéral craignait, à juste titre, qu'il lui serait alors impossible de rallier à la Confédération la lointaine Colombie anglaise qui venait de se choisir une capitale: Victoria, sur l'île de Vancouver. On sait que l'ancienne colonie de New Westminster était considérée par le pouvoir central comme partenaire possible, mais le gouverneur Seymour s'y opposait encore.

Bien que, depuis 1846, le 49^{ième} parallèle marquait la frontière entre le Canada et nos voisins du sud, nous n'étions guère rassurés sur la solidité de cette frontière, ouverte aux quatre vents, donc fragile, pour maintenir l'intégrité de notre territoire.

Il fut donc décidé d'acheter de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui avait le contrôle des grandes étendues plates du centre du pays, toute la région que n'avoisinaient pas immédiatement ses postes de traite des fourrures. C'est ce que fit le gouvernement canadien pour la somme de un million cinq cent mille dollars, Sir George-Étienne Cartier et William McDougall ayant été délégués à Londres pour mener ces négociations à bien. Les premiers jalons étant ainsi posés, on espérait la venue prochaine dans le giron de la Confédération, de la Colombie anglaise, mais elle posa une condition... de taille: un chemin de fer serait construit à partir de l'est pour relier la nouvelle province au reste du Canada. On verra que ce fameux chemin causa bien des déboires à nos gouvernants et, finalement, fit chuter le gouvernement Macdonald.

Et, à la Rivière Rouge, que se passait-il? Un nommé Schultz et un groupe d'excités alliés aux Orangistes de Toronto, le "Canadian Party", encourageaient la révolte des Métis mais leur but était loin d'être noble et désintéressé. Cependant, les récriminations des habitants de la Rivière Rouge prirent de l'ampleur, Louis Riel s'étant mis à la tête de ses compatriotes. John A. Macdonald envoie vers eux un négociateur, Donald Smith, plus tard Lord Strathcona pour que des arrangements soient conclus. Pendant ce temps, l'Orangiste Schultz et sa bande avaient été mis en prison par le gouvernement provisoire installé à Fort Garry (Winnipeg). S'il n'y avait pas eu d'autres incidents, les négociations avec le gouvernement canadien se seraient poursuivies dans la non-violence — Riel en était partisan — et le Manitoba serait entré dans la Confédération sans coup férir. Mais, il devait en être bien autrement.

À la fin de 1869, les choses en étaient là.

On s'agit aussi à l'est de notre vaste pays. En 1869, les gens de Terre-Neuve viennent à Ottawa pour discuter de leur entrée possible dans la Confédération, à l'époque ardemment désirée par le gouvernement britannique et le premier ministre Macdonald. Les élections montrent, cependant, avec une grande clarté, que la population de l'île n'est pas intéressée à se joindre au Canada. Petit

à petit on cessera de faire pression sur elle. Elle restera donc encore pendant plus de soixante-quinze ans, une colonie de l'Angleterre.



En 1869, a lieu la deuxième session du premier parlement. La publication des débats en 1975, fut un projet du centenaire et on le fit paraître simultanément dans les deux langues officielles du pays.

Dans la préparation du texte français et les recherches difficiles qui la précédèrent, on mentionne la collaboration de quelques Canadiens français, dont celles de René Nadeau et de Louis Tarte. Le père de ce dernier, M. Joseph Tarte, bibliothécaire au Parlement comme son fils, était doué d'une mémoire prodigieuse. Son souvenir est resté vivant pour les nombreux lecteurs qui furent les obligés de cet homme érudit, d'une connaissance encyclopédique.

Le volume qui contient les Débats de 1869 mentionne les députés qui s'expriment en français lorsqu'ils s'adressent à la Chambre. Ce sont Langevin, Blanchet, Cartier, Bellerose et d'autres aussi. "The Globe" and le "Times" ne faisaient aucun cas de ces interventions en français et pour que le débat soit rapporté dans leurs colonnes, il fallait s'exprimer en anglais. De fait, l'anglicisation de la Chambre était évidente et allait s'accroître. Ceux qui s'étaient opposés au pacte de la Confédération et au "melting pot" qui engloberait et ferait finalement disparaître la langue de la minorité, voyaient là une confirmation de leurs craintes.



Divers

— Le 7 février 1869, une fille naît à l'épouse de Sir John A. Macdonald. On s'apercevra vite que le bébé est infirme. Elle vivra, entourée de l'affection anxieuse de son père et se déplaçant dans un fauteuil roulant. La jeune fille vivra longtemps à Earncliffe et mourra, en Angleterre, en 1933.

— Dans "Le Choix de la Reine", Wilfrid Eggleston parle d'une entente entre le ministère fédéral des Travaux publics et la ville d'Ottawa "en vertu de laquelle elle recevait la permission de détourner le surplus d'eau des chutes Chaudière pour alimenter la ville et actionner les installations nécessaires". Il s'agissait d'une compensation pour la ville qui n'imposait aucune taxe sur ce qui appartenait au gouvernement fédéral.

— Au 451 de la rue Besserer, est construite une maison, en 1869, pour deux fonctionnaires, Eugène et J.M. Têtu. La maison est décrite à la page 55 de "Ville sur l'Outaouais".

— Croirait-on que les fonctionnaires, journalistes, traducteurs et autres soient adeptes de la dive bouteille? Toujours est-il que les tavernes sont de plus en plus nombreuses dans notre bonne ville. Les Canadiens français en sont quelquefois les propriétaires. Ceux dont les noms suivent demandent, pour 1869, la permission d'ouvrir des tavernes: Louis Leblanc, J.P. Parent, L. St-Louis, F.X. Valiquette et A. Renaud.

★ ★ ★

Le canon de midi

Au moment où je terminais ce chapitre, un coup de canon a résonné au-dessus de la ville, informant la population qu'il est midi; on a alors entendu les cloches des églises carillonner à leur tour pendant que les fonctionnaires regardaient leur montre. Un journaliste, sarcastique à l'endroit d'Ottawa comme il se doit dans la profession, affirmait dans ses colonnes, que le coup de canon de midi est donné pour informer les membres de la Galerie de la presse parlementaire que les bars sont ouverts.

"The noon gun on Parliament Hill was first fired during the Lisgar period" rapporte le "Ottawa Journal" dans un article paru le 2 juin 1953. Il me semble donc que le canon se trouvait, vers cette époque, sur la colline du Parlement tandis que maintenant, il tire son coup de canon du haut de la falaise, au Parc Major, juste au-dessus de l'entrée du canal Rideau.

L'autre jour, je suis allée voir fonctionner ce petit canon de neuf livres "anglaises", se chargeant par la bouche, dit une plaque tout près. Dans une enceinte de petite dimension, près de l'entrée du Parc Major, le canon est plus ancien que tout ce qui l'entoure puisqu'il précède la construction du canal d'une vingtaine d'années. Lorsqu'il fut acquit, il appartenait depuis 1807 à la Garnison Willis. Il fut acheté par le Canada en vertu d'un décret du Conseil publié en 1869, signé par Sir John A. Macdonald. On mentionne, sur la plaque en question que, à ce moment-là, on vérifiait quotidiennement, par télégraphe, l'heure précise de l'Observatoire du Collège McGill à Montréal; puis, on la communiquait au public au moyen de cette pétaradante à midi exactement.

Depuis le 26 avril 1869, le canon s'est bien acquitté de sa tâche; le dimanche, le coup est tiré à dix heures du matin. Lorsque j'ai observé la manoeuvre, il était 11h45 a.m. et on se préparait. Quelques touristes braquaient leur appareil sur le petit canon de fer dont la bouche est bloquée à l'ordinaire. Deux employés s'affairaient à le préparer et avaient déjà déployé des chaînes jusqu'à la clôture qui entoure la falaise, empêchant quiconque de passer devant le canon qui tire naturellement à blanc; cependant, la

fumée soudaine et pétaradante qui s'en échappe a blessé des étudiants qui défièrent le monstre il y a quelques années en passant devant au moment où on exécutait la mise à feu. Cette poudre est allumée par un levier qui se trouve au pied d'un employé muni de protecteurs aux oreilles. La poudre s'enflamme alors avec un bruit sourd.

Si petit que soit ce noir citoyen de fer et de poudre, il a eu droit à ce court chapitre puisque depuis 110 ans il lance les échos de sa voix aux quatre coins de la ville.

★ ★ ★

CHAPITRE XVII

1870 Importance de la décennie qui commence — Fondation d'un nouveau journal: "Le Courrier d'Ottawa" — Incendie du Palais de justice en février — Le grand feu d'août 1870 — Les frères occupent l'ancien Collège de Bytown — Visite de ces anciens bâtiments — Le Manitoba se joint à la Confédération — Construction d'un nouveau Palais de justice — Visite de ce même vieil édifice — Aspect d'Ottawa en 1870 — Transport en commun.

On assistera pendant cette décennie 1870 à de grands changements. De conservateur, le gouvernement deviendra libéral en 1873 puis John A. Macdonald reprendra le pouvoir cinq ans plus tard.

L'Angleterre qui voit son Dominion englober de plus en plus de territoires dans ce lointain Canada, s'efforce de les peupler. De 1870 à 1913, elle enverra vers nous plus de 80,000 orphelins. L'historien Waite nous informe qu'un plan fut mis sur pied pour pourvoir les pionniers des prairies de femmes, un plan à peu près semblable à celui qui envoya les filles du Roi au Canada. Il ne manqua pas de dire que plusieurs de ces dernières étaient "disreputable", c'est-à-dire, de mauvaise réputation, ce que de récentes études ont prouvé comme absolument faux. Mais, les historiens ne peuvent tout savoir ni surtout tout vérifier!

Pendant cette décennie, commence aussi la lente exode des populations rurales vers les villes.



"Le roi est mort... Vive le roi!" "Le Canada", premier du nom, n'était pas aussitôt disparu qu'un journal de langues française et anglaise était fondé le 5 janvier. Napoléon Bureau était l'éditeur-proprétaire et le journal était imprimé au 12 de la rue Wellington à Ottawa. Bureau, d'appartenance libérale, fut remplacé en octobre par le conservateur J.E. Dorion. Peu de temps après sa fondation, le journal ne fut imprimé qu'en français, et prit le nom de "Courrier

d'Outaouais". Il changera plusieurs fois de propriétaire et de rédacteur et je mentionnerai ces changements en leur temps et lieu.



Le vieux Palais de justice, construit en 1842, faisait piètre figure auprès de la nouvelle prison de la rue Nicholas, que l'on disait "un splendide édifice" à l'époque. Aussi, il y eut peu de regrets lorsque, par un soir glacé de février 1870, le feu se déclara dans les vieux murs de l'immeuble de la rue Daly et les détruisit complètement. Échelles et pompes avaient été dépêchées sur les lieux mais "gelèrent sur place" dit la chronique. Aussitôt après l'incendie, on pensa à une construction plus digne de la capitale.

Dans l'ancien Palais de justice, il y avait, dit-on, une belle peinture de la reine Victoria. Elle fut détruite dans l'incendie mais, au musée Bytown, on voit la plaque qui accompagnait cette peinture.



Le terrible incendie de l'été 1870 fut autrement désastreux pour la petite capitale. Sa description se lit comme une catastrophe majeure de l'histoire, et c'en fut une.

Le feu qui dévasta la région suivit une sécheresse de deux mois: cours d'eau à sec, couleur jaune pâle des champs que le soleil pâlissait sans lui donner l'eau qui reverdit, bétail assoiffé et surtout forêts où une étincelle mène à la conflagration. De la terre grise et sèche, des foyers d'incendie jaillirent de plusieurs points à la fois. Ils brûlaient depuis plusieurs semaines déjà, couvrant les villes d'Ottawa et de Hull de gros nuages épais. Le 18 août, un vent du sud-ouest souffla violemment brassant la poussière et excitant les flammes. Il n'en fallait pas plus pour que de toutes les directions s'élançent des étincelles. Tout se mit à brûler, les cendres balayées par le vent étendant leur poussière grise sur les gens et les choses. La population des campagnes était déjà inquiète; maintenant, avec celle des villes, elle s'affola. La situation devint grave.

Les incendies se rapprochèrent les uns des autres et s'avancèrent en rideau de feu dans la direction d'Ottawa. La ville semblait incapable de se défendre contre le fléau qui venait vers elle à une vitesse effarante. Les trois pompes à l'incendie s'avéraient bien insuffisantes. La population se mit à fuir; sur le chemin Richmond, deux mille personnes encombraient la route menant à la capitale. Tout était sur le pied d'alerte et le feu atteignait déjà Rochesterville. Au couvent des Soeurs Grises, régnait le silence des grandes

retraites; on l'observa pour obtenir la conservation de la ville menacée. Les cloches des églises sonnaient à toute volée, annonçant le danger. L'incendie suivait une sorte de couloir et cette trajectoire épargna certaines maisons tandis qu'à quelques pas d'autres flambaient comme des allumettes. Quatorze cantons furent fauchés par le fléau.

Les 21,000 habitants de la capitale furent bientôt isolés car ni le steamer "Queen" qui ne pouvait s'éloigner sur l'Outaouais à cause de l'épais nuage qui couvrait la rivière, ni la "St Lawrence and Ottawa Railway" dont les wagons brûlaient, ne purent servir à tirer les citoyens affolés du danger imminent. Il n'y avait qu'un moyen de sauver la capitale. Les autorités le mirent à exécution sans délai. On se souvient que Jean St-Louis avait construit un barrage près de quarante ans plus tôt pour contenir les eaux du marais Dow. Précipitamment, on démolit ce barrage en deux endroits; aussitôt, les eaux du lac se ruèrent vers le nord, couvrirent toutes les terres jusqu'à la rivière Ottawa en suivant à peu près la rue Preston jusqu'au chemin Richmond puis jusqu'à l'Outaouais où elles s'engouffrèrent. La ville était sauvée. Mais, quelle désolation tout autour! Champs complètement dévastés, bétail gisant rôti sur place, maisons réduites en cendres. Les dommages les plus sérieux furent ceux que subit Bell's Corners, mais le canton de March et ses voisins virent de belles maisons telle celle du Général Arthur Lloyd "Bessborough" réduite en poussière.

Dans son "Carleton Saga", Walker a donné la plus terrifiante description du gigantesque incendie qui détruisit presque tout l'ouest de la nouvelle capitale dont les édifices avaient été terminés trois ans plus tôt. La crainte engendrée par le cataclysme incita la ville à donner à ses habitants en 1875 la possibilité de recevoir l'eau d'un robinet. Auparavant, elle était livrée, de porte en porte, par une charrette tirée par un cheval et venait directement de la rivière Ottawa, au pied de la rue St. Patrick. Ce fut Thomas C. Keefer, ingénieur connu, qui construisit le premier aqueduc.



Depuis leur arrivée ici en 1864, les Frères des Écoles chrétiennes enseignaient à l'école Notre-Dame, rue Murray. Elle devint bientôt trop petite pour accommoder tous les garçons et le Bureau des Ecoles séparées loua l'ancien Collège de Bytown construit par Mgr Guigues vers 1850; il venait d'être libéré par l'armée. La maison Donnelly continua à servir de maison privée. Après Donnelly, ce fut l'Honorable Malcolm Cameron en 1871, puis T.C. Brigham la loua jusqu'en 1877 lorsque la maison fut vendue à Thomas Smith puis, en 1882, à Olivier Latour. Au sujet de Thomas Donnelly, les

registres paroissiaux mentionnent son nom en rapport avec une lettre signée conjointement par lui, Homier, Dupuis et Bareille en 1837 concernant un terrain. Et son nom apparaît encore parmi les membres d'un comité de "L'Association des quatre mille" fondée le jour de la St. Patrick, 1839 visant à amasser des fonds pour la construction d'une église catholique en pierre.

Ce fut vers 1899 que la maison fut vendue aux Frères des Ecoles chrétiennes qui, depuis 1870, enseignaient dans le grand bâtiment voisin, ancien Collège de Bytown.

Ces jours derniers, je suis allée visiter ces vieux édifices dont j'ai décrit l'extérieur aux pages 241-248 du Tome I.

À la suite d'un aimable cicérone, j'ai pu me rendre compte des changements spectaculaires subis par les deux vieux bâtiments, la maison dite Donnelly datant autant que l'on peut s'en rendre compte des environs de 1844 tandis que le Collège de Bytown a été construit, comme je l'ai dit tout à l'heure à partir de 1850 pour être le berceau de l'Université d'Ottawa.

De l'ancien Collège de Bytown, il ne reste que l'enveloppe originale. Tout l'intérieur a été refait, et divisé. Ce sont des bureaux, tout simplement. Donc, là, c'est l'extérieur seul qui compte. Cependant, la maison Donnelly, elle, a été rénovée. Le livre publié par les Affaires urbaines décrit, avec photos à l'appui, tout ce que le travail de rénovation a demandé de recherches et causé de surprises décevantes quelquefois. Mais, aussi, que de plaisir à découvrir derrière un mur quelconque un foyer, un four et un âtre de pierre datant d'il y a cent ans! C'est le sous-sol qui a causé le plus de soucis aux restaurateurs et qui donne aujourd'hui la meilleure idée de la maison ancienne. Les murs en pierres assez rugueuses entourent un immense foyer où sont suspendues des marmites de fer; voilà une restauration plaisante à voir et qui donne l'impression de se situer dans une vieille maison canadienne des bords du fleuve.

Au rez-de-chaussée, on voit la belle rampe d'escalier et si on se rappelle que cette maison, de dimension tout de même assez modeste, fut le premier palais épiscopal, on peut s'imaginer l'évêque de Bytown frôlant de sa soutane d'Oblat, le beau bois travaillé, peut-être par Flavien Rochon quoique je n'ai trouvé aucune confirmation de cela. On a meublé le salon et les pièces adjacentes dans le goût de l'époque victorienne, avec des meubles que, pour ma part, je trouve d'apparence lourde, avec des pattes énormes. Les gros divans sont couverts de velours de couleur. Je me demande si Mgr Guigues, un Français, possédait avec lui des bibelots, de petits meubles, bien dans le goût de son pays; la question est intéressante mais où y trouver une réponse?

La destinée de l'ancien collège de Bytown et de l'ancien palais épiscopal est étrange. D'abord collège, puis hôtel, puis caserne, puis école, acheté par les Frères à la fin du siècle dernier, agrandi par eux au cours des décennies, l'Académie de La Salle loge maintenant des fonctionnaires. En 1972, la Commission de la Capitale nationale achète les vieux bâtiments et les restaure. M. Danson étant ministre des Affaires urbaines (il est maintenant ministre de la Défense nationale¹), le gouvernement dans sa sagesse a maintenant décidé que ce ministère n'était pas vraiment nécessaire. L'Honorable Danson occupa donc son bureau dans la maison Donnelly pendant un ou deux ans seulement. Les fonctions de l'ancien ministère ont été, en partie, incorporées dans la Société centrale d'Hypothèque, une autre partie par la province et une autre par les Travaux publics. Maintenant (nous sommes au printemps 1979) il semble que la société Centrale d'Hypothèque déménagera en septembre prochain, chemin de Montréal, les quatre cents employés de la rue Sussex rejoignant ainsi le reste des employés de la Société. À quoi serviront alors les bâtiments restaurés? On n'en sait rien encore.

On a projeté quelques films. J'ai regretté que l'on montre un visage anglais à cette institution qui, par le passé, n'a jamais donné cette impression. Ainsi, avec moult détails, les activités du "Repertory Theater" qui y donna ses représentations pendant quelques années dans le théâtre construit il y a quelques décennies, ne me semblent pas mettre l'accent sur tout un passé intéressant de l'Académie où tant de jeunes Canadiens français reçurent une solide formation.



Avec Louis Riel comme président, les habitants de la Rivière Rouge — métis anglais et français — avaient formé, sur l'instigation de Mac Tavish, gouverneur de l'Assiniboia, un gouvernement régulier. Les négociations pour faire entrer l'Assiniboine dans la Confédération avec, comme résultat, la création de la province du Manitoba, allaient bon train. Le gouvernement provisoire, occupait Fort Garry. Mais, Schultz et sa bande réussirent à s'enfuir de prison y compris un nommé Scott, turbulent, agité et toujours en quête de querelles et de batailles. La bande attaqua le fort mais fut repoussée par les Métis. Le féroce Orangiste Scott essaya d'assassiner Louis Riel. Il fut emprisonné, jugé et condamné à être fusillé, ce qui fut fait. "C'était, dit Waite, un trouble-fête de race irlandaise. Il fut exécuté après avoir été dûment jugé par une cour martiale". Et

¹ Écrit au début de 1979.

voilà déclanché, grossi, enflé hors de toute proportion par les hurlements des Orangistes de l'Ontario, un conflit dont les répercussions se font sentir jusqu'à nos jours.

Le colonel anglais Wolseley (les troupes canadiennes furent toujours commandées, pendant le XIXe s., par un Britannique) vint occuper Fort Garry en août 1870. La tête de Louis Riel fut mise à prix.

Le soulèvement des habitants de la Rivière Rouge ayant été maté, la province du Manitoba est créée et entre dans la Confédération en mai 1870. L'usage du français est garanti, sans équivoque. Cela fait partie d'une entente formelle entre Louis Riel et le Gouvernement de Sir J. A. Macdonald. Il faut se rappeler que sur 11,400 habitants, le Manitoba possédait, en 1870, 6,500 parlants français. Mais, des efforts constants furent faits par le gouvernement pour peupler d'immigrants de la langue anglaise la partie ouest du Canada. On leur facilitait l'achat des terres, les frais de transport et on leur assurait toutes sortes d'avantages. Si les Canadiens français qui, pour gagner leur vie, se dirigent à l'époque vers les États-Unis, avaient été encouragés à demeurer dans leur propre pays et à s'installer à l'ouest de l'Ontario, peut-être le Canada ne serait-il pas divisé comme il l'est en ce moment... la langue française ne serait pas considérée là-bas comme étrangère, parlée par des individus qui veulent imposer leur culture... "They want to ram French down our throat" disent certains, expression que je trouve de la dernière stupidité.

Revenons à l'entrée du Manitoba dans la Confédération et la promesse formelle faite par le gouvernement que la langue française sera officiellement reconnue sur le même pied que l'anglais.

Vingt ans plus tard, c'est-à-dire en 1892, le gouvernement manitobain proscrivait, par une loi, l'usage du français à la Chambre, devant les tribunaux et, de fait, partout ailleurs. La Cour Suprême décréta la nullité de cette loi mais le Conseil Privé de Londres fut d'un autre avis et renversa le jugement. Durant ces années, la population de langue française avait baissé à 7.3 pour cent des 152,506 citoyens du Manitoba.

Aujourd'hui, environ 87 ans après, la Cour suprême décrète que "la loi de 1892 est non avenue et le français est maintenant langue officielle avec l'anglais au Manitoba". Si l'ombre de Riel plane encore au seuil des vastes prairies, il accueillera avec un sourire en coin cette réhabilitation de sa langue maternelle tandis qu'il aura fallu non pas 87 ans mais quelques mois pour que cette même Cour suprême décrète que la loi québécoise sur l'usage du français est illégale! Un écrivain et homme d'esprit résume ainsi la situation: "Le décret de la Cour suprême sur le français, mainte-

nant langue officielle au Manitoba, s'adresse à des morts, tandis que son jugement sur l'anglais, langue officielle au Québec, concerne des vivants..."

En juin et juillet 1870, c'est au tour de la Colombie britannique à venir discuter ici de son entrée dans la Confédération. George-Étienne Cartier reçoit la délégation, John A. Macdonald étant malade. Cette année 1870 est d'ailleurs mauvaise pour la santé du Premier ministre. Il avait été très fatigué en avril après les discussions avec les délégués de l'Ouest et avait abondamment noyé sa fatigue dans l'alcool. Résultat: il souffrait atrocement, dit-on, d'une pierre dans le foie.

D'autre part, les historiens ont noté que, pendant la décennie 1870, l'excès de boissons éniivrantes constitue la cause principale de la pauvreté et du crime.

★ ★ ★

À l'endroit même où, six mois plus tôt, les flammes ont consumé le vieil édifice, rue Daly, près de Nicholas, la pierre angulaire d'un nouveau Palais de justice est inaugurée le 23 septembre 1870. Aujourd'hui, dans le minuscule foyer de cet édifice, on peut lire, sur une grande plaque:

"The corner stone of this building was laid on the 23rd day of September A.D. 1870,
With Masonic Honours by the Most Worshipful the Grand Master of
the Grand Lodge of Canada, Alexander Allan Stevenson."

La plaque nous informe que les officiers de cette "Grand Lodge" étaient présents à cette inauguration et que l'édifice a été érigé par la Corporation du Comté de Carleton. Suit une foule de noms anglais.

Par une belle journée de janvier dernier, je suis allée voir l'intérieur de ces vieilles pierres grises qui se dressent depuis plus de cent ans rue Daly où leur prédécesseur, d'aspect plus modeste, avait été construit du temps de Bytown. Disons tout de suite que le Conseil de la Corporation de la ville d'Ottawa a désigné cet édifice comme ayant une valeur historique et architectural. De fait, bien que des clameurs d'insatisfaction s'élèvent de la part des disciples de Thémis, son apparence ne déplaît pas, avec ses deux escaliers de pierre qui se rejoignent sur un palier et l'aspect de solidité que confère toujours la belle pierre. Sur l'avis de règlement municipal du 15 novembre 1975 au sujet du monument, on le décrit comme suit: "édifice en pierre à chaux taillée avec garniture de pierre taillée. Construit selon les plans de Robert Surtees, il comprend un

édifice principal de trois étages avec ailes symétriques de deux étages et un portique au devant. Le Palais de Justice, symbole du gouvernement et de l'administration de la justice, reflète encore son caractère classique d'origine malgré les annexes qui furent construites au cours des ans. Le décor est réhaussé par la clôture et les terrains environnants”.

L'édifice fut rénové en 1951-52 et agrandi en 1962-63. Sur la plaque mentionnant ces agrandissements, apparaissent deux noms français: J.A. Mayer et W. Champagne représentant Eastview. A. Parisien représente Gloucester.

Le hall d'entrée où se tient un commissionnaire est petit et orné de deux grands drapeaux, l'un britannique, l'autre canadien. Je pénètre dans une salle d'audience consacrée aux cas de divorces. De nombreux avocats, jeunes, dont l'un porte une grosse moustache rousse tombante, une atmosphère légère, pas de juges à perruques mais des magistrats à cheveux gris dont la toge noire porte des parements d'un mauve pâle. Tout se fait en anglais, même si ceux qui se présentent à la barre sont de toute évidence des Canadiens-français. Grand avantage pour la justice, n'est-ce pas, le fait que nous parlons une autre langue en sus de la nôtre!!! Plus tard, j'irai assister, au second étage, dans une salle légèrement plus imposante que celle-ci au choix d'un jury, procédure qui m'a fort intéressée mais, la justice étant traditionnellement lente, on croit voir ici un film au ralenti. J'ai dit qu'il n'y avait ici aucune trace de français... je me trompais. Une information, de caractère permanent puisqu'elle est gravée sur une plaque en laiton, contient, dans ses quatre lignes, cinq erreurs de français. La voici dans toute sa beauté:

Cet asceuseur n'arrêtes
pas a l'étage I — Utiliser
l'asceuseur de l'aile sud
au coin a votre droite

Il n'en fallait pas plus pour que la statue de la justice, en bois, sculptée par un Canadien français, Flavien Rochon, s'effrite lorsqu'on la retira du pinacle du fronton du Palais de justice en 1953. J'ai raconté cela à la page 346 du Tome I.

Je conviens avec ces messieurs de la justice qu'un Palais plus digne d'eux et d'une capitale, devrait être construit. Je n'ai donc pas été impressionnée lors de ma visite mais je garde, beaucoup plus vivant, le souvenir des sanglots vite réprimés qu'étouffait dans son mouchoir une fillette dans cette salle d'audience où venait d'être prononcé le divorce entre ses parents.

★ ★ ★

Un rapport de la "Women's Historical Society of Ottawa" en date de 1954, nous fait lire un très intéressant travail d'un de ses membres, sur l'état de la petite ville en 1870. Des vaches paissent encore le long de la rivière Rideau, à l'est de la Côte de sable qui se peuple, à la vérité, aussi rapidement que les contracteurs peuvent construire des maisons. Pour les fonctionnaires, déambuler par les rues non entretenues en hiver devenait aventure hasardeuse et on dit qu'ils devaient souvent se servir de raquettes pour se rendre à leur travail. À cette époque, les trottoirs sont encore faits de planches.

On se rend compte de la pénurie de logements lorsque l'on observe que vingt-deux députés furent logés dans deux étages supérieurs du nouvel Hôpital général pendant la session de septembre 1870 à juin 1871. Un vieux citoyen qui confiait ses souvenirs au "Droit" en 1924 se souvenait avoir alors rencontré, dans l'appartement du docteur St-Georges, jeune député de Portneuf (il avait 23 ans), toute une phalange de politiciens dont Honoré Mercier et P. Tremblay dont j'ai parlé ailleurs.

Des visiteurs royaux viennent dans nos parages. Le Prince Arthur est l'un de ceux-là et je crois que le Grand Duc Alexis de Russie, fils du Tsar vient au Canada bien que je n'aie pas trouvé de compte-rendu de cela dans les journaux, il a dû certainement visiter la capitale. Vient-on ici pour admirer nos édifices de la colline ou s'assurer de la prospérité toujours croissante du commerce du bois? Les sept scieries emploient environ 1,300 hommes. Leurs revenus s'élèvent à un million et demi. John R. Booth produit près de 30 millions de pieds de pin cette année-là et pendant l'hiver 300 attelages sont engagés par lui.



L'arrivée de centaines de fonctionnaires et autres avait montré la nécessité de pourvoir la population d'un système de transport public. Jusqu'à cette époque, des diligences tirées par des chevaux parcouraient la petite ville. L'année 1870 vit l'installation ici d'une espèce de tramways à chevaux. Ce fut le 21 juillet que le premier tramway sur rails fit son apparition. En été, il était ouvert aux quatre vents; l'hiver il y avait des courants d'air, c'est le moins qu'on puisse dire. Les tramways n'étaient pas chauffés mais on recouvrait le sol de paille sur un tapis afin que les passagers puissent tenir leurs pieds au chaud. Le conducteur, lui, était moins à son aise. Il se tenait devant le tramway et en dehors, couvert d'un épais manteau de fourrure de "buffalo". Il était payé un dollar par jour. Le prix du billet pour le tramway était de cinq sous. En hiver, des patins

remplaçaient les roues. Pendant que le conducteur faisait la collecte au milieu des passagers, il confiait souvent la conduite des chevaux à un de ses clients. On voit l'aspect qu'avaient ces véhicules dans la salle numéro six du Musée Bytown. La "Ottawa City Passenger Railway Company" fut créée cette année-là et Joseph Aumond fut un des directeurs.

CHAPITRE XVIII

La journée d'hier a été d'une chaleur lourde, accablante, dans cette vallée de l'Outaouais où, depuis ses débuts il y a plus de 150 ans, la ville lutte, pendant plusieurs jours d'affilée, contre une atmosphère pesante que n'allège aucun souffle un peu frais. Les nuits qui suivent ces journées lassantes, gardent jusqu'à l'aurore une douce chaleur que n'exaspèrent plus, cependant, les rayons du soleil. C'est pourquoi elles sont supportables. Néanmoins, incapable de dormir la nuit dernière je suis restée plusieurs heures sur mon balcon devant la ville endormie. De la chaleur du jour, la voûte du ciel conservait de douces palpitations, scandées par le clignotement des lumières de la ville, le chant éffréné des cigales dans les arbres du parc et le puissant appel des grenouilles qui habitent les bords de la rivière. Quelle belle nuit, ardente et sereine! La lune, croissant fin et clair, brille; je suis, dans le ciel pur, la marche des étoiles. Quelque dur que puisse être le travail sous le soleil épuisant de la veille, la fatigue tombe comme une enveloppe de fruit mûr devant la délicate merveille d'une semblable nuit de juillet.



1871 Vie culturelle — Confédération — Épidémie de variole — Fondation d'un hospice pour vieillards — Fête religieuse — Hôtel Martineau — Nouveau cimetière — Naissances et deuils — Les châtelains de Rideau Hall — Embranchement de la ligne de chemin de fer — Relations avec la mère patrie.

Philippe-Joseph Aubert de Gaspé, seigneur de Saint-Jean Port Joli et auteur de "Les Anciens Canadiens" et "Mémoires" meurt à Québec à l'âge de 85 ans.

Le journaliste Joseph Tassé écrit une "Vie de Philemon Wright". À Ottawa, Tassé avait remplacé Benjamin Sulte à la direction du journal "Le Canada" en 1869, à l'âge de 19 ans. Comme on le sait, le journal cessa sa publication la même année, et Joseph Tassé s'en fut travailler à Montréal pendant quelque temps. Il

reviendra à Ottawa, sera traducteur aux Communes. Plus tard, député conservateur, il mourra dans la capitale en 1895. Je pense que "Philemon Wright" fut son premier ouvrage publié, le premier d'ailleurs de plusieurs livres sur l'histoire. Des détails additionnels sont donnés sur Joseph Tassé dans la Seconde partie de ce présent ouvrage.

L'abbé Cyprien Tanguay qui, depuis 1865, occupait le poste d'archiviste au Bureau des Statistiques, Ministère de l'Agriculture, commence la publication de son ouvrage monumental ayant pour titre "Dictionnaire généalogique des Familles canadiennes". Ces publications en sept volumes s'échelonnent de 1871 à 1890.

Ombre de Durham, voile toi la face! Lower dit, à la page 349 de son "Colony to Nation" que les Canadiens français avaient, dans les années 1860, leur historien, Garneau, leurs poètes Crémazie et Fréchette... Les Canadiens anglais, continue-t-il, en étaient dépourvus!

Dans Bytown, on était trop occupé à "sortir du bois" pour consacrer beaucoup de temps aux choses de l'esprit; l'installation d'un village puis d'une ville constitue un emploi à temps plein. Cependant, le fait que les nôtres faisaient partie d'un Cabinet de lecture avant 1850 démontre une tendance autre que celle de gagner son pain de tous les jours; la fondation de l'Institut canadien-français avec sa belle bibliothèque, l'intérêt manifesté pour les écoles, le goût des conférences, du théâtre... tout cela faisait présager pour plus tard une vie intellectuelle intense. Et c'est ce qui se produisit. Après l'arrivée ici des fonctionnaires: journalistes, traducteurs, archivistes et autres, l'élan prit de l'ampleur. Je ne manquerai pas de mentionner au fur et à mesure que la chose se produira les ouvrages qui sortiront du cerveau des Tanguay, Sulte, Tassé, Tardivel, Gérin-Lajoie, Valade et de nombre d'autres et montreront la véracité de la bonne opinion que Lower a de notre culture.



À condition qu'un chemin de fer soit construit pour la relier au reste du Canada, la Colombie anglaise adhère à la Confédération le 20 juillet 1871. L'Union des provinces comprend maintenant le Québec, l'Ontario, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse, le Manitoba et la Colombie britannique. Cette dernière est une province immense, à peine peuplée par trois fois plus d'Indiens que de Blancs. La capitale en est Victoria, sur l'île de Vancouver. La Grande-Bretagne avait dû pousser à la roue pour que cette province se joigne à nous. D'ailleurs, plusieurs furent indignés d'une telle pression de la part de la mère patrie. "La Grande Bretagne veut

se défaire de ses colonies” clamèrent-ils . Des fonctionnaires demandèrent à être transférés dans d’autres colonies britanniques: Trinidad, Sierra Leone, les Bermudes et la Jamaïque. Un groupe de marchands de Victoria demanda l’annexion de la Colombie aux États-Unis et dans ce but envoya une demande au Président américain Grant.

Les journalistes — qui savent tout! — écrivirent, ces dernières années, que les Colombiens détestaient les gens du Québec. Si cela est vrai maintenant, voici ce que disait J.W. Trutch lorsqu’il vint à Ottawa, à la tête d’une délégation pour discuter de l’entrée de la colonie dans la Confédération: “Nous devons nous rappeler, nous de la Colombie britannique, que nous devons à Sir George-Étienne Cartier et à ses amis du Bas-Canada, la position dans laquelle nous sommes et surtout le chemin de fer du Pacifique Canadien”. Une rue de Vancouver s’appelle Cartier.



Mère Bruyère, supérieure des Soeurs grises, installe un premier corps médical régulier à l’Hôpital général. Il se compose des docteurs Cléophas T. de Beaubien, A. Robillard et Pierre St-Jean, avec le docteur Hamnett Hill comme médecin-conseil.

À l’automne de 1871, une épidémie de variole se déclare. Les citoyens craignent cette maladie contagieuse et refusent d’accepter dans leur voisinage un hôpital “pour picotés”. De connivence avec les autorités municipales, mais en secret, les Soeurs accueillent subrepticement les malades dans l’ancien Hôpital des émigrés. Il prend le nom de Hospice Ste-Anne, cinq religieuses et deux domestiques s’occupant des malades pendant quelques années car l’épidémie se renouvellera en 1874 et 1875. Cette oeuvre discrète des Soeurs est racontée avec humour par Soeur Paul-Emile dans sa “Vie de Mère Bruyère”. Les Soeurs visitent aussi, de par la ville, les malades dont l’état n’est pas trop grave.

Le public ignorera cet aspect de l’activité des religieuses et des articles paraîtront dans les journaux, blâmant l’absence d’esprit de charité des Soeurs. Laisser dire... ne pas nier! Voilà qui est difficile! Le Père Tabaret, qui revient de son habituelle visite au lazaret, est tenté de clamer la vérité à un passant qui l’arrête. Il n’en fait rien, cependant, et garde le secret...

J’ai déjà dit que, pendant l’occupation de l’hôpital par les soldats, les religieuses avaient érigé un édifice temporaire en bois pour loger les malades. Lorsque ces derniers réintégrèrent leurs locaux, le logis temporaire devint vacant. Mère Bruyère y installe les vieillards dont les Soeurs s’étaient occupés depuis leur arrivée à Bytown. Voilà donc un hospice pour vieillards qui s’ajoute au

faisceau des oeuvres de charité au crédit des religieuses. Le 1er septembre, l'hospice est inauguré. Le premier occupant: Pierre Éthier. Les Soeurs Lavoie, Élisabeth Beaubien et Campagnat y oeuvrent et vont aussi quêter en ville car nul subside ne vient des pouvoirs gouvernementaux. On a aussi recours à des expédients... "Ainsi", raconte Soeur Paul-Émile, les religieuses vendent du savon fabriqué avec de vieilles graisses qu'un serviteur va chercher à Rideau Hall, résidence du Gouverneur Général". Quelques pensionnaires peuvent payer mais la grande majorité vit à l'hospice gratuitement. Soeur Paul-Émile raconte également des événements providentiels, espèces de miracles sûrement, qui s'y produisent. Il faut dire aussi que les vieillards sont soignés gratuitement par les docteurs Beaubien, Sewell, Hill, St-Jean et Robillard.

L'Association des Zélateurs de l'Orphelinat St-Joseph est fondée en octobre 1871 par le journaliste Stanislas Drapeau, auteur de "L'Histoire de la Colonisation du Bas-Canada". Le premier président en est le docteur J.C. Taché et le secrétaire S. Drapeau. Je vais vous donner ci-après une liste assez longue des membres de cette association. Vous pourrez peut-être retrouver là le nom d'un arrière, grand-père ou d'un parent: E.P. Dorion, président de la Société Saint-Jean Baptiste, M.O. Durocher, président de l'Union Saint-Joseph, M. Stanislas Drapeau, président de l'Institut canadien-français; le docteur Saint-Jean, MM. N. Germain, I.B. Richer, Laurent Duhamel, A.A. Boucher, Gustave Smith, Louis Duhamel, J.W. Peachy, N. Gravelle, I.V.N. de Boucherville, Louis Tassé, E. Blain de St-Aubin, Eugène Têtu, Antoine Champagne, J.A. Lessard, Elzéar Brousseau, F.X. Landriau, L.A. Leroux-Cardinal, A. Potvin, Pierre Robert, A. Philion, L.J. Caseault, Joseph Léveillé, Fr. Caseault, Magloire Laflamme, E. Béland, J.A. Pinard, P. Chenet, docteur C. Beaubien, L.M. Lamoureux, J.P. Leprochon, W.B. Lindsay, E. Martineau, Fr. Charbonneau, Ed. Pelletier, docteur C.A. Martin, Octave Bérubé, Romain Lapierre, Hector Pruneau, Isidore Lecours, Gilbert Bellehumeur, Nap. Boulay, E. Ennis, D.C. Simon, A. Gagnier, le docteur Hill, Pierre Rivet, E. Milotte, Ad. Gagnier. Plusieurs de ces messieurs accepteront des charges dans le premier Bureau de direction.

De concert avec l'Association des Dames charitables, les Zélateurs amassent des fonds par des concerts, des bazars, des pique-niques, des loteries et des contributions. De 1866 à 1875 l'Orphelinat accueillera 1,020 orphelins.

★ ★ ★

Les membres du gouvernement ne craignent pas de prendre part à toutes les manifestations où la religion et le patriotisme sont

en cause. Ainsi, à l'Institut canadien-français où, le 6 juin 1871, Mgr Guigues préside une réunion pour organiser une manifestation en l'honneur des 25 années du Pape à la chaire de Saint Pierre, Sir George-Étienne Cartier est là en compagnie de Sir Richard Scott, avocat et ami des Canadiens français, du chevalier Smith, de Taché, le major Panet, Benjamin Sulte, Blain de St-Aubin etc., etc. On rencontre toujours cette immense générosité qui font participer ces hommes, pourtant occupés ailleurs, à toute oeuvre valable, à n'importe quelle réunion où leur nom peut réhausser l'éclat de la fête. Le 21 juin, dans une ville pavoisée, une messe pontificale est chantée à la cathédrale, M. Smith tient l'orgue et l'orchestre de M. Marier exécute un beau programme. Le soir, grande illumination. Des centaines de bougies éclairent les fenêtres du palais épiscopal et du couvent des Soeurs. La vierge dorée de la façade de l'église est baignée dans des faisceaux lumineux. Sur la rivière, une trentaine d'embarcations décorées de lampions amènent des gens de la rive hulloise vers nous. Les Canadiens français de la Gatineau viennent aussi en grand nombre dans des barques. Le Pensionnat du Sacré-Coeur, le Collège St-Joseph sont représentés. On voit partout l'écusson du Pape, des banderolles, des textes à la gloire du Saint Père persécuté là-bas dans la lointaine Italie...



On note, pour cette année 1871, la construction d'un grand hôtel de pierre sur Murray à mi-chemin entre Sussex et Dalhousie. On doit se rappeler qu'aucune rue ne coupait celles qui allaient de Sussex à Dalhousie et une carte de 1876 montre bien que les maisons se suivaient, sans interruption, jusqu'à la rue Dalhousie. Maintenant, cet hôtel se situe à l'angle de Murray et Parent. Construit il y a 108 ans par Eugène Martineau, futur maire d'Ottawa, il a été classé monument de valeur historique au début de 1978. À cette occasion, on ne l'appelait pas "la maison Martineau" mais Heritage Canada la désignait comme "Maison Balan", peut-être le nom d'un propriétaire subséquent.

Constituant le premier achat de Heritage Canada au Québec et en Ontario, le long hôtel de pierre est passé entre les mains d'une femme d'affaires, Mme Christensen, à l'été de 1979. Un incendie a détruit, il y a quelques mois, le beau toit de bois, perte irréparable dûe à la qualité de cette charpente qui sera remplacée naturellement maintenant par une charpente d'acier car on utilisera les murs encore solides pour refaire l'édifice dans son apparence première. Les deux portails qui, au début, servaient à l'entrée des voitures tirées par des chevaux, avaient été murés mais seront dégagés et ouverts de nouveau pendant cette rénovation. L'édifice servira vraisemblablement de galerie d'art, de restaurant et contiendra des boutiques.

La fin de l'année 1871 fut marquée également par un hiver excessivement froid. En décembre, la glace était déjà prise dans le port de Montréal. Le bois se vendait \$4.00 la corde et parfois \$6.00 ou \$7.00. Des enfants mouraient de froid. De fait, pendant toutes ces années, le nombre de décès d'adolescents et de bébés est astronomique. Il faut se rappeler que, à cette époque, un dur hiver était désastreux car tout était arrêté; la pêche, la construction et l'élevage (à l'exception du soin des animaux); le transport était extrêmement difficile sur des routes enneigées où l'usage de la charrue n'existait pas encore. Le chemin de fer vint, il est vrai, améliorer la situation quelque peu mais, encore une fois ici, la locomotive s'embourbait dans les bancs de neige, immobilisant machine et passagers. On descendait, transis et glacés et on allait se loger dans des auberges des environs. Sinon, on attendait patiemment.

★ ★ ★

On se souvient que, depuis 1845, des morts d'appartenance religieuse différente, étaient tous enterrés dans de grands cimetières qui s'étendaient entre les rues Cobourg et Wurtemberg. Mais, en 1871, la ville avait déjà commencé à étendre ses limites dans toutes les directions et les terrains consacrés aux enterrements se trouvaient maintenant dans les limites d'Ottawa. Pour les catholiques des deux langues, l'évêque décida d'acheter d'un nommé Bradley cinquante arpents, en bordure du chemin de Montréal, à \$160.00 l'arpent. Le plan du cimetière, qui se trouvait très à l'est d'Ottawa, fut dressé par l'abbé Bouillon, les clôtures et la chapelle étant confiées aux mains habiles du contracteur Rocque. Deux mille morts y furent transportés et la bénédiction du nouveau lieu de repos eut lieu le 1er dimanche de juin 1871. Il reste peu de ces tombes d'avant le transfert, mais une patiente et lente promenade dans les allées bien entretenues récompensera le chercheur.

★ ★ ★

En 1871, naît à Ottawa, Hector, fils d'Alfred Garneau et d'Elodie Globensky.

La même année, les pièces réservées au Sénat à son président, l'Hon. Joseph Cauchon, contiennent un cercueil minuscule où repose une petite fille d'un an, morte le 22 mai. J'ai eu l'occasion de voir, dans la chapelle des Ursulines à Québec, une grande plaque en marbre portant l'inscription suivante: "Melita Georgina Maria, née à Québec le 6 juillet 1868 et Maria Délima Edwarda Melita, née à Québec le 27 février 1870 et décédée au Sénat, Outaouais, le 22 mai 1871, enfants de l'Hon. Joseph Cauchon et de dame Marie Noulan".

Cauchon se maria trois fois. Il avait épousé sa seconde épouse, mentionnée plus haut lorsqu'il vint à Ottawa occuper son siège de sénateur. En 1869 et en 1871-72, il fut président du Sénat. En troisièmes noces, il épousa, en 1878, Emma, fille de Robert A. Lemoine, greffier au Sénat. L'Hon. Joseph Cauchon, né en 1816, mourut en 1885 après avoir été lieutenant gouverneur du Manitoba.

Il existe une très belle photo, présentée lors d'une exposition Crémazie-Nelligan, d'un tableau à l'huile peint en 1868 par Antoine Plamondon. Il représente Joseph-Édouard Cauchon à qui A. Dessane dédia "Le chant des Voyageurs", paroles d'Octave Crémazie.

Joseph Cauchon ne manquait pas d'esprit. Dans "Anecdotes canadiennes", Philias Huot raconte une séance en Chambre où l'éloquence du député J.-E. Turcotte, fougueux et persuasif, avait soulevé l'intérêt de l'auditoire "sous le feu de son regard, se penchant aux balustres comme pour mieux aspirer l'élixir de ses paroles". Alors, raconte Huot, Joseph Cauchon, député de Montmorency, se tournant vers la chaire où présidait M. Sicotte, s'écria d'une voix pleine d'émotion: "Monsieur l'Orateur, faites taire le député des Trois-Rivières; il soulève les galeries!"

J'ai déjà dit qu'à Ottawa, de 1875 à 1877, la famille Cauchon habita la belle maison de pierre, rue Laurier, où loge maintenant l'Ambassade de Belgique.

C'est sans doute dans cette imposante résidence qu'eurent lieu les fameuses soirées que Waite qualifie d'ennuyeuses et même de mortellement ennuyeuses. Il n'a rien de bon à dire non plus sur les "conversations" du député Caron et les réunions animées chez l'Hon. Cartier, ce qui prouve qu'il faut prendre ses observations avec un grain de sel.

Un fils de l'Hon. Cauchon, qui portait comme prénom le nom de sa mère, Noulan Cauchon, avait grandi au Manitoba et était devenu ingénieur avant de se diriger vers la ville de Québec où il vécut. Il fut chargé par le gouvernement fédéral de préparer un rapport sur les possibilités d'embellissement de la capitale. Ce fut, je crois, le troisième rapport dans ce sens après la création de la Commission d'embellissement en 1899. Cauchon recommanda la mise sur pied d'un vaste district fédéral. L'excellent rapport, publié en 1922, déclencha une série d'améliorations que devait couronner le fameux rapport Greber.

★ ★ ★

Les châtelains de Rideau Hall

C'est au retour de la réception que donne chaque année, au mois de juin d'habitude, le représentant de la reine au Canada, que j'écris ces lignes. Celui qui, il y a quelques mois, a remplacé M. Jules Léger, parcourait, souriant, les rangs des invités; sans hauteur ni morgue, lui et sa femme, accompagnés de leurs enfants, serraient des mains, répondaient, en français ou en anglais, aux questions posées par un public nullement impressionné par le prestige des fonctions de leurs hôtes. Parce que 1979 est l'année de l'enfant, on avait ouvert toute grande la haute grille de la Résidence et tous ceux qui voulaient y pénétrer pouvaient le faire sans avoir à présenter la belle invitation traditionnelle. Cela donna lieu, évidemment, à des abus. J'ai vu dans ces allées où par les années passées déambulait lentement une foule élégante, souvent chapeauté, gantée, en robes ravissantes, j'ai vu cette année des gars au torse nu, des filles portant de simples soutiens-gorge au-dessus de la ceinture et, autour des longues tables abondamment pourvues de sandwiches et de gâteaux, des mains avides qui accumulaient, sur des plateaux, des pyramides de bonnes choses à manger. Donc, peu ou point de révérences gracieuses en face du couple royal, bien loin de là; peu ou aucun protocole, une grande garden-party, sans plus! Et, au milieu de toute cette animation, des enfants jouaient à la balle.

Il est intéressant de noter l'évolution à travers 112 ans d'existence, de cette fonction prestigieuse de représentant de la Reine ici.

Au début, le travail du gouverneur général fut important. Avant qu'il ne vienne occuper l'ancienne résidence de l'Écossais Thomas Mackay, le gouverneur général avait probablement plus de pouvoir au Canada que la reine en Angleterre. Avant 1867, il dirigeait le gouvernement, commandait aux Forces armées, faisait les lois et les appliquait. Il était le plus important des politiciens. Cependant, il avait souvent quelque difficulté. Sir Charles Metcalfe, nommé en 1843, se plaignait que ses ministres, au lieu de faire ce que, lui, voulait, n'en faisaient vraiment qu'à leur tête. Lorsque Baldwin et La Fontaine résignèrent, Metcalfe prit en main les destinées du pays. Il organisa les élections et fit vigoureusement campagne bien que souffrant déjà de la maladie qui devait, finalement, l'emporter. Il traitait ceux qui encourageaient le gouvernement responsable, de "traîtes". Tournant ironique du sort: son partenaire le plus ardent était, à ce moment-là, un jeune avocat, John A. Macdonald, un tory, qui devait devenir l'architecte de la Confédération, ce qui prouve que "tourner son capot" n'est pas d'aujourd'hui.

On aurait tort de croire que la charge de gouverneur général fut une sinécure. Au moins trois représentants d'Albion moururent ici, victimes de pénibles excès de travail, et de critiques. Il est vrai que ces messieurs vécurent au Canada avant la Confédération et que les reproches venant de leur chère Angleterre, étaient d'autant plus durs à supporter qu'ils s'étaient exilés dans des solitudes incultes. Ils avaient, cependant, pour les consoler, les honneurs et les titres qu'accompagnait cette fonction. Il y eut d'authentique ducs, comtes, barons, etc. Un simple Monsieur un tel fut derechef fait "lord" en acceptant le poste tout comme furent "sirés" nos politiciens, nos hommes d'État, autrefois maçons, marchands, métiers honnêtes mais sans prestige.

Après la Confédération, le rôle du gouverneur général devint, de plus en plus, de caractère représentatif seulement. Je mentionnerai, au cours de ces années, l'arrivée ici de chacun d'entre eux et le rôle qu'il a tenu dans notre société. Ceux qui ont tenté de sortir des sentiers battus, cependant, ont été rappelés à l'ordre par le gouvernement.

Au moment de la Confédération, le gouverneur général recevait 10,000 livres sterling, somme énorme si l'on considère qu'un membre du Parlement recevait \$600 par année, et le premier ministre, moins de \$5,000. Cependant, peu de temps après, les Communes et le Sénat voulurent réduire le salaire du gouverneur général à 6,500 livres sterling. Était-ce à cause du peu de popularité que Lord Monck, alors en poste, avait su inspirer? Toujours est-il que la Reine rejeta le bill et, encore aujourd'hui, le salaire du gouverneur général est de 10,000 livres sterling (environ \$48,000).

La nomination de gens titrés a radicalement changé depuis 1952 lorsque le premier Canadien fut élu à ce poste; c'était un ancien diplomate, membre d'une famille fort riche. Depuis ce temps, le rôle peu important du gouverneur général n'a pas varié. On essaie d'en alterner la tenue entre un parlant anglais ou français. Comme les nôtres ont, en général, peu de fortune, on a remplacé, dans leur cas, la richesse par la distinction d'une prestigieuse carrière soit militaire soit diplomatique. La nomination est presque toujours acceptée à l'unanimité par la population qui n'a d'ailleurs pas grand-chose à dire en la matière.

Dans les années à venir, les fonctions du gouverneur général ou même son existence même subiront-elles des changements profonds? On peut le croire mais, en attendant, ces fonctions consistent à voyager beaucoup, à sourire toujours, à couper des rubans, inaugurer des pierres de fondation, donner des médailles, à accorder des octrois qui sont d'ailleurs choisis par le Conseil des arts, et à recevoir à Rideau Hall les personnages les plus importants

qui nous visitent. Le vrai pouvoir est entre les mains du premier ministre et de son cabinet, le gouverneur général étant, au Canada, aussi peu pesant que la reine en Angleterre.

★ ★ ★

Depuis la fin de 1854, une seule ligne de chemin de fer et une seule gare desservait Ottawa. Voici qu'en 1871, un embranchement de la ligne monte vers le nord et s'arrête à une gare construite rue Broad pour desservir les grandes usines qui se trouvent sur les îles de la Chaudière.

Soulignons que la première ligne de chemin de fer qui relia Hull à Maniwaki, "The Ottawa and Gatineau Valley Railway", fut incorporée par la Législature de la province de Québec, en 1871.

★ ★ ★

La plupart du temps, la Grande-Bretagne avait défendu le Canada contre les invasions et autres dangers qui le menaçait. Cependant, en deux occasions importantes, dont la seconde en 1903, cet appui fit défaut à notre pays. En 1871, les Canadiens faisaient partie d'une délégation britannique qui s'était rendue à Washington pour négocier un traité de réciprocité et des compensations après les raids féniens, en échange des droits de pêche. La Grande-Bretagne refusa d'appuyer les revendications du Canada et on rapporte que John A. Macdonald fut grandement déçu de voir que les intérêts du Canada passaient après ceux de l'Angleterre, dans des questions concernant pourtant notre propre pays.

Il faut dire, cependant, que le Canada sort peu à peu de sa dépendance vis-à-vis de la mère patrie. Ainsi, cette année 1871 voit le départ des troupes britanniques qui, auparavant, étaient stationnées au Canada. Seules les bases d'Halifax et d'Esquimalt ont une garnison anglaise. Mais, les commandants des troupes canadiennes resteront jusqu'à la première décennie de ce siècle-ci, des Britanniques.

★ ★ ★

CHAPITRE XIX

C'est, ce soir encore, un spectacle toujours renouvelé et toujours splendide qu'offre gratuitement la nature à ceux qui savent regarder. De derrière les collines de la Gatineau, à cette heure de la brunante, s'élancent des lueurs rose foncé qui s'étendent à l'infini. La bande de lumière est étroite mais d'un ton brûlant. Comme pour rendre hommage à cette couronne d'intense lueur au pied des collines, les lumières, déjà allumées, mettent des points multiples... Le reste du ciel a pris une teinte verte — ou est-ce une teinte bleue? Tant tout est nuance et change constamment.

Au-dessus du Parlement, le haut clocher porte la face ronde de son horloge. Mais, le drapeau que je vois d'ici flotter au haut du mat de la tour, n'est plus à sa place habituelle. On l'a descendu de plusieurs crans pour marquer la perte d'un vieux combattant, un lion venu de l'ouest, fidèle, sincère et ardent royaliste: John George Diefenbaker, ancien Premier ministre.

Quelle que soit son appartenance politique, l'homme sensible ressentira quelque émotion devant le déploiement et la pompe rigide et militaire qui accompagnent des Funérailles d'État. Pour celui qui a donné de nombreuses années au service de son pays, le gouvernement en place ordonne à sa milice et à ses citoyens éminents, d'assister, dans un suprême adieu, à ses derniers instants publics.

Ainsi, hier, le chef, "The chief", l'ardent conservateur John G. Diefenbaker, âgé de 83 ans, recevait le dernier salut de ses compatriotes dans une capitale bien préparée à ces sortes de démonstrations. Les provinces peuvent, bien sûr, rendre un ultime hommage à leurs citoyens éminents. Aucune ne peut surpasser Ottawa pour la précision et la minutie apportées à ces grandes manifestations. Et puis, le cadre se prête bien à cela. Lorsque, après avoir été exposé aux regards de la population dans la rotonde de la Chambre des communes, le cercueil de satin et de chêne, revêtu du drapeau canadien, parut sous le porche gris de la Tour de la Paix, l'instant apparut solennel. Le rouge vif du drapeau et des dolmans moulant les solides épaules des porteurs, la grisaille de la pierre tout autour

et le magnifique aspect de cet édifice qui ne cesse de faire mon admiration, me parurent émouvants. Plus loin, fanions battant dans l'air sentant la pluie, la Police montée, en uniforme d'un ton brillant, les splendides chevaux noirs immobiles, contribuait à l'ensemble. Il faut être sensible à un tableau même fugitif et celui-ci méritait un instant de silence et de contemplation.

Le même tableau se présenta lorsque, lentement, avec précaution car les marches mouillées étaient traîtres, les huit gendarmes descendirent sur leurs épaules, le cercueil toujours enroulé dans son drapeau, les marches de la vieille cathédrale anglicane Christ Church, après un service auquel assista tout ce que le Canada peut compter d'hommes publics: Premier ministre, gouverneurs généraux (le présent et les anciens), membres du Cabinet, conservateurs et libéraux entremêlés auprès de ce corps pour lequel ne compte plus les nuances politiques. Et, encore une fois, l'oeil se réjouit de ce qui lui est offert: le cercueil de rouge habillé, l'immobilité des gendarmes pendant que la Garde présente les armes, les lamentations de la cornemuse, le crêpe noir flottant mollement à la hampe de l'étendard des Gardes, les brassards à la manche des officiers, les tambours drapés de drap noir, le salut solennel à l'ancien Premier ministre et, là-bas, venant de la colline, les détonations sourdes du canon...

On a beau être blasé, ou vouloir le paraître, il faut laisser tomber la façade du désabusé de ces sortes de choses et, comme un ancien Premier ministre, incliner la tête et faire sans hésitation le signe de la croix auprès d'un corps qui a maintenant rejoint son Créateur et a paru devant lui dans le dénuement le plus complet, vidé de toute gloriole terrestre. Au service, on lut du Livre de la Sagesse, cette phrase bien appropriée: Les âmes des justes sont dans la main de Dieu et nul tourment ne les atteindra.



1872 Fondation de la paroisse St-Jean Baptiste et bénédiction de son église — Reconstruction de St-Andrew's et de l'église anglicane Christ Church, rue Sparks — Nouveau gouverneur général: le comte de Dufferin — Friction entre le Canada et la Grande-Bretagne — Deuxième maire de langue française: Eugène Martineau — Pont Dufferin — L'aqueduc — Nouveaux fonctionnaires — Hôtel Russell.

Notre ville qui contient, en 1872, 20,000 habitants est qualifiée de "gros village" par un fonctionnaire nouvellement arrivé, le futur sénateur Pascal Poirier. Mais, des ponts, un aqueduc, des paroisses, etc. sont installés ou fondés cette année-là et le rythme des améliorations est tel que nous ne pouvons les mentionner toutes. L'arri-

vée ici des fonctionnaires, sénateurs et députés a donné une extraordinaire essor au développement de l'ancien Bytown.

Ainsi, en 1872, Monseigneur Guigues fonde une église pour les fidèles de Rochesterville, des plaines Le Breton et des campagnes environnantes. L'église St-Jean Baptiste dessinée par l'abbé Bouillon, fut bénite le 3 novembre 1872. Le premier baptême fut celui de bébé Hector Jean-Baptiste, fils d'Alexis Dupuis et de Mathilde Paquette, né le 23 octobre 1872. Ce baptême eut lieu le jour même de la bénédiction de l'église. Le premier mariage, célébré le 20 mai 1872 fut celui de Barthelemy Boivin et de Nancy Dantz. Le 2 décembre de la même année, la première sépulture fut celle de Félicité Major, épouse de Joseph Bernard, âgée de 39 ans.

Un Français, l'abbé Porcile, fut le premier curé. Il semble qu'au début la nouvelle paroisse portait le nom de "Paroisse Saint-Jean-Baptiste des Chaudières".

L'église était en bois et se trouvait rue Empress, non loin de la rue Albert. Elle fut remplacée entre 1880 et 1884 par une église en pierre. C'est à ce moment-là que les Pères Dominicains vinrent prendre la charge de la paroisse dont ils ont la responsabilité encore maintenant. Cette belle église de pierre brûla en 1931. Celle que l'on voit actuellement fut bâtie à cette époque.



On sait que la plus ancienne église protestante est celle de St. Andrew's qui dresse sa très longue flèche au milieu des bâtiments modernes de la rue Wellington. Elle est la première si, toutefois, on fait exception de la petite chapelle méthodiste construite au milieu des grands arbres de la rue Rideau, dans sa partie est, l'année qui suivit les débuts des travaux du canal.

Agrandie en 1854, St. Andrew's, presbytérienne, ne convenait plus à la nouvelle capitale et, en 1872 on décida de démolir le vieil édifice et de construire un nouveau temple. L'abreuvoir pour chevaux qui existait devant le portail fut-il enlevé à cette occasion? Je ne sais.

L'église que nous voyons aujourd'hui, face à l'édifice de la Cour Suprême, rue Wellington, date donc de plus de cent ans. Elle a une apparence un peu trappue, un énorme clocher qui surmonte une tour carrée et solide. L'entrée principale s'y trouve. Au milieu des gigantesques édifices qui l'entourent, la cernent et l'écrasent presque, ce souvenir des débuts de Bytown est plaisant à regarder avec l'attrait que confère toujours, du moins à mes yeux, la belle pierre.

S'il n'y avait en 1872 que quatre églises catholiques dans la ville: Notre-Dame, St-Joseph, St. Patrick et Saint-Jean-Baptiste, les temples protestants étaient beaucoup plus nombreux.

Il semblerait que l'année 1872 ait été celle choisie pour reconstruire les vieux temples élevés du temps de Bytown. Ainsi, l'église anglicane Christ Church sur Sparks, qui datait de 1832 fut démolie (elle avait été agrandie en 1841) et reconstruite avec des dimensions plus imposantes. Doté d'un chœur et d'un sanctuaire nouveaux (1931) c'est l'édifice de 1872 que nous avons encore aujourd'hui.



Lord et Lady Lisgar quittent le Canada et le nouveau gouverneur général est The Earl of Dufferin qui arrive à Québec le 25 juin. Il a une grande réputation d'amabilité, sa femme est jeune, gaie, de conversation agréable. C'est Dufferin qui, en voyant Rideau Hall, prononça une phrase que j'ai citée auparavant: "Voilà une petite villa bonne tout juste à satisfaire un banquier de village." De son côté, la châtelaine décrit l'ancien château de Mackay, comme possédant "à peu près six assiettes et le même nombre de tasses ébréchées". On installe donc des cloches électriques, des tapis, etc. On bâtit un pavillon pour le club de cricket. On construit le second étage du "Rideau Cottage" pour le secrétaire, le colonel Fletcher, qui a une femme et cinq enfants.

Le couple vice-royal ouvre toutes grandes les portes de sa demeure. On patine, on donne des bals, des séances de musique. On est très gai... et, première nouvelle, Lord et Lady Dufferin trouvent les Outaouais agréables et à leur goût. "Ils sont simples, sans prétention, polis et surtout très gais" dit Dufferin. Munie de grosses chaussures, Lady Dufferin s'amuse à parcourir les rues boueuses de la petite ville "un endroit désolé avec un assemblage hétéroclite de maisons et de boutiques nouvelles, construites ou en construction et un extraordinaire assemblage de cabanes de bois s'étirant le long des sentiers de boue qui seront les rues futures de la capitale du Canada", dit-elle.

En septembre, c'est à Québec que les Dufferin reçoivent les astronomes anglais membres d'un comité conjoint pour délimiter le 49 ième parallèle comme frontière entre les États-Unis et le Canada, à l'ouest du pays. Ces savants revisitent les Dufferin l'année suivante lorsque leur travail est terminé. Premier couple vice-royal à occuper la Citadelle d'où la vue sur le St-Laurent enchante ses occupants, il y organise une vie sociale extrêmement active. C'est depuis ce temps que la Citadelle reste le séjour favori du gouverneur général et de son épouse.

Dufferin avait à coeur l'union du Canada, c'est-à-dire, des provinces disséminées sur une longue ligne avec des cultures différentes et des origines différentes également. D'où l'intérêt très vif qu'il prit à la construction du chemin de fer que Macdonald avait promis à la Colombie britannique; il voulut régler personnellement ce qu'on a appelé le scandale du Pacifique. Il y eut alors un affrontement majeur entre le cabinet canadien et le gouverneur général à qui l'on fit comprendre, sans équivoque, l'importance d'un gouvernement responsable. Dufferin fut grandement déçu. "Cette affaire me rend malade" confia-t-il à son entourage. Il se réfugia alors dans des amusements plus conformes à sa position tels le patinage, le curling, le dessin et la lecture des auteurs grecs dont les "Vies" de Plutarque dans l'original. D'ailleurs, ceci ne diminua en rien la popularité des Dufferin auprès de la population. Les conducteurs de voitures se rendirent même à Rideau Hall pour offrir à Dufferin une canne à pommeau d'or et une adresse enluminée pour avoir grandement aidé à leurs affaires en offrant tant de réunions mondaines.

Peu avant le départ du couple vice-royal, une séance de phonographe eut lieu à l'hôtel du gouvernement. On fêta les Dufferin au Sénat, puis dans le nouvel édifice de l'hôtel de ville, rue Elgin. On nomma un quartier de la ville (aujourd'hui paroisse St-Charles) Clandeboye du nom de la terre ancestrale de Dufferin. Un nouveau pont sur le canal Rideau fut nommé d'après lui. Arrivé à Ottawa avec crainte et un peu dédain, le couple Dufferin quitta notre ville après six ans avec regret et nostalgie.

Commençait-on à apprécier les charmes de notre petite capitale? Il semblerait que oui car le sénateur Pascal Poirier donnant son opinion sur Ottawa dans ses "Mémoires" dit que bien qu'il s'agisse ici (en 1872) d'un village de vingt mille âmes de population tout au plus, il y a nombre assez grand de lettrés: Sulte, Garneau, Marmette, les Hector Fabre, Jean-Charles Taché, Étienne Parent, Tassé, DeCelles, Dorion, Prévost, Gérin-Lajoie, Achille Fréchette, Alphonse Lusignan, L.O. David, Genand, Desaulniers, Deville et de Puyjalon. Le bon sénateur mêle un peu tous ces adeptes de la plume car en 1872, plusieurs de ces messieurs n'étaient pas encore venus travailler dans la capitale.



Insensiblement, j'en suis venue à me mettre à l'heure de la capitale et à parler, beaucoup plus souvent que dans les pages du Tome I, de la politique, de ses effets et des gens qui y sont impliqués. On ne vit pas impunément dans le centre même des préoccupations administratives, politiques et autres d'un pays comme le

nôtre. Sensibilisés eux aussi à la qualité toute particulière de la capitale, mes lecteurs s'intéresseront comme moi, et de plus en plus j'espère, aux événements qui s'élaborent sur la colline.

Ainsi, en 1872, plusieurs Canadiens tinrent rancune à la Grande-Bretagne pour avoir mis de côté les droits du Canada et avoir donné aux U. S. A. le permis de pêcher dans nos eaux en plus jouir de la navigation gratuite "à perpétuité" sur la rivière St-Laurent. On parla beaucoup, dans notre pays, de se séparer de la Grande-Bretagne. Le 20 mars 1872, Lord Kimberley écrivit à John A. Macdonald: "S'il doit y avoir une séparation, qu'elle ne se fasse pas dans la discorde". Que d'échos cette phrase ne suscite-t-elle pas maintenant! Il semblerait, d'ailleurs, que la Grande-Bretagne ne tenait pas beaucoup à garder ses colonies. Du moins, Gladstone, Lowe, Cardwell et Brught en donnaient-ils l'impression et ce furent ces Anglais qui manifestèrent un vif mécontentement lorsque, pour apaiser la colère de nos politiciens, la Grande-Bretagne prêta £12,500,000 pour la construction du fameux chemin de fer tant controversé.



Voilà, événement important pour nous, que notre ville élit un deuxième maire de langue française. Le premier avait été Joseph-Balsura Turgeon nommé, en 1853, premier citoyen de Bytown. J'ai abondamment parlé de lui dans le Tome I de cette présente série: sa belle figure apparaît sur la couverture de ce même livre. Eugène Martineau fut le premier maire de langue française d'Ottawa mais le deuxième maire canadien-français de notre ville, après Turgeon. Qui était-il?

L'année précédant son élection comme maire, Martineau avait élevé, rue Murray, un grand édifice solide en pierre (qui se trouve maintenant à l'angle de Parent) et que nos autorités ont déclaré de valeur historique l'an dernier. C'était un des principaux marchands de la ville, propriétaire de trois magasins, deux rue Sussex et un autre rue Duke.

Né en 1837 à St-Nicolas, fils de J. B. Martineau et de Marguerite Couture, il vint à Ottawa avant 1860 puisque, cette année-là, il épouse Olive Groulx, fille de François Groulx et d'Olive Lépine. Le couple eut une fille en 1861 (et peut-être d'autres enfants) car "Le Droit" du 5 septembre 1940 mentionne les funérailles de Mlle Martineau, 79 ans, fille de feu Eugène Martineau et d'Olive Groulx, 69 Bolton. Sa première femme décédée, Martineau avait épousé, en 1866, Julie Bourgeois qui était probablement la soeur des deux Bourgeois mentionnés souvent ailleurs et qui furent échevins pendant quelques années. À ce moment-là, le magasin de Martineau,

rue Sussex, vend des "hardes-faites-draps, casimires (sic), etc." d'après une annonce parue dans "Le Canada".

Membre de la St-Jean Baptiste, de l'Association St-Joseph, de la St-Vincent de Paul et de l'Institut canadien-français (il sera membre du bureau de direction à quelques reprises), il fut le promoteur de l'aqueduc dont la ville avait grandement besoin. Marchand et hôtelier, il fut aussi commerçant dans le bois et, au Témiscamingue où il exploita un chantier, on a nommé une baie en son honneur. Conservateur en politique, Eugène-Édouard Martineau fut élu maire d'Ottawa en 1872 et son mandat fut renouvelé en 1873. Il fut échevin pendant plus de 16 ans, peut-être 18, je crois, et son nom apparaît constamment sur la liste des Canadiens français qui s'occupent d'oeuvres de bienfaisance et de charité.

Le bulletin des Recherches historiques, volume 32, 1926, contient un long article sur cet important personnage. Il y est dit que ses affaires, si florissantes auparavant, furent brusquement en très mauvaise posture du fait de la faillite de maisons avec lesquelles il était en relation. Martineau fut ruiné et sa santé en fut gravement atteinte. Très diminué intellectuellement, il mourut en 1880 au milieu des regrets sincères de la population d'une ville dont il avait été maire pendant deux ans.

★ ★ ★

Il est difficile de se rendre compte de l'aspect que présentait le coeur de la ville avant que le béton vienne recouvrir toute la surface qui s'étend entre l'entrée des rues Sparks et Wellington, l'ancienne gare Union, le Château Laurier et la rue Rideau.

Avant 1872, il n'y avait qu'un pont sur le canal Rideau à la hauteur de la huitième écluse. Ce pont, appelé depuis 1828, le pont des Sapeurs puisqu'il avait été construit par eux, fut témoin de la vie extrêmement rude qui fut celle de notre village de pionniers, de bâtisseurs et de terrassiers. Il allait de l'extrémité ouest de la rue Rideau à la rue Sparks. Pour se rendre à la rue Wellington, il fallait rejoindre Elgin puis bifurquer vers la droite pour s'engager dans la rue où s'élevaient les édifices du Parlement.

De toute évidence, il fallait un autre passage vers l'ouest. Appelé Dufferin, du nom du Gouverneur général, le pont fut inauguré par lui un jour remarquable, le 23 octobre 1872, lorsqu'il se rendit au Parlement pour présider la première séance d'une session qui devait voir le renversement du gouvernement Macdonald. Je parlerai plus longuement du scandale du Pacifique, source des ennuis magistraux que connut le parti conservateur jusqu'à ce que le 3 novembre 1873 il s'écroule sous les efforts combinés des

adversaires. Nous en parlerons lorsque sera abordée cette année 1873, fertile en événements sensationnels.

Une sorte d'angle fut donc formé entre les deux ponts qui se dirigeaient vers l'ouest mais en divergeant. Ce triangle exista jusqu'en 1912 lorsque furent construits la gare Union et le Château Laurier; on recouvrit alors toute l'étendue pour en faire une grande place marquant le centre de la ville. De nombreuses photos ont été reproduites montrant la disposition particulière de ce triangle qui marqua les années précédant le début du siècle.

★ ★ ★

On sait que les citoyens d'Ottawa devaient, depuis la fondation de leur ville, soit aller chercher de l'eau à la rivière, la tirer des fontaines qui avaient été installées un peu partout à travers la ville, ou l'acheter des marchands d'eau qui la distribuaient à raison de cinq sous le gallon. Les pressions exercées par ces porteurs d'eau, la crainte manifestée par quelques échevins en égard d'un fardeau trop lourd pour la ville et, aussi, celle de certains propriétaires qui craignaient une hausse de taxes... tout cela fit que, malgré les efforts des maires, tel que Friel, la question de l'aqueduc, bien que soulevée souvent, ne fut sérieusement discutée que vers 1869 lorsqu'on alla étudier le système d'aqueduc des autres villes et que le Ministère des Travaux publics donna les permissions nécessaires pour installer des pompes, etc. Le 6 mars 1872, on adopte le système d'aqueduc et ce n'était pas trop tôt car le gouvernement fédéral poussait à la roue. Thomas C. Keefer fut chargé du travail et l'eau put enfin sortir des robinets en 1875. L'emploi en était facultatif et ceux qui voulaient s'en abstenir pouvaient le faire. Seules trois mille maisons se prévalurent de cette amélioration, nous informe Lucien Brault. Ce fut évidemment un changement radical dans la façon de vivre lorsque les W.C. purent être installées dans les maisons, que les bains purent l'être aussi au lieu des bains publics dont on devait se servir auparavant.

J'ai noté, dans les procès-verbaux de la ville en 1872 que le docteur Dorion reçoit paiement pour avoir traduit la Loi sur l'aqueduc.

★ ★ ★

C'est en 1872 qu'arriva comme maître de postes un garçon de vingt ans, l'Acadien Pascal Poirier, en remplacement de M. Belcourt (père du sénateur N.A. Belcourt) qui prenait sa retraite. Pour faire entrer Sir Albert Smith, député libéral du comté de Westmorland au Nouveau-Brunswick, dans les rangs des conservateurs, on

voulait donner à ce comté les hautes fonctions d'un maître de Postes mais il fallait qu'il fut bilingue. Dans ses "Mémoires" ouvrage plein d'humour et de détails cocasses, Pascal Poirier raconte qu'on n'aurait pu trouver là-bas un Anglais parlant français. Dans sa deuxième année de philosophie, le jeune homme était tout à fait bilingue, savait lire et écrire naturellement. On l'engagea, trichant un peu sur l'âge. Il fut maître de Postes pendant douze ans, après quoi on le nomma sénateur. Membre de la Société royale, auteur de solides ouvrages, président de l'Institut canadien-français, il mourut en 1933. Il avait épousé, en première noces, la soeur d'Alphonse Lusignan et, par après, la soeur du sénateur Casgrain.

★ ★ ★

On a un écho, en cette année 1872, de la popularité de l'hôtel Russell. Des clients trouvaient l'hôtel confortable mais terriblement bruyant et en voici la cause: un bateau partait à cinq heures et un train à sept heures. Ceux qui devaient les prendre s'interpelaient bruyamment les uns les autres et réveillaient les clients assoupis.

Cependant, le grand hall du Russell House comme on l'appelait (il a été reproduit plusieurs fois dans d'excellentes photos) était le rendez-vous de tout ce qu'Ottawa comptait, à ce moment-là, d'hommes d'affaires, de députés, de ministres, etc. Je crois, d'ailleurs, que plusieurs de ces messieurs y avaient leur chambre en permanence car, la session n'étant pas de longue durée comme maintenant, la famille demeurait toujours dans le comté du représentant et ce dernier se contentait d'une chambre pendant la session. Plus tard, ce sera le Château Laurier qui servira de résidence presque permanente à ces messieurs "du haut de la colline".

★ ★ ★

L'avocat E.P. Dorion, chef des traducteurs aux Communes, meurt en 1872. Il était le fils du docteur Jacques Dorion, de St-Ours, qui fut arrêté pour avoir pris part à l'insurrection de 1837. Accusé de haute trahison, le docteur Dorion fut relâché peu après et mourut à l'âge de 78 ans.

Une tragédie marque cette année 1872. Les petites Corinne et Amanda Bélanger, fille de M.J.A. Bélanger, rue Bolton, se noient dans la rivière Rideau.

CHAPITRE XX

Le coup d'oeil donné, en passant en automobile près de la rivière Rideau, sur un groupe important de mouettes rassemblées sur les roches affleurant la rivière, me ramena vers les chutes un beau dimanche matin pour y observer cet assemblage d'oiseaux.

À ce temps-ci de l'année, peu d'eau coule dans la rivière Rideau et on s'étonne toujours d'observer le double rideau irrigué qui s'échappe vers l'Outaouais et tombe en longs fils d'argent, comme si les chutes devaient, elles aussi, être tarées. Ici, de l'endroit où je regarde la rivière à la hauteur de la rue Charles à New Edinburgh, l'épaisseur de l'eau est infime. De grosses roches d'ordinaire enfouies sous l'onde, viennent maintenant chauffer leur surface mouillée à ce soleil d'automne et servent de piédestal à une nombreuse faune. Des malards en quantité — il y en a bien ici une quarantaine ce matin — des mouettes à robe blanche et ailes barrées de noir, se tiennent immobiles, en nombre impressionnant. Depuis quelques semaines l'eau est si mince que des herbes, longues et fines, ont eu le temps de verdier au beau milieu d'un îlot de roches. Il doit y avoir des trous où la rivière garde une certaine profondeur car les canards s'ébattent, grandement excités, et semblent poursuivre là de petits poissons, tandis que leurs collègues, plongent vivement et, le croupion seul sortant de l'eau, tirent probablement du fond de l'eau de petits vers ou quelque autre bestiole. Je dois dire que, si on y regarde d'un peu près, une malpropreté malodorante sort des bords de cette rivière en mal d'eau. Une odeur de varech monte au nez et on se demande pourquoi la ville ne profite pas de ce temps d'insuffisance pour faire un bon nettoyage.

Pour bien m'assurer que les chutes Rideau, que je préfère à toutes autres, gardent leur rideau malgré la pénurie d'eau, je me suis rendue au belvédère d'où l'on peut admirer les chutes, tout à côté de l'Ambassade de France, rue Sussex. On se demande, en les voyant plus minces que d'habitude mais aussi resplendissantes, d'où elles peuvent tirer l'eau qui les habille; pourtant, immuables, de tout temps, elles ont dévalé le haut rocher pour la joie des yeux.

ChAMPLAIN, le premier Blanc à les admirer, ne manqua pas d'en faire état dans ses écrits.

Si on s'instruit en voyageant, marcher constitue également une excellente façon d'apprendre. Ainsi, aujourd'hui, je trouve, tout près des chutes et à gauche, un édifice en pierres qui annonce la tenue d'une exposition. J'y entre. Il s'agit d'une exposition des techniques "applicables à l'exploitation des sources d'énergie solaire et éolienne (dites "douces") qui sont intarissables." Après avoir informé les visiteurs que l'énergie des chutes Rideau, si abondamment utilisée au siècle dernier, est maintenant mise en disponibilité, le Conseil national des Recherches nous montre une fort intéressante installation pour capter l'énergie solaire qui chauffe la grande pièce où nous nous trouvons. Une pente du toit de cet édifice, tournée vers le sud, reçoit sur ses plaques de métal noir, les rayons du soleil, source de chaleur par air chaud, par réchauffement de l'eau et de stockage de chaleur si le soleil ne se montre pas. Par des fenêtres placées aux endroits importants, on voit les "entrailles" du système, les "boîtes de conserves" où on emmagasine la chaleur, les gros tuyaux, les petits, etc. toutes choses bien simples pour les techniciens mais hermétiques pour les non-initiés. Cependant, les explications sont mises à la portée des moins doués pour les sciences — dont je suis — et on se rend facilement compte des raisons pour lesquelles, à travers la ville d'Ottawa, s'élèvent maintenant quelques maisons dont le chauffage est confié, par les grandes fenêtres ouvertes au sud, au soleil. On me dit que ceci n'est qu'une expérience et que le système s'améliorera avec le temps.

Mais, chose importante, j'ai eu, ce matin-là, l'explication de cette grande roue bruyante que j'avais trouvée nuisible à ma méditation lorsque j'étais allée m'asseoir avec un livre près des chutes un certain jour. Elle s'élève au-dessus de l'édifice décrit plus haut et consiste en une mince et grande roue d'acier tournant à l'intérieur d'un encadrement fixe. Savez-vous ce que c'est? Je vous le donne en mille... C'est un moulin à vent. Pas celui de Daudet, bien sûr, mais le résultat d'une invention du Conseil des recherches. Cela s'appelle "une turbine éolienne". Elle produit de l'énergie lorsque le vent la fait tourner et fournit de l'électricité.

Ailleurs, dans la ville, on a attelé Éole, dieu des vents, à la charrette du progrès. On remarque peu les girouettes qui surmontent certains édifices mais, un jour, la fantaisie m'en a prise d'en faire le tour. J'en ai trouvé d'amusantes, de jolies, d'imprévues et de tarabiscotées. Plus tard, je vous ferai part de mes trouvailles dans ce domaine.

★ ★ ★

1873 Entrée de l'Île-du-Prince Édouard dans la Confédération — Le 21 mai, décès d'un Père de la Confédération, Sir George-Étienne Cartier — Création de la Police à cheval du Nord-Ouest — Fondation des paroisses Notre-Dame de Lourdes de Cyrville, et Ste-Anne — Le scandale du Pacifique entraîne la chute du gouvernement conservateur de Sir John A. Macdonald — Création du Ministère de l'Intérieur — Le "club" de Caron — Exploit sportif — Divers — Promenade en automne.

Voici que l'ancienne île St-Jean, depuis 1799 Île-du-Prince Édouard, consent à se joindre aux six autres membres et entre dans la Confédération le 26 juin 1873. Apparemment, sa situation financière n'était guère reluisante et bien qu'ayant refusé d'adhérer à la Confédération lors de sa fondation en 1867, il semble qu'elle se décida enfin. Île inhabitée lors de la conquête, à cause de l'exode forcée des Acadiens et des Français, elle fut peuplée en grande partie par les Loyalistes.

En plus de son état de quasi-banqueroute, l'île avait un autre problème que pourrait résoudre son entrée dans le Canada. Les propriétaires d'une grande partie de son territoire étaient absents, résultant d'une espèce de loterie pour anciens militaires ou fonctionnaires, système imaginée par le roi George d'Angleterre en 1767. La situation changea en 1877 lorsque le Canada, dont l'île faisait maintenant partie, racheta les terres inoccupées et permit ainsi à la province d'y établir des colons intéressés à son développement.

★ ★ ★

Un des Hommes d'État les plus éminents du siècle dernier meurt à Londres le 21 mai 1873. La mort avait brutalement coupé le fil d'une amitié entre George-Étienne Cartier et John A. Macdonald, amitié qui datait de vingt-cinq ans. Lorsque, à la Chambre, le Premier ministre parla de la mort de son vieil ami, il baissa la tête d'un air accablé pendant qu'il posait sa main droite sur la table toute proche où s'asseyait son fidèle compagnon des luttes mémorables. Il pleurait. Un profond silence accueillit, parmi les députés, le geste désolé de Macdonald et la nouvelle du décès du grand Homme d'État que fut George-Étienne Cartier. On sait que sa famille (sa femme née Fabre avec qui il s'entendait mal et ses deux filles) s'établirent en permanence sur la Côte d'Azur.

De Londres à Québec, le corps de Cartier fut transporté sur le navire "Prussian" qui atteignit nos rives le 9 juin; de Québec, le "Druid" le transporta à Montréal où eurent lieu les funérailles.

★ ★ ★

Les vastes territoires de l'ouest étaient maintenant propriété du Canada, mais comment contrôler un territoire aussi immense? La Police à cheval du Nord-Ouest, comme on l'appela à l'époque — elle changera trois fois de nom par la suite — fut créée le 23 mai 1873. Elle fut fondée tout spécialement pour maintenir la paix dans les 300,000 milles carrés du Nord-Ouest canadien, mais les devoirs que remplissent maintenant les membres de cette Force policière célèbre dans le monde entier, sont extrêmement variés, allant du contrôle et de la détection des trafiquants de la drogue jusqu'à la protection continue de certaines missions diplomatiques à Ottawa. Sous l'année "1874", je parlerai des premières recrues qui commencèrent à remplir leurs diverses fonctions dans les vastes territoires du Nord-ouest canadien.

★ ★ ★

Deux nouvelles paroisses sont créées dans le diocèse d'Ottawa pendant cette année 1873. Tout d'abord, à Cyrville où une chapelle existait depuis les années 1850 bien que cette région faisait partie de la paroisse St-Joseph, dont l'église était située rue Wilbrod, donc très éloignée. Monseigneur Guigues crée donc une paroisse pour les cinquante familles qui vivent dans le village et pour une soixantaine de familles qui se trouvent dans la campagne environnante. Cyprien Triolle, ancien professeur au Collège de Bytown, s'occupe activement de cette nouvelle église qui prend le nom de Notre-Dame de Lourdes de Cyrville; une rue de Cyrville porte encore aujourd'hui le nom de Triolle. Il avait recueilli presque \$2,000 en vue de la construction de l'église sur un terrain donné par Michel Cyr, de la famille originairement propriétaire de presque tous les lots. Auparavant, un prêtre allait souvent dire la messe chez M. Joseph Cyr. Les paroissiens construisirent eux-mêmes leur église et, en 1872, Mgr Guigues la bénissait. À l'automne de 1873, un curé était nommé. Ce fut M. Casimir Guillaume qui enregistra le premier baptême, celui de Marie-Bernadette Laviolette, le 3 août 1873. Le presbytère fut construit la même année par M. Joachim St-Georges et les paroissiens y oeuvrèrent également.

★ ★ ★

La cathédrale Notre-Dame desservait, à l'époque, toute la Basse ville qui s'étendait de la rue Sussex à la rivière Rideau et bien au-delà, nécessitant un long trajet pour les catholiques de l'est de la rue King. Monseigneur décida de fonder une autre paroisse dans ce secteur habité en grande partie par des Canadiens français. Dédiée à Sainte Anne, la nouvelle paroisse était délimitée par la rue Rideau, et comprenait tout ce qui, aujourd'hui, constitue onze

paroisses, c'est-à-dire St-Charles, etc. , allant jusqu'au cimetière Notre-Dame. C'est pourquoi, en vue de la formation de la paroisse et de l'installation toujours plus nombreuse de paroissiens dans cette partie d'Ottawa, les cimetières qui se trouvaient dans le quadrilatère de la rue Charlotte, Tormey, Wurtemberg et Clarence furent transportés où ils sont actuellement: le cimetière catholique, sur le chemin de Montréal, angle du boulevard St-Laurent; le cimetière protestant, à l'extrémité est de la rue Beechwood. J'ai parlé de ces cimetières aux pages 227 à 232 du Tome I.

Revenons à la construction de l'église Ste-Anne dont j'aperçois d'ici les pierres grises, le clocher unique et gracieux, à étages, et la toiture peinte en noir. On hésita entre sa construction au carré Anglesea ou la rue St. Patrick qui s'appelait, à ce moment-là, la rue Ottawa (à partir de King). Finalement, on choisit ce dernier emplacement. Pierre Rocque, constructeur, dont vous avez souvent vu le nom lorsque j'ai parlé d'autres importants travaux, et James O'Connor, furent chargés de la construction qui commença en avril 1873. L'architecte était Monsieur J.P.M. Lecourt dont les bureaux se trouvaient peut-être encore à l'époque dans une des petites maisons de bois des Soeurs Grises, rue St. Patrick.

Peu après, devant une grande assistance, Monseigneur Guigues bénissait le site et scellait la pierre angulaire. L'historien Brault a publié, à l'occasion du centenaire de l'érection de l'église, un livre-souvenir qui contient les renseignements que je vous donne en ce moment. Cependant, j'ai dans ma bibliothèque un livre, rare aujourd'hui, écrit en 1925 par Jules Tremblay, sous le dixième curé de Ste-Anne, le chanoine Joseph-Alfred Myrand. C'est un résumé d'histoire, comme il le dit lui-même, et les premières cinquante années de la paroisse Ste-Anne et de son église sont racontées avec précision et dans un style parfait qui était, je puis le dire, la marque de commerce du fin journaliste et poète qu'était Jules Tremblay.

Avec ces deux sources de renseignements, il est facile de savoir ce qui se passa lorsque cette quatrième paroisse vint diviser le territoire autrefois desservi uniquement par l'église de la rue Sussex. Au moment où Mgr Guigues les installa, toutes les églises catholiques étaient bilingues et cela fut jusqu'à ce que l'église Ste-Brigitte soit construite pour les paroissiens de langue anglaise, en 1889.

J'ai consacré tout un chapitre (page 272) aux premiers habitants de cette paroisse qui est la mienne maintenant. Je me contenterai ici de décrire ce qui se passa en 1873. Ainsi, la construction est vivement poussée, la pierre provenant des carrières Robillard, le sable venant des rives ouest de la rivière Rideau ou des abords de la rue Wurtemberg, la terre à ciment, de Hull.

Le 30 novembre, l'inauguration de l'église a lieu. Malade, Mgr Guigues demande à Mgr Fabre de présider ces fêtes. Grande assistance à la gare de la rue Baird où arrive le prélat. Le maire Eugène Martineau et le nouveau curé Alleau sont là; les Sociétés, dont l'Institut canadien-français, sont représentées. "Au milieu d'un concours immense de fidèles" dit-on, la bénédiction de la nouvelle église et la première messe ont lieu. La quête est faite par Mme Gérin-Lajoie, M.J.V. de Boucherville (de l'Institut), Mme Alfred Garneau (épouse d'Alfred Garneau), M. Benjamin Sulte, Mlle Drapeau, M. Didier Dion, Mlle E. Germain, M. E. Germain, Mlle Rachel Côté et M. Georges Taillon.

La musique vient du Corps des Chasseurs, des musiciens de l'Université et des Jeunes Canadiens de Notre-Dame. C'est à la vérité la première fois que j'entends parler de ces trois groupes de musiciens. La fanfare qu'avait fondée Paul Favreau du temps de Bytown existe-t-elle encore? J'en doute car elle aurait certainement participé à un semblable événement.

Le maître de chapelle de Ste-Anne est M. Octave Dionne, comptable au Ministère des Travaux publics, qui remplira cette fonction jusqu'en 1897. Messire Alleau sera curé de la nouvelle paroisse pendant trois ans. C'était un Français, fraîchement débarqué et n'ayant eu qu'une cure, celle de St-André Avellin qu'il garda peu de temps. Il était grand, solide, bon conférencier, écrivain, de caractère impatient. Il paraît que lors de son départ de St-André Avellin dont il trouvait les habitants très indisciplinés, il fit tendre les murs de l'église de longues tentures noires, et quitta le village sur la pointe des pieds. Il avait un remarquable esprit de charité et n'eut de cesse qu'il fonda la Société St-Vincent de Paul de Ste-Anne en 1874.

L'église Ste-Anne terminée, les paroissiens eux-mêmes s'attellent à la construction du presbytère, agréable maison en bois à l'emplacement de l'actuel presbytère.

Dans l'ensemble, l'extérieur de l'église a encore son apparence d'antan mais le joli clocher à étages qui ressemble un peu lorsque je le regarde de mon balcon, à une gracieuse pagode japonaise, ne fut érigé que sous Monseigneur Myrand. Les clochetons des deux côtés de la façade sont aussi de date plus récente que l'église originale.

Quant à l'intérieur, il fut plusieurs fois transformé mais on sait que le premier sanctuaire avait été orné, sur les désirs de Messire Alleau de statues qui s'étaient, au fond du chœur, sur trois rangées, véritable "magasin" disait-on!

Depuis Messire Alleau, de nombreux curés se succédèrent à l'église Ste-Anne. À peu d'exceptions près, ce furent des pasteurs

énergiques, orgueilleux souvent, distingués toujours et constamment préoccupés de la vie spirituelle et aussi matérielle de leurs ouailles. Plus tard, je raconterai à ce sujet de piquantes anecdotes d'un curé qui "régna" pendant les premières décennies de siècle-ci et dont le souvenir reste gravé dans la mémoire des paroissiens: Mgr Myrand.

La cathédrale Notre-Dame fut aussi dotée, pendant ces années de fin de siècle, de prêtres doués, souvent artistes tel Mgr Bouillon, d'une bonté presque surnaturelle comme Mgr Routhier, Mgr Campeau et le vieux chanoine Plantin qui s'endormait dans le confessionnal et attirait ainsi une clientèle ravie de déverser dans une oreille inattentive des péchés souvent inoffensifs. Mais, le Père Plantin — comme on l'appelait — s'éveillait toujours à temps pour le signe de croix et le "Allez en paix, mon enfant!".

De par la ville, le clergé était respecté et aimé. Le respect du prêtre était grand. Si une calèche passait par les rues non asphaltées et cahoteuses, le prêtre assis bien droit portant l'hostie dans un sac de velours, on s'arrêtait et on se signait. Allait-il à pied, accompagné d'un enfant de chœur? Les passants se rangeaient et faisaient le signe de la croix avec une petite prière pour le malade qui recevrait le saint Viatique. On se signait devant un corbillard et aussi devant le portail d'une église. D'ailleurs, j'observe quelquefois, même de nos jours, que certains catholiques se signent en passant devant une église. Ces marques de respect pour l'église et pour le prêtre aussi étaient sincères et semblaient naturelles. C'est pourquoi les auditeurs ont entendu récemment avec stupeur à la T.V. un professeur de l'Université Carleton débiter une série de sottises au sujet des nôtres il y a cent cinquante ans. D'après lui, les villageois s'occupaient si peu de leurs curés que ceux-ci mouraient de faim et ne restaient en place qu'un an ou deux; ils devaient s'en aller s'ils ne voulaient pas mourir de faim. De plus, les femmes étaient immorales, les hommes s'amusaient avec les servantes et l'ensemble du peuple canadien-français était d'une ignorance crasse. Pour tout dire, les Anglais avaient honte d'eux!



En juillet 1873, Mgr Guigues, évêque de Bytown puis d'Ottawa, fête son jubilé d'argent. Mais le vieux prélat est fatigué, la maladie le guette, des hémorragies nasales l'affaiblissent.

Son labeur a été dur. Aux trois églises en pierre, trente chapelles en bois, huit prêtres séculiers, sept missionnaires Oblats des premiers temps de son ministère ici, ont succédé, entre 1848 et 1873, trois congrégations de femmes, 55 églises, 33 chapelles, 54 prêtres séculiers et 26 religieux Oblats. La population catholique de son diocèse s'élève à 96,000 habitants.

Le 30 novembre, je l'ai dit, Mgr Guigues ne peut assister à la première messe dans la nouvelle église Ste-Anne. Cependant, le 25 décembre, Monseigneur célèbre la Messe de minuit dans sa chère cathédrale. Ce sera la dernière de sa vie. Les journées qui suivent inquiètent vivement tous ceux qui l'admirent et qui l'aiment. Lorsque l'année s'achève, peu d'espoir est permis pour son rétablissement.

★ ★ ★

La Colombie britannique était entrée dans la Confédération à la condition, on s'en souvient, qu'un chemin de fer serait construit jusqu'à elle. Macdonald avait promis de commencer la ligne avant deux ans et de la terminer avant dix ans. Mais, quelle tâche gigantesque demandait une ligne de chemin de fer aussi longue et traversant d'immenses prairies peuplées surtout d'Indiens réfractaires au changement spectaculaire que constituait la construction projetée! Aussi, le gouvernement dut-il demander de l'aide des compagnies financières. Un groupe d'hommes d'affaires américains et canadiens, ces derniers ayant à leur tête Hugh Allan, et aussi une autre compagnie de Toronto firent des offres. Le contrat fut accordé après les élections de 1872 au groupe dirigé par Hugh Allan. Pendant la session de 1873, un député libéral révéla, devant une Chambre déchaînée, que lors des élections générales, Macdonald avait accepté des fonds du groupe auquel, par après, il avait accordé le contrat. Il faut lire Pierre Berton et son "The National Dream" pour se rendre compte de toutes les circonstances, étranges quelquefois, qui entourèrent contrats, transactions, promesses et tergiversations. Plus haut, j'ai résumé, d'une façon extrêmement brève, des situations qui donnèrent au gouvernement des moments d'intense déplaisir, c'est le moins que l'on puisse dire. Au milieu de l'été 1873, avec la tempête déclenchée par le scandale du chemin de fer et le chagrin causé par la perte de son meilleur ami, le premier ministre trouva que le vase débordait... il se réfugia dans sa panacée habituelle, l'alcool, et disparut de la circulation. "Il est indisposé" disaient poliment les journaux qui en avaient vu bien d'autres.

La nomination d'une Commission royale pour enquêter sur les accusations des Libéraux ne fit que retarder de quelques mois un désastre qui s'annonçait de taille pour le parti conservateur. Secoué par ses semaines de libations continuellenes, John A. Macdonald revint cependant pour faire face à la musique, bien discordante à ses oreilles du moins.

Lorsque Allan dut finalement admettre qu'il avait donné \$350,000 pour les élections, c'en était fait du gouvernement Mac-

donald malgré les deux semaines de discussions qui précédèrent cette défaite et le magnifique discours de cinq heures que prononça le premier ministre à cette occasion devant un public fasciné et devant Lady Dufferin qui refusa de quitter son siège pendant ce long plaidoyer.

Nous sommes au 3 novembre 1873. À 59 ans, Macdonald est battu. Sans élections, les Conservateurs déménagent en bloc de l'autre côté de la Chambre, avec leurs documents et leurs papiers. "Plusieurs se dirigèrent vers le bar" avoue Waite. J'ai dit "en bloc" mais je me trompais. Un Conservateur resta à sa place: le député de Victoria, C.-B. , nommé Armor de Cosmos.

Le parti libéral s'empara donc du pouvoir avec à sa tête Alexander Mackenzie, un Écossais qui avait vingt ans lorsqu'il arriva à Kingston pour y travailler comme tailleur de pierre. À ce moment-là, Kingston venait d'être nommée capitale du Canada à la suite de l'Acte d'Union. Mackenzie secondait Georges Brown, chef de la Réforme et, à son corps défendant, lui succéda lorsque Brown prit sa retraite.

Pour la première fois depuis la Confédération, le Parlement d'Ottawa est donc dirigé par un leader libéral, et le sera pendant six ans, après quoi le vieux Macdonald, plus astucieux et habile que jamais, reprendra les rênes pour ne plus les lâcher jusqu'à sa mort.

Le boomerang de la politique frappe indifféremment celui qui accuse et l'autre. Ainsi, la chute du gouvernement fut causée, en 1873, par un des membres du Parlement sur lesquels Macdonald pouvait compter — croyait-il — pour l'appuyer dans sa défense. Mais le député de Selkirk au Manitoba, M. Smith, surnommé "l'honnête" refusa, faisant chuter le gouvernement. Mais, voilà le boomerang: en 1878, Smith était, à son tour, accusé de conduite malhonnête et perdit son élection. Une nouvelle compagnie pour construire le chemin de fer ayant été formée en 1880, Smith vint plus tard à la rescousse de l'entreprise qui frisait la banqueroute et le fameux chemin de fer fut complété finalement en 1885.

Pendant cette année 1873 qui vit la création du Ministère de l'Intérieur, une compagnie privée entreprit la construction d'un chemin de fer entre Montréal et Ottawa. À peine terminée, la compagnie dut liquider ses affaires en faveur du gouvernement. Sous la direction de Duncan Macdonald auquel le gouvernement avait confié l'entreprise, le tronçon entre Lachute et Hull fut complété. Finalement, ce chemin de fer passa aux mains du Pacifique canadien. En 1903, le Canadien national construisait sa voie jusqu'à Ottawa en passant par Lachute.



Où en sont les améliorations dans notre ville? Tous se demandent combien de temps durera l'état pitoyable des rues principales "couvertés d'une mer de boue, à travers laquelle nous devons nager ou naviguer quand nous voulons la traverser" clament des lecteurs du "Citizen". D'autres se plaignent de l'obscurité qui règne partout, le gaz jetant une très faible clarté "juste assez forte pour que l'obscurité paraisse plus dense autour de ces réverbères".

Néanmoins, on continue à s'amuser et Rideau Hall donne le ton. Bien que, le 17 mai, Lady Dufferin ait donné naissance à une fille, Victoria, la ronde continue. Dans la nouvelle salle de bal, la première manifestation mondaine a lieu après Pâques. Mais, la salle n'est pas encore peinte. Qu'à cela ne tienne! On cache tout cela sous des décorations de mousseline et de fleurs. Devant 300 personnes, on avait aussi joué la comédie.

Cartier, l'auteur de "O Canada, mon pays, mes amours" ne recevrait plus dans sa petite maison de la rue Metcalfe, le groupe qui s'y réunissait chaque samedi et où chacun "poussait la chanson". Mais, un émule du grand homme d'État, Adolphe Caron, jeune conservateur protégé de Cartier, était arrivé au Parlement en 1873. Il fonda, lui aussi, une espèce de club dans la maison de pension qu'il habitait, tenue par un M. Bastien. Cet homme était un vieux Communard qui avait dû quitter la France, ayant été impliqué dans le meurtre de Monseigneur Darboy pendant l'insurrection parisienne de 1871. Sa femme était, paraît-il, un remarquable cordon-bleu.

L'historien Waite s'est formalisé des soirées chez Cartier et aussi de celles données par l'épouse du Président de la Chambre. Il dit: "Madame Cauchon's musical evenings were ghastly, hot and dull". Il parle aussi des "beuveries" conservatrices qui se tenaient à la maison de pension de Caron.

★ ★ ★

Les sportifs s'intéresseront à ce que j'ai lu quelque part et qui concerne la course à pieds. En 1873, eut lieu un marathon de marche entre Arnprior et Ottawa. Fred Pace, champion de l'Angleterre à la marche, et Robert Sparks, arpenteur, qui pratiquait la marche en excellent amateur, entreprirent une course de 48 milles (42, disent d'autres) à partir d'Arnprior. Pris de crampes, Pace s'affaissa sur la ferme des Boucher, tandis que Sparks continuait gaillardement sur la route jusqu'à l'hôtel Russell où on lui fit une ovation. Il gagna \$5,000 comme résultat de son exploit. Huit heures furent nécessaires pour couvrir la distance, un peu plus de cinq milles à l'heure.

★ ★ ★

— “L’opinion publique” rapporte que, pendant la session fédérale, l’hôtel Russell est “une ville dans une ville” tant tout ce qui se passe d’important ici est concentré dans son grand foyer avec le large escalier et dans ses chambres où habitent alors plusieurs députés.

— En 1873, eut lieu un incendie assez important rue Daly. Dans “Selections from Picturesque Canada 1872-1885” on voit (Planche 71) le pâté de maisons qui va de Daly à Stewart, consumé par les flammes. Les prêtres du Collège apparaissent à califourchon sur un toit qui flambe, lançant des seaux d’eau sur l’élément destructeur.

— Ottawa continue à être le sujet de commentaires et on voit percer à travers ceux-là la surprise de trouver dans une région presque inconnue quarante ans auparavant, une capitale qui se développe aussi rapidement que possible. Avec ses 20,000 habitants, encerclée au nord par une rivière que Joseph Howe décrit dédaigneusement comme dotée d’eaux troubles, pleines de brin de scie, Ottawa reçoit cependant quelques compliments dont celui de Lord Rosebery qui déclare, en 1873, que la capitale est plaisante, sentant bon le bois fraîchement coupé... L’opinion générale est, cependant, que la ville est extrêmement froide en hiver et torride en été.

Promenade en automne

Je vous avais promis une excursion dans le parc de la Gatineau où la population entière se dirige en ces derniers jours de septembre et pendant la première semaine d’octobre, pour admirer, s’exclamer et rester quelquefois muets en contemplant l’admirable tableau des chênes et des érables dans leur parure automnale.

En entrant du Chemin d’Aylmer dans la promenade de la Gatineau, la nature présente de grandes pelouses à herbe courte d’un vert éclatant, entourées de grands bataillons de hauts arbres aux couleurs éclatantes. Voici la mise en scène, le premier décor. Les rideaux s’écartent de nouveau lorsque la promenade traverse le boulevard Gamelin. Ici, on a laissé l’herbe pousser à sa guise car les espaces sont trop vastes pour le moulin à herbe. Ce sont les arbres, érables de tous genres, chênes et arbustes qui formeront le fond de scène, le tableau de maître... Les différents tons sont difficiles à décrire tant le jaune, par exemple, n’est pas tout à fait jaune mais emprunte une teinte dorée, d’un or bruni. Le plus beau, le plus admiré est souvent celui qui se tient à part des autres; il trône, splendide, éclatant, paré encore de toutes ses feuilles dont la chlorophylle s’est retirée pour faire place à une couleur indéfinissable, espèce de frissonnante floraison, virevoltant et tournant dans le soleil comme pour faire admirer ce manteau royal. Est-il brun pâle,

ou jaune doré? On ne saurait dire! Je comparerais cette frémissante couverture aux somptueux manteaux amples, à mille plis, des tableaux de Van der Weyden. Ou, peut-être, à une coulée d'or en fusion. On ne sait plus comment décrire. Les mots manquent. Les exclamations fusent: "Regarde celui-là. Quelle beauté! Et, cet autre?" La voiture va lentement à travers les massifs de vinaigriers dont le fruit, cône pelucheux d'un rouge foncé, est à peine visible parmi cette profusion de feuilles d'un rouge brillant. C'est, je crois, dans ce parc de la Gatineau, l'arbre le plus répandu. De la grande famille des sumacs, il peut atteindre quinze pieds mais s'en tient la plupart du temps à des proportions plus modestes. Se souvient-on qu'en des temps anciens, on extrayait le vinaigre du fruit de cet arbre, d'où son nom?

Le roi de l'éblouissant domaine que nous parcourons est, sans nul doute, l'érable car son collègue, le chêne d'un jaune éclatant, ne saurait atteindre aux subtilités de couleurs de l'arbre canadien par excellence. Il est ici dans toute sa splendeur. Souvent d'un rouge vif, il peut aussi emprunter, à l'automne, un uniforme si sombre que l'arbre semble noir. En s'approchant, cependant, on s'aperçoit que les feuilles sont d'un brun extrêmement foncé.

Continuons notre promenade... Au lac Pinks, minuscule lac enchâssé au creux de hautes collines, toutes les voitures marquent un temps d'arrêt. Voici un joyau presque sans reflet, serti entre les berges couvertes de conifères et d'arbres flamboyants, alternant dans une harmonie sans pareille. La couleur ondule autour de l'eau épaisse, d'un vert très foncé. Une commune admiration pour ce qui nous entoure facilite la conversation entre parfaits étrangers. On échange des impressions, on photographie, on ramasse des glands. Des thermos, sort un bon thé bouillant que l'on déguste, assis sur une grosse clôture en bois. L'air est frais, limpide. La nature donne à tous, généreusement, à pleins yeux, un spectacle incomparable.

En revenant vers le Chemin d'Aylmer, l'enchantement demeure. On remarque combien les impressionnants rochers que l'on a dû faire éclater à la dynamite pour creuser cette admirable route à flanc de montagne, donnent du relief à toute la verdure qui en borde les bords. Y a-t-il encore des fleurs à ce temps-ci de l'année? Bien sûr et, pour preuve, nous ramenons une petite botte d'Aster simple dont la timide couleur mauve pâle marque les fossés à plusieurs endroits.

À un détour, nous apparaît, là-bas, la montagne tapissée magnifiquement de conifères, d'érables flamboyants et de chênes aux feuilles d'or. Nous sommes à bout d'exclamations. Arrêtons-nous!

Je pense que, dans notre admiration, il y a quelque chose d'un adieu ému accordé à quelqu'un qui s'en va. Car, l'éclatante couleur des feuilles signale la fin du cycle annuel de leur vie, le dessèchement de la sève, le dépouillement des branches et le commencement du repos qu'observent les arbres au début de la saison qui les couvrira de givre, de neige et les engourdira de froidure. Mais, si c'est une mort, c'est une belle mort, et ceux qui s'en désoleraient n'auront qu'à se rappeler que, dans six mois, la nature reprendra vie, les bourgeons éclateront, la sève montera vive et ardente au cœur de l'arbre et ce sera, encore une fois, le miracle de la nature triomphante et victorieuse.

CHAPITRE XXI

1874 Décès de Mgr Eugène-Bruno Guigues — Intronisation de son successeur, Mgr Thomas Duhamel — Améliorations et fondations dans la capitale — Politique: élections, arrivée de l'avocat Wilfrid Laurier, du député Louis Fréchette et de son frère Achille; Dr P. St-Jean, premier député de langue française de la ville d'Ottawa au fédéral — Visite ici de Louis Riel — Les premiers colons non-indiens s'installent dans les prairies de l'Ouest, et l'exode des Canadiens français vers les USA. — Gendarmerie royale — Divers

Le mois de janvier voit l'état de l'évêque d'Ottawa prendre un tournant décisif et, le 26, le Père Tabaret lui administre les derniers sacrements. Il meurt le 8 février 1874. Les funérailles réunissent, dans cette chère cathédrale dont il a été le premier évêque, une foule nombreuse et désolée. Les Soeurs Grises (quatre religieuses ont prié près du corps dans la chapelle privée de Monseigneur pendant les quatre jours où il a été exposé) sont, s'il est possible, plus touchées que d'autres puisqu'elles ont été "les premières à partager avec Sa Grandeur, privation, travaux et souffrances" dit Soeur Paul-Émile.

J'espère qu'un jour on écrira la vie de ce saint prêtre, de cet admirable Français venu tôt dans un Bytown miteux, poussiéreux et primitif. Ce fut lui qui encouragea, avec une ardeur sans pareille, l'installation de nos maisons d'enseignement, qui fonda l'Université d'Ottawa, le diocèse d'Ottawa, de nouvelles paroisses et de nombreuses églises. Il eut à supporter les tiraillements entre catholiques de langue différente et à se défendre contre des attaques. Mentionnons seulement qu'à la date du 28 novembre 1850, dans une lettre adressée à Thomas Mackay, fondateur de New Edinburgh et député de Bytown à la Législature du Canada Uni, il se défend des attaques de Mackay qui s'est servi, dit-il, "d'un langage bas et indigne". De quoi s'agissait-il? Mgr Guigues avait appuyé la requête des Indiens, demandant une réserve le long de la Gatineau. Mackay s'y opposait. La réserve fut néanmoins installée, en 1851, à Maniwaki.

Toutes ces luttes, y compris celles concernant l'éducation des nôtres, les labeurs incessants aussi, expliquent le visage creusé, fatigué, de celui dont la vie s'éteignit sept ans après la Confédération et dont la statue s'élève devant la cathédrale, boulevard Sussex.



Six mois après, un fils d'Ottawa — âgé seulement de deux ans, il était venu de Contrecoeur en 1845 avec ses parents — succède au premier évêque de Bytown. Fils de François Duhamel et de Marie-Joseph Audet-Lapointe, Joseph-Thomas Duhamel fut ordonné prêtre à 22 ans et évêque à 33 ans. Il fut l'un des premiers élèves du Collège de Bytown (1848). Plusieurs de ses frères naquirent à Bytown et se marièrent à l'église Notre-Dame. J'en parle de cette famille dans le Tome I de cette chronique d'histoire sur Ottawa.

Lors de son intronisation à laquelle assistaient de nombreux évêques, il y eut de grandes fêtes à l'occasion desquelles le docteur St-Jean lut une adresse. Mgr Duhamel effectua tout de suite après, des visites à la Maison mère des Soeurs Grises, à l'Hospice St-Charles, à l'Hôpital général, à l'Orphelinat St-Joseph, à l'asile St-Patrice, aux écoles, etc. Il ne s'agit pas pour lui comme pour son prédécesseur Mgr Guigues, de fonder mais plutôt d'encourager; Mgr Duhamel sera, lui aussi, un évêque énergique. Le soir de l'intronisation, le banquet donné par Mgr Duhamel à ses distingués visiteurs eut lieu à l'Institut canadien-français. Il y eut ensuite procession aux flambeaux.

D'abord vicaire à Buckingham puis curé à St-Isidore de Prescott, Mgr Duhamel fut évêque puis archevêque d'Ottawa pendant 35 ans, un très long règne dont j'aurai l'occasion de parler au cours des prochaines années. La mère du prélat mourut en 1869 et son père en 1878. Ils logeaient, la plupart du temps, avec leur fils mais il semblerait que pendant un temps l'un ou l'autre des parents de Monseigneur habita la maison dite "du Dr Valade" au 140 de la rue St. Patrick.



Les fondations, les améliorations se précipitent dans la ville d'Ottawa. On agrandit l'édifice de l'Ouest sur la colline parlementaire, on éclaire maintenant les rues d'une façon constante même s'il y a clair de lune, le service de distribution par facteurs devient gratuit. Le Couvent de la rue Gloucester a ouvert ses portes. Dans les rues, on installe un système d'alarme en cas d'incendies. La chronique a noté d'où vint le premier appel; ce fut de la boîte numéro 2, près de l'hôtel Russell pour un incendie qui s'était déclaré à l'édifice des douanes, le 18 décembre.

Une construction en pierre s'élève toujours, de nos jours, au numéro 70 de la rue Nicholas et date des environs de 1874. Il s'agit d'un petit édifice avec une grande porte qui mange la moitié de la façade et deux hautes fenêtres garnies de pierre placées horizontalement "d'un style victorien exhubérant". Bâti pour être le Bureau municipal d'enregistrement, le minuscule édifice a servi plus tard à d'autres fins, entres autres, à un Bureau de tourisme. Perdu au milieu de terrains de stationnement, son avenir est très incertain.

J'ai parlé, dans le Tome I, d'une distillerie, propriété de Mac-Taggart, qui se trouvait rue Sussex. Il paraît qu'en 1874 elle existait toujours mais servait, curieuse destinée, à des services religieux. Je n'ai pu retrouver cette référence et la donne pour ce qu'elle vaut.

En 1874, Honoré, fils du pionnier Antoine Robillard, propriétaire de carrières de pierre, marchand et député, construit, rue Daly, les Terrasses Philomène, nommées d'après le prénom de sa première femme, Philomène Barette, qu'il avait épousée en 1860. Ces très belles maisons de pierre existent toujours. Restaurées dans le meilleur goût, elle présente un aspect infiniment plaisant dans une Côte de sable qui voit plusieurs de ses belles maisons laissées dans un triste état d'abandon.



En janvier 1874, ont lieu les élections, les Libéraux reportés au pouvoir. Bien que semblant manquer d'initiative, le Premier Ministre Mackenzie entreprend d'utiles réformes, telles l'institution du vote secret, les élections tenues en un seul jour et l'impossibilité pour les députés de représenter leur comté à la fois au fédéral et au provincial. Auparavant, on votait pendant des semaines, et à haute voix. On buvait aussi abondamment par tout le Canada; une loi fut donc instituée, appelée Loi Scott, pour mettre un frein à la vente des boissons. Mackenzie créa aussi le Collège Militaire de Kingston, la Cour de l'Échiquier et la Cour Suprême, cette dernière s'installant plus tard dans les anciens ateliers du gouvernement, au nord de la rue Bank. Mais, il ne trouva pas de solution convenable au problème de la construction du chemin de fer jusqu'à l'extrémité ouest de notre pays, et la Colombie britannique menaça de se retirer de la Confédération.

Mackenzie n'eut pas la tâche facile comme on le voit, d'autant plus que le pays entra à ce moment là, dans une période de crise économique et commerciale qui dura plus de cinq ans. Mauvaises récoltes, déluge de produits américains sur nos marchés, exode de nombreux Canadiens vers les États-Unis (y compris un grand nombre des nôtres), tout cela contribua à des années de piétinements et de profonde misère chez les pauvres.

La haute et mince silhouette d'un jeune avocat qui deviendra l'un de nos hommes d'État les plus distingués, apparaît pour la première fois à la Chambre. Il s'agit de Wilfrid Laurier dont l'éloquence avait déjà conquis ses auditeurs lorsqu'il était député de Drummond-Arthabaska à la Législature du Québec. Ici, à Ottawa, lorsqu'il sera choisi pour proposer en français l'adresse en réponse au discours du Trône, son port de grand seigneur, la beauté de sa tête couverte d'une superbe chevelure fournie et souple mais surtout la douceur et la sonorité de sa voix de miel le placeront vite au-dessus du commun des mortels. Il s'exprime dans un français châtié, se servant de toutes les ressources de la langue de Molière pour transmettre ses pensées toujours élevées, toujours nobles. Ses discours, quelquefois prononcés dans un anglais aussi impeccable, auront un retentissement extraordinaire telles ses interventions répétées au sujet des Métis de l'Ouest. Au lendemain de la pendaison de Louis Riel en 1885, Laurier prononça "un des plus beaux discours qu'il ait jamais faits et une des plus admirables pièces d'éloquence qu'on ait entendues au Parlement depuis la Confédération". Je rapporte là les propos des journalistes libéraux et conservateurs, sans exception. Lorsque je parlerai plus tard de cette malheureuse année 1885, je ne manquerai pas de mentionner plus longuement la fameuse intervention de celui qui deviendra quelques années plus tard, chef du parti libéral puis Premier ministre du Canada.



Né en 1839, déjà auteur de "Châtiments" et de "La voix d'un exilé", Louis Fréchette vint siéger à Ottawa de 1874 à 1878 comme député Libéral de Lévis. Voisin et ami de Laurier à la Chambre, il prononça l'adresse au discours du trône peu après le début de la session; j'en ai lu le texte dans les Débats de la Chambre des communes du 5 février 1875.

"Pêle-mêle" fut publié par Fréchette pendant qu'il travaillait à Ottawa (1877). Ce recueil de poèmes était dédié à Alphonse Lusignan à qui le poète adressa les vers suivants;

Il me semble voir la piteuse lippe
Que tu nous faisais quand, tant soit peu gris,
Un profane osait, allumant sa pipe,
Déclarer la guerre à tes manuscrits.

Ce fut également pendant ses années comme député que Louis Fréchette épousa en 1876 Emma Beaudry, fille du fondateur de la Banque Provinciale du Canada.

On sait que le poète éprouvait une profonde estime pour la république américaine à laquelle, de même que Papineau, il eut

volontiers annexé le Canada français. Son admiration pour la France n'était pas moindre. Rappelons-nous son poème célèbre, mis en musique, et chanté par plusieurs générations d'admirateurs: "Jadis, la France sur nos bords — Jeta sa semence immortelle..."

Déjà, lors de son séjour aux États-Unis, Fréchette manifestait de l'intérêt pour la vallée qui est la nôtre puisqu'il avait composé un manuscrit intitulé "Les fiancés de l'Outaouais", travail qu'il avait laissé là-bas et qui brûla dans le grand feu de Chicago en 1871.

Louis Fréchette ne fut pas réélu en 1878. Dégoûté de la politique, il se tourna définitivement vers la poésie qui lui offrira jusqu'à sa mort des lauriers plus précieux que ceux, éphémères, des électeurs capricieux.

Par contre, si Louis délaissa Ottawa pour s'installer à Montréal, son frère Achille, journaliste et avocat, né à Lévis en 1847, vint dans nos parages presque en même temps que le député mais après un essai comme rédacteur du "Courrier d'Outaouais", il entra définitivement au Bureau des traducteurs de la Chambre des communes dont il devint chef et traducteur des lois. Il édita les publications françaises de la Société royale, présida la section française de la Commission des écoles séparées d'Ottawa et mêlant l'agréable à l'utile, fut aussi peintre, le seul élève de langue française de l'École d'art d'Ottawa.

En 1877, il avait épousé Annie T. Howells, fille du consul des États-Unis à Québec, qui, elle aussi, maniait la plume et fut l'auteur en 1881 de "Life at Rideau Hall".

Achille Fréchette qui demanda son admission à l'Institut canadien-français vers 1881, prit sa retraite en 1910. De santé précaire, il vécut alors à Victoria, Colombie britannique puis en Californie où il mourut le 15 novembre 1927. Le couple eut deux enfants: une fille, Marie-Marguerite, artiste et peintre comme son père et un fils, Howells Fréchette, ingénieur-en-chef au Ministère des Mines à Ottawa.

La ville d'Ottawa a maintenant classé de valeur historique la maison qu'habitèrent Achille et Annie Fréchette au 87 de la rue Mackay, à New Edinburgh. Construite en 1877 en briques rouges avec décoration de briques jaunes, la maison possède deux étages. Restaurée récemment, elle est caractéristique des habitations construites à l'époque, dans la vallée de la Rideau.

★ ★ ★

En janvier 1874, Ottawa élit son premier député de langue française au gouvernement fédéral. Aux pages 349 à 351 de "Bytown...", j'ai parlé longuement du docteur Pierre St-Jean habi-

tant Bytown depuis sa plus tendre enfance. C'était un patriote, ardent défenseur des siens, à plusieurs reprises président de l'Institut canadien-français, député d'appartenance libérale, président de la Société St-Jean Baptiste, maire d'Ottawa, décédé au début de ce siècle-ci après une longue et fructueuse carrière.

Lorsque les élections fédérales eurent lieu en janvier afin de confirmer la victoire du parti libéral, Pierre St-Jean fut élu député d'Ottawa. "Le Courrier d'Outaouais" blâme, à cette occasion, Joseph Aumond, entré en liste à la dernière minute, ayant mis ainsi en danger la réussite du docteur St-Jean. Néanmoins, celui-ci fut élu avec une majorité de 112 voix. Ses partisans se réunirent à l'hôtel de ville et escortèrent le candidat vainqueur jusqu'aux environs de sa demeure, au 174 de la rue St. Patrick. Il habitait presque en face de l'évêché où, en ce début de 1874, le bien-aimé Monseigneur Guigues achevait sa prodigieuse carrière. Aussi, les admirateurs du nouveau député s'abstinrent-ils de manifester une joie bruyante par respect pour le distingué prélat qui devait mourir peu de temps après.

La photo du docteur St-Jean, reproduite à la page 222 de "Bytown..." montre des traits d'où la mollesse est exempte, des yeux perçants et volontaires, une tête carrée et des lèvres disparaissant sous une grosse moustache tombante. Sur ses épaules, repose le collier de premier magistrat de la ville dont il fut maire en 1882 et 1883.

La ville d'Ottawa était représentée au gouvernement fédéral par deux députés: l'un, le docteur St-Jean, et l'autre, Robert Blackburn, je crois.

★ ★ ★

Le Manitoba était devenu une province de la Confédération en 1870, la rébellion était chose du passé. Et, pourtant, Louis Riel était toujours l'objet de la haine des Orangistes de l'Ontario qui réclamaient sa tête pour avoir ordonné l'exécution du trouble-fête Scott. Ils ne désarmaient pas. Secrètement, John A. Macdonald avait envoyé de l'argent à Riel, lui enjoignant de quitter le pays. Le rebelle prit l'argent... et resta. Il fut même élu député pour la circonscription de Provencher en janvier 1874.

Et, c'est alors qu'il vint à Ottawa où le docteur Beaudin le rencontra à la gare de la rue Broad. Bien que sachant le danger qu'il courait, Louis Riel se présenta au Parlement en compagnie du Dr Fiset, signa le livre de présence des députés et s'enfuit avant que le fonctionnaire ait eu le temps de le reconnaître. Quand l'alarme fut donnée, on entoura la colline d'un cordon de policiers, mais Riel s'était déjà réfugié à Hull.

Une descendante de l'épouse de l'hôtelier St-Denis m'a raconté que sa grand-mère, cousine de Louis Riel, reçut la visite du proscrit dans l'hôtel de la rue Murray. Mais, prudent, Louis Riel ne quitta pas l'hôtel par la porte, mais par la fenêtre.

D'autre part, Joseph Jolicoeur écrit que Riel assista à la messe à l'église Notre-Dame de Hull, déguisé en vieillard. Il semble qu'il habitait chez un camarade de collège, le docteur Beaudin, rue Principale, où il se cacha dans le grenier pendant quelques semaines.

Un nommé McCarthy, espèce de Sherlock Holmes, jura qu'il mettrait la main au collet de Riel mais ce dernier, farceur à ses heures, déjoua son adversaire en transformant son apparence, tantôt habillé en élégant gentleman, tantôt en pauvre gueux "avec des souliers de beu". On dit même qu'il assista plusieurs fois aux séances de la Chambre, dans la galerie des visiteurs.

Par après, voyant que McCarthy flairait sa piste d'un peu trop près, Louis Riel se dirigea vers la ferme d'un Monsieur Moncion à Angers, puis passa quelque temps à la Pointe-Gatineau. Il alla ensuite vers Montréal. On raconte que ce trajet se fit à cheval et que les gens "voyant ce fier cavalier, le saluait de la main", ne sachant pas, évidemment, qui il était. Après un séjour à Montréal, Riel retourna dans l'Ouest.

J'ai recherché dans le "Courrier d'Outaouais" quelques informations sur la fameuse visite ici de celui dont la tête était mise à prix. Le 19 mars 1874, le journal nie la rumeur voulant que Riel soit caché près de Montréal. En date du 30 mars, il informe brièvement ses lecteurs que des qu'en-dira-t-on circulent à l'effet que Riel viendra ici prendre son siège au Parlement. Une foule s'étant assemblée aux abords de la colline pour assister à l'arrivée du proscrit — et, peut-être, à son arrestation — elle en fut pour ses frais. Rien ne se passa. Cependant, le lendemain, le "Courrier d'Outaouais", dans une seule phrase, dément ce qui précède, mais ne s'en excuse pas... Il écrit: "Hier, M. Louis Riel a prêté serment comme député de Provencher". Et c'est tout! Il y a évidemment, chez les francophones, une remarquable conspiration du silence. Par la suite, le journal sera extrêmement discret sur les allées et venues ici de Riel. Il n'en parlera à peu près pas, à l'exception d'une annonce comique qui paraît le lendemain, 1er avril. On y dit: "Riel est en ville et son portrait est à vendre chez J. & J. Kearns, 17 rue Rideau".

Par contre, le "Citizen" n'en finit plus d'accumuler les articles sur "le meurtrier" de Scott. Il en parle abondamment, imprime une longue lettre d'un témoin du "crime odieux" qui vit Scott passer de vie à trépas. Le 2 avril, un de ses journalistes va interviewer le

fonctionnaire qui reçut le serment d'allégeance de Riel. C'est un nommé Patrick qui, pressé avoue-t-il, ne lut pas tout d'abord le nom de celui qu'avait amené M. Fiset, député de Rimouski. Intrigué, cependant, par un avertissement de Fiset, lui enjoignant le silence, il déchiffra alors la signature de Louis Riel; le ciel s'effondra sur la tête de ce personnage malheureux, distrait et trop occupé. Mais, avoua-t-il, de la porte, Riel lui fit un profond salut... et disparut. Patrick alla rapporter le fait extraordinaire à son supérieur qui lui passa, on s'en doute, un savon de qualité.

★ ★ ★

À l'échelle du Canada, un grand mouvement se fait pour peupler les vastes étendues de l'Ouest où les Indiens, les Métis et peu de Blancs s'étaient installés auparavant.

J'ai déjà mentionné l'exode des Canadiens français vers les États-Unis. On se demande — se le demande-t-on vraiment? — pourquoi les autorités canadiennes furent si généreuses alors envers les Britanniques et autres, facilitant leurs frais de transport et leur installation sur les fermes de l'Ouest, tandis que la marée des nôtres, chassés de leur province par le manque de travail et la dépression, se dirigeaient vers la république voisine? Si, à ce moment-là, on avait eu l'intelligence de prévoir ce qui se passerait cent ans plus tard, les Canadiens français ne considéreraient pas qu'ils sont chez eux seulement à l'est de leur vaste pays; leur langue et leur culture seraient répandues à travers le Canada tout entier. Le gouvernement fédéral n'aurait pas à dépenser des millions pour persuader les Canadiens que leur pays est bilingue... Ce serait chose faite!

Et, pourtant, les nôtres étaient de bons pionniers. C'est Arthur Lower qui l'affirme après avoir noté la déception des immigrants qui ne trouvaient pas dans les terres à cultiver, l'or qu'ils cherchaient: "Les Français, eux, qui ne s'attendaient pas à beaucoup de la vie, étaient les meilleurs pionniers; ils avaient une façon plus systématique et plus "sensible" de s'attaquer aux terres non défrichées. Sur une base modeste, les choses allaient assez bien pour eux".

★ ★ ★

Ce fut au sud de ce qui est maintenant la province de l'Alberta que trois cents policiers à cheval construisirent un fort à l'été de 1874. Ainsi, commençait le dur travail qui sera le leur pendant de nombreuses années: contrôler l'agitation toujours inquiétante des tribus indiennes, surveiller étroitement le commerce de l'alcool, agir auprès des nouveaux colons comme conseiller, médecin, pro-

tecteur et ami et surtout étendre à la grandeur du Canada la souveraineté britannique, tâche ardue le long d'une frontière de plusieurs milliers de milles. Les villes canadiennes possèdent maintenant leur corps de police municipal, les provinces d'Ontario et du Québec ont la police de la route aussi affectée à d'autres missions; cependant, encore de nos jours, la Gendarmerie constitue le seul corps policier dans les Territoires du Nord-Ouest et au Yukon, et applique les lois provinciales ailleurs qu'en Ontario et au Québec.

Pour nous, à Ottawa, le rôle de la Gendarmerie est celui de police fédérale; elle garde les édifices fédéraux, les missions diplomatiques, accompagne les Ambassadeurs qui vont présenter leurs Lettres de créance et, en général, leur tunique écarlate et le chapeau de feutre à larges bords se voient partout où il est nécessaire de mettre de l'avant l'image très caractéristique du Canada. Montés sur leurs fameux chevaux noirs, les beaux gendarmes font des prouesses dans la revue appelée Carrousel; moins spectaculaire est le spectacle habituel des enfants qui, un peu effrayés tout de même, passent une main tremblante et caressante sur le museau du bel animal à la robe sombre qu'un cavalier attentif promène chaque jour d'été sur la colline parlementaire pour la joie des photographes et le plaisir de tout le monde.



Divers

— À l'échelle du Canada également et, que dis-je, à l'échelle du monde tout entier, une merveilleuse invention voit le jour en 1874. Un jeune instituteur pour les sourds, Alexander Graham Bell met au point dans sa maison de Brantford, le principe qui permet de transmettre la voix sur fil. Le téléphone est inventé. Malgré les arguments pour ou contre, il est clair qu'il le fut cette année-là... et au Canada!

La première communication faite au Canada entre deux individus eut lieu ici même à Ottawa en septembre 1877 et je relaterai cela avec plus de détail dans le Tome III de cette série de chroniques sur ma ville.

— En 1874, le maître de poste aux Communes, l'Acadien Pascal Poirier publie "L'origine des Acadiens". Une autre publication, celle-là émanant du gouvernement, fait aussi son apparition: "Le Bulletin de Commerce".

— À Rideau Hall où, pendant l'hiver 1874, naît un garçon au couple Dufferin, on s'agite beaucoup. Le gouverneur général étant malade, Lady Dufferin reçoit à sa place au Lever du 1er janvier 1874.

Cette cérémonie se tiendra jusqu'en 1971 à Rideau Hall. Puis, on organise des séances de lanterne magique, des tableaux où figurent les jeunes filles de la capitale, des concerts dont l'un au profit de l'église St. Bartholomew. On reçoit de nombreux visiteurs et on joue au curling. La glissoire pour toboggans, si populaire par la suite, est inaugurée cet hiver-là. La comtesse Dufferin visite l'orphelinat St-Joseph, l'asile St. Patrick et, en règle générale, se mêle aux activités de la population outaouaise. Malgré le fait que depuis la Confédération la langue française est beaucoup moins utilisée qu'auparavant, surtout au Parlement, Lord Dufferin s'adresse aux citoyens de Windsor, en français, pendant l'été de 1874.

— Pendant les années 1873 et 1874, la Société St-Jean Baptiste est divisée, à Ottawa, en quatre sections: Notre-Dame, Saint-Joseph, Sainte-Anne et Saint-Jean Baptiste des Chaudières. Stanislas Drapeau est président et en 1874-75 l'historien Benjamin Sulte remplira les fonctions de Président général.

La seule église d'Ottawa qui soit de langue française et d'appartenance protestante fut installée ici en 1874-75. C'est l'église unie St.Marc, fondée par la Société missionnaire française. L'édifice s'est déjà trouvé au 646 de la rue Wellington mais a été acheté par la CCN pour servir au développement des Plaines Le Breton. Aujourd'hui, la mission d'Ottawa est située au 142 de la rue Lewis et il en existe une aussi à Hull.

★ ★ ★

— Pendant l'année 1874 qui vit la capitale envahie par les Libéraux, victorieux aux élections, un homme ardent, polémiste invétéré, celui que l'on appela "le premier journaliste de Hull", arriva ici: Médéric Lanctôt, qui passa comme un météore et mourut à 39 ans, brûlé par le feu d'une ambition démesurée. Je parlerai plus longuement de cet homme extraordinaire dans la seconde partie de ce Tome II.

★ ★ ★

CHAPITRE XXII

Par une journée grise, terne, Ottawa m'apparaît, de mon belvédère, incroyablement lourde, basse sur pattes, presque village... Grisaille, grisaille partout! Puis, par un soir clair tel celui-ci, la ville sort de sa gangue comme ces poissons du fond des mers qui brillent de mille feux au milieu des fonds obscurs. Alors, chaque coin de cette vallée a sa luciole qui scintille; il y a des maisons vivantes et gaies là où il n'y avait auparavant qu'une terre plate, morte... C'est la magie de l'éclairage, de la lumière, même artificielle! La lourdeur de l'édifice logeant le Ministère des Affaires extérieures disparaît et on ne voit plus que ses petits carrés de lumière qui brillent à travers la nuit. Plus loin, l'hôtel de ville, plus près les deux beaux bâtiments de l'île Porter et aussi d'autres dispersés à travers la ville... tout cela prend sa place dans le scintillement. Les montagnes elles-mêmes, là-bas, au nord, sont piquées de points brillants.

La terre tourne, les étoiles poursuivent leur marche immuable et mystérieuse. La nature travaille pour moi afin que l'aurore apporte sa provision de richesses nouvelles, d'espoir... En l'attendant, devant le ciel immense, pareil à une peinture hollandaise, je reprends mon labeur qui est de revivre avec vous ce qui, il y a 108 ans, constituait l'existence de chaque jour, dans cette région des rives droites de la Grande Rivière qui m'apparaît au loin, animée d'une vie incertaine et frissonnante.



1875 Parution du "Guide illustré de la Chambre des communes" par F.R. Fabien Campeau — Début des travaux d'embellissement de la cathédrale Notre-Dame — Atelier du gouvernement — Création de la Cour Suprême et de la Cour de l'Échiquier — Construction d'un nouvel hôtel de ville et d'autres édifices importants — La santé de Mère Élisabeth Bruyère donne de vives inquiétudes — Ingérence indue du clergé dans la politique, et jugement de la Cour Suprême — Sur la colline — La ville a un aqueduc — Années de misère.

Le ministère de l'Intérieur a été créé en 1873, attirant vers nos régions de nouveaux fonctionnaires. On peut penser que R.E. Fabien Campeau arriva de Québec vers cette époque car, comptable au Revenu de l'Intérieur, il eut le temps de préparer, pour sa parution en 1875, un "Guide illustré de la Chambre des communes". Il est possible que ce Guide se trouve dans la réserve de livres canadiens de la Bibliothèque nationale; pour ma part, j'ai feuilleté le livre chez le petit-fils de l'auteur, M. Joseph-Albert Campeau, traducteur à la retraite qui, avec sa femme née Béatrice Bray, habite le presbytère de l'église St-Gabriel, tout à l'est de notre ville.

Le Guide donne le nom des membres du Cabinet et des députés, avec la photo de chacun. On mentionne aussi les Règlements de la Chambre des communes. Le livre constitue, en quelque sorte, une espèce d'annuaire de la ville, décrivant les services qu'on y trouve, sans doute pour renseigner les politiciens sur ce qui les attend dans "cette ville du bout du monde". Ainsi, on parle des vapeurs-traversiers entre Ottawa, Hull et Gatineau. Le "Jane" fait la navette entre le bas de la rue St. Patrick et atteint Hull en un quart d'heure. Le vapeur "Gatineau" part du pied de la côte de la rue John, à New Édinburgh, et se rend à la Pointe Gatineau. Il faut rappeler que le pont qui existe encore actuellement dans le prolongement de la rue St. Patrick et qui fut inauguré en 1900 n'existait pas alors, le seul trait d'union entre Ottawa et Hull étant le pont des Chaudières.

Le Guide donne la liste des boîtes pour signaux en cas d'incendie. On vient d'installer un bureau central de télégraphes d'alarme, précieuse innovation dans une ville souvent ravagée par ce fléau. Cinquante-trois boîtes d'alarme assurent aux citoyens un moyen rapide d'aide en cas de feu. On donne aussi les endroits où sont placées les boîtes aux lettres: six dans la Haute ville et dix dans la Basse ville. On loue les voitures à deux chevaux pour \$1. pour quatre personnes par heure et une voiture à un cheval se paie .75 cents par heure pour trois personnes. On peut louer aussi, pour le transport des marchandises "des charrettes, hoquets, traîneaux, etc." On annonce que des bateaux nommés "Peerless" et "Victoria" quittent Ottawa à 7h45 a.m. pour arriver à Montréal à 5h45 p.m. Il y a aussi des services de nuit. Les annonces qui parsèment le Guide sont amusantes. Ainsi, il est question d'ornements de tête "faits avec les peignures" et on proclame que "l'écume de la mer du Nord" est sans pareille pour nettoyer la tête sans usage d'eau. Pour les politiciens qui en sentiraient le besoin, le Guide mentionne l'hôtel Caledonia (proprio. Jos A. Gouin), près d'Ottawa (à Carlsbad Springs) où on peut, en se servant des eaux minérales jaillissant des puits en face de l'hôtel, guérir tous les maux, ou

presque... Le Guide mentionne aussi les neuf banques — Banque nationale, Banque du Québec dont Noël est gérant, etc. — qui existent à Ottawa, et aussi les neufs lignes d'omnibus qui font communiquer la capitale avec les régions environnantes: Ottawa-Aylmer, Carillon, Gatineau, Richmond, Rockville (?) et Birchton (?). On donne également une liste des églises.

★ ★ ★

S'était-on rendu compte, lors de l'intronisation de Mgr Duhamel, que la décoration de la Cathédrale était à peu près nulle et que, si l'extérieur présentait l'aspect qu'il a maintenant, l'intérieur du temple faisant grandement pitié. Des bancs d'école servaient de stalles, le maître-autel consistait en un tombeau recouvert de papier peint.

Ce fut certes Mgr Duhamel qui donna l'impulsion à une importante suite de travaux, mais ce fut l'abbé Bouillon, plus tard chanoine et excellent architecte en même temps qu'homme de goût, à qui Monseigneur confia la direction de la rénovation. Il s'en acquitta à merveille quoique les débuts donnèrent quelque souci. Ainsi, l'architecte du Parlement, Georges Bowes, chargé de construire les galeries, dut céder la place parce que ces galeries, jugées laides et incommodes, furent refaites en 1877 par le menuisier Charlebois. La voûte, les verrières, les stalles, les chapiteaux et surtout le superbe assemblage de statues et de sculptures sur bois du sanctuaire ne furent ajoutés qu'après 1876 et j'en parlerai plus tard. Pour le moment, c'est l'agrandissement de l'église qui préoccupe les autorités; le fait de construire les galeries a ajouté suffisamment à sa capacité. De plus, elles contribuent à la beauté de la cathédrale car elles sont installées de telle sorte que les fidèles voient parfaitement la grande allée et le sanctuaire. Malheureusement, de nos jours, ces galeries ne sont pas souvent occupées par les ouailles et c'est à peine d'ailleurs si on voit la grande nef à moitié remplie.

Ce sera dans le Tome III de cette série que je décrirai en détail les travaux d'embellissement de la cathédrale Notre-Dame, qui commencèrent vers 1878, sous la direction du curé Bouillon et se terminèrent sept ans plus tard. Toute une suite de talentueux ébénistes, menuisiers et sculpteurs sur bois travaillèrent alors à faire du sanctuaire splendide que nous admirons depuis, un des plus beaux du Canada. Ceux qui, aujourd'hui, se disent descendants de ces fins artistes et en sont justement fiers, retrouveront alors maintes allusions aux travaux des Rochon, Pariseau, Charlebois, Julien, Hurtubise, Archambault, Gagnon et nombre d'autres dont j'ai pu suivre pas à pas le labeur pendant ces sept années car le Chanoine Bouillon tint ses comptes avec minutie et précision.

Ce fut le Chanoine Bouillon qui dessina le fameux chandelier de style gothique, de quatorze pieds de hauteur qui est considéré comme un chef-d'oeuvre, remplacé maintenant par un chandelier plus modeste. Flavien Rochon fut chargé de construire cet objet unique qui reposait, nous dit la chronique "sur une base mobile d'un travail curieux et délicat". Orné d'une riche dentelle surmontée de fleurs de lys, des statues d'Aaron, de Moïse et de l'ange d'Israël agrémentaient les côtés du beau chandelier monumental. L'historique de la cathédrale, que j'ai consulté à ce sujet, ne mentionne pas la date d'exécution du chandelier mais comme l'abbé Bouillon, son dessinateur, arriva ici en 1874, il est à supposer qu'il fut exécuté vers cette époque.

Les travaux d'embellissement de l'intérieur de la cathédrale s'échelonnèrent jusque pendant les années 1880, le sanctuaire étant terminé à la fin de 1882. Cependant, le sous-sol était doté, pendant le règne de Monseigneur Guigues, c'est-à-dire avant 1874, d'un autel à la Vierge Marie. Mesdames A.A. Boucher et R. Bauset donnèrent la somme nécessaire à l'érection de cette chapelle dédiée à Notre-Dame de Lourdes.

★ ★ ★

C'est en 1875 qu'est installé rue Bank, à son extrémité nord, au bas de la colline du Parlement, un atelier permanent pour architectes et ingénieurs. Il s'appellera "Atelier du gouvernement", Solidement construit en pierre et assez long et bas, sa silhouette ne disparaîtra que vers les années 1940. Il servira d'atelier pendant cinq ans environ et des Canadiens français tels Morel, Gagnon, Narcisse Pageau, Labrèche, Vézina et plusieurs autres, y travailleront. Vers 1880, la Cour Suprême fondée cinq ans plus tôt, s'y installera. Pendant une soixantaine d'années, le plus haut tribunal au Canada logera dans cet édifice; sous le Premier ministre Louis St-Laurent, la Cour suprême trouvera enfin, en 1940, un gîte digne d'elle dans le bel édifice de la rue Wellington devant lequel la statue de "l'oncle Louis" a été curieusement installée dans une profonde solitude au milieu d'un grand quadrilatère désert et morne.

La Cour suprême fut donc créée en 1875, composée d'un juge en chef et de cinq juges dont Jean-Thomas Taschereau (1814-1893), frère du cardinal. Il fallut attendre 1902 pour qu'un Canadien français, sir Henri-Elzéar Taschereau, soit nommé juge en chef. Henri-Elzéar avait succédé à Jean-Thomas en 1878. La Cour jugeait, entre autres, les causes en appel.

★ ★ ★

Tandis que le village de Wright devient, en 1875, la Cité de Hull (cette année-là, le docteur Louis Duhamel, anciennement d'Ottawa, est député de Hull à Québec), que les Soeurs du bon Pasteur commencent la construction de leur grand monastère de pierre, rue Park (St-André), le "Ottawa Teachers College" ouvre ses portes, pour l'entraînement des instituteurs de langue anglaise, au niveau primaire.

La même année, un petit-fils de Thomas Mackay offre un terrain où on bâtit la "Mackay United Church" remplacée, en 1910, par l'église actuelle. Au banquet marquant ses cent ans, on avait invité Mrs John M. Cape, née Mimi Keefer, de la cinquième génération des descendants de Mackay et Mlle John Rankin, fille du premier marquillier de la première église. Où se trouve la "Mackay United Church"? C'est une énorme église de belles pierres, juste en face de la clôture bordant le domaine de Rideau Hall. Elle porte le numéro 255 de la rue Mackay.

★ ★ ★

On commence la construction d'un hôtel de ville digne de la capitale du Canada, ce que l'ancien n'était certes pas car on se souvient qu'il avait été construit par N. Sparks non pas pour loger nos édiles mais pour être, vers 1850, le centre d'un marché qui, d'ailleurs, ne s'y tint pas. Le 20 juillet 1875, a lieu la pose de la pierre angulaire du nouvel édifice qui se trouve rue Elgin, à proximité de l'ancien. Fait en belles pierres, d'apparence attrayante, l'hôtel de ville dont les photos nous montrent l'apparence, brûla en 1931.

★ ★ ★

Mère Élisabeth Bruyère, fondatrice des Soeurs grises d'Ottawa et, depuis 1845, de fondations multiples qui s'étendent jusqu'à Buffalo, Plattsburg, Ogdensburg, Médina et au Témiskaming, sans oublier St-Boniface, ne surviva pas longtemps à Monseigneur Guigues, le protecteur de sa communauté et le soutien des débuts modestes et souvent pénibles de la petite communauté dans l'ancien Bytown.

Très fatiguée après un voyage à Buffalo, l'énergique supérieure sent ses forces décliner rapidement. "Le 2 septembre, raconte Soeur Paul-Émile, les docteurs Hill, Grant et Beaubien, appelés en consultation, déclarent une hypertrophie du coeur très avancée et incurable par le secours de l'Art". On la trouve si mal que, peu de temps après, l'extrême-onction lui est administrée par le Père Tabaret. Mais, dans ce corps dompté contre la souffrance, l'âme d'élite de Mère Bruyère accompagnera cette vie fragile,

chancelante, pendant huit mois encore. L'année 1875 s'achève donc sur d'affectueux conseils à ses filles désolées, conseils qui portent sur l'importance de l'éducation, l'amour de la charité et la générosité dans toutes les actions de la vie. Mgr Duhamel rend souvent visite à la malade, lui prodiguant bénédictions et courage.



Puisque l'ingérence du clergé dans la politique touchait tous les catholiques y compris ceux d'Ottawa, je crois utile d'en parler ici car Mgr Duhamel fit naturellement corps avec les évêques, beaucoup plus ardents de la province voisine, pour dénoncer les lois qui brimaient l'influence du clergé sur les fidèles.

En 1875, le gouvernement passa une loi avertissant le clergé et autres forces supérieures de ne pas essayer d'influencer les catholiques dans la façon de voter. On sait que les Libéraux, que tout le monde confondait souvent avec le fameux libéralisme honni par les prêtres, étaient considérés comme les ennemis de la religion catholique. Je n'entrerai pas ici dans les démêlés de l'Institut canadien de Montréal avec les autorités ecclésiastiques. On verra que cette loi était nécessaire mais qu'elle fut longtemps lettre morte puisque les prêtres continuèrent d'exercer des pressions pour que les fidèles suivent leurs directives. En 1976, par exemple, aux élections provinciales dans la circonscription de Bonaventure, le libéral Hamilton, protestant, s'oppose au candidat catholique, conservateur et canadien-français. Mgr Langevin écrit une lettre à ses curés, leur demandant de veiller à ce que les fidèles ne votent pas pour le candidat protestant. Fin octobre de la même année, "Le Canadien" dit que les catholiques, ayant sans doute "mal" votés, n'osent pas aller au confessionnal. On fait un procès devant trois juges dont le juge Casault; l'élection est annulée. Casault dit que, en quelque sorte, les curés sont les agents d'un des candidats.

Aux élections complémentaires fédérales dans Charlevoix en janvier 1876, Hector Langevin, faisant état de sa parenté avec Monseigneur de Rimouski, dira sans ambages qu'il est le candidat du clergé. Un curé sermonne ses ouailles: "Je ne vous chanterai pas de grand'messe aujourd'hui mais je vais vous dire pour qui vous devez voter..." "Voter pour le parti libéral est un péché mortel" proclament d'autres. Voilà bien une ingérence spirituelle indue, crient les Libéraux. Langevin gagne. Tremblay veut faire annuler l'élection et dénonce vigoureusement auprès du gouvernement provincial l'ingérence du clergé. Il s'adresse aussi à Rome et auprès de la Cour supérieure. Le juge Basile Routhier, ultramontain intransigeant, repousse l'annulation et fait appel à la Cour suprême. Mgr Langevin, évêque de Rimouski, réagit violemment, demandant l'exclu-

sion du juge Casault de l'Université Laval où il est professeur de Droit. Mgr Langevin condamne également, en janvier 1877, ceux qui ont accepté d'obtempérer au jugement de la Cour.

Le 28 février 1877, la Cour suprême rendit son jugement sur l'élection dans Charlevoix; on décida qu'une "influence abusive avait été exercée et que, par conséquent, l'élection était caduque". Les évêques, tout spécialement Mgr Taschereau, Mgr Laflèche et Mgr Langevin durent se résigner parce que Rome, sollicitée d'exprimer son avis, donna raison au juge. Les choses se calmèrent bien que, au prône du dimanche, certains curés à tête dure insinuèrent pendant longtemps que "l'enfer est rouge, mes chers frères, ne l'oubliez pas... et le ciel est bleu!"



Si, un jour, un promeneur doublé d'une âme de curieux et armé d'un crayon finement aiguisé, se met à déambuler par la ville en notant les plaques commémoratives et historiques qui s'y trouvent, il aura de quoi nourrir sa curiosité et remplir ses heures. Ces jalons qui sont destinés à piquer notre intérêt sont-ils lus attentivement par les touristes? En tout cas, je doute que le piéton en route vers le musée Bytown aura le temps, s'il s'arrête aux innombrables plaques sur son chemin, d'arriver au musée avant que celui-ci ne ferme vers cinq heures...

La colline du Parlement a aussi son quota de données historiques. Ainsi, un plaque du côté ouest du grand espace verdoyant, nous informe que:

"En 1873, le Ministère des Travaux publics demanda au paysagiste Calvert Caux, de New York, un plan d'aménagement de la Colline du Parlement. Remplaçant le projet du sculpteur anglais Marshall Wood, le plan de Caux fut exécuté entre 1873 et 1875. Une terrasse reliant les voies d'accès faisait un ensemble du Parlement et des édifices ministériels. De petites plates-bandes géométriques, des allées diagonales et une fontaine centrale ornaient alors les pelouses. Ce plan a subi certaines modifications mais on peut encore en discerner les grandes lignes.

Commission des lieux & monuments historiques du Canada".

La fameuse fontaine dont il est question exista-t-elle vraiment? Des gravures de l'époque la montre ornant les pelouses mais il est dit ailleurs à plusieurs reprises que cette fantaisie ne fut jamais érigée.



Depuis des années, les autorités municipales étaient conscientes du besoin d'un aqueduc. Enfin, enfin, en 1875, ce fut chose faite. Les citoyens — pas tous, car le robinet ne servait qu'à ceux qui voulaient bien payer pour cette innovation — purent tenir leur eau de tuyaux qui l'amenaient dans leur propre maison. Trois mille foyers se prévalurent des facilités offertes par le nouvel aqueduc.

★ ★ ★

Vers 1873, avaient commencé des années de misère pour les pauvres gens. L'ouvrage est rare, le chômage ronge les économies accumulées péniblement, les affaires périclitent, le coût de la vie est élevé. Cet état de choses augmente chaque année et 1875 voit l'arrivée d'une plus grande misère. Les sociétés St-Vincent de Paul sont débordées; à travers la ville, les organismes charitables fournissent bois, logement (en moyenne de \$2.50 à \$15 par mois), nourriture et quelquefois funérailles à une population qui verra la fin de ses privations vers 1880 seulement lorsque le commerce reprendra de l'élan et les affaires mettront une fois de plus le pied à l'étrier.

★ ★ ★

CHAPITRE XXIII

1876 Décès de Mère Élisabeth Bruyère, supérieure des Soeurs grises d'Ottawa — La bibliothèque du Parlement est terminée — Ouverture du nouveau bureau de poste entre les ponts des Sapeurs et Dufferin — “Le Courrier d’Ottawa” disparaît — Institut canadien-français — Juniorat du Sacré-Coeur — L’aqueduc — Service des incendies — Les Canadiens français à Ottawa.

Voici que, après le bon évêque Mgr Guigues, disparaît une autre pionnière de Bytown: Mère Bruyère, fondatrice ici de la première école pour les Canadiens français, du premier hôpital de nature permanente, du premier pensionnat et de combien d’autres oeuvres: hospice, orphelinat, fondations de toutes sortes dont elle encourage l’installation et suit l’évolution avec intelligence et ressources. À peine âgée de 57 ans, elle meurt le mercredi saint, 5 avril, au milieu des regrets de tous ceux qui l’ont connue.

À l’arrivée des quatre religieuses et de leurs compagnes à la fin de février 1845, le son ténu d’une petite cloche sonna pour annoncer la bonne nouvelle à la population d’à peine quelques milliers d’habitants. Lorsque, trente et un ans plus tard, la triste nouvelle de la mort de la Supérieure est connue, Mgr Duhamel demande que toutes les églises de la ville — et elles sont nombreuses maintenant — fassent entendre leurs sons plaintifs en souvenir de la bonne religieuse qui, dit Soeur Paul-Émile, “veillera désormais de là-haut sur la misère d’ici-bas et qui, éducatrice émérite de la jeunesse, continuera d’être la lumière de ses Filles auprès des enfants”.

Le 6 avril, service solennel par Mgr Duhamel dans la chapelle de la communauté puis, le lendemain, le prélat chante le service et l’absoute dans la cathédrale, devant le cercueil de simples planches unies recouvert d’un drap de toile blanche. Le Père Tabaret parle en français. Les religieuses reçoivent la permission de garder le coeur de leur fondatrice dans la chapelle de la Maison mère. Le corps est déposé, pour un temps, dans la crypte de la cathédrale puis, en 1879, sera enterré au cimetière Notre-Dame avec seize autres Soeurs qui reposaient dans le caveau de l’église paroissiale.

Du modeste groupe de religieuses et de novices qui vint dans le pitoyable village de Bytown en 1845, le nombre en était passé, en 1876, à 189 Soeurs professes et à 53 novices et postulantes. Outre la Maison mère, Mère Bruyère avait fondé vingt-trois Maisons, y compris l'Orphelinat Saint-Joseph, l'Asile St. Patrick, l'Hospice Saint-Charles et l'Hôpital général. La nouvelle Supérieure générale aura-t-elle un palmarès aussi impressionnant? Le cinquième Chapitre général qui se réunit sous la présidence de Mgr Duhamel, nomme Mère Marie du Sacré-Coeur, deuxième Supérieure générale, mais cette bonne religieuse sous l'administration de laquelle trois Missions nouvelles furent fondées, n'eut guère le temps d'accomplir davantage puisqu'elle mourut trois ans plus tard, le 15 janvier 1879. Ces détails et d'autres de même nature ont été pris du "Catéchisme historique des Soeurs de la Charité, dites Soeurs Grises de la Croix", Ottawa, 1933.



De l'ensemble des édifices gouvernementaux érigés à partir de 1859, la bibliothèque fut terminée en dernier. Une photo de 1872 montre une coupole inachevée, avec son armature et, détail plaisant, six silhouettes d'hommes qui la surmontent. On se souvient que la construction des trois monuments gothiques de la colline avait accaparé tous les soins des constructeurs qui voulaient qu'ils soient prêts à recevoir les fonctionnaires dès que possible. Depuis 1865, les livres avaient trouvé refuge dans des pièces de l'édifice central; ils furent déménagés dans la superbe bibliothèque octogonale peu après l'ouverture officielle qui eut lieu le 28 février 1876. À cette occasion, dans la vaste salle ronde encore dépourvue de son ameublement, un bal costumé est organisé par les députés canadiens-français.

Les belles décorations de la bibliothèque du Parlement sont attribuées, en partie, au sculpteur sur bois, Thomas Harris, qui commença à y travailler en 1867. Il était né sur une ferme adossée aux collines de la Gatineau, à Templeton ouest. Son père, un Anglais, également sculpteur sur bois et ébéniste, était venu s'y installer en 1820. C'est aujourd'hui le "Shadow Hill farm".

D'autre part, dans "Un essai photographique sur le Palais du Parlement canadien" par Chris Lund de l'Office national du film, on dit qu'Israël Pagé travailla aux boiseries de la bibliothèque. Il semble que l'on ait éprouvé quelque difficulté à trouver le nom des autres artistes qui décorèrent l'intérieur de la bibliothèque, admirablement sculptée. Les listes de paye doivent certainement fournir ces détails; de plus, je serais portée à croire que les menuisiers-ébénistes qui travaillaient dans les ateliers du gouvernement, rue Bank, faisaient partie de ces talentueux artisans. J'ai mentionné

ailleurs les noms de ces Canadiens français: Pageau, Morel, Giason, Gravel, Labrèche, Vézina et Lamontagne.

On sait qu'un hasard providentiel fit que l'on eut le temps d'abaisser le rideau de fer isolant la bibliothèque du reste de l'édifice du Parlement lorsque le feu s'y déclara en 1916. Tandis que le grand bâtiment abritant les Chambres était réduit en cendres, la bibliothèque fut sauvée et une photo de l'époque que possèdent les Archives montre l'édifice octogonal s'élevant seul au milieu des ruines.

Après un incendie qui abîma, en 1952, l'intérieur de la bibliothèque et de nombreux livres extrêmement précieux et rares, on la mit à l'épreuve du feu. Heureusement, rien ne fut changé à sa forme si particulière qui fait la joie de mes yeux lorsque je la contemple, surtout par un soir bleuté, sa silhouette élégante s'entourant de lumières scintillantes. Elle prend alors un peu l'allure mystérieuse et moyenâgeuse des tours d'autrefois.

Plusieurs lecteurs du Tome I de cette série d'études sur Ottawa m'ont parlé du métier ou de la profession de ceux de leur famille qui, les premiers, vinrent s'établir ici. Ainsi, certains d'entre eux, habiles menuisiers, talentueux ébénistes ou tailleurs de pierre furent engagés aux travaux effectués sur la colline. Par exemple, Mme J.-P. Renaud occupe une maison construite, rue Clarence dans la paroisse Ste-Anne, il y a plus de cent ans par son grand-père maternel, Jean-Baptiste Paquet, constructeur; elle m'informe que son grand-père paternel, Pierre Labelle né en 1838 et décédé en 1916 travaillait à la construction de la bibliothèque du Parlement.

On a dit qu'Hector Laperrière père, né à Québec en 1829, sculpteur sur bois, a travaillé à orner l'intérieur de la bibliothèque, peut-être les colonnes.

On s'efforce, d'ailleurs, d'embellir la colline en cette année 1876; du moins c'est ce qui ressort d'un volume "Selections from Picturesque Canada 1882-1885" qui montre les belles clôtures de la terrasse terminées. On dit que le fer forgé provient de la manufacture Ives & Co de Montréal (Planche 80).

★ ★ ★

Un bureau de poste, qualifié de "magnifique" est construit entre les rues Wellington et Sparks, du côté ouest du triangle que j'ai décrit ailleurs et qui sépare les ponts des Sapeurs et Dufferin, arrangement qui existera jusqu'en 1912 environ. Le bel édifice de pierre a été maintes fois photographié. Une photo que je reproduirai dans le Tome III est plaisante à regarder et doit avoir été prise pendant les années quatre-vingt-dix puisque les tramways sont

électriques, les automobiles ne sillonnant pas encore les rues. Devant la maison des éclusiers — qui existe depuis 1885 — une énorme charrette sur laquelle le conducteur enfonce presque dans une montagne de paille, va à petit train. Cette grande Place changera tout à fait d'aspect vers 1912 lorsqu'il faudra dégager les abords pour y construire le Château Laurier et la gare Union; le bureau de poste sera également démoli afin de faire reculer les limites de ce qui est aujourd'hui le coeur de la ville.

★ ★ ★

À Ottawa, événement plus grave pour notre culture: "Le Courrier d'Outaouais" cesse de paraître. On se demande pourquoi? Manque de fonds, indifférence du public? En mars 1875, une nouvelle Maison, Grison, O'Donoghue et Cie, avait vendu le journal à Médéric Lanctôt qui ramena le journal à Hull où il habitait lui-même. Avec J.O. Laferrière, greffier de la nouvelle cité de Hull, l'avocat Médéric Lanctôt fonda une compagnie qui publia "Le Courrier d'Outaouais" jusqu'en 1876, année de sa disparition. Cependant, la revue "Asticou" fait dater sa "mort" à avril 1877. D'autres journaux en langue française paraîtront sans tarder mais aucun ne durera très longtemps avant que "Le Canada", second du nom, apparaisse en 1879. Il paraîtra jusqu'en 1896. Ayant lu "Le Courrier d'Outaouais" pour les années 1875 et 1876, je trouve ce journal assez mal fait, attachant trop d'importance aux débats de la Chambre des communes et pas suffisamment à ce qui se passe en ville. Je comprends que ce journal n'ait pas duré; il n'était pas très intéressant, mais c'est une opinion personnelle.

Ayant toujours considéré que le ruban fluide qui nous sépare ne saurait dissocier des gens de même culture, je dirai un mot des journaux qui furent publiés à Hull pendant ces années. Le premier journal fondé dans l'ancien Wrightstown fut, en 1873, "L'Écho de Hull", d'abord journal conservateur, avec Élie Tassé comme rédacteur. Lors de l'avènement des Libéraux à la direction du pays en 1874, il dut abandonner son poste, remplacé par Achille Fréchette et, le 8 juillet suivant, par Médéric Lanctôt. "L'Écho de Hull" sera l'organe officiel de "La Potée" tandis que "La Clique" dirigée par les Notaires Tétrault, Lebel, etc., fondera un journal, "Canada Central", pour défendre ses intérêts. Il s'agissait, en effet, de se disputer les bonnes places au Conseil de ville. Le parti Lanctôt gagne et Lanctôt, polémiste acharné, règne maintenant en maître. Les choses ne tarderont pas à se gâter. Lanctôt mourra de déception et d'épuisement, à 39 ans, en 1878, au moment où un incendie d'origine inconnu détruira l'imprimerie de son journal. En même temps que "L'Écho de Hull" disparaîtra également le "Canada Central".

Ce fut en 1876 que l'Institut canadien-français, délaissant la longue maison de bois de la rue Sussex qu'il occupait depuis 1862 déménagea dans de nouveaux locaux, au 18 de la rue York, bel édifice en pierre qu'il a fait construire et dont il est très fier. Il y a là une très belle bibliothèque, un jeu de quilles, un jeu de paume et on peut y pratiquer le jeu de domino et de dame. Une gravure, reproduite dans "L'opinion publique" du 8 novembre 1877, montre la façade. Au-dessus de la porte d'entrée, flanquée de deux hautes colonnes carrées, on voit "Institut canadien-français, fondé en 1852". Une très belle dentelle de pierre surmonte la petite tour carrée au-dessus du toit. La façade est aussi ornée d'un étroit balcon. Tout cela présente un charme indéniable; l'édifice lui-même a disparu mais la façade, elle, a été restaurée telle qu'elle était de 1876 à 1887. À ce visage, on a ajouté un bâtiment derrière, oeuvre de la Commission de la Capitale nationale.

Voilà donc l'Institut installé dans un local digne de son importance. Le déménagement a dû s'échelonner sur 1876 et 1877 car le Bulletin du Centre de recherches en civilisation canadienne-français (No. 17, page 8) reproduit la façade du nouvel immeuble, en mentionnant que l'Institut y a emménagé en 1877.

Alphonse Benoit remplace Benjamin Sulte comme président de l'organisme. Son terme d'office ira de 1876 à 1878.

★ ★ ★

Le Juniorat du Sacré-Coeur est installé à l'Université d'Ottawa mais n'occupera que le 5 janvier 1895 le grand édifice de pierre à l'angle des rues Laurier et Cumberland. Cet édifice existe encore bien qu'il ne loge plus les Oblats et futurs Oblats qui habitent maintenant la Maison de l'Assomption, bâtie pour eux rue Nelson, près de Laurier.

★ ★ ★

On a lu qu'en 1875, trois mille consommateurs se prévalurent de la grande amélioration qui consistait à tourner un robinet pour que de l'eau en sorte. Fiers comme Artaban de cet aqueduc si longtemps attendu, le conseil municipal décida, à la fin de l'hiver 1875, de se rendre compte de son bon fonctionnement. On partit en groupe pour la visite des dessous de la ville. Entre autres membres du Conseil de ville, Messieurs Rocque, De Guise, Chabot et Horace Lapierre, avocat de la ville descendirent dans les entrailles de la capitale, malgré les conseils de l'ingénieur qui craignait même pour la vie de ces messieurs. Mais, qu'importe! Affublés de bottes énormes — les plus minuscules étaient des 12! — ces braves s'enfoncèrent sous la terre par l'escalier d'égoût rue Mosgrove. Tout

alla bien au début mais bientôt une forte odeur incommoda le groupe; l'ingénieur arrangea cela en faisant circuler une bouteille de bon brandy. Après avoir été quelque peu effrayé par le bruit d'une espèce de cataracte qui tombait à l'angle de la rue Rideau, on fuma une pipe. Au trou d'égoût de la rue George, des curieux juchés près de l'ouverture sourirent gentiment aux membres du groupe, puis leur lancèrent des boules de neige. En voulant se garer, l'échevin Rowe écrasa le cor de M. De Guise qui, à l'encontre de son illustre ancêtre, ne tira pas l'épée en criant "Ventre St-Gris, je vais vous embrocher" mais saisit la main de son tourmenteur pour se relever. Les deux reglissèrent et tombèrent à la renverse, assis dans un pied d'eau. Puis, Rocque qui avait pris la tête du mouvement, buta malencontreusement contre une grosse pierre. Au trou d'égoût de la rue St-André, Chabot, mis en voix, chanta "Youpe, Youpe, sur la rivière" puis, dans l'euphorie du moment, il perdit une de ses grandes bottes. D'ailleurs, le goudron qui couvrait le fond du collecteur d'égoût causait des problèmes et on avait quelque mal à dégager ses pieds. Encore une fois, cependant, le produit de la vigne, en l'occurrence un petit vin de Moselle, remit tout le monde d'aplomb.

Lorsque le groupe eut observé la chute de l'eau dans la rivière des Outaouais, on déclara l'aqueduc une oeuvre remarquable. L'ingénieur fut félicité.

★ ★ ★

En 1876, le chef des pompiers était William Young qui, en 1872, avait remplacé John Langford. L'assistant du chef était le musicien, maître de la fanfare de Bytown, Paul Favreau, au service de la ville depuis 1846. Il y avait deux ans que les pompiers recevaient un salaire. Auparavant, on s'en souvient, les incendies étaient combattus par des volontaires. J'ai noté que, comme au Chili où faire partie des Sapeurs pompiers, tous volontaires, constitue un honneur réservé aux membres de familles importantes, à Ottawa, la chose existait également car il semble que, gantés, en uniforme, avec médailles rutilantes, les pompiers faisaient ici l'ornement des parades et des processions.

Je ne sais si, en 1876, la fanfare de Paul Favreau existait toujours mais la musique jouait certainement un grand rôle dans l'éducation des enfants et des adultes; ainsi, je lis dans "Le Courrier d'Outaouais" pour l'année 1875, des annonces de M. Beaudoin, professeur de musique, habitant l'angle des rues York et Sussex, tandis que M. A.H. de R. Laroque enseigne la musique au 14 de la rue Sparks.

★ ★ ★

En mai 1876, un excellent journaliste arriva à Ottawa. Son journal "Le Bien Public" venait d'être banni des paroisses. Wade nous informe que L.O. David — car tel était son nom — "chercha alors refuge contre la tempête ultramontaine" dans un poste de traducteur à Ottawa. Y resta-t-il longtemps? C'est peu probable car, en 1879, il se lançait à nouveau dans la bataille avec un nouveau journal: "La Tribune". Père du fondateur du Prix David, L.O. David fut, par après, député à Québec puis sénateur en 1903 ce qui implique des séjours sessionnels à Ottawa. Était-il fonctionnaire ici lorsqu'il publia, à Montréal en 1876 "Biographies et Portraits" ouvrage suivi d'ailleurs de beaucoup d'autres, dont le Dictionnaire du Père Le Jeune donne la liste entière? L.O. David mourut en 1826 à 86 ans.

Ce fut pendant cette année 1876 que le poète Louis Fréchette, député fédéral de 1874 à 1878 dans le gouvernement Mackenzie-Dorion, épouse à Montréal Mademoiselle Emma Beaudry. Vint-elle à Ottawa avec son mari? Les sessions étant assez courtes pendant ces années, je pense bien qu'à part de rares exceptions, le député ou le sénateur laissait sa famille dans la ville qu'il habitait, quitte à aller la voir chaque fin de semaine.

Je glane un peu au hasard dans le sac aux nouvelles pour l'année 1876. . . À l'échelle du Canada, la Reine Victoria reçoit des plaintes amères en provenance de la Colombie britannique qui attendait toujours son fameux chemin de fer pour lequel elle avait sacrifié sa liberté sur la parole de Sir John A. Macdonald qui le lui avait promis.

Dans le monde, on commence à s'agiter pour donner le droit de vote aux femmes; de fait, des suffragettes britanniques vinrent parler au Canada, mais cela se fit en 1889. Dans leur propre pays, ces intrépides amazones assez violentes attaquaient les politiciens avec leur parapluie. Une d'elles se jeta même devant un cheval au Derby, et fut tuée. Voilà ce qui s'appelle mourir pour la cause.

En cette année 1876, on dénonce, déjà, le "French power" et son influence indue au sein du gouvernement fédéral. On reproche à nos compatriotes, toutes sortes de crimes, et cela pêle-mêle: écoles séparées établies dans le Nord-Ouest, exigences insatiables du Bas-Canada, droits provinciaux du Nouveau-Brunswick dans le système d'éducation, la nomination d'un Canadien français à la présidence du Conseil Privé du Canada, etc. Il s'agit de griefs énumérés dans un article paru dans le principal organe du parti conservateur de l'Ontario. Rappelons que les Libéraux sont au pouvoir à Ottawa.

Une crise économique sérieuse affecte le pays tout entier et la misère est grande chez les pauvres. Notons le prix des denrées: une

douzaine d'oeufs se vend de 20 à 25 cents, le boeuf de 5 à 6 cents la livre... Le beurre frais se vend de 25 à 30 cents, un couple de "vieilles" dindes, de \$1.50 à 2.00 tandis que deux "jeunes" dindes se vendent de \$1.25 à \$1.75. Pour une fois, la jeunesse prend une place au poulailler, c'est le cas de le dire!

Monseigneur Bourget, saint homme mais se mêlant un peu trop de politique, démissionne. On lui doit, malgré cela, un important renouveau religieux.

Plus près de nous, on remarque que, pendant cette année 1876, on installe un système de chauffage à l'eau chaude dans la cathédrale Notre-Dame qui, bien qu'agrandie, attend encore la décoration de son superbe sanctuaire, travaux qui commenceront dans deux ans environ.

Sur la colline où les trois édifices gothiques s'élèvent dans un cadre grandiose, une fille naît à Mrs Anglin, épouse du Président de la Chambre des communes. Elle naît dans les pièces qu'occupent l'Honorable Anglin et sa femme, dans l'édifice central. Cette fille devint une actrice connue; elle joua dans plusieurs pièces de théâtre et tint le rôle de Roxane dans "Cyrano de Bergerac". On en parle et on montre des coupures de journaux la concernant au Musée Bytown.

★ ★ ★

Voici que s'achève le second Tome de ma chronique historique sur la ville d'Ottawa. Le lecteur sera maintenant à même de lire dans les pages qui suivent, d'autres détails sur les familles canadiennes-françaises de la capitale.

La première enfance de notre ville s'est achevée et elle est enfin sortie de sa gangue de forêts. Des critiques, quelquefois acerbes, se font encore entendre à son sujet, mais de moins en moins. C'est peut-être parce que le silence régnant dans les sentiers de terre de la petite ville a fait place à l'agitation et aux clameurs qui s'élèvent sur la colline. Quoi qu'il en soit, le fait est qu'Ottawa prend sa place sur la carte du pays. La raison en est certainement son développement extrêmement rapide. Regardez la magnifique carte, datée 1876, qui montre "le bourg pourri de Bytown" devenu la capitale. Je la reproduis, en double page. Quelle magnifique ascension depuis 1826! Les marais, les souches jalonant les sentiers, la forêt, les loups hurlant au bord de la rivière Rideau, les cabanes de bois rond ont disparu... Ce n'est pas une photo, c'est une gravure, et extrêmement bien faite. Si vous voulez, nous allons l'étudier un peu et je finirai sur cette apothéose pour reprendre, dans un troisième Tome, les développements de la capitale à partir de 1876.

Sur la colline parlementaire, le dessinateur Herm. Brossius a installé, au milieu du grand parterre, une fontaine qui paraît-il n'a jamais existé à cet endroit; d'autre part, on voit clairement les trois côtés de l'Édifice de l'Est dont l'ensemble sera fermé par un quatrième côté plus tard.

On voit très bien le bassin au haut des huit écluses mais le déversoir, le "By-wash" qui s'en échappait, traversait la rue Rideau, suivait la rue York puis la rue King et se déversait dans la rivière Rideau, a disparu. Il existait certainement vers 1870 et 1871 car les historiens le mentionnent. Chaque rue y aboutissant devait être munie d'un pont pour traverser le large ruisseau. Les habitants des alentours y trouvaient grand profit car chaque pont était muni d'une pompe où on pouvait tirer de l'eau. Ailleurs, en ville, on devait payer quinze cents le tonneau en été et 25 cents en hiver. Le recouvrement du ruisseau dut se faire très rapidement car la carte de 1876 montre une rue King Edward tout à fait débarrassée du cours d'eau; on voit même des voitures à chevaux se promenant le long de la large avenue. Cette disparition fut sans doute due au fait que l'aqueduc venait d'être complété, sonnant le glas des porteurs d'eau. Remarquez la gare de la "St-Lawrence & Ottawa Railways", sur Boutelier tandis que les rues Bolton et Water semblent avoir été inversées. Il y a des constructions sur tout le côté ouest de la rue Sussex et sur la pointe où la "Ottawa River Navigation Co." a son débarcadère. La carte montre un train traversant les terrains de Gloucester où s'étaient installés des fermiers riches et peu nombreux, le train traversant la rivière Rideau sur un pont dont les bases existent encore, et venant s'arrêter à la gare de la Basse ville.

On ne peut nier que la petite ville était loin d'être une belle capitale. Ainsi, des écrits du temps nous rapportent que des contraventions avaient été émises contre des citoyens d'Ottawa "qui avaient laissé courir leurs vaches". Et, en cette même année 1876, bien qu'il n'y eut presque aucune habitation au sud de la rue Lisgar, le jour de la St. Patrick une voiture s'enlisa dans la boue sur la rue Maria (Laurier ouest).

L'archiviste Francis J. Audet qui arriva à Ottawa avec ses parents en 1875 à l'âge de huit ans, a raconté plus tard dans des articles parus dans "Le Droit" l'impression que lui fit alors la région et la petite gare, les cochers d'omnibus d'hôtels avec leur publicité tapageuse et bruyante; il parle des sauvages qui, l'été, viennent camper au bord de la rivière des Outaouais, du côté de Hull, des gars de "chanqué", gros buveurs, tapageurs, qui arrivaient par centaines, par milliers, aux environs de la rue Murray où ils logeaient dans les hôtels et auberges qui s'y trouvaient.

Bien qu'un recul économique se fasse sentir dans la région, il nous apparaît, en scrutant la carte de 1876, que le commerce du

bois semble prospère. On peut s'en rendre compte en observant l'apparence des environs de la Chaudière. Regardez les énormes piles de planches qui couvrent les îles occupées par les moulins de Perley et Pattee, J.R. Booth, Levi Young, John Rochester, Bronson & Weston, etc. De la colline parlementaire à ces îles, beaucoup de maisons. Les rues ont de nos jours changé de noms ou ont été tout simplement rayées de la carte.

La ville s'arrête pratiquement à la rue Somerset. Au-delà, de grands champs, quelques fermiers.

Le pont aérien relie Ottawa à Hull. Vous verrez que, chez notre vis-à-vis, le nom des rues a aussi radicalement changé et il ne reste que la rue Wright qui porte son nom d'autrefois, dans la partie centrale de la ville.

Les bords de la rivière Rideau sont déserts; on voit le champ de tir où se trouve le parc Strathcona actuellement. La ville s'arrête au sud à la rue Théodore (Laurier) et on voit curieusement au milieu des grands champs qui s'étendent au-delà un petit établissement avec la mention "kennel". La grande majorité des noms de rues dans la Basse ville et la Côte de sable existe encore aujourd'hui, même ma petite rue Wurttemberg, que l'on épelle "Wirtemberg" sur la carte. Les cimetières entre elle et Cobourg ont disparu, ayant été transférés loin à l'est, sur le chemin de Montréal. Au moment où je relis ce chapitre, (février 1980), la ville d'Ottawa vient de déclarer "District historique" tout ce qui se trouve entre les rues Dalhousie, Sussex, St. Patrick et Rideau et, pour la Côte de sable, tout l'ouest de la rue King Edward jusqu'au canal, y compris la rue Daly, de première importance.

La Basse ville fait remonter ses origines au début de Bytown; la Côte de sable se développe rapidement pendant les années qui constituent le sujet de ma présente étude. On ne peut que se réjouir de constater que, à la suite de la constitution de ce district historique, jamais plus des destructions insensées, comme celle du couvent de la rue Rideau viendront mettre au cœur de ceux qui aiment la ville ou ont appris à l'aimer, un sentiment d'impuissance. Les beaux et vieux quartiers sont des aïeux fragiles dont on doit soigneusement envelopper les silhouettes du manteau moëlleux et doux qui a nom protection et conservation.

★ ★ ★

Qu'en est-il de la population canadienne-française à Ottawa vers 1876? En tout cas, aux yeux des étrangers, elle est inexistante à l'ouest des frontières québécoises. Une géographie illustrée, datant de 1875, dont je possède un précieux exemplaire dans ma bibliothèque, proclame: "La langue française est parlée par les

Canadiens français de la province de Québec; la langue anglaise partout ailleurs”.

Les métiers et professions exercés par les nôtres ont bien évolué depuis vingt ans. Le forgeron Turgeon, premier maire canadien-français de Bytown, est devenu Agent général puis Agent des terres de la Couronne, tel qu'indiqué par l'Annuaire de la ville. Il habite rue Mosgrove, près du bassin du canal. Un vieux Bytownais, Paul Favreau, musicien et directeur de fanfare, est maintenant adjoint au chef des pompiers.

Louis Pinard, le premier de cette famille pionnière, qui vint à Bytown très tôt, n'habite plus la région et vous lirez des détails sur cela dans la Seconde Partie. Les enfants de Louis Pinard et de Catherine Alexandre se marient ici, cependant, et leurs descendants y sont restés. Les quatre frères de Louis exercent les métiers de commerçants, ébénistes, menuisiers, etc.

Armand Grison, fils du pionnier feu Louis Grison, est marchand et aussi propriétaire de journaux. La famille pionnière Cantin dont une fille, Joséphine, épousera en 1877 le ferblantier Honoré Foisy, compte parmi les siens le marchand de vins et liqueurs Charles Cantin.

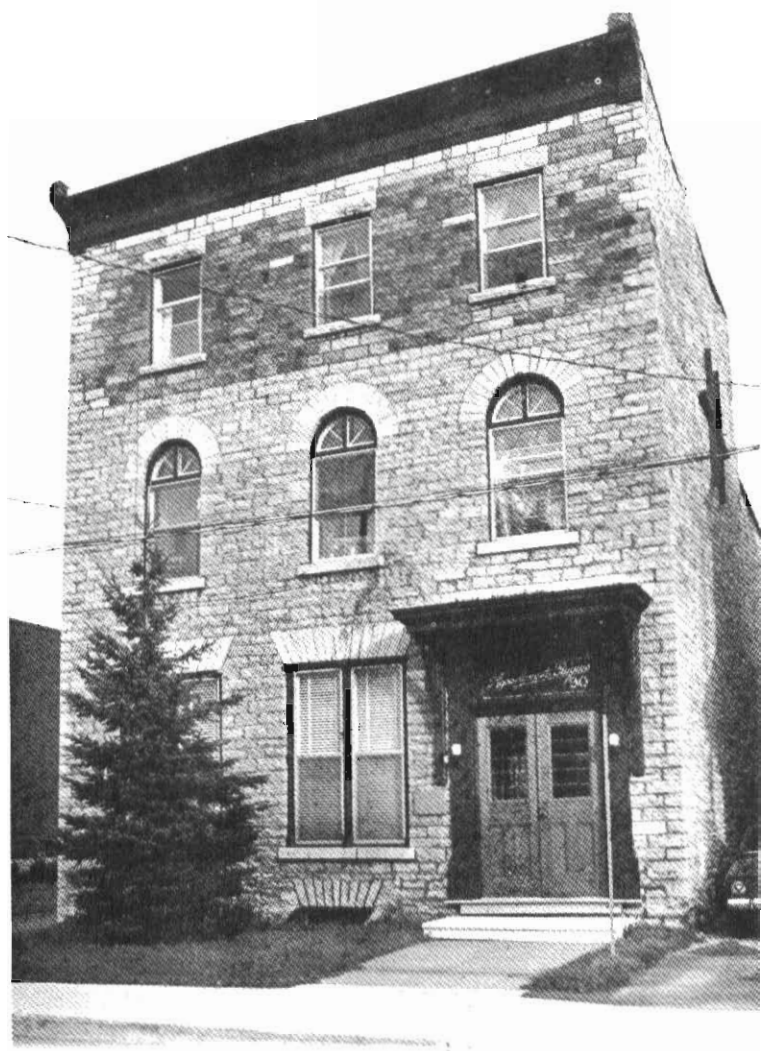
La famille Bérichon avait perdu, en 1875, l'un des siens. Fils d'Isaac père, Magloire Bérichon, né en 1818, vint à Bytown probablement vers 1839. Il fut à l'emploi de l'hôtel de ville comme policier, bailli, et remplit aussi d'autres fonctions. Il laissait, à sa mort, sa deuxième épouse, Céline Bélisle (veuve de Thomas Houle).

Bien que, vers cette époque, plusieurs centaines de Canadiens français se soient dirigés du côté de la ville de Hull, les nôtres constituent environ un tiers d'une population qui est maintenant d'à peu près 25,000 habitants. Mais, c'est l'arrivée des fonctionnaires en 1865 qui a déclenché le changement le plus spectaculaire parmi notre population. On peut maintenant accoler aux noms des Canadiens français les professions de journalistes, traducteurs, bibliothécaires, écrivains, historiens, fonctionnaires de tout poil et de tout acabit sans pour cela que les mains habiles et talentueuses des nôtres cessent de manier le ciseau du sculpteur, la varlope du menuisier et de l'ébéniste, métiers traditionnels pour lesquels ils sont particulièrement doués.

Hector Fabre était le beau-frère de Sir George-Étienne Cartier et vécut à Ottawa quelques années, ayant été nommé sénateur en 1875. Fondateur du journal "La Presse", avocat ayant peu pratiqué, candidat malheureux aux élections de 1873, il était né à Montréal en 1834, et fut rédacteur de plusieurs journaux. Tout en déplorant le manque de formation des journalistes "qui sont rarement capa-

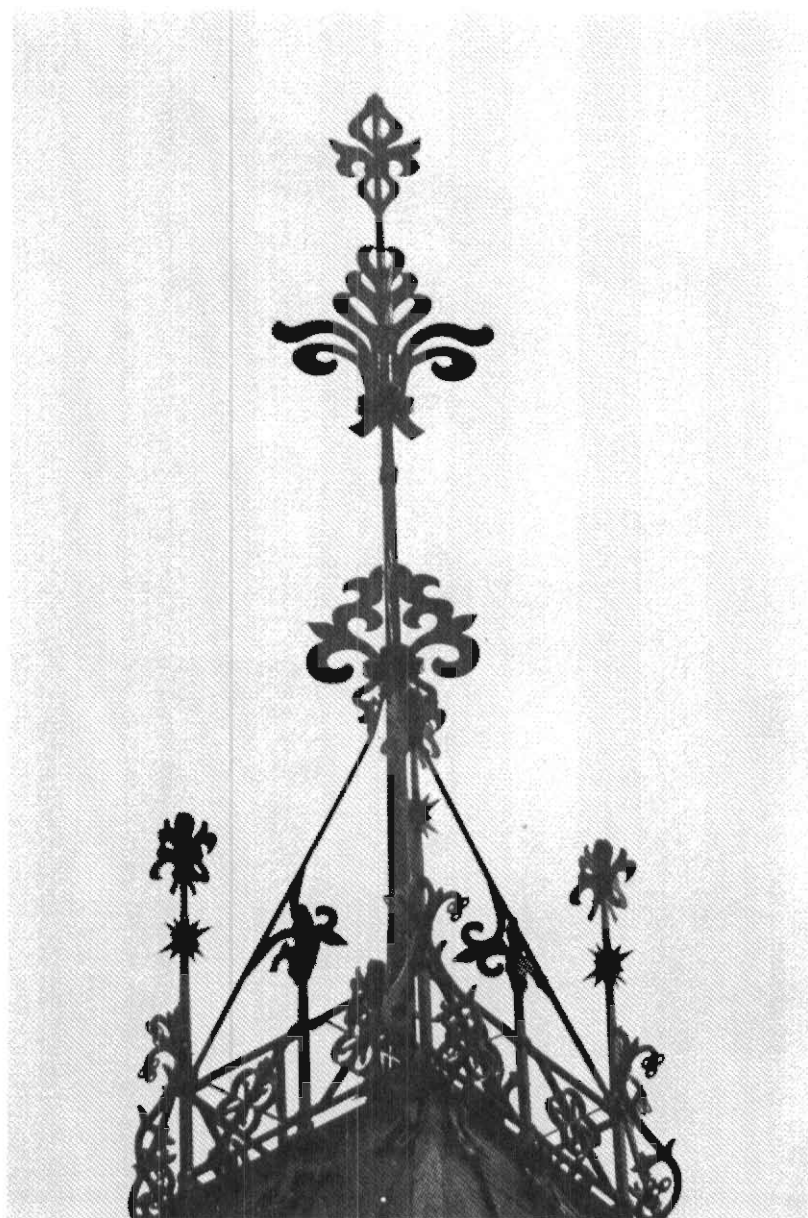
bles d'écrire correctement", Arthur Buies admet la valeur de Monsieur Fabre dans ce domaine. De même, "La Minerve" dit que voilà un écrivain de style, une rareté dans une presse qui respecte aussi peu la grammaire. Hector Fabre, dont l'épouse s'appelait Flore Glein, fut Commissaire général à Paris de 1882 à 1910, année de sa mort.

À la salle "Ottawa" de la bibliothèque municipale, j'ai été à même de feuilleter "Chroniques" d'Hector Fabre, publiées à Québec en 1877. C'est un ensemble de notes, causeries et même d'une soixantaine de pages de pièces de théâtres. Ce livre contient également le texte d'une causerie que donna Fabre à l'Institut canadien-français en mars 1876 (il s'agissait aussi d'un concert dont les recettes devaient aller aux pauvres gens). Le conférencier dit, à cette occasion, qu'Ottawa est déjà une grande ville et, s'adressant à ses auditeurs, il les flatte... futur diplomate! "Vos rues, dit-il, sont si belles et si larges!" Voilà tout un compliment lorsqu'on pense qu'à l'époque les voitures s'embourbaient dans le cloaque des artères. Fabre continue en faisant allusion à la vigueur de la population canadienne-française: "Il n'y a rien de plus difficile à arracher que des racines françaises".



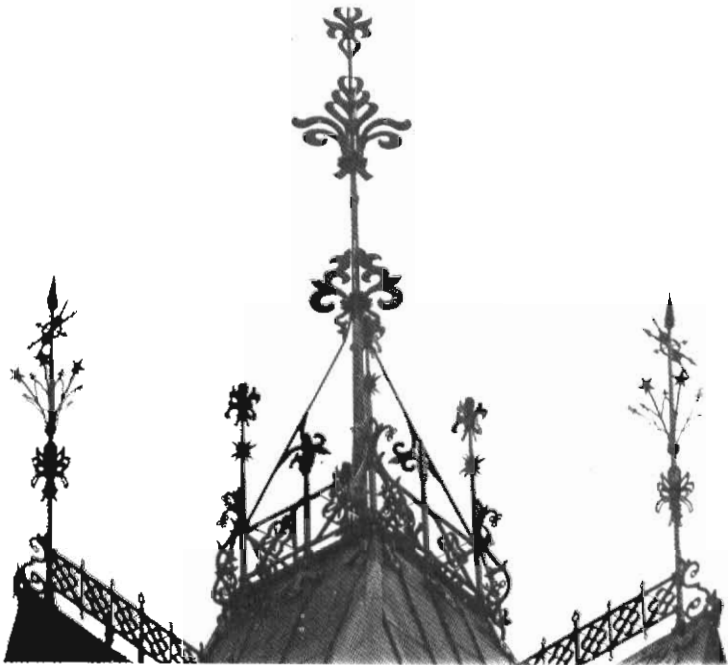
Maison Tanguay, 90, rue Guigues.

(Michel Lafleur, photographe)



Fer forgé sur le toit de l'Édifice de l'Est.

(Michel Lafleur, photographe)



Fer forgé sur le toit de l'Édifice de l'Est.

(Michel Laffleur, photographe)



"Winterholme" au 309-311, avenue Daly. Maison construite en 1865 pour George E. Desbarats, premier imprimeur de la Reine au Canada.

(Michel Laffleur, photographe)

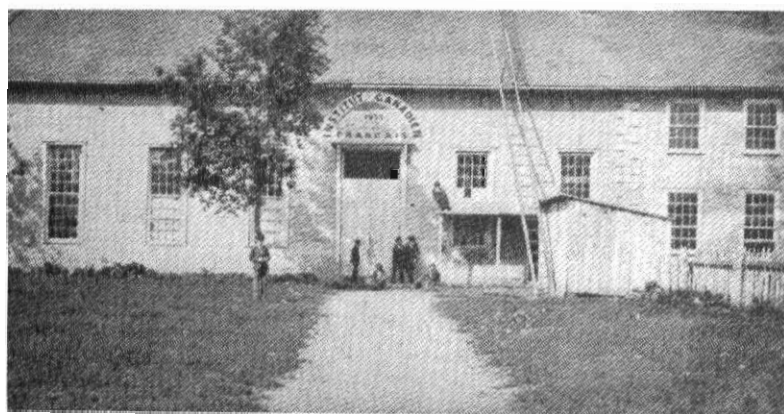


Maison du Dr Pierre St-Jean, 174, rue St. Patrick

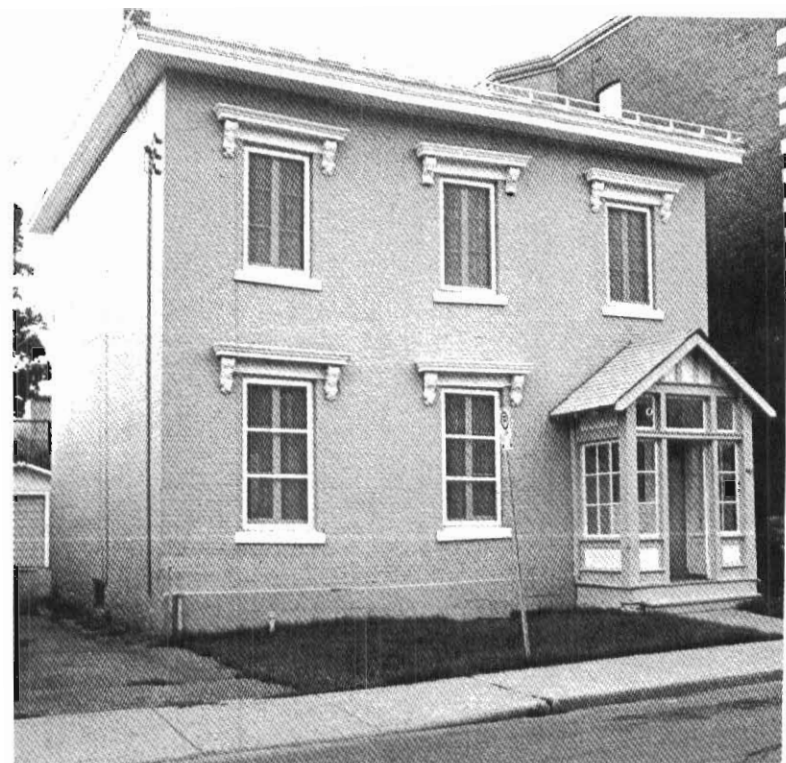
(Michel Lalleur, photographe)

*This corner stone of the building
intended to receive
The Legislature of Canada
was laid by
ALBERT EDWARD PRINCE OF WALES
on the First day of September
MDCCCLX,
Relaid
by his brother
ARTHUR DUKE OF CONNAUGHT
on the First day of September
MDCCCXVI.*

Plaque apposée sur le mur côté est du Parlement canadien. (Michel Lafleur, photographe)



Institut canadien-français, rue Sussex, de 1862 à 1876.



Maison au 451 Besserer, construite en 1869 pour E. et J.M. Têtu.



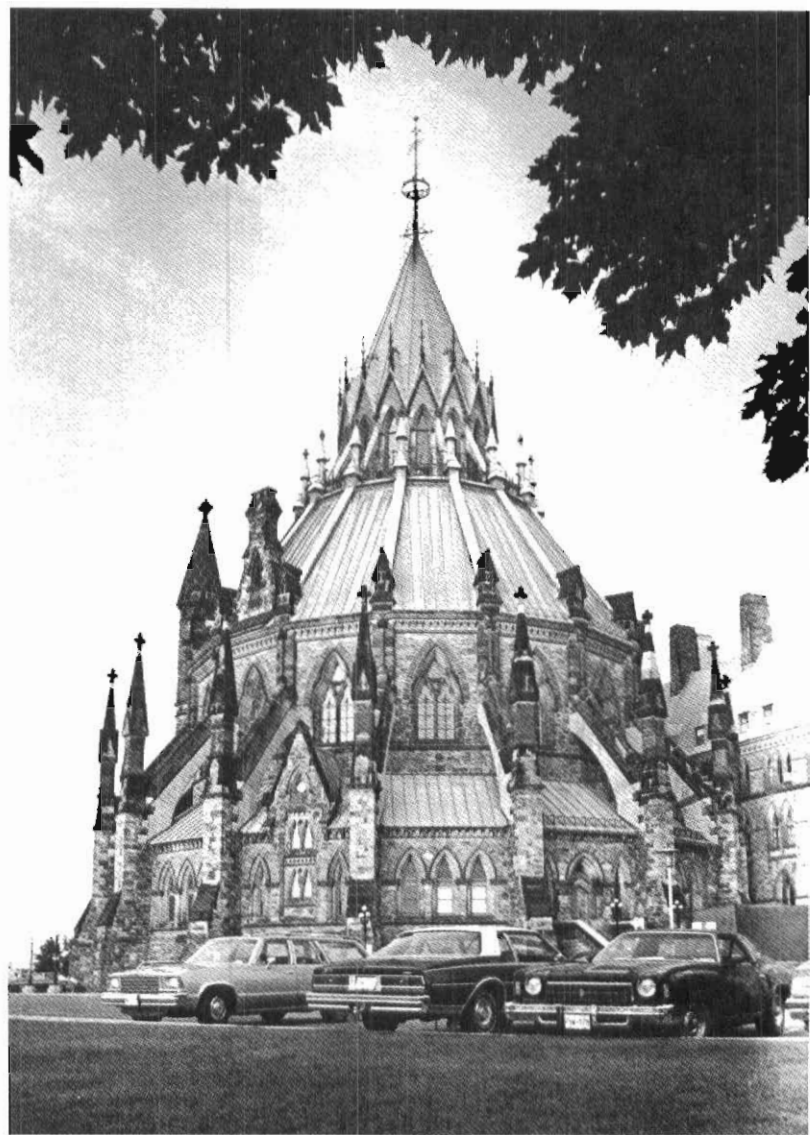
Maison du forgeron Thomas Brûlé, rue St. Patrick.

(Michel Lafleur, photographe)



395 Laurier est, construite en 1871 où vécut l'Hon. Cauchon de 1875 à 1877 (maintenant l'Ambassade de Belgique).

(Michel Lafleur, photographe)



Bibliothèque du Parlement, 1876.

(Michel Lafleur, photographe)

DEUXIÈME PARTIE

LES CANADIENS FRANÇAIS À OTTAWA, de 1855 à 1876

S'il ne trouve pas ici une famille qu'il recherche, le lecteur voudra bien

1. consulter l'Index du Tome II pour savoir si le nom est mentionné dans la partie historique seulement;
2. se référer au Tome I ("Bytown, etc."). Si c'est une famille qui s'est installée ici avant 1855 et qui n'a pas souvent fait parler d'elle, je n'ai probablement aucune autre information;
3. s'armer de patience et attendre que le Tome III paraisse. Il se peut que l'individu en question ou la famille ne soit arrivé ici qu'après 1876.

Pour le Tome III de cette série de chroniques sur Ottawa et les familles canadiennes-françaises, j'ai en réserve des informations sur les personnes ou familles qui sont arrivées dans la capitale entre 1876 et 1900. Parmi celles-là, je cite: Beaudry, Bélisle, Bélanger, Belleau, Boyer, de Celles, de Grandmont, Courtemanche, Dr. Coyteux-Prévost, Gauthier, Girouard, Guillaume, Ernest Lévesque, Lamoureux, Landry, Loyer, Lusignan, Marmette, Marion, Rouillard, St-Pierre, Amédée Tremblay, Rémi Tremblay, Eugène Verreault, etc. etc. Il m'est impossible de vous donner ici le nom de tous ceux qui sont venus grossir les rangs des Canadiens français dans une capitale qui, pendant ces années de développement rapide, prendra petit à petit sa place, celle qui lui revient, comme première ville du pays.



ARCHAMBAULT — Plusieurs familles Archambault vivaient à Ottawa pendant les années qui nous intéressent. Mais, avant 1855, Irmine Archambault, fille de Toussaint Archambault et d'Angélique Chalifoux épouse David Bastien en 1848. Plus tôt, c'est-à-dire en 1844, Césaire Archambault, charretier, rue Cathcart, avait épousé, à Notre-Dame de Bytown Julie Matte ou Mathé, fille de Félix Mathé et d'Angélique Asselin. Ce couple eut plusieurs enfants dont Félix (Rose de Lima Lafleur, 1876), Joséphine (Alfred Laguer, 1873) et Odile (Emmaüs Primeau, 1876).

Dans l'annuaire 1864-65, on trouve qu'un George Archambault travaille, comme menuisier, aux édifices de la colline du parlement.

D'autre part, Joseph Archambault, fils de J.B. Archambault et de Victoire St-Germain se marie avec Julienne Laguerre en 1878 et, en secondes noces, avec Nancy (Anne) Rondeau. De ce second mariage, naît une fille Ézilda qui épousera Casimir Deslauriers, à Ste-Anne, en 1877. Je pense que ce Joseph Archambault est ce marchand de couleurs, vendant peinture, papier peint, huile etc. dans sa boutique au 75 de la rue Clarence. Il était aussi peintre en bâtiment. Au début, il tenait boutique dans la cour de sa maison qui fut construite en 1887, tel que dit dans l'avis qui la classe d'intérêt historique. Elle porte le numéro 117 de la rue St-André.

Une autre maison, au 221-223 de la rue St-André, est classée maintenant comme ayant une valeur historique. C'est celle d'Odilon Archambault. Ébéniste, Archambault travaillait aussi comme messenger au gouvernement. La maison fut également habitée par Philéas Bélanger et, de 1898 à 1943, par Moïse Désilets. La maison construite vers 1895 est en bois, à deux côtés et possède une bordure de pignon.

Les registres indiquent qu'un Odilon Archambault et sa femme Mélina Mirault marièrent leur fils Louis à Exilia Goulet, à Ste-Anne, en 1893. Il s'agit probablement du même homme.

BARBEAU — Dès 1829, donc pendant la construction du canal Rideau, les registres tenus par le missionnaire Harran mentionnent le baptême de Lewis, âgé d'un mois, fils de Baptiste Barbeau et de Léonard (Léonore?) Bertrand. D'autre part, un Paul Barbeau épouse Louise Moselle en 1838, le nom des parents n'étant pas mentionné.

Joseph Barbeau qui épouse Rosalie Michaud (fille de Joseph Michaud et de Marguerite Pilon) à Notre-Dame d'Ottawa en 1863 est, lui, fils de Joseph Barbeau et de Marie

Paquette ou Payette. La famille du marié devait habiter Bytown avant 1855 puisque Adéline, soeur du précédent, épouse Norbert Foubert à Notre-Dame en 1849. Une autre soeur, Vitaline se marie avec David Paquin en 1851 et Philomène avec Charles Pombert en 1860.

Joseph et Rosalie eurent, entre autres enfants, une fille Eugénie née le 29 juin 1874 qui épousa, en octobre 1897, en l'église St-Jean Baptiste, Joseph-Eugène Gauthier (voir ce nom).

Joseph (fils) étant menuisier, il est possible qu'il ait travaillé aux édifices gouvernementaux vers 1859. Dans l'annuaire 1864-65, on mentionne l'adresse de la famille comme rue St. Andrews, entre Sussex et Dalhousie.

Il y avait d'autres familles du même nom vers cette époque. Ainsi Gabriel Barbeau et sa femme Catherine Champagne (de St-Eustache) vivaient entre Dalhousie et Cumberland, rue Church. Gabriel était menuisier.

En 1850, Hyacinthe Barbeau épouse Julie Boucher à Notre-Dame.

Le dictionnaire Tanguay consacre plusieurs pages à la famille Barbeau (ou Barbot), mentionnant comme le premier de la lignée au Canada, François Barbeau né en 1650 et décédé en 1711 à Charlesbourg, marié à Marguerite Hedouin à Québec en 1671.

Je ne puis résister à l'envie de parler d'un certain Joseph Barbeau (ce prénom de Joseph est légion dans cette famille) qui, né à Charlesbourg, fils de Joseph Barbeau et de Josephthe Loisel, avait épousé Marie Dufour dit Latour (née à Terrebonne). Cet homme, qui mourut à 88 ans en 1828, avait été le cocher du Marquis de Montcalm pendant trois ans. Détail intéressant: Joseph est représenté parmi les assistants à la mort de Montcalm, dans la peinture qui montre le commandant français blessé à mort. Barbeau semble désespéré et son attitude dénote un intense chagrin. Peut-être cet homme si sympathique était-il l'arrière-arrière grand-père de Mme Éliane Pelot (née Gauthier) qui, par la filière féminine, descend des Barbeau et qui, avec une grande amabilité, m'a donné des détails sur les familles Barbeau et Gauthier.

BELCOURT — Pascal Poirier, très jeune maître de Postes à la Chambre des communes, nous informe dans ses "Mémoires" qu'il remplaça en 1872 M. Belcourt qui prenait sa retraite. Il nous dit que ce fonctionnaire était le père du sénateur N.A. Belcourt. Il semblerait que M. Belcourt père quitta alors la

région car je ne vois son nom nulle part parmi les Canadiens français de la capitale.

BLAIN DE ST-AUBIN — À l'Institut canadien-français, la fête annuelle aux huîtres fut instituée à l'automne de 1866. L'historien Joseph Tassé, le docteur F.-X. Valade, Achille Pinard, Eugène Têtu et nombre d'autres y assistaient. Benjamin Sulte lut un poème intitulé "L'éloge des huîtres":

N'ayons qu'un seul mets
Ce soir sur la table
Pour des fins gourmets
L'huître est délectable.

Et, tout le monde de répondre en chœur: Bon! Bon! La faridondaine! Gai! Gai! La faridondé!

Emmanuel Blain de St-Aubin répondit à ce poème avec à propos:

Sur les huîtres, un poème
Serait désirable, ma foi!
J'ai bien prouvé que je les aime,
Vous êtes d'accord avec moi?

Parmi la pléiade de gens d'esprit et de franche gaieté qui fréquentait vers cette époque, l'Institut canadien-français, Blain de St-Aubin fut un des hommes les plus érudits et les plus appréciés de la capitale.

Né en 1833 à Brest en France, fils de Jeanne Delamarre et de Charles Blain de St-Aubin, le jeune Emmanuel étudia à Rennes puis à Paris. Il avait vingt-quatre ans lorsque, désirant apprendre l'anglais, il vint vers l'Amérique et après plusieurs étapes, échoua à Québec. Dans l'intervalle, il s'était familiarisé avec la langue de Shakespeare, avait appris l'art de faire des vers, d'écrire de la musique et de pratiquer d'autres talents d'agrément. Lord Monck l'engagea pour donner des leçons de français à ses enfants. En 1862, il entra au bureau de traduction de l'Assemblée législative.

Mais voilà que les fonctionnaires quittent Québec pour venir occuper les édifices gouvernementaux à Ottawa. Marié l'année précédente avec la fille du notaire Rhéaume qui avait travaillé à l'adaptation du code Napoléon, Blain de St-Aubin se dirige avec sa jeune femme vers la petite capitale où il devient assistant traducteur français à la Chambre des communes, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort.

Chansonnier, interprétant lui-même avec esprit et gaieté ses compositions, il écrit des vers et publie plusieurs de ses

oeuvres dans les journaux de l'époque. Un album gardé précieusement par son arrière-petite-fille, Mme Jocelyne Tessier (née Mathé) montre quantité de feuillets de musique, de poèmes, d'appréciations d'amis car il en avait beaucoup y compris Benjamin Sulte, de conférences que Blain de St-Aubin donna souvent à l'Institut canadien-français, de mots amicaux comme ceux du barde breton Botrel, du critique littéraire Sainte-Beuve et combien d'autres.

Une vie si remplie, si riche, devait se terminer tôt. Blain de St-Aubin mourut en 1883 à l'âge de 50 ans.

Il laissait une fille, Marie, née peu après l'arrivée du couple à Ottawa, c'est-à-dire le 11 octobre 1867. Les autres enfants furent Adolphe (cette famille habite maintenant les USA), Joseph, sergent des Gardes à pied du Gouverneur, lieutenant dans la Garde Champlain, décédé à 27 ans et des filles qui moururent jeunes.

Marie avait épousé Napoléon Mathé, issu d'une famille pionnière de Bytown (voir ce nom). Par elle et son mari, la tradition musicale et littéraire se continuait.

BORDELEAU — En l'année 1866, mourait à Ottawa, Jean-Baptiste Bordeleau, venu à Bytown en 1831 avec sa femme née Marie-Anne LaRue. Il retourna dans sa ville natale, Québec, en 1857 et revint à Ottawa deux ans plus tard. Il n'est pas impossible qu'il ait été menuisier et ait travaillé aux édifices qui s'élevaient sur la colline. Il mourut à 58 ans, étant né en 1808.

Son fils, Antoine (1833-1872) était déjà marié à Esther Cantin lorsqu'il arriva ici en 1859. On le dit premier imprimeur bilingue à Ottawa. Comme "Le Progrès" n'existait plus, il est probable qu'Antoine travailla pour un des journaux anglais, peut-être le "The Citizen". Le couple eut cinq enfants: Eugénie 1863-1942, mariée à Édouard Châteauvert 1861-1943; Délia 1865-1885 (Édouard Rainville); Cléophas 1861-1933, marchand de boissons, angle Cumberland et Water, qui avait épousé Félicité Champagne et eut quatre garçons et quatre filles; Omer 1866-1916 (Évelyne Bordeleau), hôtelier, angle Clarence et Parent (enfants: 3 garçons et 3 filles); et, enfin, Napoléon-Alexandre 1867-1950 dont l'épouse s'appelait Angéline Moore (1872-1960).

D'abord apprenti-rembourseur à l'emploi de Harris & Campbell, N.A. Bordeleau ouvrit ensuite une boutique de rembourseur à son compte, établissement très connu et qui ne cessa d'exister que ces dernières années. M. Bordeleau fut, pendant de nombreuses années, échevin et se mêla à de nombreux organismes canadiens-français. Je parlerai de lui

dans des Tomes subséquents car son activité s'étendit surtout durant ce siècle-ci. Pour le moment, je mentionnerai les enfants de N.-A. Bordeleau et d'Angéline Moore: Edmour (I. Taylor); Laurette (A. Reny); Hermance (J. Millar); Henri (Geneva Blondeau); Énée (Lorette Joly), Paul (Yvette Baron) et Jean-Fernand (Fernande Gendron puis Lucille Bénard).

M. Énée Bordeleau, qui a eu l'obligeance de me fournir des détails précis sur sa famille, eut deux fils tués en 1944 pendant la Deuxième Grande Guerre. Ses autres enfants sont: Laurent (Laurence Foisy), Alex (Jeanette Obert), Denise, Ghislaine (Richard Sylvestre) et Suzanne (Wilfrid Kehoe).

M. et Mme N.-A. Bordeleau élevèrent leurs enfants dans une belle maison de la rue King Edward (nos 102-104) que des membres de la famille continuent d'habiter.

Toutes les familles Bordeleau du Canada descendent d'Antoine Bordeleau qui vint ici en provenance de la Charente-inférieure. Cet ancêtre atteignit nos côtes avec le Régiment de Carignan en 1665; il épousa Pérette Hallier, fille du Roi.

Vous aurez déjà vu que M. Cuthbert Bordeleau, cordonnier, fonda l'Union St-Joseph en 1863. Il fabriquait et vendait des chaussures, rue Parry, près Nelson. Sa femme s'appelait Marie-Jane Clarke et, en secondes noces, il épousa Edwidge Simard, veuve H. Haïneault. La fille de Cuthbert, Marie-Jeanne se marie avec Narcisse Parent en 1866.

BOUCHER — En 1867 arrive à Ottawa, Monsieur A.A. Boucher, traducteur en chef au Sénat. Il devient membre de l'Institut canadien-français, et d'autres organismes canadiens-français et on voit le nom de sa femme dans les activités de plusieurs sociétés charitables. En 1876, la famille habitait le 304 de la rue Wilbrod.

L'annuaire 1864-65 mentionne un autre Boucher, un forgeron du nom d'Antoine Boucher dont l'épouse s'appelle Louise Rathier. Sa maison ou peut-être sa boutique se trouvait rue Church, entre Dalhousie et Cumberland.

Je veux parler ici d'une autre famille Boucher dont les descendants sont nombreux dans la région. M. et Mme Pierre Boucher (elle, née Louise Saumure ou Maure) vinrent-ils à Bytown ou leur fille y vint-elle seule lorsqu'elle épouse Joseph-Théo. Boulay en 1844? Louise attira-t-elle vers nos parages ses frères et soeurs qui s'y marièrent à leur tour? Toujours est-il que voilà la descendance de Pierre Boucher: Benjamin (M. Daigneault, 1852); Louise (J.T. Boulay, 1844);

Suzanne (Paul Hogue, 1850); André (Edwidge Hogue, 1857); Louis (Christine Villeneuve, 1854), et Julien (Eugénie Gignac, 1857).

Julien et Eugénie eurent quatre enfants: Marie-Louise (Beauchamp), une fille qui mourut en 1920 et qui avait épousé Adélarde Simard, un riche fabricant de chaussures, rue Sussex, là où se trouve l'Institut Jeanne d'Arc; Joseph qui eut trois filles et Jean-Baptiste (Angélique Ducharme, 1897).

Je vous transmets la généalogie de Jean-Baptiste, né rue Dalhousie entre St. Patrick et Guigues en 1876, et de sa femme Angéline Ducharme qui était née en 1879. Elle est complète car M. Paul Boucher, membre de cette famille, m'en a fourni les détails. Voici ses frères et soeur:

Émile, journaliste (il était chef des nouvelles au "Droit") puis traducteur et folkloriste. Il chanta de nombreuses années dans la chorale de la cathédrale Notre-Dame où sa belle voix de ténor contribuait grandement à la perfection de l'ensemble que dirigeait, à l'époque, M. Fortunat Champagne. Né en 1898, Émile mourut en 1969 et son épouse, Berthe Quévillon, née à Montréal décéda en 1978.

Leurs enfants: Jean-Claude, Suzanne, Grégoire et Lise.

Rose 1899-1901 et Arthur décédé à 7 ans.

Annette 1900-1969 (Jean-Baptiste Moncion)

Albert 1904-1957 (Marguerite Vézina qui épousa après son Roland Huard). Par leur fils Denis (de Radio-Canada), trois petits-enfants.

Paul, né en 1912 (Délia Duchesne, née à Hull). Leurs enfants: Louise, Pierre, Adèle (Pierre Goulet) et Guillaume (Francine Baril).

Jean, né en 1916 (Thérèse Deslauriers dont la mère était une Boyle). Mariage en 1942. De cette union, quatre filles: Françoise (Vachon), Nicole, Mireille et Hélène qui a épousé Pierre Casault.

Lucille (A. Christensen, 1947). Deux enfants.

Jean-Baptiste Boucher et Angéline Ducharme habitèrent d'abord la maison Loyer au 162 de la rue Guigues, puis dans le Bloc Rochon, au 172 de la rue St-André. Ensuite, au 98 de la rue St-André et finalement au 184 de la rue St-André, maison habitée auparavant par le Dr Lamy lorsqu'elle se trouvait rue St. Patrick, à côté des trois petites maisons de bois des Soeurs Grises. Jean-Baptiste mourut le 30 mars 1949 au 252 de la rue Bolton. Son épouse était morte dix ans auparavant. J'ai essayé de vous donner, sous "Ducharme", avec quelques détails, la généalogie de la famille dont Mme Jean-Baptiste Boucher était issue.

CAMPEAU — J'ai parlé longuement, sous l'année 1875, d'un "Guide illustré de la Chambre des communes" par F.R. Fabien Campeau, paru en 1875. De Québec, ce fonctionnaire, comptable au Revenu de l'Intérieur, vint ici probablement vers 1873. On voit son nom constamment dans les procès-verbaux de l'Institut canadien-français car il y fut très actif, remplissant les fonctions de président à un certain moment donné. S'occupant des Forestiers catholiques, de la St-Vincent de Paul, il fut aussi échevin et président de la Commission scolaire. À la page 303 de "Coups d'oeil et Coups de plume", Alphonse Lusignan raconte l'investiture de F.R.E. Campeau dans l'Ordre du Saint Sépulcre.

Son épouse s'appelait Adéline Duquet (1850-1929). M. Campeau mourut en 1916. Un fils, Albert père, 1876-1948 épousa Adélina Tassé, fille d'Élie Tassé et de Marie Monchant et soeur de Joseph Tassé. Une fille, Amanda, qui étudia au Couvent de la rue Rideau fut longtemps journaliste au "Droit". On la vit aux fêtes du Centenaire de l'institution de la rue Rideau, en 1969 car elle avait terminé le cours d'immatriculation en 1899.

Un autre fils, Joseph-Albert épousa Béatrice Bray, soeur du curé Bray et de Mme Markland Smith. Les autres enfants furent: Joseph-Paul 1905-1925, Jean Maurice né en 1910, marié à Alice Beaubien, et Louis-Joseph-Roger, né en 1919 et reçu à la prêtrise en 1944.

Plus tard, je parlerai de Monseigneur Campeau qui fut curé de Notre-Dame d'Ottawa après 1876.

CARTIER — George-Étienne Cartier naquit en 1814. Il fit ses études à Montréal, admis au barreau en 1835. Il fit le coup de feu avec les patriotes de 1837. Poursuivi, il se cacha et finalement s'enfuit vers les USA. Revenu au Canada, il se mit à faire une étude approfondie des problèmes en rapport avec la constitution, le commerce, les chemins de fer, etc. De 1848 à 1854, il fut député de Verchères; il remplit diverses charges et finalement fut chef du parti libéral-conservateur dès 1865. Il se détacha du parti libéral, se fit le défenseur des Canadiens français en ce qui regardait leurs intérêts nationaux et religieux. Il fut la cheville ouvrière de tous les grands projets qui s'élaborèrent, étant le collaborateur et ami de John A. Macdonald à qui une solide amitié l'unissait. Père de la Confédération, il vint donc à Ottawa vers 1865 et vécut plusieurs années dans une petite maison angle Maria (Laurier ouest) et Metcalfe. Là se tinrent "les samedis de Cartier", assemblée où on chantait et faisait de la musique. On sait que

le jeune Cartier, âgé de 21 ans en 1835 avait chanté, lors du banquet de la St-Jean Baptiste à Montréal, une chanson qu'il avait composée lui-même: "O Canada, mon pays, mes amours". Mais, en 1865, un couplet sur six avait déjà été supprimé par lui lorsqu'il fut premier ministre du Canada Uni. On y qualifiait Albion de "parjure".

Cartier reçut lors de la Confédération des honneurs moindres que ceux accordés par la Reine à Macdonald. Il se plaignit de la chose et l'année suivante reçut un titre supérieur à celui accordé au Premier ministre. Il fut créé baronet.

Dans "Letellier de Saint-Just et son temps", P.B. Casgrain écrit à la page 432, que Sir George-Étienne Cartier fut l'ennemi de Letellier de Saint-Just. Il raconte que Cartier, mauvais époux, laissa sa femme, née Fabre, dans un état de dénuement tel que Macdonald proposa que les intérêts sur la somme de \$10,000 votée dans le but d'ériger un monument à Cartier, soient versés à sa veuve. Le monument fut tout de même érigé et se trouve, comme on sait, à gauche du Parlement, sur la colline. Lors de l'inauguration, Sulte écrivit:

Voyez dans ce bronze fidèle
Fait pour triompher des antans,
Celui qui servait de modèle
Aux patriotes de son temps.

Cartier mourut à Londres, Angleterre, seulement six ans après la Confédération.

Je profite ici de l'occasion pour montrer l'importance de l'appui d'un Canadien français au projet de la Confédération. Cartier croyait fermement en cette cinquième constitution et le clergé catholique du Québec l'aida puissamment à convaincre ses compatriotes. Sans Cartier, la Confédération n'aurait pas eu lieu. L'historien Séraphin Marion, dans une conférence donnée à Toronto en 1977, parlait avec l'autorité et les connaissances nécessaires, sur "Québec et la Confédération". Il rapportait les propos de Mgr Langevin, frère d'un Père de la Confédération; le prélat faisait presque une obligation à ses ouailles, d'adhérer à la nouvelle constitution. Malgré cet appui massif, Cartier emporta la victoire de peu car, à la Législature du Québec, 26 acquiescèrent au projet tandis que 22 s'y opposèrent.

CASAULT — Lors de l'arrivée des fonctionnaires en provenance de Québec, à la fin de l'année 1865, L.J. Casault demande à être membre de l'Institut canadien-français. Il travaillait à la bibliothèque du Parlement et habitait le numéro 84 de la rue

Cathcart. C'est probablement ce Louis Casault qui fut le parrain de l'enfant qui naquit en 1866 au couple Myrand, arrivé quelques mois auparavant dans nos parages. J'ai déjà dit que ce bébé deviendra grand... et sera Mgr Myrand, le curé très connu de la paroisse Ste-Anne.

Un autre Casault arriva ici avec les fonctionnaires. Il s'agissait de N. Casault qui, nous indique l'annuaire, travaillait en 1875, à la Comptabilité du Département de la Milice et de la Défense. Par hasard, en parcourant "Le Droit" du 20 juillet 1920, j'ai vu le décès de Napoléon Casault, qui habitait le 96 de la rue Cathcart.

Le registre des mariages de Notre-Dame contient, en date du 11 février 1867, le mariage de Napoléon Casault, fils d'Édouard Casault et d'Émérentienne Boulay, à Marie-Philomène Caron.

CAUCHON — Sur l'Hon. Joseph Cauchon, voir aux pages 170 & 171 de la Première partie.

CHAMPAGNE — Une descendante d'Albine Champagne, épouse de James Slater en 1872, Mme Isabel Slater Gilmore, m'a confirmé le fait que son arrière-grand-père, Antoine Champagne d'abord fabricant de chaussures, fut par la suite hôtelier (1866), propriétaire de l'hôtel Cartier, rue Murray. Voir "Bytown" page 317.

Un frère de Mrs Gilmore, Firmus James Slater a épousé Marcelle Pinard, fille de M. Alfred Pinard, qui est mort plus que centenaire il y a quelque mois seulement, et dont j'ai parlé à la page 339 de "Bytown" comme descendant du pionnier Léon Pinard (1817-1893).

En ce qui concerne Isidore Champagne, c'est bien lui qui était propriétaire de l'hôtel installé dans l'ancien Collège de Bytown (plus tard Académie de La Salle, rue Sussex). D'après l'historique de l'Institut canadien-français, qui se trouve au Centre de recherches en civilisation canadienne-française, il paraît que ce fut chez Isidore Champagne qu'eut lieu, en 1852 ou peut-être avant, la première réunion de Canadiens français en vue de la fondation de l'Institut. Mgr Guigues y assistait. Isidore s'était marié en 1837 ailleurs qu'à Bytown; en 1887, un journal mentionne le 50ième anniversaire de mariage de M. et Mme Isidore Champagne, mais ne donne pas le nom de l'épouse.

D'autres Champagne habitaient la région avant 1876: Basile Champagne sur qui j'ai peu d'informations; Joseph Champagne-Laplante, fils de Joseph Champagne et de sa

femme née Désormeaux, qui était également hôtelier. Il avait épousé, en 1862, à Notre-Dame, Philomène Bazinet. En 1865, on le voit comme faisant partie du Bureau de direction de l'Institut canadien-français; Louis Champagne, venant de St-Eustache, draveur, qui est mentionné dans le recensement de 1851.

CHEVRIER — Durant la période qui nous intéresse, c'est-à-dire de 1855 à 1876, naquit Rodolphe Chevrier, en 1858, fils de Joseph-Adolphe Chevrier et de Mary Fairbanks. Je parlerai plus tard de ce docteur Chevrier que plusieurs ont bien connu et qui fut le médecin de Sir Wilfrid Laurier à la mort du docteur Coyteux-Prévost en 1912. Le docteur Chevrier fut échevin, auteur de plusieurs travaux de chirurgie et d'un volume de poésies: "Tendres choses".

Alexandre Chevrier 1821-1898, hôtelier, est donné dans l'annuaire 1864-65 comme tenant hôtel rue St. Patrick, près Dalhousie. Il avait épousé Mathilde Gauthier et un de leurs fils épousa Mlle Paul en 1870. Un autre fils, Eugène-Louis 1860-1934 se maria avec Délia St-Jacques (voir St-Jacques); un fils de ce couple fut E.R.E. Chevrier, né à Ottawa en 1888, premier Canadien français à remplir le poste de Juge de la Cour Suprême d'Ontario. Je parlerai plus longuement de lui dans les Tomes qui suivront, de même que de son cousin, Lionel Chevrier, ancien Ambassadeur du Canada à Londres, et grand responsable de la Voie Maritime du St-Laurent.

Une petite-fille d'Eugène-Louis Chevrier et de Délia St-Jacques, Mme Régine Chevrier-Marsh, qui habite rue Kilborn, m'a donné, avec beaucoup de gentillesse, ces détails sur son arrière-grand-père, l'hôtelier Alexandre Chevrier.

CLOUTIER — Grâce à une descendante, à la cinquième génération, d'Augustin Cloutier et d'Ursule Larivière qui habitaient ici du temps de Bytown, et dont j'ai mentionné les enfants à la page 318 de "Bytown", j'ai pu reconstituer exactement la généalogie de cette famille.

Mme Monique Cloutier-Depratto m'a informée que son arrière-arrière-grand-père, fils d'Augustin, était Toussaint, fabricant de bateaux; il avait épousé Florence Chaput à Notre-Dame en 1852. Ce couple eut 19 enfants, dont Eugénie (Alf. Lévesque, 1879); Corinne (Pierre Portugaise); Damase (Félonise Charlebois); Joséphine (M. Portugaise, mar. à St-Charles vers 1917) et, enfin, Sévère, menuisier marié à Émélie Charron en 1873. Le frère d'Émélie, Guillaume, marié en 1874, était photographe, angle Dalhousie et Rideau.

Les enfants de Sévère et d'Émélie furent Louisa (1878- 1943) épouse de S.Parisien, et Alphonse, époux de Mary Burns.

Les enfants d'Alphonse et de Mary: Georges, célibataire 1911-1976, menuisier; Joseph; Jeanne (François Bordeleau) et Rose, épouse de C.Larouche, les parents de Mme Cloutier-Depratto.

L'unique ancêtre des Cloutier, Zacharie, arriva au Canada en 1634 avec Champlain. Ses descendants qui sont très nombreux se proposent de se réunir à Québec en 1984 pour célébrer le 350ième anniversaire de l'arrivée de leur aïeul dans notre pays.

CORBEIL — Dès 1840, il y avait ici des familles Corbeil.

À l'église Notre-Dame de Bytown, en 1840, Amable Corbeil épouse Marie Gravelle.

Une autre famille, celle de Paul Corbeil (sa femme: Marguerite Paquette) verra plusieurs de ses enfants se marier à l'église Ste-Anne après 1880. Voici la liste des enfants de Paul Corbeil: Luce (Amable Beauchamp, 1854); Praxède (F.X. Cavalier, 1865); Louis (Esther Chaurette, 1860); Amable (Elmire Dufresne, 1877 et, en secondes noces, Marie Leclair, à Ste-Anne en 1896), et, finalement, Victor qui se marie en 1864 à L. Nicholas.

Trois enfants de Louis et d'Esther Chaurette se marièrent à Ste-Anne: Louis, fils à Régina Gagnon en 1883; Édouard à Rose de Lima Paquette en 1889 et une fille Céline qui épouse Régis Roy en 1896.

CÔTÉ — Le 213 de la rue Wilbrod a été classé de valeur historique. Construite aux environs de 1867, la maison fut d'abord occupée par Joseph Olivier Côté, Greffier du Conseil privé, qui arriva ici probablement avec les fonctionnaires venus de Québec. La maison fut habitée par lui jusqu'en 1902.

DAVID — Sur le journaliste, traducteur et écrivain L.O. David, j'ai donné des détails à la page 223 de la Première partie de ce livre.

DUCHARME — En 1937, le journal "Le Droit" reproduisait le contenu du journal que Léandre Ducharme publia en 1845. L'ouvrage s'intitulait "Journal d'un exilé politique aux terres australes". Né à Châteauguay, Léandre Ducharme prit part à l'insurrection de 1837. Avec 58 autres patriotes, il fut exilé en Australie, fut gracié cinq ans plus tard par la reine Victoria. Pourquoi le mentionne-t-on ici? Parce qu'il passa quelques années à Ottawa mais surtout qu'il fut l'arrière-grand-père, du

côté maternel, de la famille Boucher dont j'ai donné la généalogie dans les pages précédentes.

Revenons un peu en arrière, de fait jusqu'à Fiacre Ducharme, armurier au service de M. de Maisonneuve. D'un fils, il eut deux petits-fils dont Jean-Marie, grand voyageur des Pays d'en haut, capitaine des sauvages. Il est dit que Jean-Marie Ducharme, passant en grand canot devant nos falaises désertes, prédit qu'une ville s'élèverait ici, sur ce site si beau. Il n'avait pas tort. On raconte également que Paul, frère de Jean-Marie, posséda, pour un baril de rhum, la contrée qui est aujourd'hui l'État de Wisconsin. L'autorité centrale lui fit un procès et reprit son domaine.

Jean-Marie eut deux fils: Dominique, héros de Beaver Dam en 1812 et Commandant des sauvages à Châteauguay. Son frère Louis dont l'épouse s'appelait Julie Roy eut deux fils: Georges, architecte et fondateur du Collège Ste-Thérèse, et Léandre dont j'ai parlé plus avant et dont l'épouse s'appelait Odile Pelletier. Le mariage eut lieu à l'Assomption.

Léandre eut trois fils et quatre filles Hermine, Maria, Exilda et Victoria. Les fils: Alfred 1848-1939 marié à M. Angélique Laurent en 1870 puis, en secondes noces, à Mlle Reeves; Gustave, né en 1850 et Albert, né en 1864, tous deux habitant les USA.

Alfred était né à l'Assomption en 1848. Contemporain de Wilfrid Laurier et d'Israël Tarte, il étudia au Collège de l'Assomption, travailla plus tard à l'Imprimerie nationale à Ottawa. Je crois que l'on peut situer son arrivée vers 1867 puisqu'il se marie ici en 1870. Il fut donc un des premiers imprimeurs. Ce fut chez son fils Alfred que Léandre passa trois ans pendant les années quatre-vingt-dix.

De son premier mariage, Alfred eut Angélique (J.B. Boucher); Albina (Guil. Lemieux) Paul (Eglephyre Besnard); Blanche (Mrs Carroll); Antonia qui habitait Vancouver, Arthur (Albina St-Jules) et Édouard, de Buffalo USA.

La vie aventureuse de Léandre Ducharme avait inspiré Benjamin Sulte qui donna une conférence sur lui à la Société Royale.

Léandre Ducharme fut inhumé à Montréal, au pied du monument des victimes de 1837. Dans la tombe voisine, du côté sud, est enterré F.X. Prieur, compagnon de chaîne de Ducharme, car les exilés étaient enchaînés les uns aux autres lorsqu'ils quittèrent le Canada pour l'Australie.

FOISY — La ville d'Ottawa a classé comme ayant une valeur historique une maison portant le numéro 188 de la rue St-André.

Dans "L'Avis de désigner" que publie le Greffe municipal dans les journaux d'Ottawa, concernant les maisons classées en vertu de la Loi sur le patrimoine de l'Ontario, on décrit cette demeure comme ayant appartenu à Alexis Foisy qui la construisit en 1859-60. Le ferblantier Foisy y installa à l'intérieur un plafond décoratif en fer-blanc. On dit que Foisy l'habita jusqu'en 1876. Est-ce à ce moment-là qu'il construisit "la maison de fer-blanc" de la rue Guigues, achetée plus tard par la CCN qui la démolit et suspendit la façade à balcon sur le mur de pierre d'un édifice de la rue Sussex?

FRÉCHETTE — J'ai mentionné dans la Première partie la venue ici du député et poète Louis Fréchette et de son frère Achille, traducteur, journaliste et peintre. Un de leurs frères, né en 1841, Edmond, musicien, avocat et capitaine de la seconde compagnie de Zouaves, vint également à Ottawa pour y travailler, mais beaucoup plus tard que ses frères. De retour d'Europe, il se dirigea vers l'ouest de notre pays. Puis, il vint à Ottawa et fut employé au Ministère de l'Intérieur. Il mourut ici en octobre 1885.

Joseph Jolicoeur nous informe qu'il y avait à Hull une Mme D.C. Simon, née Philomène Fréchette qui était de la famille du poète.

GAGNON — Les annuaires d'Ottawa font mention de la présence ici d'Ambroise Gagnon à partir de 1877 lorsqu'il habitait au 231 de la rue Dalhousie. L'année suivante, il épousait, à Québec, Caroline Pageau, fille du maître-ébéniste Narcisse Pageau (Voir ce nom) qui travaillait à l'Atelier du gouvernement à Ottawa. À l'école de son beau-père, Ambroise Gagnon avait appris son solide métier d'ébéniste. La rénovation et l'embellissement de la cathédrale Notre-Dame commencèrent en 1878 et on sait que le jeune homme y travailla. Plus tard, il s'associa avec Morel, leur atelier étant au 266 de la rue Dalhousie.

Comme l'activité d'Ambroise Gagnon dans les domaines de la sculpture sur bois et de l'ébénisterie, se situe vraiment après l'année 1876, je compte parler plus longuement de cette famille dans le Tome III et aussi vous montrer la reproduction d'une photo de la maison située au 106 de la rue Church que Gagnon construisit lui-même; d'intéressants détails m'ont été fournis sur elle, sur la famille et sur les travaux d'Ambroise Gagnon, par le petit-fils de l'ébéniste, M. Anatole Gagnon époux de Janine Roussy.

Je devrais noter ici qu'Ambroise Gagnon et sa femme Caroline Pageau furent les parents de plusieurs enfants dont

Albertine qui épousa Léon Pinard en 1902. J'ai mentionné la descendance de ce couple à la page 340 du Tome I, car il s'agit de cette belle famille pionnière des Pinard, une des premières venues dans notre région.

Il y eut ici une famille Gagnon dès les premières années de Bytown. Edward Gagnon, fils de François Gagnon et de Mary Bowman épousa Marie Aubuchon, en 1843.

Une autre famille, celle de Charles Gagnon dont le mariage avec Émilie St-Jacques n'eut pas lieu ici, se composait de nombreux enfants qui se marièrent soit à Notre-Dame soit à Ste-Anne: Esilda (George Barbeau) mar. 1869; Adèle (Jean Bousquet) 1883; Régina (Louis Corbeil) 1883; Xavier (Alex. Desjardins) 1874; Thélie (Adolphe Dufour) 1863; Thomas (Joséphine Martin) 1880 et Delphine (Léon Perras) 1865.

GERMAIN — Voir page 324 du Tome I. J'ajouterai ici que la maison dont Nazaire Germain, ferblantier, était propriétaire au numéro 112 de la rue Daly, à partir de 1873, vient d'être déclarée de valeur historique par la ville d'Ottawa. La maison avait été construite en 1869 pour un ancien maire d'Ottawa, Robert Lyon. Nazaire Germain continua durant toute cette période de 1855 à 1876 à être actif dans tous les domaines mais tout spécialement dans la Société St-Jean Baptiste.

GINGRAS — Dans le Tome I, j'ai parlé de J.F. Gingras, venu de Québec comme traducteur. Sa femme s'appelait Philo. de Montigny. Leurs enfants se marièrent comme suit: Emma, d'abord épouse de Louis Coursolles puis, en 1909, du poète William Chapman; Andrée qui épouse Arthur Grison en 1887 et Yvonne-Élodie qui se marie avec le frère d'Arthur, Bruno Grison en 1895. Un fils, Ernest P. ingénieur, meurt accidentellement en 1920 en Colombie britannique.

LANCTÔT — Le recensement de 1851 mentionne la présence ici d'une famille Lanctôt, composée de Baptiste, né en 1807, de sa femme et de six enfants. Je n'ai pas d'autres renseignements sur cette famille.

Celui que l'on a appelé "le premier journaliste de Hull" Médéric Lanctôt, vécut dans notre région de 1874 à 1878. Peu d'hommes auront, dans une vie brève de 39 ans, entrepris des tâches aussi variées, fait preuve d'ambitions aussi démesurées, et combattu une légion d'ennemis avec autant d'acharnement. Il était brillant mais fantasque, acharné à poursuivre des adversaires déjà vaincus, pamphlétaire cruel quelquefois.

Ce curieux personnage, né en 1838, était fils d'un patriote condamné à l'exil en Australie. Avocat à 22 ans, il voyage en Europe avec Jean-Toussaint Thompson et Edmond Bouthillier. Il fonde le journal "La Presse", combat le projet de la Confédération, fonde l'Union nationale et se présente contre George-Étienne Cartier dans Montréal-Est. Il est battu.

Ruiné, il part pour les États-Unis, devient protestant, combat le catholicisme, mais tout échoue. Il revient au Canada vers 1870, revient à l'église catholique et fait un autre séjour aux USA avec sa femme et ses enfants.

Conseillé par Lusignan à l'effet de prendre la rédaction du "Courrier de l'Outaouais", il vient à Ottawa en 1874. Par après, il est rapporteur au Hansard. Puis, achète le "Courrier de l'Outaouais" qu'il transporte à Hull, se lance dans la politique municipale, est élu président de la Société St-Jean Baptiste.

Ses luttes avec "La Clique" de Hull sont extrêmement violentes car on se dispute l'honneur du premier pouvoir municipal, Hull devenant ville à cette époque. Pour un temps, il exerce une espèce de dictature et manipule gens et événements. Peu après, on se détourne de lui, on l'abandonne à son ambition effrénée... Il meurt, délaissé par ses anciens amis, à l'âge de 39 ans.

Cette courte et fulgurante carrière a été décrite, en détails, dans "Asticou" de mars 1973, organe de la Société historique de l'ouest du Québec.

LATOUR — M. Leaning, architecte de l'ancienne Académie de La Salle, mentionne dans son livre dont il partage la vedette avec Lucien Brault, qu'en 1882, Olivier Latour acheta de Thomas Smith, la maison Donnelly, rue Sussex, qui avait été plus de trente ans auparavant le premier palais épiscopal de Bytown, sous le règne de Mgr Guigues.

Le monument Latour au cimetière Notre-Dame indique qu'Olivier Latour, né à St-Eustache en 1837, mourut à Ottawa à 71 ans en 1908. Son épouse Caroline Leclerc était née à Ste-Rose, Province de Québec et mourut en 1903. Le mariage avait eu lieu à Notre-Dame d'Ottawa en 1861.

Deux noms sont aussi gravés sur la tombe: Marie Alice Latour, morte en 1955 et Lorenzo Albert Latour, mort en 1958.

Le couple Latour-Leclerc eut d'autres enfants car M. Paul Duhamel de Montréal m'a informée que sa mère était née Georgiana Latour et était fille du Capitaine Olivier Latour.

LEBLANC — À la page 333 du Tome I, j'ai mentionné plusieurs familles de Leblanc qui étaient ici du temps de Bytown.

Miss E. Taylor, chargée de la section Histoire de la "Ottawa Historical Society" m'a donné d'intéressants détails sur un nommé Édouard Leblanc, fils d'Édouard (Edward) Leblanc et de son épouse Clémence Morin. Il n'était pas né à Ottawa, et sort un peu du cadre de mes études mais le métier qu'il exerçait a une saveur si particulière que je veux en parler ici.

Né à Aylmer, province de Québec, Édouard fils fut un des derniers conducteurs de diligences entre Aylmer et Ottawa, travaillant pour Moses Holt pendant six ans; par après, il fut à l'emploi de Hugh Rielly, conduisant la diligence de Richmond à Ottawa. On dit que cet excellent homme à qui les gens le long de la route confiaient leurs dépôts de banque, ne parcourut pas moins de 225,000 milles. Plus tard, il racontait ses souvenirs comme conducteur de diligences, savoureux récits plein d'intérêt.

Lorsque l'ère des diligences prit fin, M. Leblanc fut à l'emploi de Thomas Lindsay qui construisit, en 1905, l'édifice connu maintenant sous le nom d'édifice Daly, à l'angle de Sussex et Rideau. En charge des écuries et de la livraison des achats faits au magasin T. Lindsay Co. Ltd., M. Leblanc qui avait un grand amour pour les chevaux et était aux petits soins pour eux, se montrait extrêmement sévère pour quiconque maltraitait ses animaux.

Le nom de cet homme a été mentionné dans "Pioneers of the Upper Ottawa" par Anson Gard, publié en 1906.

LECOURT(Lecour) — Arrivé vers la fin de 1865, architecte au Ministère des Travaux publics, J.P.M. Lecourt et sa femme Eulalie Paquet furent les parents de Sophranie (Laetitia) qui épousa Théophile Fortier en 1875, Emma, épouse de Joseph Tassé (voir ce nom), Marie-Alice qui épousa Joseph St-Denis en 1888 à Ste-Anne.

Ce fut l'architecte Michel Lecourt qui dessina le plan de l'église Ste-Anne, construite en 1873. Il fut membre de l'Institut canadien-français.

LÉCUYER — M. Alfred Lecuyer, qui habite avenue Glynn à Ottawa, me signale qu'il est le descendant de Joseph Lecuyer et de sa femme Catherine Charron qui se marièrent à Notre-Dame d'Ottawa en 1844. Joseph était fils de Louis Lecuyer et de Julie Gauthier. Les autres enfants de ce couple furent: Julie (Moïse Charis, mar. 1851); Marguerite (Damase Charron, 1856); Jean (Catherine Dorion, 1851) et Louis (Marguerite Normand, 1843).

LEMAY — En 1837, naît à Lotbinière, d'un père cultivateur et marchand, Pamphile Lemay, futur poète. Vers l'âge de 21 ans, se croyant appelé à la prêtrise, il vient au Grand séminaire d'Ottawa mais doit le quitter pour raison de santé, souffrant d'une cruelle dyspepsie qui l'accompagnera durant toute sa vie... De 1860 à 1865, il travaille dans la même étude que Fréchette, son fidèle ami. Ils sont nommés tous deux traducteurs à l'Assemblée législative du Québec. Lemay épouse Céline Robitaille en 1863; quatorze enfants naîtront de cette union dont un futur prêtre Mgr LeMay (le nom s'écrit quelquefois comme cela). Reçu avocat, P. Lemay publie un premier recueil: "Essais poétiques" qui comprend une traduction de "L'Évangéline" de Longfellow.

De 1865 à 1867, Pamphile Lemay reviendra à Ottawa où il sera traducteur au Parlement et c'est pourquoi il est mentionné ici. Par après, il sera nommé conservateur de la bibliothèque du Parlement à Québec et le sera pendant vingt-cinq ans. Membre fondateur de la Société Royale, sa carrière littéraire sera active, "Les Goutelettes" étant considéré comme son chef-d'oeuvre.

À l'école des Soeurs Grises, on nous apprenait à admirer le poète dont nous connaissions par coeur "La maison paternelle"...

Une part de mon âme est restée en ces lieux
Où ma calme jeunesse a chanté son cantique...

Fidèle à ce qu'il avait jeté sur le papier, Lemay se fixa à la campagne chez son gendre et mourut en 1918.

Pourquoi Pamphile Lemay n'est-il resté que deux ans à Ottawa? Un court poème expliquerait-il l'antagonisme dont il fut peut-être victime ici... Cela nous laisse songeur:

Vous ne nous aimez pas, cela nous le savons.
Nous avons nos défauts et vous avez les vôtres.
Vous êtes des marchands, nous sommes des apôtres;
Vous achetez la terre, et nous, nous la sauvons...

LEMAY — Dans son "Carleton Saga", Walker nous informe que, rue Sussex, au bord de la rivière, aux environs de l'Ambassade de France actuelle, se trouvaient, au temps de la Confédération et après, plusieurs solides maisons de pierre, entourées de beaux grands ormes et d'une apparence extrêmement attrayante. Ornée d'une large véranda une de ces maisons fut d'abord occupée par McNaughton, puis par Sir Richard Cartwright et, par la suite par Tertullien Lemay, marchand.

Quand Tertullien Lemay arriva-t-il à Ottawa? Je l'ignore mais il y était au début des années soixante. Il habita d'abord rue Bruyère, en face de l'hôpital puis acheta la belle maison de la rue Sussex. Il avait un commerce florissant, rue Sussex. Mme Tertullien Lemay, de vingt ans plus jeune que son mari, était déjà décédée depuis longtemps lorsque son mari mourut en 1923. Plusieurs de leurs enfants étaient mariés lorsque la famille souffrit des revers de fortune et dut vendre la maison de la rue Sussex. Oscar, Évangeline et Juliette Lemay, tous célibataires, s'en furent vivre en dehors de la ville. Pour sa part, Tertullien fils, marié à Mlle Hillman, de Masson, acheta l'ancienne demeure du Dr Valade au 142 de la rue St. Patrick et pratiqua la médecine pendant 45 ans dans cette maison, maintenant classée de valeur historique et où habite encore sa veuve. Là, naquit en 1930 Tertullien, le troisième du nom, médecin lui aussi et qui a épousé Mlle Latrémouille. Ce couple a plusieurs enfants dont Pierre-Tertullien (le quatrième portant le nom de ce bon chrétien né à Carthage), pilote d'avion commercial; une fille est également médecin pour continuer la tradition.

La maison Valade-Lemay est reproduite à la page 274 de ce livre.

Une autre famille Lemay habitait Ottawa vers les années soixante. Les enfants d'Ambroise Lemay et de François Pérusse se marièrent comme suit: Octave (Julie Beauparlant, 1869); Délima (François Duhamel, 1877) et Augustin (Philomène Durocher, 1873). Une autre fille, Dorilda, épousa Pierre-Oscar Dufour, petit-fils du carrossier Pierre Dufour, un des importants pionniers de Bytown.

LEROUX-CARDINAL — André Leroux-Cardinal vint probablement à Ottawa avec les fonctionnaires vers 1865. Il était messenger en chef à l'Assemblée législative. Virginie, fille d'André Leroux-Cardinal et de Marie-Françoise Gagnon, épouse à Notre-Dame le 18 février 1867, l'imprimeur J.A. Lachance.

MACKAY — Je crois que l'on peut situer l'arrivée ici d'un descendant du Général Francis Mackay (1737-1779) aux années d'après 1876. C'est donc dans le Tome III que je vous donnerai une très intéressante généalogie de la famille de Louis-Joseph Mackay, fils de François-Samuel Mackay et d'Aurélié Papineau. Les enfants de Louis-Joseph habitent Ottawa.

MARTINEAU — Eugène Martineau fut le deuxième maire de langue française de notre ville (1872 et 1873). Sa photo apparaît en page couverture et je donne des détails sur ce marchand influent dans la Première partie.

MATHÉ (Matte, Mattie, Methé ou Mathe) — Ce surnom a été écrit de plusieurs façons dans les registres ou autres documents, mais je crois qu'il s'agit toujours de la même famille qui, de fait, aurait dû être mentionnée dans le Tome I car elle habitait notre ville avant 1855, donc du temps de Bytown.

La famille Matte porte le surnom de Forcier quelquefois, tel qu'indiqué dans le registre des mariages.

Le couple Félix Mathé ou Matte et Angélique Asselin vint-il à Bytown? Je ne saurais dire mais, dès 1844, une de ses filles, Julie, épouse ici Césaire Archambault. Les autres mariages sont ceux de Sophie à E. Rathier en 1847, Pierre à D. Séguin en 1848 (une fille de Pierre épousera un Gauvreau), Azéline à François Poitevin en 1849 et en secondes noces J. Labussière en 1893, Adélaïde à Charles St-Denis en 1853. Un autre fils, Félix, second du nom, était né en 1821. Il épousa Henriette-Jeanette Bertrand qui, elle, était née en 1828; cependant, leur mariage ne semble pas avoir eu lieu à l'église Notre-Dame.

Félix, fils, est indiqué dans "Lower Town" de la CCN comme étant propriétaire, en 1847, des lots 21 et 22 côté nord de la rue Church. Sur le lot 22, il y a, à cette époque, une maison de bois de 20' par 15'. L'annuaire d'Ottawa 1864-65 donne le métier de Félix Méthé (?) comme draveur (raftsman). Un autre Méthé, Clément, même adresse, est aussi draveur. Peut-être est-ce le frère de Félix? Plus tard, Félix fut marqueur de bois chez J.R. Booth.

Félix fils meurt en 1898 et sa femme Henriette, en 1910 comme en fait foi l'inscription sur le monument Mathé au cimetière Notre-Dame.

Trois enfants, peut-être davantage, naquirent de cette union mais les registres ne font mention que du mariage de Sophie à Nap. Falkner en 1863 et de N.M. Napoléon à Marie Blain de St-Aubin. Un autre fils, Louis-Félix, demeura célibataire. Né en 1853, il mourut en 1896. Il tenait boutique de vêtements d'hommes.

L'annuaire de 1876 donne l'adresse de Félix Mathé comme étant 161 Church.

Les enfants de M. et Mme Napoléon Mathé furent Paul, Blain, Charles, Aline (Mrs Baines) et Jean-Marie, époux de Gisèle Larose-Deguire et habitant la paroisse St-Charles.

Jean-Marie Mathé est le seul survivant de cette famille Mathé, qui habite Ottawa. La lignée se continue par ses enfants: Jean-Yves, instituteur à l'école Belcourt, Jocelyne (Mme Tessier), institutrice à l'école Charlebois, et Bernard.

Le monde musical d'Ottawa a bien connu cette famille Mathé dont le chef, Napoléon, qui mourut vers 1937 et son épouse, Marie Blain de St-Aubin (1868-1939) contribuèrent de mille manières au plaisir des mélomanes. Ainsi, M. N. Mathé fut directeur de la chorale de Notre-Dame à partir des années quatre-vingt-dix et fut remplacé par M. Fortunat Champagne vers 1914, ce qui fait un total d'environ 25 ans. Il était fonctionnaire, secrétaire du Sous-ministre des Travaux publics. Mme Mathé avait une très jolie voix et son nom apparaît souvent sur les programmes musicaux de l'Institut canadien-français. Chacun de leurs enfants eut pour partage le don d'une belle voix, ou des talents de pianiste, violoniste ou violoncelliste.

NADON — M. Jos. Léon-Aurèle Nadon, membre dévoué de la Société d'Histoire et de Généalogie d'Ottawa, m'a très aimablement fourni des renseignements sur sa famille.

M. Nadon descend, à la 12ième génération, de Louis Hébert et de Marie Rollet, dont le fils, Guillaume, épouse à Québec en 1634, Hélène Desportes. C'est à Buckingham que se marièrent, en 1836, leurs descendants Flavie Leblanc et François Groulx, dont la fille Léocadie épouse Léon Nadon à Notre-Dame d'Ottawa en 1868. Ce sont les grands-parents de Léon-Aurèle Nadon, fils de Joseph-Michel Nadon et de Mélanie Giroux, mariés à Papineauville en 1899.

Dans ses ancêtres, M. Nadon compte Blaise Juillet, compagnon de Dollard des Ormeaux, Jean Grou, originaire de St-Maclou de Rouen, et Henry Jarry, tous deux brûlés vifs par les Iroquois. Un autre aïeul est Hilaire Sureau dont la femme, Louise Paradis, fille de Pierre, de Tourouvre, en Perche, était un ancêtre direct du Cardinal Bégin et de Mgr Bourget.

Au hasard de la lecture de cette impressionnante généalogie des Nadon, je note un ancêtre, Étienne de Lessard, seigneur de l'Île-aux-Coudres, sur la terre duquel la première église de Ste-Anne de Beupré fut construite vers 1658. D'autres membres de la famille furent Toussaint Giroux, tisserand-en-toile, qui vint en Nouvelle-France en provenance du Perche vers 1651, et Marie Bourgeois, soeur de la Bienheureuse Marguerite Bourgeois. Trois filles de Marie Bourgeois et de son époux Orson Somillard, vinrent au Canada sous la protection de leur tante Marguerite. Deux de ces filles entrèrent en religion et la troisième Louise, l'ancêtre de M. Nadon, épousa François Fortin à Montréal en 1674.

OLIVIER — "Lower Town" de la CCN, paru dernièrement, m'a permis de voir qui étaient les propriétaires de terrains avant 1855.

Ainsi, Prosper Oliver (Olivier) est donné comme un des douze plus importants propriétaires de la Basse ville ouest. Il possède les lots suivants: Lots 10, 12, 13, et 15 sur St-Andrew's nord; lot no 6 rue Nunnery nord et un lot commercial K (1832) rue Sussex. Il perdit ou vendit presque tout son avoir après 1849.

Un Élie Olivier épouse, en 1834, Angèle Robiore (probablement Robillard), à Notre-Dame et, en 1833, Prosper, peut-être frère du précédent, se marie avec Angélique Lionnais. Il est dit fils de Joseph Olivier et de Rose Lafrenière.

OUELLET (Ouellette) — Une autre famille de ce nom vivait à Ottawa outre celle mentionnée dans le Tome I. Il s'agit de Joseph Ouellette et de son épouse Rosalie Damour-Potvin dont les enfants se marièrent ici à partir de 1869. Ce sont: Césaire (Praxède Beauchamp — 1877); Joseph (Sophie Charbonneau — 1869); Félix (Marie Rillion — 1869); M. Louise (Éméry Spénard — 1872) et F.X. (Joséphine Gauvreau — 1872).

Un fils de ce dernier couple Joseph épousa Lédia Monette à la fin des années 1910. Une fille, Joséphine, fut la troisième épouse de l'artiste Philippe Pariseau, sculpteur des stalles de la cathédrale, artiste dont j'aurai l'occasion de parler dans le Tome III et sur lequel Mlle Ouellette, filleule de sa tante Joséphine, m'a donné d'intéressants détails.

PAGEAU — Puisque le talentueux ébéniste Narcisse Pageau, travailla à l'Atelier du gouvernement dont on peut retracer l'existence de 1875 à 1880, on peut donc placer l'arrivée de M. Pageau à l'année 1875 probablement. Né le 23 février 1822, marié à Flore Vallée, vint-il seul à Ottawa pour travailler aux sculptures de l'intérieur de la bibliothèque? C'est possible car il semble que sa famille resta à Québec où eut lieu, en 1878, le mariage de sa fille Caroline avec Ambroise Gagnon, qui avait étudié son métier d'ébéniste à l'école de son beau-père.

Plus tard, à une date que l'on peut situer après la fermeture de l'Atelier du gouvernement, Narcisse Pageau fut transféré (peut-être vers 1886) au pénitencier St-Vincent de Paul où il fut instructeur en ébénisterie. Il mourut en 1896, les funérailles ayant lieu à Ottawa où ses anciens compagnons de travail à l'Atelier du gouvernement tinrent les coins du poêle, à savoir MM. Morel, Giasson, Gravel, Labrèche, Vézina et Lamontagne. Mme Narcisse Pageau mourut en 1911.

M. Anatole Gagnon, arrière-petit-fils d'Ambroise Pageau m'a très aimablement transmis le résultat des recherches faites sur la vie de son talentueux aïeul. Il semble que ayant participé à une exposition universelle, en présentant la miniature d'un escalier tournant et y ayant gagné un prix, son emploi à la

Fonction publique constituait une récompense du Gouvernement. De fait, être nommé instructeur d'ébénisterie à 64 ans, montrait l'estime que le gouvernement d'alors avait envers ses dons de sculpteur sur bois et d'ébéniste.

M. Ambroise Gagnon ayant continué à Ottawa le métier de son beau-père, je donne sous "Gagnon" d'autres détails sur cette famille dont les descendants habitent notre région aujourd'hui.

PAUL — Encore une fois, le volume "Lower Town" de la CCN m'a fourni des détails sur une personne qui habitait Bytown (avant 1855). Il s'agit de Mme Rosalie Paul, veuve depuis 1842 de Narcisse Paul. Elle était propriétaire de six lots vers 1844-47: Lots 14 sur St. Andrew's, 14 sur Church nord, 10 W 1/2 sur Church sud et numéro 5 sur Murray nord. Elle avait, en plus, deux lots commerciaux: lot R sur Sussex ouest et lot 14 sur Sussex ouest. Peut-être y avait-il là une taverne ou un hôtel pour bûcherons. Sur quatre de ces lots, des maisons de bois avaient été construites.

Les enfants de Narcisse Paul et de Rosalie Ménard se marièrent comme suit: Pierre en 1862 avec Félicité Boyer, et Rosalie, en 1862, avec Étienne Riel.

J'ignore si François Paul qui s'était marié avec Natalie Vanasse en 1840 avait quelque parenté avec ceux que j'ai mentionnés. Toujours est-il que la fille de ce couple épousa Alexandre Chevrier en 1870 (voir Chevrier).

PINARD — À ce que j'ai dit, aux pages 337 et 338 du Tome I (Bytown et ses pionniers canadiens-français), je veux ajouter ceci au sujet de Louis Pinard, celui de cette famille pionnière qui vint le premier dans nos parages.

Tout à fait par hasard, je suis tombée sur un numéro du "Courrier d'Outaouais" dans lequel il était question en mars 1874 d'une fête célébrée à Ogdensburg, New York, pour commémorer le 50ième anniversaire de mariage de Louis-Hyacinthe Pinard et de sa femme née Marie-Catherine Alexandre. Dans cet article, on donnait maints détails intéressants sur la famille.

On parle de l'ancêtre de la famille, le chirurgien Louis Pinard qui habitait Trois-Rivières dès 1657 et qui était venu au Canada en provenance de La Rochelle, France. Son épouse se nommait Marie-Madeleine Hertel. On se mariait tôt à l'époque. Marie-Madeleine avait un peu moins de treize ans à ses noces. Les témoins étaient Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières, François Hertel et Quentin Moral, tous notables de l'endroit. Louis Pinard mourut à Batiscan en 1691.

Le héros de la fête de Ogdensburg naquit en 1800. Avec sa femme, il vint à Bytown pendant la construction du canal. Une fille naquit ici en juin 1829. Le couple eut quatre fils et trois filles. En 1874, lors des fêtes, la famille comprenait trois petits-fils. Quatre frères Pinard vinrent aussi à Bytown et assistaient, en provenance d'Ottawa, aux célébrations: Joseph, Hilaire, Jovide et Léon. Les fils des jubilaires étaient Olivier, Alfred, Henri et Pierre. Aux fêtes, les témoins étaient Louis Liard, petit-fils de Louis, et Héloïse Pinard, nièce du marié. La fille d'honneur, Appoline Pinard (Mme David Lessard) était la même qu'aux noces de 1824.

Voilà donc la réponse à la question que je me posais: ce qu'était devenu Louis. Avec sa femme, il avait quitté Ottawa en 1860. Une autre question se pose maintenant: pourquoi est-il parti? À cela, je ne puis répondre.

POIRIER — Léopold Richer a écrit, vers 1939, un livre intéressant et plein d'humour, intitulé "Silhouettes du monde politique". J'ai éclaté de rire en notant, sur la page de garde du livre, ce qu'un lecteur sceptique y avait griffonné: "La majorité (des politiciens) sont entrés dans la politique pour chambre et pension. De tout nus qu'ils étaient, plusieurs sont devenus des "Crésus".

Je mentionnerai, dans un prochain Tome, plusieurs des députés et ministres dont parle Richer: Lacasse, Bradette, Paul Martin, Georges Bouchard et bien d'autres. Pour le moment, cependant, je veux revenir à la phrase amusante mais sévère du loustic. Bien sûr, on ne peut nier que l'amour de la politique n'exclut pas nécessairement l'amour du gain mais il y eut, au moins, une exception assez notoire: le sénateur Pascal Poirier dont l'honnêteté était profonde et sincère.

D'une famille de douze enfants, Pascal était le descendant d'un Français venu à Port-Royal en 1650. Maître de Postes à vingt ans, il avait, dit-il lui-même, beaucoup de loisirs, lisait beaucoup, étudiait le Droit, s'intéressait à la minéralogie. En 1876, il fit une tournée complète de l'Acadie pendant six mois pour reconnaître les besoins de ses compatriotes: plus tard, il écrira un glossaire du parler acadien. Sénateur en 1886, le premier en provenance de l'Acadie, il est de toutes les manifestations où la race acadienne est impliquée. Il écrivit l'Histoire de l'Acadie, un ouvrage monumental dont le manuscrit brûla dans l'incendie de l'édifice central en 1916.

De 1880 à 1882, il fut président de l'Institut canadien-français, membre de la Société royale. Il mourut à 81 ans, en 1933.

À Ottawa, le sénateur et sa seconde épouse Mathilde Casgrain, habitaient une grande maison à plusieurs logis, à l'angle des rues Laurier et Sweetland — elle n'existe plus. Après 1920, cette demeure fut aussi habitée par le docteur Charlebois, sa femme et ses deux filles Marguerite et Madeleine. Les deux familles devinrent amies. Marguerite m'a raconté que, très aimable et poète à ses heures, le sénateur était bel homme, grand et solide car il pratiquait la boxe et la gymnastique.

De ses deux mariages, le sénateur Poirier ne laissa aucune descendance.

J'ai parlé plus avant de son honnêteté. En cela, il suivait à la lettre la recommandation de Tite-Live qui apparaît parmi les inscriptions murales qui décorent les bureaux de la Présidence du Sénat: "Quod pulcherrimum idem tutissimum est" (La plus grande honnêteté procure la plus grande sécurité). Peut-être. . . mais elle n'enrichit pas son homme car, à sa mort, le sénateur laissait une fortune assez mince.

PRUD'HOMME — Il y avait des habitants de ce nom du temps de Bytown. Louis Prud'homme épousa Adèle Riel à Notre-Dame en 1839. Leurs enfants furent Étienne (Esther Brouillet, 1866); Mélina (Pierre Courville, 1859); et Alphonsine (Charles Fortin, 1869).

Il y avait aussi un J.T. Prud'homme qui avait une boutique de marchand-tailleur rue Sussex, vis-à-vis la rue Clarence, à l'enseigne du Mouton d'or. Était-ce ce Joseph Prud'homme dont l'épouse s'appelait Marguerite Alarie et dont les filles Marie et Marguerite se marièrent à Ottawa vers 1869?

Dans une chronique du journal "Le Droit", le R.P. Gay parle du conteur Maurice Prud'homme qui serait né à Ottawa, y aurait vécu 18 ans pour se diriger ensuite vers les chantiers, puis Sturgeon Falls. Il mourut à Naughton, près de Copper Cliff, en 1967. Dans un prochain Tome, je m'efforcerai de trouver son appartenance.

ROCHON — Ce que j'ai écrit, aux pages 346 et 347 de "Bytown" peut être maintenant corrigé si nécessaire car plusieurs lecteurs obligeants ont bien voulu me donner des précisions sur Flavien Rochon, entre autres la petite-fille de l'artiste, Mme Pelletier, qui malgré son âge, conserve une excellente mémoire. Elle m'a donné de précieuses informations sur son grand-père et son père et je reproduirai dans le Tome III une excellente photo de la famille de l'artiste. Mme Pelletier habite chez sa fille, Mme Rhéal St-Amour, rue Laurier.

Je peux préciser dès maintenant que Flavien Rochon naquit à St-Martin en 1824 et mourut le 15 décembre 1902 à Ottawa, comme le mentionne une carte mortuaire que m'a transmise Mme Monique Larouche-Depratto. Sa femme, Marie-Louise Bastien, naquit en 1831 et mourut en 1906.

Je me propose donc, dans le Tome III de cette série d'études sur Ottawa, de parler en détail du travail nécessité par la décoration du sanctuaire de la cathédrale Notre-Dame, travail qui commença, dirigé par le curé Bouillon, en 1878. Les principaux artistes en furent Hébert (pour les statues), Flavien Rochon et son fils Alphonse pour les encadrements sur lesquels se dressent les oeuvres de Philippe Hébert, et Philippe Pariseau (pour les stalles). Je mentionnerai aussi tous ceux que m'a permis de situer, dans l'ensemble des travaux, la lecture des rapports du curé Bouillon à l'époque.

ROGER — Je suppose que Charles Roger, mentionné dans "Carleton Saga" de Walker, connaissait le français puisqu'il fut co-éditeur du journal "Le Courrier" d'Ottawa. Il vint, semble-t-il, vers 1865 avec les premiers fonctionnaires. C'était un brillant écrivain, nous informe Walker.

Son petit-fils, Alex. Roger, arpenteur des terres de la Couronne et de l'Ontario, fut Président du Conseil municipal de Gloucester en 1948-49 et en dirigea les destinées pendant les négociations qui conduisirent à l'annexion.

ST-GEORGES — La famille porta d'abord le nom de Jacques de St-Georges. L'ancêtre avait épousé Nicole Duchesne à Montréal en 1657.

Il semble que celui qui, le premier, vint à Ottawa fut Joseph qui avait épousé Délima Watier en 1859 mais ce mariage n'eut pas lieu à Notre-Dame, d'après les registres. Le père de Joseph et son oncle Édouard étaient menuisiers ou maçons, probablement employés à la construction des édifices parlementaires.

Le fils de Joseph, William (Guillaume), né à St-Paul, Minnesota, maître-maçon, se mariait, le 26 juillet 1881, avec Mathilda Jubinville, le mariage ayant lieu à Notre-Dame d'Ottawa. Douze enfants naquirent de cette union. Un des fils fut Albert (épouse: Mercedes Spénard) et son fils, Albert, ancien professeur et traducteur, m'a donné de nombreuses informations sur sa famille. Je les résume ici.

Albert épousa à Québec, en 1930, Marie-Praxède-Thérèse Lallier de Coaticook, Qué. Ils eurent quatre enfants: Henri (Edna Bazinet) de Radio-Canada, André, fonctionnaire au

Ministère du Revenu national, Michelle (A. Montreuil), et Louis (Gilles Cadieux).

ST-JACQUES (Cheval dit St-Jacques). L'ancêtre Thomas Cheval vint de Tournai et, avec sa femme Gilette Nève, s'installe à St-Eustache vers 1700. À la quatrième génération, Eustache Cheval dit St-Jacques naît en 1784 et se marie en 1806 avec Françoise Jeamme dit Carrière. Le continuateur du nom est François-Xavier 1815-1891 (à un certain moment, gérant de l'hôtel Russell), né à St-Augustin, décédé à St-Hermas mais inhumé à Ottawa. Il avait épousé Élisabeth Piché, née à Ste-Thérèse de Blainville en 1820, décédée à Ottawa en 1892. L'arrivée de cette famille à Bytown date de 1851. Plusieurs enfants étaient déjà nés à cette époque: Charles (1843), François-Xavier (1844), Joseph, Élisabeth, Céline, Herméline (1841) et d'autres enfants morts en bas âge.

Le premier enfant né à Bytown en 1852 fut Domithilde, épouse du forgeron George Vincent. Puis suivent Henry (Henri) en 1856, Hilaire en 1858, Délia (1862) et Samuel en 1865.

Le baptême de Henry, le 26 octobre 1856, a été retracé par l'Index des baptêmes, le registre lui-même ayant été détruit. On l'avait prêté à l'abbé Tanguay, généalogiste, dont l'hôtel avait passé au feu.

Henry épouse Éva (Evelina) Vannier, née à Sturgeon Falls en 1861 mais qui était venue avec sa famille à Ottawa lorsqu'elle était à peine âgée de quelques mois. Le mariage eut lieu à Notre-Dame d'Ottawa en 1881. Henry mourut en 1923 et Éva en 1948. Les frères de Henry se marièrent comme suit: Céline (Joseph Boulanger); Délia (Théo Roy dont la mère était Marie Corbeille et le père Joseph Roy), Herméline qui mourut en 1912, épouse de Joseph Guérard (1961) et Alphonsine qui se maria avec le ferblantier Alexis Lessard.

Henri, fils de Henry St-Jacques et d'Éva Vannier naquit en 1884. Avocat, inspecteur des écoles bilingues, il se mêla activement à la défense de nos droits scolaires pendant la crise du Règlement XVII. Son nom est fréquemment mentionné dans un important article sur le sujet publié par "Le Droit" le 6 juin 1914. Plus tard, il fit partie de la Commission Hope chargée d'étudier le système scolaire de l'Ontario, rapport publié en 1950.

Henri St-Jacques, qui mourut en 1974, avait d'abord épousé, en 1916, Éva Aubin, de Sturgeon Falls, fille d'un ancien député aux Communes et, en deuxième noces Madeleine Lemieux, fille de l'avocat Auguste Lemieux. De son premier mariage, naquirent plusieurs enfants dont Antoine (décédé en

1945), Françoise (Mme Dumont), Ernest, Thérèse (religieuse), Claire (Mme Meloche), André et Henri, avocat et époux de Carmen Duford. Ce dernier fut l'un des fondateurs du Patro de la rue Cobourg; il est actuellement membre du Bureau des Gouverneurs de l'Université d'Ottawa et membre du Bureau régional de l'Aide juridique de la Province d'Ontario.

Le député de Rouville au premier Parlement de la Confédération en 1867 était certainement de cette famille. Il s'appelait Guillaume Cheval alias Saint-Jacques, nous informe l'annuaire parlementaire.

ST-JEAN, Dr Pierre — J'ai écrit abondamment sur cet homme aux pages 349, 350 et 351 de "Bytown". Dans un des médaillons qui ornent la page couverture du Tome II, vous verrez la tête du Dr St-Jean qui a droit à "cet honneur" puisqu'il a été le premier député canadien-français à représenter la ville d'Ottawa au Parlement fédéral.

Cela se fit lorsque le gouvernement Macdonald (conservateur) ayant été renversé, celui de Mackenzie prit sa place en 1872, revenant au pouvoir en 1873 après des élections générales.

Il fut donc député de 1873 à 1878 lorsque, à son tour, le parti libéral fut renversé et Macdonald fut de nouveau Premier ministre.

Le docteur St-Jean fut le seul député canadien-français élu en Ontario à cette élection de 1873; aucun autre ne le sera avant 1896.

Vous verrez, à la page 232 de ce Tome II, la maison que la famille St-Jean occupait au numéro 174 de la rue St-Patrice.

SCHINGH (SHANKS) — "Le Droit" du 1er juin 1914 mentionnait le 50ième anniversaire de mariage de M. et Mme Francis Schingh, 319, rue St-Patrice.

Le registre indique ce mariage en date du 31 mai 1864. François (Francis) Shanks (Schingh) est fils de J.B. Shanks et de Josephite Collette; son épouse s'appelle Sophie et appartient à la famille très connue des Bérichon, ses père et mère étant Isaac Bérichon et Sophie Campeau.

Francis Shanks ou Schingh (qui était épiciier dans la Basse ville) était né à Ste Philomène de Châteauguay le 28 octobre 1837. Lui et sa femme Sophie eurent treize enfants dont trois vivaient encore au moment où "Le Droit" parle de la famille en 1914: Mme E. Lemieux, John et Albert.

SIMARD — En mai 1979, la ville a déclaré de valeur historique une maison située au numéro 31 de la rue Sweetland, dans la Côte de sable. Construite par Olivier Simard, menuisier, en 1884, c'est une maison attrayante mais modeste, à un étage et demi, en bois, avec une tour et un vestibule qui furent construits plus tard.

D'après le registre des mariages, un Olivier Simard, fils de Basile Simard et de Marie Giguère, se marie à Notre-Dame avec Elmière Laplante en 1866. Il est probable qu'Olivier Simard, menuisier et constructeur, a travaillé aux édifices de la colline et peut-être aussi à la construction de la bibliothèque.

J'ai déjà mentionné que Cuthbert Bordeleau, fondateur de l'Union du Canada, s'était marié, en 1865, à Notre-Dame avec Edwidge Simard, veuve Honoré Hainault. Olivier et Edwidge étaient-ils frère et sœur?

Un autre Olivier, peut-être le fils du précédent, veuf d'Eugénie Champagne, épouse à Ste-Anne en 1893, Cordélia Paquette.

SMITH — Gustave Smith, né à Londres d'un père anglais et d'une mère suisse, étudie la musique à Paris, obtenant un diplôme en 1856. Puis, il est organiste et professeur de musique à la Nouvelle-Orléans. Mentionnons qu'il fut fait Chevalier de la Légion d'honneur pour un acte de bravoure lors de l'émeute à Paris en 1848.

De la Nouvelle-Orléans, Gustave Smith se rend à Montréal où il est organiste à l'église St. Patrick et rédacteur de la revue "Les Beaux Arts". En 1867, il succède à M. Dessert comme organiste à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa; il ouvre une académie musicale à l'angle des rues Rideau et King Edward.

Il fut pendant près d'un quart de siècle un collaborateur assidu de la presse locale et l'un des conférenciers les plus goûtés de l'Institut canadien-français. Entre autres, il donna une conférence sur les Beaux Arts comme moyen de moralisation chez les peuples civilisés. Il fut professeur de piano au Couvent du Sacré-Coeur, rue Rideau. Dans sa "Vie de Mère Bruyère", Soeur Paul-Émile dit: "Notre ami et artiste Gustave Smith a donné un nouvel essor à cet art d'agrément (la musique)." À partir de 1867, Mère Bruyère fait bénéficier les jeunes Soeurs des talents du célèbre pianiste-compositeur Gustave Smith, récemment arrivé de Paris" poursuit-elle.

Frappé de paralysie en novembre 1894, il quittera les orgues de la cathédrale dont il avait été l'organiste pendant 27

ans, remplacé par Amédée Tremblay qui lui succède le 1er décembre 1894.

Le chevalier Gustave Smith se retire ensuite dans une maison de convalescence rue Wurtemberg où il meurt le 6 décembre 1896 à l'âge de 70 ans. On dit que pendant ses dernières années, il fut complètement sourd, sort tragique de plusieurs musiciens.

Gustave Smith avait quatre enfants: le docteur Gaston Smith qui était médecin à l'Original, Émile qui épouse Valéda St-Jean, fille du docteur Pierre St-Jean, Ernest et Fabiola (Mme Elzebert Roy).

TACHÉ, JOSEPH-CHARLES (1820-1894) — Descendant des seigneurs de Kamouraska, auteur de sujets variés, journaliste, Ministre, polémiste et bien d'autres choses encore, J.C. Taché naquit à Kamouraska en 1820, fut reçu médecin à Québec, pratiqua à Rimouski où fut aussi Conseiller municipal. Représenta Rimouski en 1847 et le resta jusqu'en 1854 lorsqu'il démissionna.

Fit publier une série de portraits dans "La Minerve", "une volée de bois vert pour certains", dit Éveline Bossé, auteur de "Un grand représentant de l'élite canadienne-française".

Rédacteur en chef du "Courrier du Canada" lancé en 1857, Taché y écrivit une série d'articles sur les différentes étapes qui conduiraient le pays à l'émancipation et à sa séparation définitive d'avec l'empire britannique.

Taché fut nommé sous-ministre de l'Agriculture à Ottawa en août 1864. Lors d'un long séjour en France où il fut représentant du gouvernement canadien à l'Exposition universelle de 1867, il visita son idole Louis Veuillot et se livra à l'étude de la viticulture. À son retour, il introduisit la culture de la vigne en Ontario. Le saviez-vous? Premier archéologue canadien, il découvrit un ancien village huron des bords du lac Érié.

Il fit publier "Le Recensement de 1871", fut l'auteur de "Forestiers et Voyageurs", "Des provinces de l'Amérique du Nord et d'une Union fédérale", organisa une léproserie à Tracadie, au Nouveau-Brunswick. En 1876, le polémiste reprit la plume et intenta un procès à Casgrain pour s'être approprié les droits d'auteur sur certaines de ses oeuvres. Il alla jusqu'à Rome, et perdit.

Benjamin Sulte et Taché ne s'aimaient guère. Taché qualifiait "L'histoire des Canadiens français" de "misérable livre du malheureux Sulte".

Le 30 juin 1888, Taché donna sa démission comme sous-ministre de l'Agriculture, après avoir élu domicile chez les Soeurs Grises d'Ottawa à cause de l'infirmité résultant d'une chute sur un trottoir glacé en revenant de l'église. Vers la fin de sa vie, il étudia le traitement de la lèpre. Il mourut le 16 avril 1894 à Ottawa, en fervent chrétien, assisté de Mgr Duhamel et ayant à ses côtés sa femme (née Françoise Lepage) et ses deux fils. Ses funérailles eurent lieu à l'église du Sacré-Coeur.

Un des fils de Taché, Joseph-Charles, né en 1850, épousa Léda, fille de Stanislas Drapeau.

TANGUAY - Lorsque le docteur Joseph-Charles Taché fut nommé sous-ministre de l'Agriculture à Ottawa — à ce moment-là, ce ministère s'occupait des Statistiques et de la Santé publique — il appela auprès de lui son ami intime l'abbé Cyprien Tanguay qui avait été curé de Rimouski alors que lui était médecin là. Nommé archiviste, l'abbé Cyprien Tanguay se mit en devoir de préparer son Dictionnaire généalogique des familles canadiennes dont le premier volume parut en 1871.

De la cinquième génération d'un Breton établi au Canada français au XVIIe s., le généalogiste était né en 1819 à Québec, fils de Pierre Tanguay, maçon et de Reine Batthel prussienne d'origine.

Il étudia au Collège Ste-Anne de la Pocatière, puis au Séminaire de Québec. Ordonné prêtre en 1843, il exerce son ministère à Sainte Luce (Rimouski), à Trois-Rivières et ailleurs. Pendant ce temps, il accumule des notes sur ce qui sera la passion de toute sa vie: l'histoire généalogique des Canadiens français.

En 1865, il vient travailler à Ottawa et deux ans plus tard le gouvernement l'envoie poursuivre ses recherches à Paris où il est à même de consulter les archives. La publication des sept volumes de son dictionnaire s'échelonna sur plusieurs années. Pendant ce temps, il recevra un Doctorat-es-Lettres de l'Université Laval; il enseignera l'archéologie à cette institution pendant l'année 1887.

C'est en 1888, pendant un long séjour en Europe, qu'il est nommé Camérier Secret du Souverain Pontife, Léon XIII. Le père Tanguay dépose alors aux pieds du Pape son Dictionnaire, richement et artistement relié en cuir blanc. J'ai été à même d'admirer ces volumes lors d'un récent séjour à Rome. La Bibliothèque du Vatican contient aussi les oeuvres de François-Xavier Garneau et d'autres historiens du Canada français. Mgr Cyprien Tanguay gardait de cette visite un objet

précieux: une calotte portée par le Saint Père à sa messe jubilaire, et qui lui avait été gracieusement offerte en souvenir.

Mgr Tanguay mourut à Ottawa en 1902. Il habitait, à ce moment-là, la maison portant le numéro 90 de la rue Guigues, maison classée de valeur historique. Elle apparaît à la page 229 de ce livre. La Société de Généalogie a fait apposer une plaque à côté de la porte d'entrée de cette belle maison de pierre, rappelant que l'éminent généalogiste y habita pendant longtemps.

“La mémoire de ce vénéré prelat devrait être immortelle au Canada” dit Francis J. Audet. Dans “L'Événement” du 1er mai 1902, on peut lire le rapport des funérailles de Mgr Tanguay dont la biographie est donnée en détail. Il est enterré dans le caveau de la chapelle du Séminaire.

Mgr Tanguay de Sherbrooke était le petit-neveu du défunt.

Dois-je rappeler que le peintre Antoine Plamondon fit, vers 1832, le portrait de l'étudiant Cyprien Tanguay, la plume à la main, son petit visage sérieux éclairé, autour du cou, par la fraise empesée d'une chemise de fine toile blanche.

I ASSÉ — Joseph Tassé, né à Montréal en 1848, fit ses études à Rigaud puis, à 19 ans, succède à Benjamin Sulte comme rédacteur du journal “Le Canada” à Ottawa. Par après, travaille à “La Minerve” à Montréal et à “La Revue canadienne”. Après avoir été nommé traducteur à la Chambre des communes, il devient député de notre ville au gouvernement fédéral (deuxième député de langue française d'Ottawa, le premier ayant été le docteur Pierre St-Jean, en 1873). En 1879, il ressuscite “Le Canada” dont il sera le rédacteur pendant cinq ans. Puis il prend la direction de “La Minerve” pendant quinze ans. On le nomme sénateur en février 1891.

À Ottawa, il avait été président de la Société St-Jean Baptiste et de l'Institut canadien-français.

Journaliste et historien, Joseph Tassé publie la vie de Philemon Wright en 1871, puis suivent “Le chemin de fer Pacifique canadien”, “La Vallée de l'Outaouais”, “Les Canadiens de l'Ouest” en deux volumes (1878 & 1879) et, en 1891, “Le 38e fauteuil ou Souvenirs parlementaires”. Un an avant de mourir il publie “Les discours de Sir George-Étienne Cartier”.

Conservateur en politique, Joseph Tassé représentera Ottawa de 1878 à 1887 et occupera le 37e fauteuil. “Le 38e fauteuil” rempli de faits amusants, d'anecdotes, d'aperçus sur

les coutumes et les moeurs de la capitale, est à lire. J'en parlerai plus longuement dans le Tome III de cette série d'ouvrages sur Ottawa.

Joseph Tassé, épuisé sans doute par une vie débordante d'activités et qui aurait suffi à plusieurs hommes, mourut le 17 janvier 1895 à 46 ans. Ses funérailles eurent lieu à l'église Ste-Anne d'Ottawa, le corps ayant été exposé chez l'architecte Lecourt, rue St. Patrick, dont Joseph Tassé avait épousé la fille Georgiana en 1870 à Notre-Dame.

Emmanuel Tassé naquit à Trois-Rivières le 21 février 1850, du mariage de Louis Tassé et de Marie Riel. En 1868, alors âgé de 18 ans, il s'enrôla dans cette légion de braves gens qui volèrent au secours de la Papauté et il fut présent au siège de Rome. J'ai pu lire le livre des hommes de troupe "Regimento Zuavi" que possède Mme Hurteau, descendante d'Emmanuel Tassé et de Colombe-Placide Grison, son épouse. Dans le livret en question, une description du jeune Emmanuel amusera le lecteur; on y parle de la "piccola bocca" du brave soldat. On lui décerne un certificat "eccellentissimo" qui signifie, je suppose, qu'il s'est conduit d'une façon "très excellente" pendant son séjour en Italie.

Revenu au pays, le jeune zouave pontifical acheta "Le Canada" puis devint, par la suite, directeur au "Temps". Il organisa la compagnie de colonisation du Témiscamingue et le chemin de fer de cette région. Directeur de l'Alliance française, président de la Chorale d'Ottawa, il fut élu en 1910, président du Congrès d'éducation. Il était vice-président de la compagnie A.E. Rae au moment de sa mort survenue subitement le 14 avril 1916. Au moment de son décès, il habitait le numéro 157 de la rue Wilbrod.

Il y aurait beaucoup à dire sur Emmanuel Tassé, sportsman actif, connu sous le nom de "Grand Sport". Président du club de crosse Capital, il conduisit son club dans une tournée triomphale en Europe et je raconterai cela en détail dans un prochain Tome.

En attendant, si vous observez, dans une des salles d'exposition des Archives municipales, rue Stanley, un grand tableau montrant les photos des joueurs de crosse Capital, entourant celle du président Tassé, vous saurez qu'il s'agit bien d'Emmanuel Tassé, homme d'une activité débordante.

Mme Emmanuel Tassé (née Colombe-Placide Grison) avait précédé son mari dans la tombe car elle était morte en 1900. Leurs enfants: Marie née en 1874, qui épousa Arthur St-Laurent, Eugénie (Mme Énard) et Joseph, décédé en 1914.

Emmanuel Tassé se remaria en deuxièmes noces avec Mary Kearns, veuve, mère de deux fils.

TÊTU — En 1865, arrivent comme fonctionnaire Eugène Têtu et Montezuma Têtu qui deviendront, cette même année, de fidèles membres de l'Institut canadien-français. "Ville sur l'Outaouais" mentionne le fait qu'une maison fut construite vers 1869 pour Eugène et J.M. Têtu, au 451 de la rue Besserer. "Façade aux proportions agréables, fenêtres surmontées d'entablements soutenues par des consoles sculptées" y est-il dit. Cette maison existe encore.

Nazaire Têtu, dont je ne connais pas la date d'arrivée à Ottawa, fils de François Têtu et de Cécile Chabot, épouse Eugénie (Délia) Lapiere le 12 septembre 1871. Cette dame meurt en janvier 1883, tel qu'annoncé dans "The Citizen". À cette époque, Nazaire Têtu était employé au Ministère de l'Intérieur et demeurait au 522 de la rue King Edward.

"Le Canada" de janvier 1881 annonce le décès de Madame veuve Chs. H. Têtu. Sur cette personne et son mari, je n'ai aucune autre information.

TRUDEAU — J'ai peu de détails sur Toussaint Trudeau qui fut, à partir de 1866, sous-ministre des Travaux publics à Ottawa. Il ne semble pas s'être mêlé aux organisations canadiennes-françaises mais, à l'étude, cela se révélera peut-être faux.

Il habitait, sur la Côte de sable, une maison construite dans ce quartier, avant la Confédération, portant les numéros 66-68 Stewart. M. Trudeau occupera cette maison, classée maintenant de valeur historique, de 1866 à 1875.

VALADE — Le docteur F.X. Valade a soigné toute une génération de Canadiens-français de la Basse ville et son souvenir est encore vivace dans la mémoire des plus de soixante ans.

Il était le fils de François-Xavier Valade et d'Ephyse Provost qui s'étaient épousés en 1824 et qui eurent sept enfants. Ce F.X. Valade, né à Terrebonne vers 1803, devint inspecteur d'école d'un vaste district comprenant Montréal, les comtés d'Hochelaga, de Jacques-Cartier, etc. Il a laissé dans les annales de l'instruction des nôtres, le souvenir d'un homme de grand savoir, d'un travail acharné, doué d'un grand esprit d'initiative. Il fut dans l'enseignement 28 ans prenant sa retraite en 1875, époque pendant laquelle il se consacra à la lecture et à l'étude. Il mourut vers 1886. Deux de ses enfants nous sont connus: Anadine qui devint aussi institutrice et le docteur Valade qui était déjà reçu médecin lorsqu'il vint à Ottawa, arrivant ici probablement vers la fin de 1865 puisque j'ai pu relever, dans

les activités de la capitale à cette époque, sa participation à des événements locaux. Le docteur Valade était excellent conférencier, bon artiste, remarquable musicien. "The Citizen" du 2 novembre 1866 rapporte qu'à la messe de la Fête de tous les Saints, célébrée à l'église St-Joseph, la chorale était dirigée par le docteur Valade. D'autre part, le même journal, du 23 novembre 1866, dit qu'à un concert à l'Institut canadien-français, rue Sussex, le docteur Valade chante en duo. Le concert auquel assistent 400 personnes fut un grand succès et fut donné en aide au fond de secours pour l'incendie à Québec.

Je crois que le docteur Valade s'est marié trois fois: la première fois, en 1868 à Notre-Dame avec Georgina Armand. Elle meurt en 1873 à 24 ans. Il épouse alors Marie-Louise Pratt qui meurt, elle, en 1887. Il s'était remarié lorsqu'il mourut à l'âge de 72 ans, en 1918 après une longue maladie. Outre son épouse, il laissait une fille Alice, quatre petits-enfants et une soeur à Montréal, ainsi qu'un fils, René, sur qui je n'ai aucun détail. Le vieux docteur avait perdu, en 1908, un autre fils, F.X., également médecin, qui mourut à Lévis à 31 ans, à une semaine d'intervalle de sa jeune femme née Marie-Eugénie Duhamel. Tous deux moururent de la fièvre typhoïde.

Le docteur Valade habitait la maison en pierre au 142 de la rue St. Patrick probablement depuis 1866. Elle avait été construite quelques années auparavant et j'en parle à la fin de ce chapitre et en donne une photo dans ce livre.

Le docteur y avait son bureau et sa pharmacie. Mme T. Lemay qui, comme je l'ai dit sous ce nom, habite encore la maison, m'a donné des détails sur la vie de cet homme, petit, élégant et quelque peu excentrique. Il faisait pousser des champignons dans la cave de la maison et avait aussi une serre, qui a disparu. Il avait ses voitures et ses chevaux à l'arrière de la cour, comme c'était la coutume dans le temps. Gynécologue excellent et consciencieux, il ne travaillait jamais aussi bien que quand il avait "un verre dans le nez" comme on dit... ce qui lui arrivait assez souvent.

Il fut président de l'Association St-Jean Baptiste d'Ottawa et, excellent conférencier, parla souvent devant les membres de l'Institut canadien-français. Il collaborait à "L'Echo de la Gatineau" fondée en juillet 1889 et à d'autres publications.

Généreux, il donnait abondamment de ses deniers. Son nom apparaît au bas d'un vitrail dont il fit don à l'église Ste-Anne.

Dans le “Courrier d’Outaouais” de 1875, j’ai lu l’annonce du bureau du docteur F.X. Valade. Spécialités: Maladies de la matrice, traitées sans opérations lorsque possible. Maladies des enfants, de la peau, et secrètes.

★ ★ ★

Les premiers habitants de la paroisse Ste-Anne

Il est dit, à la page 183 de “Lower Town” qu’Hyppolyte Léger occupait, en 1849, le lot numéro 26 de la rue Bolton, côté nord. Le bail sur cette propriété, datait de mars 1847. Ce lot était situé près de la rivière Rideau et se trouvait dans ce qui sera, à partir de 1873, la paroisse St-Anne.

Il est difficile de trouver l’appartenance de certains membres de cette famille car ils s’appellent tantôt Léger, tantôt Parisien du fait qu’un *Louis Léger dit Parisien* vint ici directement de France, et possédait, me dit son descendant, M. André Leblond, des terrains entre la rue Cumberland et la rue Charlotte, ce qui cadrerait bien avec la propriété d’Hyppolyte Léger. Peut-être son nom était-il Louis-Hyppolyte?

De toute façon, un fils de Louis, Séraphin Parisien (on avait laissé tomber le nom de Léger) épousa Louisa Cloutier (voir ce nom) un autre fils Cléophas habita Cyrville. Séraphin eut, entre autres enfants, une fille qui épousa M. Leblond, père de mon informateur.

De son côté, Cléophas eut une fille Blanche qui fut Mère Marie de l’Immaculée, des Religieuses du Bon Pasteur; elle fut supérieure du couvent de la rue St-Patrice puis, Supérieure générale en France. Elle vit maintenant à Montréal.

Il semble donc que Louis (Hyppolyte?) vendit ses terrains lorsque la paroisse Ste-Anne fut fondée, et s’installa à Cyrville. On me dit qu’au presbytère de Cyrville, on garde encore la charrue de Léger, qui cultivait la vigne. Vers 1920, il vivait encore. Il était très attaché aux Oblats et portait une croix.

Savoureux détail du temps de Bytown: il paraît que lorsque Léger quitta l’Île Perrot pour venir à Bytown, il le fit en tombereau.

Dans “Lower Town” qui ne mentionne les habitants de Bytown que jusqu’à 1850 environ, j’aurais cru trouver le nom de *Boyle* comme propriétaire de terrains bordant la rivière Rideau, dans la partie est de la Basse ville. Il n’en est rien. Peut-être, le boucher très connu du Marché By ne fit-il pacager ses animaux sur ce terrain que plus tard? Cependant, Michel Boyle habitait la partie est de la Basse ville en 1873 de même que les personnes nommées ci-après et que

Jules Tremblay a cité, dans son livre, comme habitant la nouvelle paroisse Ste-Anne: Féréol *Dionne*, J. *Prudhomme* (voir ce nom) et Ed. *Goulet*; Édouard Goulet, fils de J.B. Goulet d'Angélique Piéblanc épousera Azéline Gareau à Ste-Anne en 1874. Leur fille Exilia se maria avec Louis Archambault en 1893. M. Édouard Goulet habitait rue Chapel.

Moïse *Desjardins*: de fait, il y eut quantité de familles Desjardins dans la paroisse Ste-Anne, à partir de ses débuts. Moïse et Philomène Desjardins virent leurs enfants Isabelle, Moïse fils et Charles, se marier à Ste-Anne pendant les années soixante-dix. Sévère Desjardins et Julie Gauvreau eurent de nombreux enfants dont Philéas, Rosario, Pierre, Onésime et Albert qui se marièrent tous à Ste-Anne. Moïse Desjardins, que mentionne Jules Tremblay, habitait rue Cobourg.

Joseph *Boily* et son épouse Caroline Primeau marièrent leur fille Henriette à Élie Quéry, nom très connu dans l'arrondissement car cette famille se mêla de politique municipale. Jean Alexandre et Louis Gauvreau: d'autres familles Gauvreau habitaient cette partie de la ville. Dans le Tome I, j'ai mentionné le fait qu'Azilda, fille d'Alexandre Gauvreau et de Marguerite Gladu épousa, à Ste-Anne, en 1881, Pierre Boyle, fils de Michel (no 2). Le Joseph Landry, que Jules Tremblay mentionne est probablement celui dont l'épouse s'appelait Méлина Rathier. Un fils de ce couple, Edmond, se maria avec Emma Bigras, à Ste-Anne, en 1888.

J'ai déjà mentionné que le premier baptême qui eut lieu à l'église Sainte-Anne fut celui de Joseph, fils de Zéphirin *Paquette* et de Vitaline Lauzon.

Une autre famille du même nom habitait-elle le quartier en 1873? Il est probable car Odile, fille de J.B. Paquette et de sa première épouse Théotiste Rose, se maria avec J.B. Paquette (peut-être son cousin) à Notre-Dame en 1861; les autres enfants se marièrent comme suit: Céлина (Michel Brisebois, 1865); David (Agnès Dubois, 1868); Joseph (Delphine Gravel, 1873); Damien (Édesse Sauriol, 1865); Philomène (François Sauriol, 1869).

Éxilda, fille de J.B. Paquette, fils, épouse Wilfrid Labelle à Ste-Anne en 1895. C'est une fille de ce couple, Mme J.P. Renaud qui habite, avec sa famille, la maison construite en 1875 par son arrière-grand-père J.B. Paquette, père, travaillant probablement aux édifices du Parlement entre 1859 et 1865.

Mentionnons comme premiers paroissiens de Ste-Anne en 1873, les familles de C. *Cardinal*. Alex. *Gauthier*, Charles *St-Jacques*, Joseph *Maillé*. N. *Boily*, A. & E. *Spénard*, Édouard *Carter*, Baptiste *Désormeaux*, Auguste *Deschênes*, Napoléon *Therrien*, William

Dagenais, J.B. Proulx, Xavier Cavalier, J.B. Goulet, F. Bouvrette et Alphonse Joubarne. Ézila, fille de J. Archambault et de Nancy (Anne) Rondeau se marie à Ste-Anne, en 1877, avec Casimir Deslauriers.

Je ne puis malheureusement mentionner toutes les familles qui habitaient la partie est de la Basse ville au moment où Mgr Guigues décida d'installer là une église en 1873. J'essaierai dans un Tome subséquent de donner les noms de ceux qui oeuvrèrent dans les nombreuses sociétés, oeuvres charitables et de bienfaisance que le premier curé, Messire Alleau et ses successeurs ne manquèrent pas d'installer et d'encourager dans la nouvelle paroisse.



142, rue St. Patrick -- Maison de pierre, dite maison Valade-Lemay, construite vers 1862; 138, rue St. Patrick -- Maison de bois construite vers 1840, habitée par P. Bastien et F. Rochon.

Le chêne et le roseau: deux maisons historiques

Tout au haut de la rue St.Patrick, de l'autre côté du portail sud de la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, se trouve une petite maison de bois, bien entretenue, à deux lucarnes et à devanture blanche avec porte verte. Portant le numéro 138, elle a été classée comme ayant une valeur historique et appartient, depuis quelques années, à la Commission de la capitale nationale.

S'agirait-il ici de l'intérêt présenté par une habitation datant de 140 ans, son classement ne surprendrait pas, mais il s'agit de conserver, dans ce coin du vieux Bytown, la demeure d'un des plus talentueux sculpteurs que la capitale ait connus: Flavien Rochon. Et cela est, à mes yeux, autrement important.

Le canal Rideau était terminé depuis six ans seulement lorsque, en 1838, une entente d'homme à homme est conclue entre Louis Rainville et Philibert (Filibert) Bastien, concernant la vente à ce dernier, pour cinquante louis, de la partie ouest du lot numéro 3 sur "Patrick street" y lit-on. Les voisins sont au sud un nommé F. Beauparlant et à l'ouest M. Grison. Une carte de 1838 montre qu'une habitation occupe cette partie ouest.

Philibert Bastien (1802-1880) et sa femme Catherine Ladouceur, habitèrent la maison qui fut construite probablement peu après l'entente, pendant une douzaine d'années jusqu'à ce que, en 1853, un accord entre Philibert Bastien, bedeau à la Cathédrale Notre-Dame et son gendre, le menuisier Flavien Rochon soit signé devant le registraire James A. Burke, pour cent louis. M. et Mme Bastien "se donnent" à Flavien et Marie-Louise, à la condition que le vieux couple continue d'habiter la maison. Vers cette époque, les enfants du couple Bastien sont à la veille de se marier ou le sont déjà, car Marie-Louise a épousé Flavien Rochon en 1850.

Dans le chapitre que je consacrerai, dans le Tome III, au ciseau magique de l'artiste Rochon, puisque son oeuvre principale, le sanctuaire de la cathédrale, date des années 1878 à 1886 environ, on suivra sa carrière jusqu'à sa mort en 1902 et j'essaierai de citer une grande partie des oeuvres de ce sculpteur sur bois. En attendant, mentionnons simplement ici que Philibert Bastien mourut en 1880 et que la famille Rochon continua d'habiter le numéro 138 de la rue St. Patrick. En 1897, l'artiste fit son testament, laissant la maison et tous ses biens à sa femme Marie-Louise, y compris ses outils, legs précieux.

En 1902, Flavien Rochon meurt et, le 10 mars 1903, sa veuve fait un testament, léguant la maison, les meubles, etc., à sa fille Joséphine, à condition qu'elle garde sa soeur Clothilde jusqu'à ce que cette dernière se marie ou entre au couvent. Les témoins de ce testament sont le chanoine Plantin et A.A. Boucher.

Le 23 janvier 1911, Joséphine Rochon lègue la maison par testament à Clothilde, sa soeur. Les témoins sont Pierre Robert et le Chanoine Bouillon.

Plus tard, Mlle Rochon légua la maison à une amie Mlle Alice Bélanger qui habitait le numéro 174 de la rue St. Patrick, ancienne demeure du Dr Pierre St-Jean. Mme Lafrance, née Bélanger reçut

en héritage la petite maison de bois et c'est d'elle que la CCN l'acheta ces dernières années.

La minuscule demeure est du genre de celles qui furent érigées peu de temps après, à l'est de l'église. Elles servirent, comme je l'ai dit à la page 199 de "Bytown", aux Soeurs Grises lorsqu'elles arrivèrent ici en 1845 et disparurent sous le pic du démolisseur vers 1928 seulement.

La photo de ces trois petites maisons est présentée à la page 196 du Tome I et vous verrez qu'elles ressemblent comme des soeurs à leur humble vis-à-vis de la rue St. Patrick. Sa voisine, belle maison de pierre, est plus imposante; c'est l'ancienne demeure du docteur Valade et, par après, du docteur Lemay.

Avant que le docteur Valade l'achète, une maison de pierre existait à cet endroit et était habitée par un cordonnier dont j'ignore le nom. Lorsque le docteur l'acheta vers 1866, l'agrandit-il? C'est possible car il semble que la maison alors fut à deux logis, un d'eux étant habité par la mère de Monseigneur Duhamel. Pendant le XIXe siècle, l'apparence en était quelque peu différente et Mme Lemay possède une photo de cette époque. Elle est encore très attrayante d'aspect avec sa belle façade solide, son balcon à la largeur de la maison, balcon artistement travaillé et sa belle porte blanche flanquée de deux larges fenêtres. La maison a été classée de valeur historique et appartient à la Commission de la Capitale nationale.

Le voisinage de la solide maison de pierre et de sa minuscule voisine m'a remis en mémoire la fable de LaFontaine: Le chêne et le roseau.

INDEX — TOME I (BYTOWN...)

À la suite de plusieurs plaintes de la part des lecteurs au sujet de l'absence d'un Index dans le Tome I, je crois bon d'inclure ici un Index des matières contenues dans "Bytown et ses pionniers canadiens-français" 1978¹.

- Abbott 220
 Académie de La Salle 245, 246, 247
 Acte d'Union (1840) 164, 165
 Albert 336, 343
 Albion, hôtel 167
 Alexandre 299, 337
 Allard 340
 Amyot 301, 302
 Archambault 336
 Archer 359
 Archives nationales 87, 88
 Arcouet 329
 Armoiries 284, 293
 Arsenault 302, 316, 322
 Aubry 300, 355
 Aubuchon 301, 303, 335
 Auclair 337
 Audet (aussi Audet dit Lapointe) 301, 303, 322, 361
 Auger 318
 Aumond 119, 167, 263, 303, 306, 335
 Aylen 156, 213-218
 Aylmer, ville d' 41, 65
 Ayotte 316
 Baby 94, 301, 302, 305
 Bachand (Bachant) 306, 307, 315
 Baird 11
 Balfour 310
 Banques 112, 176
 Barbeau 302
 Bareille 119, 306, 335
 "Barrack's Hill" (Colline des casernes) 110, 249
 Barre (Barrié) 307
 Barrette 301, 307, 325, 344
 Barrie 301
 Barton 324
 Bastien 302, 307, 346
 Baudriau 300, 336
 Baudry 343
 Baulu 325
 Bazin 301
 Bazinet (Basinet) 308
 Beaubien 222, 235, 236, 237, 263, 308
 Beauchamp 167, 299, 302, 309, 314, 321, 345, 359
 Beaucaire 308
 Beauvoisin 309, 358, 314
 Beaulieu 303
 Beautronc, Major 335
 Béchard 361
 Bédard 167, 295, 308, 309, 310, 338
 Bélanger 325, 330
 Bélisle 299, 310
 Bell 314
 Bellows' landing 72
 Belleau 301
 Bellefeuille 302, 317
 Bellerose 301, 341
 Benoît 301
 Bérichon 166, 167, 310, 311, 323, 335, 355
 Bernard (aussi Bernard dit Lari-vière) 119, 302, 303, 311, 339, 341, 353
 Berry 73

Bertrand 311, 341
 Besserer 95, 312
 Bibaud 330
 Billings 72, 113, 135
 Bisson 311
 Blais 331
 Blondin 339
 Boisseau 309
 Bolton 149
 Bond 18, 361, 363
 Bone 318
 Bordeleau 316
 Botelier (Boteler) 105
 Boucher 95, 96, 315, 321, 331, 334
 Bouchette 67
 Boudreault 265, 347
 Bouillon 16
 Bourgeois 167, 263, 307, 309, 313, 314, 338, 331, 335, 338, 356
 Bourget 324
 Bousquet 349
 Boutet, Edgar 5, 9, 361
 Boyle 119, 280, 314, 315
 Brassard 301, 315
 Brasse 314, 343
 Brault, Lucien 5, 9, 16, 20, 361
 Brazeau 319
 Bréard 338
 Brébeuf 45
 Brisebois 347
 Bronson 269
 Brouillette ou Brouillet 316
 Brûlé 39, 306, 315
 Brunette (Brunet) 97, 315, 349, 355
 Bruyère, Mère 9, 197-212
 Buchan 361
 Buies 9
 Buissière 340
 Bureau 339
 Burelle 309
 Burgess 340
 Burritt 60
 Burrows 6, 9, 14, 73, 106, 123, 124
 Burrowes 124
 By 9, 10, 102-128, 146-153
 Cadieux 51, 302, 335
 Cadillac 50, 94
 Cadrans solaires 115, 210
 Caldwell 57
 Campbell 316
 Campeau 316, 323, 335
 Canadiens-français 67, 93-98, 296-358
 Cannon 187
 Cantin 263, 302, 313, 316, 324, 342
 Cardinal 339, 342
 Carleton, Sir G. 60
 Carman 70
 Caron 345
 Carp, village de 96
 Carpentier 300, 316
 Carrière, Père G. 9, 17, 362
 Carrière 263, 350
 Carter 188, 317
 Cartier 29
 Casaubon (Didier) 349
 Casavant 210
 Cavelier de La Salle 93
 Chabot 310, 323
 Chalifoux, Chalifour, Chalifou 310, 317
 Chamard 317
 Champagne 263, 317
 Champlain 6, 13-26, 39-43, 47
 Chapman 38, 327

Chaput 318
 Charlebois 321
 Charpentier 309
 Charrette 302, 307, 331, 358
 Chartrand 301, 318, 321, 358
 Châteauvert 119, 315
 Chaudière, îles de la 88, 89, 271, 272
 Chaudière, chutes de la 267-276
 Chenêt, (Cheney, Chéné) 325, 349
 Chêneurs 163, 213-217
 Chevalier 307, 343
 Chevrier 320, 339
 Christie 9, 120
 Cimetières 120, 122, 127-232
 Clandeboye (Clarkstown) 170
 Clément 302, 317
 Cloutier (Clouthier) 317, 330, 358
 Cluseau 303
 Coffin 116
 Collège de Bytown 240-248
 Collins (Collings) 9, 72
 Combs 303
 Commerce, Min. du 87
 Comte 263, 264, 350
 Confédération, éd. de la 86
 Contant 359
 Corbeil 325, 349
 Corkstown 122
 Corvés, système des 155
 Côté 301, 309
 Côte de sable, 181, 182, 183
 Coulombe 339
 Cour suprême, éd. de la 87
 Cousineau 300, 301, 325
 Couturier 301, 318
 Coyteux-Prévost 304
 Craig 16, 362
 Crawford 56
 Cusick 300
 Cummings 170, 305
 Cyr 300
 Dagenais 318, 331
 Daigneault 331
 Dalhousie, Lord 100-105, 115
 Dallaire 318
 Dampierre 310
 Dandurand 301, 318
 Danis 319, 320, 321
 Davies 362
 de Barbezieux 9, 12, 299, 361
 de Brie 301, 319
 de La Vérendrye 305
 de Montigny 302
 de Troyes 50
 de Volpi 362
 Delinelle 329, 338
 Demers 318, 326, 350, 353
 Denault 318, 358
 Dépocat-Joanisse 330, 352
 Derouin 263, 331
 Deschamps 315, 316
 Des Érables 362
 Desforges 318
 Desjardins 315
 Desloges (Poirier) 110, 111, 119, 263, 319
 Des Ormeaux 48
 Desormiers 326
 Després 173
 Desrosiers 43, 351, 359
 Diard 338
 Dominion 362
 Donic 301
 Donohue 354
 Donovan 342
 Doran, hôtel 168

- Dorion 320
 Doughty 88
 Douglas 363
 Dow 9, 135
 Drummond 9
 Dubois 300, 308, 358
 Dubord 301
 Dubreuil 320, 349
 Dubrule 317
 Dubuc 338, 358
 Ducharme 321
 Dufour 119, 263, 303, 321, 348, 358, 362
 Dugas 323, 349
 Duhamel, Mgr 12, 194, 303, 361
 Duhamel 263, 321, 326, 329
 Duluth 48, 49
 Dumoulin 321
 Dunn 48
 Du Plessis 303
 Dupont 342, 359
 Dupuis 119, 300, 302, 322, 348, 353
 Durham 163, 164
 Durocher 315, 347
 Dussault 310
 Duval 314
 "Earnscliffe" 289
 Écoles 178, 179, 292
 Eddy 269
 Edgar 13, 362
 Eggleston 15, 362
 Églises:
 Anglicane (St. James, Hull) 66
 Anglicane Vanier 345
 presbytérienne 182
 Christ Church Cathedral 5
 Chapelle méthodiste (1827)
 115, 123
 méthodiste (St. Andrews) 117
 Catholique - Notre-Dame
 128, 186-194
 Catholique St. Brigid 112
 Elgin 219, 258
 Emard 327
 Épidémies 223, 224
 Éthier 300, 301, 323, 335
 Évêché 184, 195
 Falkner 330
 Faucher 329, 348
 Favreau 310, 323, 348
 Fehr 348
 Feniens 245
 Fink 317, 323
 Firth 73
 Foisy 316, 317, 323
 Forbin-Janson, Mgr 188, 189, 190
 Forcier 323
 Forest 300
 Fortier 321
 Foubert 301
 Franklin, John 111
 Fréchette 324, 350
 Fraser 70, 330 (école, 162)
 French, Lt 100
 Frères des Écoles. chr. 245
 Friel 257, 299
 Frontenac 93
 Gaboury 354
 Gagné 307
 Gagnon 303, 336, 340, 349
 Galipeau 301, 324, 326, 358
 Gareau 301
 Gard 13, 362
 Gardener 316
 Garneau 312
 Gatineau 47, 173
 Gatineau Historical Society 18, 65

Gaudry 337
 Gauthier 322, 324, 349
 Gauvreau 315, 323
 Germain 310, 324, 325
 Gingras 325, 327
 Giroux 325, 341
 Glaude 349
 Glissoir 161
 Godin 348
 Gonneau 318
 Gosse 11
 Gosselin 310, 322, 325
 Gourlay 10, 96, 362
 Goyette 320
 Gratton 329
 Gravelle, (Gravel) 302, 317, 322,
 324, 325, 331, 336, 339, 343,
 348, 353
 Green, ile 114, 282
 Greening 16
 Grignon 324
 Grison 207, 244, 258, 299, 326,
 348, 350
 Groulx 301, 303, 314, 315, 316,
 322, 335, 341, 348, 352
 Guay 314
 Guénard 303
 Guérard 346, 322
 Guérin 311
 Guigues, Mgr 154, 185-195
 Guillet 20, 362
 Haig 17
 Haran, R.P. 185, 186
 Harmer 9
 Henry 55
 Hill 5, 6, 362
 Hockey 161
 Hoff 303
 Hog's back 128, 135, 136, 137, 138
 Holmes 300
 Homier (Aumier) 119, 300, 301,
 328, 341
 Honeywell 71
 Hôpitaux 200, 224-227
 Hôtel de ville 2, 3, 9, 251, 258-260
 Hotte 335, 340
 Hughson 363
 Hull 274
 Huneault 341
 Hurteau 327
 Hurtubise 328
 Hutchison 362
 Indiens 5, 6, 40, 49, 57, 58
 Institut canadien-français 9, 13,
 261 264
 Institut Jeanne d'Arc 169
 Jeanneau 322
 Johnson 300, 316
 Jolicoeur 363
 Journaux 168, 169
 Julien 329
 Keefer 91
 Kilroc 348
 Kitchissippi 58
 Ku Klux Klan 78, 79
 Labelle 299, 300, 301, 337
 Labrecque (Labrèche) 300, 301
 Labiche 301, 329
 Lacroix (Langevin) 235, 301, 329
 Ladébauche 263, 319
 Ladouceur 307
 Lafleur 331, 334, 345
 LaFontaine 164
 Lafontaine 301, 330
 Lahaie 308, 323, 340
 Laframboise 331, 339, 351
 Laguer 315
 Lajeunesse 301
 Lalonde 299
 Lalonde 300, 318, 334

Laliberté 337
 Lamarche 317
 Lamirande 52
 Lamothe, (LaMotte) 301, 306, 330
 Lamoureux 307, 321
 Landreville 340
 Landriau 302
 Langevin-Lacroix 330
 Lanthier 320, 321
 Laperrière 322
 Lapierre 311, 348
 Laplante 307, 316, 317, 318
 Lapointe (Audet) 303, 330
 Laporte 302, 318, 331
 L'Archevêque 325
 Larivière (Bernard) 311, 352
 Larocque (Laroque-
 Roquebrun) 303, 314, 331
 Larose 302, 310, 317, 324
 LaRue 350
 Lascelles 311
 Lauzon 318, 321
 Laverdure 301, 318
 Lavigne 303
 Lebel 343
 Leblanc 309, 314, 349
 LeBreton 70, 88, 90, 91, 101, 267
 LeCaron 47
 Leclair (Leclerc) 300, 313, 334
 Lefebvre 315
 Legget 16, 18, 52, 131, 363
 Legros 18, 363
 Leitch 315
 LeJeune 305
 LeMay 61
 Lemeric 322
 Lemieux 302, 307, 308 — île 41
 LeMoynes (Lemoine) 50, 96
 Lépine 301, 322
 LeSieur 340
 L'Espérance (L'Espérance) 217,
 334
 Letin 318
 Lett 11
 Lévesque 302, 329, 334
 Léveillé 339
 Lionais 341, 353
 Longpré 300
 Loriot 335, 344
 Lowden 315
 Loyalistes 55-60, 69
 Loyer 322, 323, 325
 Lundi des pierres 218-220
 Lusignan 363
 McArthur 325, 347
 McDougall 343
 McIntyre 326
 McKay (MacKay) 9, 105, 114,
 115, 290
 MacQueen 70
 MacTaggart 10, 131, 132, 351,
 363, 365
 Mangan 300
 Major 310, 334, 336
 Mailhot 350
 Mainville 119, 334
 Major 310, 334, 336
 Malchelosse 13
 Malepart 358
 Malette 352
 Malloy 343
 Maloney 110, 178, 291
 Manseau 300
 Marchand 15
 March, canton de 79, 80, 81
 Marché 254
 Marier 263, 323, 335
 Marion 165, 220 263, 363

Marleau 341
 Maroi 334
 Marsan 263
 Martin 331
 Martineau 314, 335
 Marquis 336
 Masse - Massé 303, 335
 Masson - Mason 179, 319, 325,
 335, 336, 342
 Matte 252
 Maure 337
 Mavaut 327
 Médecins 120, 232-239
 Ménard 300, 314, 328, 338, 358
 Mesnard 356
 Michilimackinac 50
 Mignault 316
 Milice 105
 Miller 343
 Minault 300
 Minton 363
 Molton 307
 Monck 256
 Moore 72
 Montferrand 13, 216-218, 334
 Montreuil 301, 336
 Moreau 314
 Morel 349
 Morin 300, 336, 342
 Morison 41, 363
 Morisset 9, 15, 16, 363
 Mosgrove 157
 Mousseau 314, 334
 Musée Bytown 19
 Musique 175
 Nadeau 301, 337
 Nepean 100
 Neveu 311, 342, 352
 Neville 303
 New Edinburgh 158, 159
 Nicolet, Jean 47
 Noel 340
 Normand 323
 Normandeau 348
 Notre-Dame (voir "églises")
 O'Brien 16
 O'Connor 6, 9, 124, 299
 Ogilvie 9
 Ottawa: rivière 27, 28, 29
 nom: 30, 31
 future capitale: 171, 172, 173
 Ouellet 337, 342
 Outaouais, riv. des (voir Ottawa)
 Paillette - Payette 348
 Palais de Justice 166, 176, 177,
 178
 Papineau 67
 Paquette 337
 Paquin 331
 Paré 300
 Parenteau 301
 Parantin 301, 337
 Parcs 108, 109, 127
 Paul-Émile, Soeur 9, 18, 363
 Pearson 363
 Pelletier 314, 315, 321, 347
 Pennyfather 105
 Périard 301, 337
 Perrault 314
 Perron 345
 Perth 74, 75
 Petit 331, 337
 Philips 335, 363
 Picard 300, 352
 Pilon 329
 Pinard 119, 167, 203, 263, 299,
 314, 329, 337
 Pinhey 9
 Plante 300, 301
 Plouffe 326

- Plunkett 96
 Poirier (Desloges) 306, 319, 341, 349
 Poitevin (Potvin) 300, 325, 327, 331
 Poitras 301, 320, 341
 Politique 172
 Ponts:
 Union 106, 179
 des Sapeurs 106-7-8
 Dufferin 107-8
 sur Rideau 170, 171
 Pooley 111
 Portages 44, 45, 46
 Postes 174
 Poulin 325, 363
 Prévost 299, 335
 Prézeau 309
 Prisons - militaire (156), de Bytown (176, 177)
 Proulx 325, 341, 342
 Pruneau 328
 Query 341
 Quevillon 336
 Racine 341
 Rainville 301, 341, 342, 353
 Randall 70, 71
 Ratté 303
 Raymond 339
 Redpath 105
 Reeves 321
 Renaud 336, 342, 346, 344, 352
 Richard 330
 Richer 325, 339, 343, 345, 363
 Richmond:
 Landing 44, 82, 86, 89
 duc de 76-78
 village 78
 Rideau:
 chutes 119, 282, 283
 rivière 277
 canal 99-146 (écluses et parcours)
 rue 110
 Rideau Hall 160
 Riel 314, 326, 343
 Rivet 306, 315, 343
 Robert 16, 300, 311, 316, 352
 Roberts 363
 Robichaud 235, 344
 Robillard 110, 301, 302, 307, 335, 344, 345, 346, 349, 359
 Robitaille 359
 Robin 301, 307, 325, 344
 Rocque 324, 347, 348
 Rochon 191, 307, 308, 346, 348
 Rockliffe 160, 161
 Roger 364
 Roquebrune 302, 331, 343
 Ross 14, 364
 Rossignol 322, 323, 348, 358
 Ruisseau (By-wash) 116, 117
 Routes 66, 69
 Routhier 38
 Roy 17, 302, 310, 320, 324, 326, 331, 348, 364
 Ruelle 339
 Rumilly 355
 Russell, hôtel 167
 Ruyer 311
 Sabourin 300, 322, 343
 St-Amour 343
 St-Clair 337
 St-Denis 318
 St-Jacques 322, 347
 St-Jean 222, 263, 301, 324, 326, 348, 349
 St-Laurent 327 - Louis 87
 St-Louis 12, 109, 118, 119, 352 351

- St-Mars 60, 62, 364
 St-Pierre 303
 Sarault 302
 Saucier 301, 353
 Saunier 336
 Sauriol 321, 331
 Sauvé 203, 252
 Savary 316, 342
 Schingh 310
 Scott, Sir R.W. 15, 364
 Seguin 301, 318, 352
 Sénécal 323
 Sherwood 70, 267
 Simard 317, 364
 Simpson 52
 Smith 351, 364
 Société de charité 265 (Société
 Ste-Élisabeth)
 Société St-Jean Babtiste 265, 266
 Soeurs Grises ( cole, hôpital,
 couvent, pensionnat, musée
 163, 197-212, 226
 Soeurs du Bon Pasteur 280
 Sparks 82, 83, 157, 158, 171
 Stewart 158, 364
 Soucy (Souci) 300, 352
 Soulière 347
 Sulte 9, 13, 58, 121, 364
 Symnes 41
 Tabaret, R.P. 245
 Taché 47, 285
 Taillefer 352
 Taillon 322, 325, 341, 352
 Talbot 69
 Tanguay 315, 320
 Tassé 93, 327, 353
 Telmon, R.P. 190
 Température (de la vallée de
 l'Outaouais) 31-39
 Terrien 302
 Tessier - Lavigne 309, 310, 321
 Th atre 162
 Thomson 73
 Thornburn 347
 Torbolton 82
 Tourville 311
 Traité de Paris 53
 Transports 175
 Tr boire 302
 Tremblay, Jules 9, 16, 19, 314,
 317, 338, 364
 Tremblay 348
 Trollier 336
 Trottier 335
 Triolle 354
 Turgeon 6, 256, 257, 262, 263,
 264, 310, 348, 354, 359
 Upton 9
 Valiquette (Valiquet) 301, 348,
 357
 Vanase 318
 Vanier 339
 Vani re 353
 Varin 359
 Vermette 340
 Versailles 348
 Vézina 315
 Villeneuve 100, 348, 359
 Von Cortland 12, 233, 235, 351,
 364
 Walker, Harry 17, 364
 Wellingford 310
 Whitton 364
 Williams 73, 359
 Wilson 82
 Women's Historical Soc. of
 Ottawa 19, 364
 Wright, famille 9, 61-65, 85, 103,
 106
 Wrightstown (Hull) 61, 62, 63,
 100, 125, 126, 180
 Woods 338, 351
 Yelle 306

¹ Les noms de Wright, MacTaggart, McKay (MacKay), Redpath, Fitzgibbons, Drummond, Pooley et autres noms à consonnance anglaise reviennent constamment dans les pages qui décrivent la construction du canal Rideau sur tout son parcours. Faute de temps et d'espace, ils ne sont pas toujours mentionnés dans l'Index.



INDEX — TOME II

- Alarie 261
 Allaire 95
 Alleau 190
 Amiot (Amyot) 88, 95
 Anglin 224
 Aqueduc 89, 182
 Archambault 88, 95, 115, 211,
 238, 256, 273
 Armand 114
 Asselin 238
 Atelier du gouvernement 136,
 212, 218
 Aubuchon 251
 Audet 87, 98, 225, 268
 Aumond 15, 27, 28, 33, 45, 69,
 204
 Automne 77, 88
 Baillargé 76, 140
 Baillargeon 33
 Baldwin 129
 Ballons 80, 81
 Barbeau 78, 238, 251
 Barbier 120
 Bareille 33
 Baril 243
 Baron 242
 Barrette 49
 Bastien 194, 238, 275
 Bauset 212
 Bazinet 247
 Beaubien 17, 27, 37, 38, 89, 115,
 168, 244
 Beaucaire 106
 Beauchamp 33, 50, 243, 248, 258
 Beaudoin 222
 Beaudry 237
 Beauparlant 255
 Béchard 115
 Bédard 33
 Béland 168
 Bélanger 183, 237, 238, 263
 Belcourt 99, 239
 Bélisle 237
 Belleau 95, 114, 237
 Bellehumeur 168
 Bellemare 77
 Bellerose 115, 151
 Bénard 242
 Benoît 115, 221
 Bérichon 33, 42, 45, 61, 66, 69, 72,
 88, 104, 264
 Berthelot 97
 Bertrand 115, 238, 256
 Bérubé 168
 Besnard 249
 Besserer 27, 28, 64, 68, 69, 103
 Billings 110, 118
 Blackburn 118, 204
 Blain de St-Aubin 168, 169, 240,
 256
 Blais 92, 140
 Blanchet 115, 131
 Blondeau 242
 Boily 273
 Boissonneault 95
 Bonacina 28, 38
 Booth 46
 Bordeleau 58, 77, 105, 106, 241,
 248
 Borden 131
 Boucher 92, 120, 140, 168, 212,
 239, 242, 249
 Bossé 114
 Bouillon, Chanoine 71, 191, 211,
 212
 Boulay 168, 242, 246
 Boulet 120
 Bourassa 115

- Bourgeois 52, 180
 Bourget, Mgr 12
 Bousquet 251
 Boutet 61
 Bouvrette 274
 Boyer 237, 259
 Boyle 98, 272, 273
 Brault 20, 182, 252
 Bray 210, 244
 Bronson 15
 Brousseau 115, 168
 Brown 128
 Brûlé 104
 Bruyère, Mère 68, 213, 214, 217, 218
 Bureau 114, 120, 155
 Buies 85, 228
 Cadieux 95
 Campeau 109, 110, 210, 244
 Canadiens français 31, 32, 237-274
 Canon du midi 152
 Cantin 33, 106, 241
 Cardinal 106, 273
 Carrière 27, 29, 49
 Caron 115, 194, 246
 Carter 273
 Cartier 46, 54, 83, 111, 114-116, 121, 122, 127, 151, 169, 187, 194, 244
 Casault (Caseault) 95, 97, 115, 120, 168, 243, 245
 Cauchon 114, 115, 170, 171, 194
 Casgrain 183, 261
 Cavalier 248, 274
 Chabot 221
 Chalioux 238
 Champagne 28, 33, 41, 50, 68, 85, 106, 107, 120, 168, 239, 241, 246, 265
 Champoux 76
 Chapais 104, 114
 Chapman 251
 Chaput 248
 Charbonneau 168, 258
 Charron 247, 253
 Chaudière, chutes 141, 151
 Chaurette 248
 Charlebois 211, 247, 261
 Châteauvert 241
 Chauveau 115, 116
 Cimon (Simon) 115, 168
 Colline du Parlement 125
 Courville 261
 Chenet 168
 Chemins de fer (voir Transports)
 Cheval dit St-Jacques 33, 115
 Chevrier 87, 100, 247, 259
 Cloutier 33, 103, 247
 Collège de Bytown 24, 25, 103, 158
 Commission des e.s. 37, 43
 Compagnie de la Baie d'Hudson 12
 Communautés: voir Soeurs
 Grises - Bon Pasteur 104, 213, 272
 Congrégation Notre-Dame 141
 Comte 38, 39, 49
 Conan, Laure 116
 Confédération (voir Table des matières qui en mentionne les étapes)
 Corbeil (Corbeille) 248, 251, 263
 Cordona 72, 100
 Cormier 114
 Côté 140, 190, 248
 Côte de sable 65, 66, 93, 113
 Coupal 115
 Coursolles 140, 251
 Courtemanche 297

- Coyteux-Prévost 237
 Dagenais 33, 42, 274
 Daigneault 242
 Dalhousie, Lord 39
 Dandurand 43, 71, 119
 Daoust 115
 David 77, 179, 223, 248
 De Belveze 11, 27-30
 De Boucherville 168, 190
 De Celles 179, 237
 De Charbonneau 12
 De Grandmont 237
 De Guise 221
 De Montigny 69
 De Niverville 115
 De Puyjalon 179
 De Pratte 247
 De St-Just 114
 Demers 49
 Désaulniers 115, 179
 Desbarats 53, 95, 105
 Deschênes 273
 Désilets 238
 Desjardins 77, 103, 251, 273
 Deslauriers 238, 243
 Desloges 15, 33
 Desmarais 76
 Desormeaux 247, 273
 Dessert 87, 95
 Deville 179
 Dickens 126
 Diefenbaker 175, 176
 Dion 190
 Dionne 190, 273
 Donnelly 157
 Dorion 95, 99, 105, 106, 115, 155,
 168, 179, 182, 183, 253
 Drapeau 168, 190
 Drolet 120, 140
 Drouin 144
 Ducharme 105, 243, 248
 Duchesnay 114
 Duchesne 243
 Duels 108, 109
 Dufferin 178, 179, 194, 207
 Dufresne 115, 116, 248
 Dufour, Frère 82, 83
 Dufour 33, 77, 106, 251, 255
 Duhamel, Mgr 200, 214
 Duhamel 15, 35, 50, 92, 106, 140,
 168, 213, 252, 255
 Dumais 144
 Dumouchel 114
 Duplessis 140
 Durocher 106, 168, 255
 Duquet 244
 Earncliffe 30
 Éclairage 35
 Eddy 14
 Edwards 142
 Ennis 168
 Édifices fédéraux: concours 54;
 creusage 62; inauguration 62,
 63; construction 67, 72, 75, 76,
 104; bibliothèque 85, 129,
 218; édifices actuels 132-136,
 215
 Églises: 24, 35, 36, 87
 Catholiques:
 Notre-Dame 24, 35, 49, 71,
 72, 100, 211
 Chapelle, rue Murray 64
 St-Jean Baptiste 177
 St-Joseph 36, 37
 St. Patrick 147
 Ste-Anne: église 188, 189,
 190 — Paroissiens 272
 Sacré-Coeur 59, 60
 N.-D. de Lourdes, Cyrville
 188
 Protestantes:
 St. Alban the Martyr 93
 San Bartholomew 119

- St. Andrew's 36, 177
 Christ Church 35, 178
 St-Marc 208
 Mackay United 213
 Embrun 19, 89
 Fabre 102, 179, 227, 228, 245
 Falkner 256
 Faubert (Foubert) 239
 Favreau 33, 45, 222
 Féniers 107, 119
 Fink 71, 110
 Fiset 204, 206
 Foisy 106, 242, 249
 Fortier 115, 253
 Fortin 106, 115, 261
 Français, usage du 116, 117, 151,
 160, 161, 162, 226
 Fréchette 179, 202, 203, 220, 223,
 250
 Frères des É. C. 81-83, 157
 Gagnier 168
 Gagnon 136, 211, 212, 248, 250,
 258
 Gareau 273
 Garneau 107, 170, 179, 190
 Gatineau, parc 195, 196
 Gaucher 115
 Gaudet 115
 Gauthier 50, 98, 237, 239, 247,
 253, 273
 Gauvreau 256, 258, 273
 Genand 179
 Gendron 242
 Geoffrion 115
 Gérin 98
 Gérin-Lajoie 55, 97, 108, 166,
 179, 190
 Germain 38, 68, 105, 168, 190, 251
 Giasson 136
 Gignac 243
 Gingras 110, 122, 251
 Girouard 237
 Godin 50, 115
 Gouin 106, 121, 210
 Goulet 238, 243, 273, 274
 Grison 33, 66, 85, 96, 99, 106, 120,
 251, 269
 Groulx 130, 257
 Guertin 78, 85
 Guigues 23, 24, 32, 69, 77, 169,
 190, 191, 192, 199 — école: 56
 Guérard 263
 Guévremont 114
 Guillaume 237
 Head, Lord 30, 40, 46, 51, 54
 Hébert 127, 130, 131
 Hill 33, 92
 Hillman 255
 Hôpitaux 17, 56, 60, 68, 86, 92,
 102, 119, 167
 Hospices 167
 Hôtels 41, 88
 Hôtel de ville 57, 58, 213
 Hogue 243
 Huard 243
 Hull 20, 61, 91
 Huot 115
 Hurdman 118
 Hurtubise 106, 211
 Imprimerie, imprimeurs 41, 58,
 105, 249, 255
 Institut can.-fr. 25, 27, 29, 32, 38,
 49, 63, 64, 73, 96, 106, 120, 221
 Instruction 37, 56, 82, 83, 92
 Jolicoeur 20, 91, 121, 145, 205
 Joly 115, 242
 Joubarne 274
 Journaux 44, 49, 50, 73, 87, 98,
 122, 155, 220
 Jubinville 262
 Kehoe 242
 King 131

Labelle 219, 273
 Labrèche 136, 212
 Lacasse 131
 Lacelle 120
 Lacoste 114
 Lachance 105, 120, 255
 Lacroix 139
 Ladéroute 106
 Laflamme 168
 Lafleur 36, 42, 106, 238
 Lafontaine (LaFontaine) 27, 28, 129
 Laguer (Laguerre) 238
 Lalonde 77
 Lamontagne 136
 Lamouche 106
 Lamoureux 168, 237
 Lanctôt 208, 220, 251
 Landriau 168
 Landry 237
 Langevin 96, 114, 115, 151
 Langlois 115
 Laperrière 120, 219
 Lapierre 87, 106, 168, 221, 270
 Laplante 265
 Lapointe 120, 121
 Laporte 28, 42, 50, 85, 89, 99
 Larivière 15, 33, 50, 68, 106, 121, 122, 247
 Larocque 106, 222
 Larose 55, 95, 256
 Larouche 248
 Larue (LaRue) 241
 Layour 157, 252
 Latrémouille 255
 Laurent 249
 Laurier 69, 131, 202
 Lauzon 119
 Laverdure 20, 33
 Laviolette 188
 Lauzon 119
 Lazure 61, 66, 69, 72, 100, 106
 Leblanc 106, 152, 252
 Leblond 272
 Leclair (Leclaire, Leclerc) 248, 252
 Lecourt (Lecour, Lecours) 95, 98, 121, 168, 253
 Léger 272
 Lemay 254, 255, 271
 Lemieux 249, 263
 Lemoine 117
 Lemon 95
 Leprohon 168
 Leroux-Cardinal 120, 168, 255
 Lespérance (L'Espérance) 33
 Lessard 169, 263
 Léveillé 168
 Lévêque 50, 85, 237, 247
 Lever 147
 Lindsay 168
 Lisgar 141, 178
 Loyer 237
 Lusignan 140, 179, 183, 237, 244, 252
 Macdonald, John A. 41, 66, 83, 111, 112, 116, 130, 151, 161, 174, 180, 181, 192, 193
 Mackay 25, 30, 64, 118, 255
 Mackenzie 127, 193, 201
 Maheux 77
 Mailhot 49, 86, 114
 Maillé, Major 273
 Marie du Sacré-Coeur, Mère Marnette 107, 179, 237
 Marier 37, 68, 169
 Marion 32, 237
 Marsan 50
 Marsh 247
 Martin 99, 168, 251
 Martineau 61, 85, 92, 98, 106, 140, 168, 169, 180, 181, 255

Mathé 238, 241, 256
 Ménard 77
 McGee 129, 138, 139, 148
 Michaud 78, 238
 Milice 17
 Millar 242
 Milotte 106, 168
 Mirault 238
 Moison 50, 60
 Monette 258
 Moncion 243
 Monck 84, 104, 105, 113, 114,
 140
 Montpetit 95
 Moore 241
 Morel 120, 136, 250
 Moselle 238
 Musée Bytown 16, 17, 26
 Myrand 97, 191
 Nadon 257
 Nicholas 248
 Noël 77, 86
 Normand 253
 Obert 242
 Olivier 114, 257
 Orphelinat 92, 102, 119, 139, 168
 Ottawa: nom 26, 27, future
 capitale 39, 40, 45, 46, 84
 Ottawa Marble Granite Works
 65
 Ouellet 258
 Pageau 136, 212, 250, 258
 Panet 95, 120, 140, 169
 Papineau 12
 Paquette, Paquet 115, 219, 239,
 248, 253, 273
 Paquin 238
 Parent 50, 95, 152, 179, 242
 Parisien 248
 Pariseau 211, 258
 Patenaude 50
 Paul 247, 259
 Peachy 168
 Péage, postes de 20
 Pelletier 77, 120, 168
 Pensionnats 141, 147, 148
 Perras 251
 Pillion 168
 Photographies 13, 62, 92, 102
 Piché 86
 Pigeon 68
 Pinard 68, 99, 104, 105, 106, 121,
 123, 140, 169, 227, 246, 251, 259
 Plantin 191
 Pinsonneault 115
 Poirier 176, 179, 182, 207, 239,
 260
 Police montée 188, 206, 207
 Pombert 239
 Potvin ou Poitevin 168, 256
 Population 31, 61, 69, 75, 85, 91,
 96, 112, 176, 191, 226, 227
 Postes 18, 44, 55, 207
 Portugaise 247
 Poulin 99
 Pouliot 115
 Prévost 179
 Primeau 238
 Prison 60, 72
 Proulx 85, 95, 106, 274
 Prud'homme 45, 52, 106, 261,
 273
 Pruneau 168
 Quéry 273
 Quevillon 243
 Rainville 33, 89, 241
 Rajotte 122
 Rathier 105, 242, 256, 273
 Renaud 42, 106, 114, 116, 152,
 219
 Reny 242
 Reeves 249
 "Rep. by pop" 45

Rhéaume 87, 240
 Richard 98
 Rideau, chutes 101, 185
 Rideau club 94, 95
 Rideau Hall 93, 140, 172, 173, 178, 194
 Riel, Dr 50, 89, 100 — Louis: 150, 159, 202, 204, 206
 Riel 52, 61, 66, 68, 69, 88, 106, 259, 261
 Riopel 122
 Rivet 168
 Robert 99, 168
 Robichaud 23, 95
 Robillard 15, 89, 201, 258
 Robitaille 116, 138
 Rochon 86, 162, 211, 212, 261, 275, 276
 Rocque 49, 68, 71, 87, 119, 170, 221
 Roger 262
 Rondeau 238
 Routhier, Mgr 144
 Rouillard 237
 Roussy 250
 Roy 33, 92, 140, 248, 249, 263
 St-Denis 205, 253, 256
 St-Jean 49, 50, 89, 168, 203, 204, 264
 St-Jacques 95, 247, 251, 263, 273 (voir aussi Cheval)
 St-Louis 152
 St-Georges 163, 188, 262
 St-Pierre 237
 St-Germain 238
 St-Joseph d'Orléans 19
 St-Jules 249
 Saumure 242
 Sauriol 77
 Scieries 14, 86
 Schingh (Shanks) 264
 Scott 77
 Séguin 256
 Sénat 114
 Sénécal 116
 Séparatisme 143, 180
 Simard 110, 116, 242, 243, 265
 Simon 50, 250
 Smith 120, 168, 169, 244, 265
 Soeurs Grises 29, 37, 43, 56, 83, 92, 102, 147, 157, 167, 218
 Sociétés: St-Jean Baptiste 208
 St-Vincent de Paul 25
 Sparks 64
 Sports 23, 113, 121, 194
 Spénard 258, 273
 Sports 23, 194
 Stewart 42
 Sulte 106, 120, 149, 166, 169, 179, 190, 249, 266
 Sylvain 116
 Sylvestre 242
 Tabaret 24, 167, 217
 Taché, J.C. 92, 96, 105, 168, 169, 179, 266 — Eugène 92, 140
 Tanguay 96, 98, 166, 267
 Taillon 88, 96, 106, 122, 190
 Tardivel 166
 Tarte 151
 Tassé 122, 149, 165, 166, 168, 179, 220, 244
 Tessier 114, 241, 256
 Têtu 95, 106, 151, 168, 270
 Théâtre 41
 Therrien 273
 Thibaudeau, Soeur 92, 119
 Tonnancour 120
 Tourangeau 95
 Transports 19, 25, 26, 57, 85, 103, 163, 174, 193, 225
 Traversey 42, 50, 61, 66, 69, 72, 78, 100, 106, 120

Tremblay 76, 116, 237
Triolle 88, 106, 188
Trudeau 36, 140, 270
Trumble 113
Tunney 118
Turgeon 17, 27, 28, 33, 37, 38, 52,
72, 88, 95, 96
Union du Canada 76, 77
Vachon 243
Valade, Dr 95, 103, 120, 166, 255,
270, 276
Valiquette (Valiquet) 33, 50, 95,
152
Vanasse 259
Vanier 263
Varin 38, 42, 45, 60, 99
Vermette 106
Verreault 237
Vézina 136, 212, 243
Villeneuve 243
Vincent 144, 263
Watier 262
Whelan 138, 139, 148
Wright 116
Zouaves 69, 144, 145, 250

ACHEVÉ D'IMPRIMER A
L'IMPRIMERIE GAUVIN LIMITEE
8, RUE LEDUC,
HULL, QUEBEC

